

ŒUVRES

CHOISIES

DE L'ABBÉ PRÉVOST,

Avec Figures.

17

TOME DIX-SEPTIÈME.

PAMELA,

OU

LA VERTU RÉCOMPENSÉE;

TRADUIT DE L'ANGLOIS,

PAR L'ABBÉ PRÉVOST:

AVEC FIGURES.

TOME PREMIER.

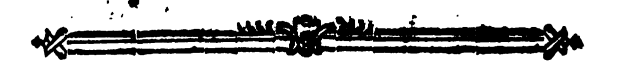


A AMSTERDAM,

Et se trouve à PARIS,

RUE ET HÔTEL SERPENTE.

M. DCC. LXXXIV.



PRÉFACE.

Le petit ouvrage dont on donne ici la traduction, a été si bien reçu en Angleterre, qu'il s'en est fait cinq éditions en un an: preuve que l'auteur a su attraper le goût du public. Il a pourtant rencontré quelques censeurs. Et où est l'ouvrage auquel on ne puisse rien trouver à reprendre? Le Cid, (*dit un auteur* (*) *plein d'esprit & de bon sens,*) est l'un des plus beaux poëmes que l'on puisse faire; & l'une des meilleures critiques qui aient été faites sur aucun sujet, est celle du Cid. *Il n'est donc pas surprenant que* Pamela *ait été critiquée; c'est un honneur qu'on ne s'avise pas de faire à de*

(*) M. de la Bruyère, Caractères, &c. p. m. 25, des Ouvrages de l'Esprit.

mauvais ouvrages. Nous ne prétendons pas néanmoins comparer ces critiques à celles du Cid. Elles sont si pitoyables, & on y découvre tant de mauvaise foi dans les citations, qu'elles ne méritent pas qu'on en prenne connoissance. D'ailleurs, s'il y a quelques remarques qui soient dignes d'attention, l'auteur y répondra lui-même dans la continuation de cette histoire, qui est actuellement sous presse, & qui contiendra aussi deux volumes.

Disons un mot de notre traduction. Nous avons tâché de la rendre aussi fidelle qu'il nous a été possible, vu la différence des langues. On sait que la langue angloise n'est pas tout à fait aussi châtiée que la françoise : on souffre dans celle-là des expressions qu'on ne permettroit pas dans celle-ci. Il seroit

aisé d'en citer un grand nombre d'exemples, s'il étoit nécessaire. C'est ce qui nous a obligés à rendre le sens de notre auteur, plutôt que de suivre exactement ses expressions. Cependant il faut se souvenir que la plupart de ces lettres sont écrites par une jeune fille de quinze à seize ans ; & il a fallu que le style fût proportionné à son âge & à son sexe.

On espère que les sentimens d'humanité, de vertu & de religion, & la variété des caractères justes & bien touchés, dont l'original de cet ouvrage est rempli, & qui l'ont fait recevoir si favorablement des anglois, seront cause que les étrangers ne liront pas avec moins de plaisir la traduction que nous leur présentons.

Nous n'ajouterons plus qu'un mot. Cette

traduction a été faite avec la participation de l'auteur, qui a eu la bonté de nous fournir un petit nombre d'additions & de corrections. Et comme on aime à connoître le caractère de ceux dont il est fait mention dans un livre qu'on lit, l'auteur a bien voulu nous communiquer les portraits de quelques personnes dont il parle dans cette histoire. Ces portraits n'ont point été insérés dans les cinq editions qu'on a faites de l'original, parce que l'Auteur s'en est avisé trop tard.





PRÉFACE

DE L'ÉDITEUR.

SI divertir & plaire, & en même tems instruire & cultiver l'esprit & le cœur des jeunes gens de l'un & de l'autre sexe :

Si inculquer les principes de la religion & de la morale, d'une manière si aisée & si touchante, qu'on les rende agréables & utiles aux lecteurs peu avancés en âge, & dignes cependant de l'attention des personnes d'un âge plus mûr, & d'un esprit plus cultivé :

Si presser avec force les devoirs réciproques des pères & des enfans, & ceux auxquels la société civile engage tous les hommes, depuis ceux du plus bas étage, jusqu'aux personnes du rang le plus élevé :

Si peindre le vice des couleurs les plus propres à en inſpirer de l'horreur, & mettre la vertu dans un ſi beau jour, qu'on la rende véritablement aimable :

Si tracer des caractères vrais & bien ſoutenus :

Si faire naître des incidens fâcheux de cauſes qui ſoient naturelles, & exciter la compaſſion par des motifs convenables :

Si enſeigner à l'homme riche quel uſage il doit faire de ſon bien ; à celui que ſes paſſions dominent, comment il peut les vaincre ; & au débauché, de quelle manière il peut réformer ſa conduite de bonne grace, & avec honneur :

Si donner des exemples propres à être imités dans les circonſtances les plus délicates & les plus dangereuſes, par les filles les plus modeſtes, & les épouſes les plus chaſtes.

Si remplir toutes ces vues d'une manière

si vraisemblable, si naturelle & si vive, qu'elle touche tous les lecteurs sensés, & leur fasse prendre un grand intérêt dans l'histoire qu'on leur présente :

Si exécuter ce plan sans donner une seule idée qui puisse le moins du monde offenser la modestie la plus sévère, même dans ces circonstances délicates où la plus sévère modestie paroît avoir le plus à appréhender :

Si tout cela, embelli par une grande variété d'incidens agréables est digne de louange, & peut rendre un ouvrage recommandable, l'éditeur des lettres que l'on va lire, qui ne renferment rien qui ne soit vrai & fondé dans la nature même, ose assurer que ce petit ouvrage répond exactement à l'idée qu'on vient de donner. Il s'attend donc qu'il sera favorablement reçu du public ; de sorte qu'il croit qu'une plus longue préface, ou une apologie plus

étudiée seroit parfaitement inutile : & cela pour deux raisons ; premièrement, parce qu'ayant été lui-même extrêmement touché en lisant cette histoire intéressante, il peut en appeler sûrement au cœur même de tous ceux qui la liront avec quelque attention ; en second lieu, parce qu'on doit raisonnablement supposer qu'un éditeur juge d'un ouvrage avec une impartialité dont un auteur n'est presque jamais capable, lorsqu'il s'agit de ses propres productions.



LETTRE

A l'Editeur du Livre intitulé PAMELA, *ou* LA VERTU RÉCOMPENSÉE.

J'AI lu votre PAMELA avec un plaiſir inexprimable. Elle répond parfaitement à l'idée que vous en donnez dans votre préface. Vous n'avez pas dit un mot de trop à la louange d'une pièce qui a des avantages & des beautés qui lui ſont particulières. Car, outre l'agréable ſimplicité du ſtyle, & la clarté & la juſteſſe des expreſſions, comme ces lettres ont été écrites pendant que les impreſſions que chaque circonſtance qui y eſt rapportée devoit faire, étoient encore fraîches, & qu'elles ſont adreſſées à ceux qui avoient droit de connoître les penſées les plus ſecrètes de celle qui les écrit, il faut néceſſairement que les diverſes paſſions du cœur y ſoient dépeintes d'une manière plus touchante, & que la nature même y ſoit repréſentée avec plus de vérité & plus d'exactitude qu'on ne le peut faire dans le récit d'une hiſtoire arrivée depuis long-tems, & dont on ne ſauroit plus ſe rappeler les circonſtances avec les mêmes eſpérances, les mêmes craintes, les mêmes paſſions, qu'on a reſſenties dans le tems que les choſes ſe ſont paſſées.

J'ose assurer que ce petit ouvrage sera regardé comme un modèle dans son genre, & comme un modèle qu'on n'a point encore eu jusqu'à présent; car il est rempli d'images vives, & d'incidens naturels, surprenans, & qui ne sont point étrangers à l'histoire qu'on raconte. Les circonstances en sont intéressantes, & pour ceux qui vivent dans la bassesse, & pour ceux qui vivent dans la grandeur. Les bienséances y sont très-bien gardées par-tout; les devoirs de la vie civile y sont pressés avec force; le style y est proportionné au caractère des personnes qui paroissent sur la scène; l'ouvrage plaît & instruit toujours en même tems; le vice & la vertu y sont dépeints des couleurs qui leur conviennent; & la religion y est représentée dans sa beauté naturelle, & d'une manière propre à la rendre aimable. Comme d'un côté on ne lui donne point un air sombre, triste & rebutant; de l'autre on a eu soin aussi de ne pas favoriser le goût dépravé qui n'est que trop à la mode aujourd'hui; je veux dire, qu'on ne l'a point avilie, & qu'on ne lui a rien ôté de sa dignité & de sa noblesse: & j'ose assurer que si, outre les beautés de cet ouvrage, on considère encore le but que l'auteur s'y est proposé, on le jugera digne, non-seulement d'être lu dans toutes les familles, principalement dans celles où il y a des jeunes gens

de l'un & de l'autre ſexe, mais auſſi d'occuper une place dans la bibliothèque des lecteurs les plus curieux & les plus policés. Car comme il n'emprunte aucune de ſes beautés de l'imagination d'un eſprit romaneſque, mais qu'il a ſon fondement dans la vérité & dans la nature, & qu'il eſt établi ſur l'expérience même, il ſera toujours eſtimé des gens de goût & de bon ſens; & d'un autre côté, l'agréable variété des événemens & des caractères qu'il contient, le fera toujours lire avec plaiſir par ceux qui cherchent la gaieté & l'enjouement.

Les réflexions morales, & les uſages que l'on peut tirer des différens événemens & des caractères qui y ſont décrits, ſont ſi bien exprimés à la fin de l'ouvrage, que je ne m'y arrêterai pas ici: mais je crois qu'il eſt à propos d'avertir le public d'une choſe que vous m'avez dite; c'eſt qu'il paroîtra par pluſieurs particularités dont il eſt fait mention dans ces lettres, que l'hiſtoire qui y eſt racontée eſt arrivée depuis environ trente ans; que vous avez été obligé de changer les noms des perſonnes & des lieux, & de déguiſer quelques circonſtances, afin de ne pas choquer certaines gens qui ſeroient fâchés qu'on les déſignât trop clairement, quoiqu'ils ne puiſſent qu'approuver le bon deſſein qu'on ſe propoſe en publiant cette hiſtoire. Puiſque vous avez eu aſſez de confiance en moi pour me faire

juge des changemens que vous aviez dessein de faire, je suis bien aise de voir que vous les avez faits d'une manière qui n'altère point le fond de l'histoire, & que vous avez évité les digressions prolixes qu'on ne rencontre que trop souvent dans des ouvrages de cette nature.

Petit livre, charmante PAMELA, présente-toi hardiment au public ; sois sûre de trouver des amis & des admirateurs, non-seulement dans ta patrie, mais même dans les pays éloignés : tu pourras servir de modèle aux écrivains d'une nation voisine, qui auront l'occasion maintenant de recevoir de bon argent sterling, à la place de la fausse monnoie qui a eu si long-tems cours parmi nous dans des pièces où l'on ne trouve que la légèreté de cette inconstante nation. Malgré la corruption du siécle, la vertu a encore un bon nombre de partisans. Tu peux compter sur leur protection. Et puisses-tu convertir tous les libertins obstinés entre les mains desquels tu tomberas ! Puissent toutes les jeunes filles qui te liront, imiter la vertu de PAMELA, & être récompensées comme elle !

Je suis,

MONSIEUR,

Votre très-humble &
très-fidelle serviteur,
J. B. D. F.

LETTRE

LETTRE

A mon digne ami l'Editeur de PAMELA.

MONSIEUR,

JE vous renvoie le manuſcrit de PAMELA, que j'ai lu avec tout le plaiſir imaginable. Ce petit ouvrage eſt écrit avec cet air de vérité & avec cette ſimplicité aimable, qui, quoique très-néceſſaires, ſe rencontrent rarement dans les pièces deſtinées à inſtruire & à plaire. Celle-ci touche le cœur, & perſuade l'eſprit. Les incidens en ſont ſi naturels & ſi intéreſſans, que j'ai ſuivi pas à pas votre charmante héroïne; j'ai partagé avec elle toutes ſes peines; j'ai été extrêmement inquiet dans la crainte où j'étois des terribles conſéquences que je croyois à chaque inſtant devoir être la ſuite de la louable réſiſtance qu'elle faiſoit: je me ſuis intéreſſé dans tous les projets qu'elle formoit pour s'échapper. J'ai été ſucceſſivement content d'elle, & fâché contre elle durant le tems de ſon empriſonnement. J'ai été content des plans qu'elle formoit, & des moyens qu'elle vouloit mettre en uſage pour ſe délivrer; & j'ai été fâché de ce qu'elle ſouffroit que ſa peur fît évanouir tous ſes deſſeins; j'ai déploré toujours ſon malheur avec un cœur

vivement touché de voir toutes ſes eſpérances trompées, & tous ſes projets avortés. En un mot, toute la pièce eſt ſi touchante, qu'il eſt impoſſible de la lire ſans y prendre un vif intérêt, & ſans en être extrêmement ému.

Elle renferme mille bonnes leçons; elle enſeigne une morale épurée; elle met la vertu dans ſon plus beau jour, & en rend la pratique agréable. La belle infortunée en ſuit conſtamment les maximes, mais ſans oſtentation & ſans orgueil; la vertu eſt ſi profondément gravée dans ſon cœur que, durant tout le cours de ſes ſouffrances, on ne la voit pas héſiter un ſeul moment pour ſavoir ſi elle doit la ſacrifier pour ſatisfaire ſon ambition, ou pour obtenir ſa liberté; mais, comme s'il n'y-avoit pas d'autre moyen de ſe délivrer, elle perſévère conſtamment dans le deſſein de conſerver ſon innocence au milieu de toutes les tentations, & de tous les dangers à quoi elle eſt expoſée, réſolue de périr plutôt que de faire rien qui puiſſe ternir ſa réputation.

Je ne ſaurois m'empêcher de remarquer une choſe qui m'a paru bien ſurprenante, & qui mérite qu'on y faſſe une attention particulière. On voit ici une jeune perſonne, parfaitement belle, née dans la baſſeſſe & dans la pauvreté, qui n'a aucun ami capable de la ſecourir, ni de

la protéger; qui n'a guère reçu d'autre éducation (*) que ce qu'elle a pu recueillir de ses propres observations, & du peu qu'elle a lu durant le tems qu'elle a servi sa bonne & généreuse maîtresse; & qui, après avoir goûté l'aise & l'abondance dans une situation fort au-dessus de celle dans laquelle elle étoit née, peut cependant se résoudre, & se résoudre avec plaisir à retourner à son ancienne pauvreté, plutôt que de renoncer à sa vertu. Il est bien surprenant, dis-je, qu'une jeune personne, dans de pareilles circonstances, ait pu mépriser l'éclat des richesses, & s'exposer à l'indigence; qu'elle ait été capable de se conduire avec tant de sagesse & tant de prudence au milieu de toutes les peines, de tous les chagrins, & de tous les maux qu'elle a eus à souffrir; qu'elle ait résisté aux appas séduisans & aux offres presqu'irrésistibles d'un très-galant homme, généralement aimé & estimé à cause des agrémens de sa personne & de ses bonnes qualités; qu'elle ait su rompre avec tant d'adresse toutes ses mesures, & l'obliger enfin de renoncer à ses desseins criminels, de sacrifier son orgueil & son ambition

(*) L'auteur de cette lettre semble avoir oublié que la maîtresse de Pamela l'avoit élevée à peu près comme si elle eût été sa propre fille.

à la vertu de cette fille, & de devenir le protecteur de cette même innocence qu'il avoit si long-tems tâché de corrompre; qu'elle l'ait enfin engagé à l'épouser, sans qu'elle en eût eu auparavant aucun dessein, ni même la moindre pensée; sans qu'elle eût employé aucun artifice pour l'enflammer, sans qu'elle eût pris des airs de coquette pour le tenter & pour l'attirer, sans qu'elle eût affecté d'être prude pour augmenter sa passion, puisqu'au contraire elle étoit sans artifice, & qu'elle n'avoit aucune connoissance des ruses & des tromperies des femmes de ce siècle: tous ses soins, & même tous ses désirs, ne tendoient qu'à se rendre aussi peu aimable qu'elle pouvoit aux yeux de son maître. Cependant elle étoit si éloignée d'avoir la moindre aversion pour sa personne, qu'elle étoit plutôt prévenue en sa faveur, estimant ses bonnes qualités au même tems qu'elle condamnoit la passion qu'il avoit pour elle. Voilà un grand exemple de renoncement à soi-même! Ses refus même étoient autant d'attraits; plus elle résistoit, & plus elle charmoit; les moyens qu'elle employoit pour défendre sa vertu, ne faisoient qu'augmenter le danger où elle étoit, en enflammant de plus en plus la passion de son maître, jusqu'à ce qu'enfin, par une défense courageuse & constante, celle qui étoit assiégée non-

ſeulement remporta une glorieuſe victoire ſur celui qui l'aſſiégeoit, mais le prit auſſi lui-même priſonnier.

Je ſuis charmé des belles réflexions qu'elle fait durant le cours de ſes malheurs : ſes ſoliloques, & les petits raiſonnemens qu'elle fait avec elle-même ſont très-agréables & très-jolis : elle découvre à ſon père & à ſa mère tout le fond de ſon ame ſans aucun déguiſement, de ſorte qu'on peut connoître, j'ai penſé dire qu'on peut voir les recoins les plus cachés de ſon cœur, ſource pure de vérité & d'innocence, d'où il ne peut partir que des ſentimens vertueux, & des penſées toutes ſaintes.

Je ne ſaurois concevoir pourquoi vous héſiteriez un moment à publier cette pièce ſi peu commune. Je ſouhaite de la voir imprimée dans ſa ſimplicité naturelle, qui touchera le lecteur, & lui plaira plus que tous les traits d'éloquence qu'on pourroit y ajouter, & qui ne feroient que la gâter. Si vous ſouffriez qu'une main meurtrière vînt l'orner de décorations ſuperflues & inutiles, qui, comme trop de draperie dans des tableaux ou ſur des ſtatues, ne font qu'embarraſſer, cela ne ſerviroit qu'à déguiſer les faits, qu'à gâter les réflexions, & à rendre les incidens peu naturels : l'hiſtoire ſeroit, pour ainſi dire, noyée dans une multitude de grands mots & de phraſes pompeu-

ses ; ce seroit changer la substance solide en une ombre vaine, ou plutôt tourner la solidité angloise en crême fouettée. Non, ayons Pamela telle que Pamela s'est représentée elle-même ; conservons ses propres expressions sans retranchemens & sans addition. Produisez-la dans son joli habit de paysanne, ainsi qu'elle parut lorsqu'elle comptoit de retourner chez ses parens ; c'est l'habit qui convient le mieux à son innocence & à son aimable simplicité. C'est dans cet état qu'elle plaira le plus. Les grands traits d'éloquence peuvent surprendre & amuser ; mais ils ne font jamais de profondes impressions sur l'esprit.

En un mot, monsieur, le public a grand besoin d'une pièce comme celle-ci : le monde n'est que trop & que trop corrompu par des romans pernicieux. Je n'en connois point dont j'osasse recommander la lecture aux jeunes gens de l'un ou de l'autre sexe ; moins encore voudrois-je les leur proposer comme des ouvrages où ils trouveroient des exemples propres à être imités. Tous ceux que j'ai lus jusqu'ici ne tendent qu'à gâter le jugement, à corrompre le cœur, & à inspirer à la jeunesse l'esprit de galanterie, & l'amour des plaisirs défendus.

Publiez donc, pour leur intérêt, cette pièce, si propre à les divertir & à les instruire en même tems. L'honneur du beau sexe exige de vous que

vous [illegible]
sa personne [illegible]
qui s'est [illegible]
circonstances [illegible]
tentations, [illegible]
vertu. C'est [illegible]
doivent [illegible]
vous cet ouvrage [illegible]
justifier [illegible]
nous [illegible]
impressions de [illegible]
de montrer [illegible]
inexorables [illegible]
se rendre à [illegible]

Il est de [illegible]
vous donnez [illegible]
vous donc, [illegible]
deux sexes : [illegible]
tage du [illegible]
persuadés que [illegible]
tems cachées, & [illegible]
on ne veuille [illegible]
chaque famille [illegible]
vertueuse : elle [illegible]
jeunesse, & lui [illegible]
de la vertu & de [illegible]
de bons principes [illegible]
avancé ; elle corrigera [illegible]

les mœurs de ce ſiècle ; de ſorte que *Pamela* deviendra le ſujet de l'imitation de toutes les jeunes dames de la Grande-Bretagne ; & le généreux bienſaiteur & rémunérateur de cette aimable fille ſera l'admiration des hommes, & l'exemple qu'ils ſe propoſeront de ſuivre.

Je ſuis,

MONSIEUR,

Votre très-affectionné ami, &c.





PAMELA,

OU

LA VERTU RÉCOMPENSÉE.

LETTRE PREMIERE.

Mes très-chers Pere & Mere,

J'AI à vous communiquer un grand sujet de chagrin, accompagné pourtant de quelque consolation : voici le chagrin : c'est que ma bonne maîtresse est morte de la maladie dont je vous ai parlé. Elle nous a laissés tous dans une extrême affliction ; car c'étoit une maîtresse pleine de bonté & d'indulgence pour tous ses domestiques. Je craignois beaucoup que, comme j'étois entrée chez elle pour être sa fille de chambre, je ne me visse de nouveau hors de condition, & [illegible]

ourner chez vous, qui n'avez déja que trop de ne à vous entretenir vous-mêmes : & comme a maîtresse avoit eu la bonté de me faire apendre à écrire & à coudre, qu'elle m'avoit fait nseigner l'arithmétique, & bien d'autres choses u-dessus de mon état, il n'auroit pas été facile de trouver une autre condition, pour laquelle votre pauvre Pamela eût été propre. Mais tandis que ma bonne maîtresse étoit sur son lit de mort, & justement une heure avant qu'elle expirât, dieu, dont nous avons si souvent éprouvé la protection dans le besoin, lui mit au cœur de recommander tous ses domestiques l'un après l'autre à mon jeune maître ; & lorsque ce fut mon tour de lui être recommandée, (j'étois au chevet de son lit, pleurant & sanglotant) elle ne put d'abord dire que ces paroles : *Mon cher fils*.... Elle s'arrêta un moment ; puis reprenant un peu ses esprits, elle ajouta : *Souviens-toi de la pauvre Pamela*. Ce furent-là presque ses dernières paroles. Mes yeux se fondent en larmes.... Ne soyez pas surpris de voir ce papier si plein de taches.

Que faire ? il faut que la volonté de dieu soit faite.... Voici maintenant le sujet de consolation : c'est que je ne serai pas obligée de m'en retourner pour être à charge à mes chers père & mère : car mon maître nous a dit : Je prendrai soin de chacune de vous, mes filles ; & pour toi, Pamela, ajouta-t-il

en me prenant la main, (oui, en vérité, il me prit la main en présence de toutes les autres filles) je veux être ton ami pour l'amour de ma tendre mère; tu prendras soin de mon linge. Dieu le bénisse! & vous, mon cher père & ma chère mère, priez dieu avec moi qu'il répande ses bénédictions sur lui: car il a fait mettre en deuil tous les domestiques de ma maîtresse, & leur a fait présent à chacun d'un an de gages. Par rapport à moi, comme je n'avois point encore de gages, ma maîtresse m'ayant promis de me traiter selon que je me conduirois, il a ordonné à la ménagère de me mettre en deuil comme les autres, & il m'a donné de sa propre main quatre guinées d'or, & quelques pièces d'argent, qu'il y avoit dans la bourse de ma maîtresse lorsqu'elle mourut; & il m'a dit que si j'étois une bonne fille, diligente & fidelle, il seroit mon ami pour l'amour de sa mère. Je vous envoie ces quatre guinées pour vous consoler; car la providence ne me laissera pas manquer. Vous pouvez en employer une partie à payer quelques vieilles dettes, & garder le reste pour vos besoins. Si j'en reçois davantage, je sais qu'il est de mon devoir de vous témoigner ma reconnoissance en prenant soin de vous, & je n'y manquerai pas: car vous avez eu soin de moi, lorsque je ne pouvois pas encore m'aider moi-même. Vous avez eu soin de tous vos enfans; car que serions-nous devenus

tous ſans cela? Je vous envoie ceci par notre valet Jean, qui va de votre côté; mais il ne ſait pas ce qu'il vous apporte; car j'ai mis les guinées dans une petite boîte à pillules, qui étoit à ma maîtreſſe, & je les ai enveloppées dans du papier, afin qu'elles ne ſonnaſſent point. Prenez garde à ne point ouvrir la boîte devant lui.

Je ſais, mes chers père & mère, qu'il faut que je vous donne du chagrin auſſi bien que du plaiſir; j'ajouterai ſeulement, priez pour votre Pamela, qui ſera toute ſa vie,

Votre très-obéiſſante Fille.

Je viens d'avoir la plus grande frayeur du monde. Juſtement comme je pliois cette lettre dans la chambre de ma défunte maîtreſſe, mon jeune maître eſt entré. Mon dieu! qu'il m'a effrayée! J'allois cacher la lettre dans mon ſein, lorſque lui me voyant toute tremblante, m'a dit en ſouriant: A qui viens-tu d'écrire, Pamela? J'ai répondu, pleine de confuſion, je vous demande pardon, Monſieur; c'eſt ſeulement à mon père & à ma mère. Eh bien, a-t-il dit, montre-moi quels progrès tu as faits dans l'écriture. Ah! que j'étois honteuſe! Dans le trouble où il me voyoit, il a pris la lettre ſans rien dire davantage, & l'a lue d'un bout à l'autre, puis il me l'a rendue. Je vous demande pardon, Monſieur, lui dis-je. Je ne ſais

pourtant pourquoi [illegible]
a toujours été [illegible]
pourquoi trouverois [illegible]
respect pour les [illegible]
car il m'a pris la main [illegible]
fille, Paméla, [illegible]
ton père & ta mère [illegible]
en colère contre [illegible]
ce que tu dois [illegible]
n'en es que plus [illegible]
Paméla, tu peins [illegible]
passablement bonne. [illegible]
bonne mère a pris de ton [illegible]
perdus. Elle avoit commencé [illegible]
lecture : tu peux choisir parmi [illegible]
laissés, ceux que tu voudras [illegible]
esprit, pourvu que tu [illegible]
gâter. Pendant qu'il parloit ainsi [illegible]
que faire la révérence [illegible]
confuse de ses bontés. [illegible]
le meilleur gentilhomme [illegible]
Mais je m'apperçois que [illegible]
longue lettre : je finirai [illegible]
que je serai toute ma vie [illegible]

Votre très-obéissante Fille [illegible]

LETTRE II.

RÉPONSE A LA PRÉCÉDENTE.

Ma chère PAMELA,

TA lettre a certainement causé beaucoup de chagrin à ta mère & à moi : elle nous a donné pourtant quelque consolation. Nous sommes en vérité très-affligés de la mort de ta bonne maîtresse, qui prenoit tant de soin de toi, qui te donnoit une si bonne éducation, & qui durant trois ou quatre ans, t'a fait présent d'habits, de linge, & de hardes, qu'une demoiselle n'auroit pas honte de porter. Mais ce qui nous inquiète le plus, c'est la crainte où nous sommes que, te voyant élevée si fort au-dessus de ton rang, tu ne te laisses entraîner à commettre quelque chose de honteux & de criminel. Tout le monde dit que tu es devenue grande & bien faite ; quelques-uns ajoutent que tu es fort jolie ; & en vérité, si tu n'étois pas ma fille, je l'aurois cru aussi-tôt que je te vis la dernière fois il y a six mois. Mais à quoi tout cela sert-il, si tu es perdue & ruinée sans ressource ? En vérité, ma chère enfant, nous commençons à craindre extrêmement pour toi. Car que signifient toutes les richesses du monde, lorsqu'on a une mauvaise conscience, & qu'on se conduit mal ? Il est vrai

que nous ſommes fort pauvres, & que nous avons beaucoup de peine à vivre, quoiqu'autrefois nous ayons été plus à notre aiſe, comme tu ſais: mais nous aimerions mieux ne vivre que d'eau, & de la terre des foſſés que je ſuis obligé de creuſer, que de vivre dans l'abondance, ſi elle étoit le prix de la chaſteté de notre chère enfant.

Je me flatte que le bon gentilhomme n'a aucun mauvais deſſein: mais qu'il t'ait donné tant d'argent, qu'il t'ait parlé avec tant de bonté, qu'il ait ſi fort loué les progrès que tu as faits, &, oh! paroles fatales, qu'il t'ait dit, *fais ce que tu dois*, & que tu *n'en es que plus à ſon gré*, c'eſt ce qui nous cauſe une crainte mortelle.

J'en ai parlé à la bonne femme *Mumford*: tu ſais que cette honnête veuve a demeuré autrefois dans de bonnes familles; elle nous a un peu raſſurés: car elle nous a dit, que c'eſt aſſez la coutume, lorſqu'une dame meurt, de donner l'argent qu'elle a ſur elle à ſa fille de chambre, & à celles de ſes femmes qui l'ont veillée durant ſa maladie. Mais encore, pourquoi te regarderoit-il avec tant de bonté? Pourquoi prendroit-il la main d'une pauvre fille comme toi, comme tu dis dans ta lettre qu'il a fait deux fois? Pourquoi s'abaiſſeroit-il juſqu'à lire la lettre que tu nous écris, & à louer ton écriture & ton orthographe? Et pourquoi te donneroit-il la permiſſion de lire les livres de ſa mère?

vérité, en vérité, ma très-chère enfant, nous tremblons de peur à ton occasion : & puis, tu témoignes tant de joie des bontés qu'il a pour toi, tu parois si charmée de ses expressions pleines de douceur, (qui sont, je l'avoue, une grande grace qu'il te fait, s'il n'a que de bons desseins) que nous craignons..., oui, ma chère fille, nous craignons que tu ne sois que trop reconnoissante, & que tu ne le récompenses en lui sacrifiant ta vertu, ce trésor que ni richesses, ni faveurs, ni rien au monde ne sauroit payer.

Moi aussi, je t'ai écrit une longue lettre. J'ajouterai pourtant encore une chose; c'est qu'au milieu de notre pauvreté & de nos malheurs, nous nous sommes toujours confiés en la bonté de dieu : nous avons toujours conservé notre probité, & nous ne doutons point d'être heureux ci-après, pourvu que nous persévérions dans la pratique de la vertu, quoique notre sort soit fort triste ici-bas. Mais si notre chère fille venoit à perdre son innocence, ce nous seroit une affliction insupportable, qui feroit descendre tout-d'un-coup avec douleur nos cheveux blancs au sépulcre.

Si donc tu nous aimes, si tu fais cas de la bénédiction de dieu, si tu as quelqu'égard pour ton propre bonheur à venir, nous t'ordonnons l'un & l'autre d'être sur tes gardes; & si tu t'apperçois qu'on entreprenne la moindre chose contre ta

vertu, ne manque pas de quitter tout, & de nous venir trouver au plutôt. Nous aimons mieux te voir couverte de haillons, & aller même à ton enterrement, que si l'on pouvoit dire qu'une fille qui nous appartient a préféré des avantages temporels à sa vertu.

Nous acceptons avec plaisir le présent que tu nous fais, comme un témoignage de ton amitié & de ton respect; mais jusqu'à ce que nous soyons hors d'inquiétude, nous ne saurions en faire aucun usage, crainte de partager le prix de l'infamie de notre pauvre fille. Nous avons enveloppé les guinées dans un linge, & nous les avons cachées parmi le chaume au-dessus de la fenêtre, de peur qu'on ne nous les vole. Nous te donnons notre bénédiction; nous prions dieu pour toi, & sommes,

Tes inquiets, mais affectionnés père & mère,

JEAN, & ELISABETH ANDREWS.

LETTRE III.

Mon très-cher Père,

IL faut que je l'avoue; votre lettre m'a causé beaucoup d'inquiétude: car au lieu qu'auparavant mon cœur étoit pénétré de reconnoissance pour les bontés de mon maître, votre lettre m'a remplie de soupçons & de crainte. Je me flatte pourtant

feillé de ne me jamais familiarifer avec les garçons, mais de les tenir toujours dans le refpect; que ce feroit même le moyen de m'attirer leur eftime.

Mais ce qui m'a fait le plus de plaifir, c'eft ce que je vais vous raconter. A table, comme madame Jervis me l'a rapporté, mon maître & miladi Davers parlant de moi, elle lui dit, qu'elle me croyoit la plus jolie fille qu'elle eût jamais vue; que j'étois trop jolie pour demeurer dans la maifon d'un garçon; & que, quelque femme qu'il époufât, il n'y en auroit point qui voulût me fouffrir à fon fervice. Il lui répondit, que j'avois fait de grands progrès, que j'avois beaucoup de prudence, & du bon fens au-deffus de mon âge, & que ce feroit grand dommage que ce qui faifoit mon mérite, devînt la caufe de mon malheur. Non, dit la bonne dame, Pamela viendra demeurer avec moi. De tout mon cœur, répondit mon maître, je ferai charmé de la voir fi bien pourvue. Hé bien, dit-elle, je confulterai milord là-deffus. Elle demanda quel âge j'avois. Madame Jervis répondit que j'avois eu quinze ans au mois de février paffé. Oh! dit-elle, fi cette créature (car c'eft ainfi qu'elle nous appelle toutes nous autres fervantes) veut prendre garde à elle, elle deviendra plus accomplie encore, tant par rapport au corps, que par rapport à l'efprit.

Maintenant, mes chers père & mère, quoique ce que je viens de rapporter puiffe paroître trop

vain venant de moi, ne vous réjouiſſez-vous pas auſſi bien que moi de voir que mon maître ſoit ſi prêt à ſe ſéparer de moi? Cela fait bien voir qu'il ne penſe à rien de criminel. Mais Jean va partir, ainſi je n'ai le tems que de vous dire que je ſuis & ſerai toujours,

Votre vertueuſe, auſſi bien que très-obéiſſante Fille.

Je vous prie de vous ſervir de l'argent; vous pouvez le faire à préſent en toute sûreté.

LETTRE V.

Mes très-chers Père & Mère,

COMME Jean va dans vos quartiers, j'ai envie de vous écrire, parce qu'il eſt toujours diſpoſé à vous porter mes lettres, ou quoi que ce ſoit que je vous envoye. Il dit qu'il a un plaiſir infini à vous voir l'un & l'autre, & à vous entendre parler; que vous avez tous deux tant de bon ſens, & tant de vertu, qu'il apprend toujours de vous quelque choſe d'utile. C'eſt grand dommage, dit-il encore, que des perſonnes d'une ſi grande probité n'aient pas mieux réuſſi dans le monde. Il s'étonne que vous, mon père, qui êtes ſi capable d'enſeigner, & qui écrivez ſi bien, n'ayez pas eu un meilleur ſuccès dans l'école que vous aviez levée; & que vous

ſoyez obligé de gagner votre vie par un ſi rude travail. Mais je tire plus de vanité d'être née de parens ſi vertueux, que ſi j'étois la fille d'une dame de qualité.

Je n'entends point encore parler d'aller chez miladi Davers, & je ſuis fort tranquille ici à préſent; car madame Jervis me traite comme ſi j'étois ſa fille. C'eſt une très-bonne femme, qui regarde l'intérêt de ſon maître comme le ſien propre. Elle me donne continuellement de bons conſeils; & je crois, qu'après vous deux, je l'aime plus que qui que ce ſoit au monde. Elle a ſu ſi bien régler le ménage, & le tient en ſi bon ordre, que nous avons tous un grand reſpect pour elle. Elle prend plaiſir à m'entendre lire devant elle; mais elle n'aime à entendre que de bons livres: nous liſons toutes les fois que nous ſommes ſeules, de ſorte qu'il me ſemble alors que je ſuis chez vous. Elle entendit un jour Henry, un de nos domeſtiques, qui n'eſt pas le plus honnête homme du monde, me parler un peu librement; il m'appeloit, je penſe, *ſa chère Pamela*, & me ſaiſit, comme s'il avoit voulu me baiſer: vous pouvez croire que j'en fus fort en colère. Madame Jervis ſe mit à le gronder ſérieuſement, & ſe fâcha beaucoup contre lui; elle me dit qu'elle étoit très-contente de ma ſageſſe & de ma modeſtie, & de ce que je ſavois tenir les garçons en reſpect. Il eſt vrai que dans le

fond je ne ſuis pas fière, & que j'en agis civilement envers tout le monde; cependant je ne ſaurois ſouffrir d'être regardée en face par les valets, qui vous enviſagent comme s'ils vouloient vous voir juſques dans l'ame. Comme pour l'ordinaire je déjeûne, je dîne, & je ſoupe avec madame Jervis, tant elle a de bonté pour moi, j'ai peu d'occaſions de parler aux autres domeſtiques, & j'en ſuis fort aiſe. Ce n'eſt pas qu'ils ne ſoient en général aſſez honnêtes à mon égard, à cauſe de madame Jervis, parce qu'ils voient qu'elle m'aime; & ils la craignent, parce qu'ils ſavent qu'elle eſt née demoiſelle, quoiqu'elle ait eu le malheur d'être réduite à ſervir.

Je vois que je vais faire encore une longue lettre; car j'aime à écrire, & je vous ennuierai. Mais lorſque j'ai commencé ma lettre, je n'avois deſſein que de vous dire que je ne crains plus aucun danger maintenant. Et en vérité je m'admire moi-même d'avoir été aſſez folle pour m'inquiéter comme j'ai fait (quoique l'avertiſſement que vous m'avez donné fût un effet de votre amitié, qui vous rend circonſpects). Je ſuis sûre que mon maître ne voudroit pas s'abaiſſer & ſe déshonorer, pour cauſer la perte d'une pauvre fille comme moi; & vous ſavez que cela le ruineroit de réputation, auſſi bien que moi; & il peut ſans doute ſe marier dans une des meilleures familles du pays. Mais en voilà aſſez pour aujourd'hui: Je ſuis,

Votre très-obéiſſante Fille,

LETTRE VI.

Mes très-chers Père & Mère,

MON maître a eu bien des bontés pour moi depuis ma dernière; car il m'a donné une partie des hardes de feu ma maîtresse; savoir, un habit complet, une demi-douzaine de chemises, six mouchoirs fins, trois tabliers de Cambray, & quatre de toile de Hollande. L'habit est d'une belle étoffe de soie, trop riche sans doute, & trop bon pour moi: je voudrois que ce ne fût pas faire un affront à mon maître, que de vendre cet habit; je vous en enverrois l'argent; ce qui me seroit bien plus agréable.

Vous allez être remplis de crainte, vous allez vous imaginer qu'on a quelque mauvais dessein; mais je vous dirai qu'il étoit avec madame Jervis lorsqu'il me donna ces hardes, & il lui donna en même-tems à elle quantité de bonnes nipes, qu'il la pria de porter en mémoire de madame sa mère, qui avoit été la bonne amie de madame Jervis. Et lorsqu'il me donna cet habit & le reste: Voilà qui est pour toi, Pamela, dit-il, fais faire l'habit propre pour ta taille; & quand tu quitteras le deuil, tu porteras cet habit pour l'amour de ta maîtresse. Madame Jervis te rend un bon

bon témoignage; je ſouhaite que tu te conduiſes toujours avec autant de ſageſſe, que tu as fait juſqu'à préſent, & alors tout le monde t'aimera.

Je fus ſi ſurpriſe de ſa bonté, que je ne ſavois que dire. Je lui faiſois la révérence, & à madame Jervis auſſi, à cauſe du bon témoignage qu'elle m'avoit rendu; & je lui dis à lui, que je ſouhaitois de pouvoir mériter ſes bonnes graces, & que je ferois tout ce qui dépendroit de moi pour y réüſſir.

Oh! que c'eſt une choſe aimable que de faire du bien! C'eſt tout ce que j'envie aux grands.

J'ai toujours cru que mon jeune maître eſt un galant-homme, comme tout le monde le dit: mais il nous a donné à nous deux, toutes ces belles nipes d'un air ſi gracieux, qu'il me paroiſſoit un ange.

Madame Jervis dit qu'il lui demanda ſi j'étois réſervée avec les valets, car il dit que j'étois fort jolie, & que ſi je me laiſſois attraper par quelqu'un, ce pourroit être ma perte, & le moyen de me rendre pauvre & malheureuſe de bonne heure. Elle ne manque jamais de dire du bien de moi, & profite de cette occaſion pour s'étendre ſur mes louanges: mais je me flatte qu'elle n'en a point dit plus que je ne tâcherai d'en mériter, quoique je ne les mérite pas encore. Je ſuis aſſurée, qu'après vous, mon cher père & ma chère

mère, elle est la personne que j'aimerai toujours le plus. Je suis,

Votre très-obéissante fille.

LETTRE VII.

Mon très-cher père,

DEPUIS ma dernière, mon maître m'a donné encore beaucoup de bonnes & belles nipes. Il me fit monter dans le cabinet de ma maîtresse, & ayant ouvert ses tiroirs, il me donna deux coëffures de dentelle de Flandres très-fine, trois paires de souliers de soie, dont il y en a deux qui ont à peine été portés, & qui me vont fort bien; car ma maîtresse avoit le pied extrêmement petit; à la troisième paire il y avoit des boucles d'argent fort belles. Il me donna aussi des rubans & des fontanges de toutes les couleurs, quatre paires de beaux bas de coton blanc, trois paires de bas de soie, & deux corps de jupe fort riches. J'étois toute étonnée, & je fus un tems sans pouvoir parler. J'avois honte en moi-même de prendre les bas; car madame Jervis n'étoit pas là; si elle y eût été, ce n'auroit été rien. Je les reçus, je crois, de fort mauvaise grace; car il sourit, & dit: Ne rougis point, Pamela;

[illegible]

Je [illegible]
gissent [illegible]
quoiqu[illegible]
dit, je [illegible]
Je fus [illegible]
dit que [illegible]
du bien, & [illegible]
ma diligence [illegible]
vouloit m'[illegible]
à être la femme [illegible]
elle-même.

Cependant vos avertissemens [illegible] nels me [illegible] que je n'estimai pas [illegible] tant que j'aurois fait. Je [illegible] n'y a aucune raison de craindre [illegible] lui reviendroit-il d'avoir causé la [illegible] vre & simple fille comme moi ? D'ai[illegible] cune fille de distinction ne voudroit [illegible] le regarder, s'il s'étoit ainsi [illegible] Je me tranquilliserai donc, & [illegible] jamais eu la moindre crainte, si vous [illegible]

viez pas miſe dans la tête ; mais je ſais que c'étoit pour mon avantage : & peut-être que ſi ces inquiétudes ne s'étoient pas mêlées avec ſes faveurs, je m'en ſerois trop énorgueillie. Ainſi je conclus que tout arrive pour notre bien : & dieu vous béniſſe, mon cher père & ma chère mère ; je ſais que vous implorez conſtamment ſes bénédictions pour moi, qui ſuis & ſerai toujours,

Votre très-obéiſſante fille.

LETTRE VIII.

Ma chère PAMELA,

JE ne puis que te renouveler mes avis ſur la bonté que ton maître te témoigne, & ſur ſes expreſſions libres au ſujet des bas. Peut-être qu'il n'a eu aucun mauvais deſſein, je m'en flatte : mais lorſque je conſidère qu'il eſt poſſible qu'il eût quelque projet, & que s'il en a eu, le bonheur de ma fille dans ce monde & dans l'éternité en dépend, c'en eſt aſſez pour me faire trembler. Arme-toi, ma chère enfant, pour le pis qui peut t'arriver ; réſous-toi de perdre la vie plutôt que ton honneur. Quand même les ſoupçons que je t'ai fait naître diminueroient le plaiſir que tu aurois autrement goûté des faveurs de ton

maître, qu'est-ce que ce plaisir que peuvent causer quelques belles hardes, au prix d'une bonne conscience ?

Il est vrai que les présens dont il te comble, sont très-considérables ; mais par cela même ils doivent être plus suspects. Et lorsque tu dis qu'il avoit un air si aimable, qu'il paroissoit comme un ange, que je crains que ses présens n'aient fait trop d'impression sur toi ! Car, quoique tu aies plus de bon sens & plus de prudence qu'on n'en a communément à ton âge, je tremble pourtant lorsque je réfléchis à quels dangers une pauvre fille d'un peu plus de quinze ans est exposée, au milieu des tentations de ce monde, & de la part d'un jeune gentilhomme mal intentionné, supposé qu'il le soit, qui a le pouvoir d'obliger, & une espèce d'autorité de commander en qualité de maître.

Je t'ordonne donc, ma chère enfant, si tu veux avoir notre bénédiction, tout pauvres que nous sommes, d'être sur tes gardes : il ne sauroit y avoir du mal à cela ; & puisque madame Jervis est une femme si vertueuse, & qu'elle a tant de bonté pour toi, j'en suis beaucoup plus tranquille & ta mère aussi. Nous nous flattons que tu ne lui cacheras rien, & que tu suivras ses conseils en tout. Ainsi, en te donnant notre bénédiction, & en t'assurant que nous prierons

dieu pour toi, plus que pour nous-mêmes, nous sommes,

Tes très-affectionnés père & mère.

Prens garde de ne te pas énorgueillir de ce qu'on te dit que tu es jolie; car tu ne t'es pas faite toi-même; ainsi tu ne peux mériter aucune louange de ce côté-là. La probité & la vertu sont seules la véritable beauté. Souviens-toi de cela, Pamela.

LETTRE IX.

Mes très-chers père & mère,

JE suis bien mortifiée d'avoir à vous dire que l'espérance que j'avois conçue d'aller chez miladi Davers est entièrement évanouie. Miladi vouloit m'avoir; mais mon maître, comme je l'ai appris il y a un moment, n'a pas voulu y consentir. Il dit que le neveu de miladi pourroit devenir amoureux de moi, que je pourrois le séduire, ou en être séduite; & comme sa mère m'aimoit, & m'avoit recommandée à ses soins, il croyoit, dit-il, qu'il étoit de son devoir de me garder chez lui, & que madame Jervis me serviroit de mère. Madame Jervis m'a dit que miladi secoua la tête, & dit: *Ah! mon Frère*, & pas davantage: &

comme vous m'avez rendue soupçonneuse par vos avertissemens, j'ai de tems en tems de tristes pressentimens. Je ne parle pourtant pas encore de vos avertissemens, ni de mes inquiétudes à madame Jervis; non pas que je me défie d'elle, mais de peur qu'elle ne me croye vaine, présomptueuse, & trop remplie de bonne opinion de moi-même, vû l'extrême distance qu'il y a entre un homme si riche & gentilhomme, & une pauvre fille comme moi. Cependant madame Jervis elle-même paroissoit tirer quelques conséquences de ce que miladi Davers avoit secoué la tête, & s'étoit écriée : *Ah! mon Frère*, sans rien dire de plus. J'espère que dieu me donnera le secours de sa grace; c'est pourquoi je ne veux pas m'inquiéter trop si je puis m'en empêcher; car je me flatte de n'en avoir point de sujet. Mais je vous rendrai compte des moindres choses qui arriveront, afin que vous puissiez me continuer toujours vos bons avis : priez pour

Votre triste & inquiète PAMELA.



LETTRE X.

Ma chere mere,

Vous & mon cher père êtes sans doute surpris de n'avoir point eu de mes nouvelles depuis plusieurs semaines ; mais une triste scène en a été la cause ; car à présent il n'est que trop vrai, que vos avertissemens étoient bien fondés. Oh ! ma chère mère, je suis malheureuse, véritablement malheureuse ! Ne vous effrayez pourtant pas, je suis vertueuse. Dieu veuille par sa grace que je le sois toujours.

Oh ! cet ange, ce galant homme, ce doux bienfaiteur de votre pauvre Pamela, qui devoit prendre soin de moi à la prière que lui fit sa mère lorsqu'elle étoit sur son lit de mort, qui craignoit si fort que je ne me laissasse séduire par le neveu de milord Davers, qu'il ne voulut point me laisser entrer au service de miladi; ce gentilhomme, (oui, il faut encore que je l'appelle ainsi, quoiqu'il ne mérite plus ce titre,) ce gentilhomme s'est avili jusqu'à se donner des libertés avec sa pauvre servante ! Il s'est fait voir maintenant dans son caractère naturel, & rien ne me paroît plus noir & plus affreux.

Je n'ai pas été paresseuse; j'ai écrit de tems

à autre, comment par degrés, & par de honteux artifices, il a découvert ses criminels desseins : mais quelqu'un m'a volé ma lettre, & je ne sais ce qu'elle est devenue. Elle étoit assez longue : je soupçonne que c'est lui qui l'a prise; puisqu'il a eu l'ame assez basse pour commettre une indignité, il peut bien aussi en avoir commis une autre. Quoi qu'il en soit, tout l'usage qu'il peut faire de ma lettre, c'est qu'elle pourra lui faire honte du personnage qu'il a joué, au lieu que je ne saurois rougir du mien : car il verra que je suis résolue de conserver ma vertu, & que je me glorifie de la probité de mes parens, quoiqu'ils soient pauvres.

Je vous dirai tout à la première occasion; car on m'observe étroitement. Il a dit à madame Jervis : Cette fille est toujours à barbouiller du papier; il me semble qu'elle pourroit mieux employer son tems. Cependant je travaille de mon aiguille à toute heure; je fais son linge, & tout le beau linge de la maison; & outre cela je suis occupée à lui broder une veste. Mais, oh ! mon cœur est prêt à se fendre! quelle récompense ai-je à attendre, si ce n'est la honte & l'infamie, ou des duretés & de mauvais traitemens? Je vous dirai tout dans peu; j'espère que je retrouverai ma lettre.

Votre très-affligée fille.

Il faut que je le traite d'*il* & de *lui* désormais; car il s'est entièrement déshonoré dans mon esprit.

LETTRE XI.

Ma chère mère,

JE ne ſaurois trouver ma lettre; c'eſt pourquoi je vous raconterai le tout auſſi brièvement qu'il me ſera poſſible. Tout alla paſſablement bien depuis l'avant-dernière lettre que je vous écrivis. A la fin je crus avoir quelques raiſons de le ſoupçonner; car lorſqu'il me voyoit, il me jetoit des œillades, qui ne ſignifioient rien de bon: enfin il vint à moi, comme j'étois à travailler de mon aiguille, dans le cabinet du petit jardin; madame Jervis ne faiſoit que de me quitter. Je voulois m'en aller; mais il me dit: Non, Pamela, ne t'en vas point; j'ai quelque choſe à te dire; & tu me fuis toujours lorſque je t'approche, comme ſi tu avois peur de moi.

J'étois tout-à-fait déconcertée, comme vous pouvez croire: à la fin je lui dis: Il ne convient pas à votre pauvre ſervante de demeurer en votre préſence, Monſieur, à moins que vos affaires ne le demandent, & j'eſpère que je n'oublierai jamais le reſpect que je vous dois.

Eh bien, dit-il, mes affaires le demandent quelquefois, & je veux que tu demeures, pour entendre ce que j'ai à te dire.

J'étois toute honteuſe, & je commençai à trembler, ſur-tout lorſqu'il me prit la main; car il n'y avoit pas une ame proche de nous.

Ma ſœur Davers, dit-il, (& il me ſemble qu'il avoit l'air auſſi embarraſſé que moi,) vouloit que tu demeuraſſes avec elle; mais elle n'auroit pas fait pour toi ce que j'ai deſſein de faire, ſi tu continues d'être fidelle & obligeante. Qu'en dis-tu, ma fille, ajouta-t-il avec quelque ardeur? n'aimes-tu pas mieux demeurer avec moi, que d'aller chez ma ſœur Davers? Il avoit un regard qui me pénétra de frayeur; je ne ſais comment l'exprimer; c'étoit, je penſe, un regard égaré.

Dès que je pus parler, je lui dis: Je vous demande pardon, Monſieur; mais comme vous n'avez point de femme que je puiſſe ſervir, & qu'il y a à cette heure un an que ma bonne maîtreſſe eſt morte, j'aimerois mieux aller ſervir miladi Davers, ſi vous vouliez bien me le permettre, parce que....... J'allois continuer; mais il m'interrompit bruſquement, en diſant, parce que tu es une petite ſotte, & que tu ne ſais pas ce qui te convient. Je te dis, que je te ferai demoiſelle, ſi tu veux être obligeante, & ſi tu ne t'oppoſes pas toi-même à ton bonheur. En diſant cela il m'embraſſa & me baiſa.

Vous direz maintenant que toute ſa méchanceté parut à découvert. Je me débattis, je trem-

blai, & j'étois ſi tranſie de frayeur que je me laiſſai tomber: je n'étois pas tout-à-fait évanouie, mais je me connoiſſois à peine. Je me vis entre ſes bras, ſans aucune force : il me baiſa deux ou trois fois avec une terrible ardeur. A la fin je m'arrachai d'entre ſes bras, & j'allois m'enfuir du cabinet; mais il me retint, & ferma la porte.

J'aurois donné ma vie pour être libre. Il dit : Je ne te ferai point de mal , Pamela, n'aies pas peur de moi. Je ne veux point reſter ici, répondis-je. Tu ne veux point reſter, petite impertinente, reprit-il ? Sais-tu à qui tu parles ? Alors je perdis toute crainte & tout reſpect: Oui, Monſieur, lui dis-je, je le ſais; mais je puis bien oublier que je ſuis votre domeſtique, lorſque vous oubliez ce qui convient à un maître.

Je pleurois & ſanglotois terriblement. Que tu es ſotte, dit-il ! t'ai-je fait aucun mal ? Oui, Monſieur, lui dis-je, vous m'avez fait le plus grand mal du monde: car vous m'avez appris à m'oublier moi-même, & ce qui me convient; & en vous abaiſſant juſques à prendre des libertés avec votre pauvre ſervante, vous avez diminué la diſtance que la fortune avoit miſe entre vous & moi. Oui, Monſieur, j'oſe prendre la liberté de le dire; quoique pauvre, je ſuis vertueuſe; & quand vous ſeriez un prince, vous ne me feriez pas renoncer à ma vertu.



Il me baisa deux ou trois fois avec une terrible ardeur.

Il ſe mit en colère, & dit : Qui eſt-ce qui veut t'y faire renoncer, petite ſotte ? ceſſe de pleurer comme un enfant. Il eſt vrai que je me ſuis abaiſſé moi-même ; mais ce n'étoit que pour t'éprouver. Si tu peux garder le ſecret ſur tout ceci, j'en aurai meilleure opinion de ta prudence. Voici quelque choſe, dit-il en me mettant quelques pièces d'or dans la main, pour te dédommager de la frayeur que je t'ai cauſée. Va faire un tour de jardin, & ne rentre pas que tu n'aies fini de pleurer. Je te commande de ne pas dire un mot de ce qui s'eſt paſſé, tout ira bien, & je te pardonnerai.

Je ne veux point de votre argent, Monſieur, lui dis-je ; en vérité, je n'en veux point, toute pauvre que je ſuis ; car pour parler ſincèrement, il me ſembloit que ç'auroit été prendre des arrhes : je mis donc ſon or ſur le banç ; & comme il paroiſſoit chagrin & confus de ce qu'il avoit fait, je pris cette occaſion pour ouvrir la porte & ſortir du cabinet.

Il m'appela, diſant, garde le ſecret, Pamela, je te le commande ; & ne rentre pas encore, comme je te l'ai dit.

Oh ! que de pareilles actions ſont baſſes & indignes, & qu'un gentilhomme doit paroître petit, quelque mérite qu'il ait d'ailleurs, lorſqu'il oſe faire des choſes qui ſont ſi fort au-deſſous de lui,

& qui mettent ſes inférieurs en état de paroître plus grands que lui !

Je fis un tour ou deux dans le jardin, mais ſans m'éloigner de la maiſon, crainte d'accident. Je ſoufflai dans ma main pour ſécher mes yeux, parce que je ne voulois pas paroître trop déſobéiſſante. Dans ma première je vous en dirai davantage.

Priez pour moi, mon cher père & ma chère mère, & ne ſoyez pas en colère contre moi. Je n'ai pas encore pris la fuite hors de cette maiſon, autrefois ma conſolation & mes délices, mais maintenant ma terreur & mes angoiſſes.... Je ſuis contrainte de finir à la hâte.

Votre très-obéiſſante & vertueuſe fille.

LETTRE XII.

Ma chère mère,

JE vais continuer ma triſte hiſtoire. Après avoir ſéché mes yeux, je rentrai, & je commençai à conſidérer ce que j'aurois à faire. Tantôt je ſongeois à quitter la maiſon, & à aller au village voiſin, pour y attendre l'occaſion de me rendre chez vous : mais je ne ſavois ſi je devois prendre avec moi les hardes qu'il m'a données, ni com-

ment les emporter. Tantôt je pensois à les laisser, & à n'emporter que ce que j'avois sur le corps : mais il y avoit deux milles & demi jusqu'au village, & cela par un chemin détourné; & comme j'étois assez bien mise, je craignois de m'exposer à quelque malheur, presqu'aussi grand que celui que je voulois éviter; & puis, pensai-je, on publiera peut-être que j'ai volé quelque chose & que cela m'avoit obligée à m'enfuir; & ç'auroit été une chose bien triste de m'en retourner chez mes chers parens avec une mauvaise réputation! Oh! que je souhaitai d'être encore dans ma grisette, dans cet habillement pauvre & simple, dans lequel vous m'aviez mise, (encore étoit-ce avec bien de la peine) afin que je pusse entrer en condition, lorsque je n'avois pas encore douze ans, du tems de ma bonne maîtresse! Tantôt je songeois à dire tout à madame Jervis, & à lui demander conseil; ce qui me retenoit, c'étoit l'ordre qu'il m'avoit donné de garder le secret. Car, pensai-je en moi-même, peut-être qu'il a honte de ce qu'il a fait, & qu'il n'entreprendra plus rien de semblable dans la suite. Et comme la pauvre madame Jervis a besoin de son secours pour vivre à cause des malheurs qui lui sont arrivés, je crus qu'il y auroit de la dureté à exposer cette dame à son ressentiment pour l'amour de moi.

Dans cette incertitude, tantôt réfléchissant, tan-

tôt pleurant, & ne ſachant à quoi me déterminer; je reſtai dans ma chambre juſqu'au ſoir; & ayant prié qu'on m'excusât ſi je ne deſcendois pas pour ſouper, madame Jervis monta, & me dit : Pourquoi faut-il que je ſoupe ſans vous, Pamela ? Allons, je vois bien qu'il y a quelque choſe qui vous chagrine, dites-moi ce que c'eſt.

Je la priai de me permettre de coucher la nuit avec elle, parce que j'avois peur des eſprits, & que j'étois perſuadée qu'ils ne feroient aucun mal à une perſonne auſſi vertueuſe qu'elle. Cette excuſe n'eſt guère bonne, dit-elle; car pourquoi n'avez-vous pas eu peur des eſprits juſqu'à préſent? (J'avoue que je n'avois pas penſé à cela.) Mais, ajouta-t-elle, je conſens de tout mon cœur que vous couchiez avec moi, quelle que ſoit votre raiſon; mais deſcendez pour ſouper. Je la priai de m'excuſer; car, lui dis-je, j'ai tant pleuré, que tous les autres domeſtiques s'en appercevront: mais je ne vous cacherai rien, madame Jervis, dès que nous ſerons couchées.

Elle eut la bonté de me laiſſer agir à ma fantaiſie; elle deſcendit pour ſouper: mais elle ſe hâta de venir ſe coucher, & dit aux domeſtiques, que je coucherois avec elle, parce qu'elle ne repoſoit pas fort bien, & qu'elle m'engageroit à lire près d'elle pour l'endormir: car, ajouta-t-elle, je ſais que Pamela aime la lecture.

Dès

Dès que nous fûmes seules, je lui racontai tout ce qui s'étoit passé ; car je pensai que, quoiqu'il m'eût défendu de rien dire, cependant il n'y auroit pas de mal, quand même il viendroit à savoir que je l'aurois dit à madame Jervis. Je m'imaginai que de garder un secret de cette nature, ç'auroit été témoigner que je voulois me priver des bons avis qu'on pouvoit me donner, & dont je n'avois jamais eu un si grand besoin. Je craignois que mon silence ne lui fît croire que je ne ressentois pas comme je le devois l'injure qu'il m'avoit faite, & que je pourrois garder des secrets plus dangereux encore ; ce qui auroit pu l'encourager à entreprendre quelque chose de plus criminel. Avois-je raison, ma chère mère ?

Madame Jervis ne put pas s'empêcher de mêler ses larmes avec les miennes : car je pleurois sans relâche en lui contant mon histoire, & je la priois de me conseiller ce que je devois faire. Je lui montrai les deux lettres de mon cher père. Elle loua la probité qui y paroissoit, & la manière dont elles étoient écrites, & dit des choses fort obligeantes de vous deux. Mais elle me pria de ne pas songer à quitter ma condition : car, dit-elle, vous vous êtes conduite d'une manière si vertueuse, que, suivant toutes les apparences, il aura honte de ce qu'il a fait, & n'entreprendra plus rien de semblable : quoique, ajou-

ta-t-elle, je craigne plus votre beauté, ma chère Pamela, que toute autre chose; car l'homme le plus vertueux du monde peut devenir amoureux de vous : c'eſt ce qu'elle eut la bonté de me dire. Elle ajouta qu'elle ſouhaiteroit d'avoir aſſez de bien pour vivre indépendante, parce qu'elle me prendroit chez elle pour y demeurer comme ſi j'étois ſa propre fille.

Comme vous m'aviez ordonné de lui demander conſeil, je ſuis réſolue d'attendre, pour voir comment les choſes iront, à moins qu'il ne me mette dehors; quoique dans votre première lettre vous m'ayez commandé de ſortir de chez lui, dès le moment que j'aurois quelque raiſon de craindre. Ainſi, mon cher père & ma chère mère, je me flatte que ce n'eſt pas par un principe de déſobéiſſance que je demeure ici : car je ne pourrois plus m'attendre à vos bénédictions, ni aux bons effets de vos prières, ſi j'étois déſobéiſſante.

Tout le lendemain, je fus fort triſte, & je me mis à écrire ma longue lettre. Il me vit écrire, & dit à madame Jervis, (comme je l'ai déjà rapporté :) Cette fille eſt toujours à barbouiller du papier; il me ſemble qu'elle pourroit être mieux employée; ou quelque choſe de ſemblable. Quand j'eus fini ma lettre, je la mis ſous la toilette, dans la chambre de ma maîtreſſe, où perſonne n'entre, excepté mon maître, madame Jervis &

moi. Mais lorſque je revins pour la cacheter, je fus fort ſurpriſe de ne la point trouver: perſonne ne ſavoit que mon maître eût approché de la chambre durant tout ce tems-là: de ſorte que j'ai été extrêmement inquiète à ce ſujet: mais madame Jervis croit, auſſi bien que moi, qu'il l'a trouvée d'une manière ou d'autre. Il paroît chagrin & fâché, & ſemble me fuir, autant qu'il diſoit que je le fuyois moi-même. Il vaut mieux que cela ſoit ainſi, que ſi c'étoit pis.

Il a commandé à madame Jervis de me dire de ne pas employer tant de tems à écrire. C'eſt quelque choſe de bien bas à un gentilhomme comme lui, de s'amuſer à une bagatelle comme celle-là, puiſque d'ailleurs je ne ſuis pas pareſſeuſe: ſans doute qu'il eſt fâché de ce que j'ai écrit; & cela ne ſignifie rien de bon.

Mais je ſuis beaucoup plus tranquille depuis que je couche avec madame Jervis; quoiqu'après tout, d'un côté, la crainte perpétuelle où je vis, & de l'autre, ſa mauvaiſe humeur, & le mécontentement qu'il témoigne de tout ce que je fais, ne me rendent que trop miſérable.

Oh! que n'ai-je jamais quitté mes haillons & ma pauvreté! Je ne ſerois pas expoſée comme je le ſuis à des tentations d'un côté, & à donner du mécontentement de l'autre. Que j'étois heureuſe il y a quelque tems! & que je ſuis mal-

heureuse à présent ! Ayez pitié de moi, & priez pour

Votre affligée PAMÉLA.

LETTRE XIII.

Ma très-chère enfant,

LA détresse où tu es, & les tentations auxquelles tu es exposée, nous font saigner le cœur. Nous prions dieu continuellement pour toi, & nous voulons que tu te retires de cette grande maison, & que tu fuies ce méchant homme, si tu trouves qu'il renouvelle ses attentats. Tu aurois dû le faire d'abord, si tu n'avois pas eu madame Jervis pour te conseiller. Nous ne trouvons rien à redire dans ta conduite jusqu'à présent : mais nous sommes dans une inquiétude mortelle, en considérant ce qui peut arriver. Oh ! mon enfant, les tentations sont quelque chose de terrible. Cependant sans elles nous ne saurions nous connoître nous-mêmes, & nous ignorerions de quoi nous sommes capables.

Tes tentations sont très-grandes : car tu as à résister aux richesses, à la jeunesse, & à un bel homme, comme il l'est dans l'esprit du public. Mais quel honneur n'acquerras-tu pas si tu résistes à toutes ces tentations ? Et lorsque nous réflé-

chiffons fur ta conduite paffée, & fur la bonne éducation que tu as reçue; lorfque nous confidérons que tu as été élevée de manière à avoir plus de honte du vice que de la pauvreté, nous nous perfuadons que dieu te donnera la force de furmonter tout. Cependant comme nous fommes convaincus que la vie te doit être à charge, à caufe des appréhenfions continuelles qui te tourmentent, & qu'il y auroit peut-être de la préfomption à te fier trop à tes propres forces; comme tu es encore fort jeune, & que le démon pourroit lui infpirer quelque ftratagême pour te féduire (& les grands n'en manquent jamais,) je crois qu'il vaut mieux que tu viennes chez nous, partager notre misère en sûreté, que de vivre avec tant d'inquiétudes dans une abondance qui peut elle-même être dangereufe; dieu veuille t'infpirer le meilleur parti! Et auffi long-tems que tu auras madame Jervis pour confeillère, & pour ta compagne pendant la nuit, &, (ô ma chère fille, que c'étoit prudemment fait à toi, que de vouloir coucher avec elle!) nous ferons plus tranquilles, que nous ne le ferions fans cela. Ainfi, en te recommandant à la protection de dieu, nous fommes avec fouci,

Tes très-affectionnés père & mère.

LETTRE XIV.

Mes très-chers père & mère,

NOUS avons vécu fort agréablement, madame Jervis & moi, pendant ces derniers quinze jours; car mon maître a été durant tout ce tems-là à la terre qu'il a dans le comté de Lincoln, ou chez miladi Davers sa sœur. Mais il est revenu hier. Dès qu'il a été arrivé, il a eu quelque conversation avec madame Jervis, & principalement sur mon sujet. Il lui a dit: Eh bien, madame Jervis, je sais que vous voulez du bien à Pamela; mais pensez-vous qu'elle soit de quelque utilité dans la maison? Elle m'a dit que cette question l'avoit surprise; mais qu'elle avoit répondu, que j'étois la créature la plus vertueuse, & la plus diligente qu'elle connût. Pourquoi, je vous prie, ce mot de vertueuse, a-t-il dit? y a t-il eu quelque raison de soupçonner qu'elle ne l'étoit pas? ou quelqu'un s'est-il mis en tête de l'éprouver? Je m'étonne, Monsieur, a-t-elle répliqué, que vous me fassiez une pareille question. Qui est-ce qui oseroit rien entreprendre contr'elle dans une maison aussi bien réglée, & aussi bien gouvernée que l'est la vôtre, & sous un maître qui a une si belle réputation d'honneur & de vertu? Je vous

remercie, madame Jervis, dit-il, de la bonne opinion que vous avez de moi : mais dites-moi; ſuppoſé que quelqu'un entreprît quelque choſe contre Pamela, penſez-vous qu'elle voulût vous en faire confidence ? Monſieur, répondit-elle, c'eſt une jeune créature innocente, & elle a tant de confiance en moi, que je crois qu'elle me demanderoit conſeil auſſi-tôt qu'à ſa mère. *Innocente* encore, s'eſt il écrié, & *vertueuſe* ſans doute. Je vois, madame Jervis, que vous n'êtes pas chiche d'épithetes : pour moi, je la regarde comme une petite artificieuſe; & ſi j'avois un ſommelier, ou un maître-d'hôtel qui fût jeune, elle auroit bientôt tendu ſes filets pour attraper l'un ou l'autre, ſi elle croyoit qu'il valût la peine d'en faire un mari. Ah ! Monſieur, dit-elle, Pamela eſt bien jeune, & ne penſe pas encore à un mari, j'oſe en répondre pour elle; & votre maître-d'hôtel & votre ſommelier ſont des gens âgés, qui ne ſongent à rien de ſemblable. Non, dit-il; & quand même ils ſeroient plus jeunes, ils auroient trop d'eſprit pour penſer à une fille comme elle. Je vous dirai ma penſée ſur ſon ſujet, madame Jervis; je ne crois pas que cette fille, qui eſt ſi avant dans vos bonnes graces, ſoit auſſi peu artificieuſe que vous vous l'imaginez. Il ne me convient pas de diſputer avec vous, Monſieur, a répliqué madame Jervis; mais j'oſe dire, que ſi les

hommes veulent la laiſſer en repos, elle ne s'embarraſſera guère d'eux. Quoi ! madame Jervis, a-t-il dit là-deſſus, y a-t-il donc des hommes qui ne veulent pas la laiſſer en repos, que vous ſachiez ? Non, en vérité, Monſieur, a-t-elle répondu; elle eſt trop réſervée pour cela: cependant elle ſe conduit avec tant de prudence, que tous les hommes l'eſtiment, & lui témoignent autant de reſpect, que ſi elle étoit née demoiſelle.

Ah! dit-il, c'eſt l'artifice dont je parlois. Souffrez que je vous diſe que cette fille a de la vanité, de la ſuffiſance, & même de l'orgueil, ou je ſuis bien trompé : peut-être même en pourrois-je donner un exemple. Monſieur, a-t-elle dit, vous voyez plus loin qu'une pauvre & ſimple femme comme moi : je n'ai jamais apperçu que de l'innocence en elle. Et *de la vertu* auſſi, je vous en réponds, a-t-il dit. Mais ſuppoſé que je puſſe vous rapporter une circonſtance où elle a parlé un peu trop librement des bontés que quelqu'un a eues pour elle, & où elle a eu la vanité d'attribuer à des deſſeins criminels quelques douceurs qu'on ne lui diſoit que par un effet de la compaſſion qu'on avoit pour ſa jeuneſſe & pour ſa mauvaiſe fortune, & où elle-même a oſé dire du mal de ceux dont elle ne devroit jamais prononcer le nom qu'avec reſpect & avec reconnoiſ-

ſance ; que diriez-vous de cela ? Ce que je dirois, Monſieur, a-t-elle répondu ; je ne ſais ce que je dirois ; mais j'oſe croire que Pamela eſt incapable d'une pareille ingratitude.

Eh bien, a-t-il dit, ne parlons plus de cette petite ſotte : conſeillez-lui ſeulement en amie, de ne pas ſe donner trop de liberté par rapport aux bontés qu'on a pour elle ; & que ſi elle reſte ici, elle n'écrive pas tout ce qui ſe paſſe dans ma maiſon, ſeulement pour exercer ſon eſprit & ſa plume. C'eſt une fine matoiſe, je vous en réponds, & vous en ſerez convaincue avec le tems.

Vit-on jamais rien de pareil, mon cher père & ma chère mère ? Il eſt clair qu'il ne s'attendoit pas à trouver tant de réſiſtance de ma part, & qu'il ſe doute que j'ai tout dit à madame Jervis : il eſt clair auſſi qu'il faut qu'il ait la lettre que je vous avois deſtinée ; & c'eſt ce qui le chagrine cruellement : mais je ne ſaurois qu'y faire. Il vaut mieux que je ſois artificieuſe & ſubtile, dans le ſens qu'il donne à ces termes, que ſi j'étois ce qu'il ſouhaite ; & quelque peu de cas qu'il faſſe des termes de vertu & d'innocence, lorſqu'ils me ſont appliqués, il auroit été moins en colère, ſi j'avois moins mérité ces éloges ; car alors, mon crime auroit été ma vertu par rapport à lui, méchant qu'il eſt ?

Je vous écrirai encore dans peu ; mais il faut

que je finiſſe à préſent, en diſant que je ſuis & ſerai toujours

Votre vertueuſe fille.

LETTRE XV.

Ma chère mère,

JE finis ma dernière un peu bruſquement; car je craignois qu'il ne vînt; ce qui ne manqua pas d'arriver. Je cachai ma lettre dans mon ſein, & pris mon ouvrage qui étoit proche de moi. J'avois ſi peu de cet artifice qu'il m'impute, que j'étois auſſi déconcertée que ſi je venois de commettre quelque grand crime.

Ne vous levez pas, Pamela, dit-il, & que je ne vous empêche pas de continuer votre ouvrage. Vous ne me dites pas que je ſuis le bien revenu après mon voyage dans le comté de Lincoln. Il ſeroit bien fâcheux, Monſieur, lui dis-je, que vous ne fuſſiez pas toujours le bien venu dans votre propre maiſon.

Je voulois me retirer; mais il reprit : Ne vous enfuyez pas, vous dis-je; j'ai deux ou trois mots à vous dire. Ah! que le cœur me battoit! Lorſque je vous témoignai quelque bonté dans le cabinet du jardin, dit-il, & que vous y répondîtes ſi ſottement, comme ſi j'avois eu deſſein de

vous faire quelque grand mal, ne vous défendis-je pas de dire à qui que ce fût ce qui s'étoit passé? Et cependant vous en parlez par-tout, sans aucun égard pour ma réputation, ni pour la vôtre. Moi, Monsieur, lui dis-je, en avoir parlé par-tout! je n'ai presque personne à qui parler.

Il m'interrompit en disant : *presque*, petite impertinente! vous savez donc user d'équivoque? Qu'entendez-vous par ce *presque?* Je vous demande si vous ne l'avez pas dit à madame Jervis, premiérement? Je vous prie, Monsieur, lui dis-je dans un grand trouble, permettez-moi de descendre; car il ne m'appartient pas de disputer avec vous. Nouveau subterfuge, dit-il; que parlez-vous de disputer? Est-ce disputer avec moi, que de répondre à une question très-simple que je vous fais? Répondez à ce que je vous demande. O mon cher Monsieur, dis-je, je vous demande en grace de ne pas me presser davantage : je pourrois encore m'oublier moi-même & être insolente.

Répondez-moi donc, dit-il, n'avez-vous pas rapporté tout à madame Jervis? Vous serez insolente, si vous ne répondez pas sur le champ à ma question. Monsieur, lui dis-je en voulant retirer ma main qu'il tenoit toujours, je pourrois peut-être vous répondre par une autre question, & cela ne me conviendroit pas. Que voulez-vous dire, reprit-il? parlez.

Eh bien, Monsieur, lui dis-je, pourquoi seriez-vous si en colere de ce que j'aurois dit à madame Jervis, ou à quelqu'autre, ce qui s'est passé, si vous n'aviez aucun mauvais dessein?

Fort bien! ma petite innocente sans artifice, comme madame Jervis vous appelle, s'écria-t-il. Est-ce donc ainsi que vous me raillez, & que vous osez me faire des questions: insolente que vous êtes! Mais je veux que vous me répondiez directement. Monsieur, dis-je, je ne voudrois pas mentir pour tous les biens du monde. Je l'ai dit à madame Jervis; car mon cœur étoit prêt à se fendre, mais excepté elle, je n'en ai ouvert la bouche à personne. Fort bien! imprudente, dit-il; voilà une nouvelle équivoque. Vous n'en avez ouvert la bouche à personne; mais n'en avez-vous pas écrit à quelqu'un? Quoi! Monsieur, dis-je alors, (car j'étois tout-à-fait courageuse dans ce moment) pourriez-vous me faire cette question, si vous n'aviez pas pris la lettre que j'écrivois à mon père & à ma mère, & dans laquelle j'avoue que je leur disois tout librement; je leur découvrois ma douleur, & leur demandois conseil.

Et faut-il donc, dit-il, que je sois ainsi flétri dans ma maison, & hors ma maison, devant tout le monde, par une effrontée comme vous? Non, de grace, Monsieur, lui dis-je, ne vous fâchez pas

contre moi ; ce n'eſt pas moi qui vous flétris, je ne fais que dire la vérité. Ah ! vous oſez me railler encore, arrogante que vous êtes ! je ne ſouffrirai pas qu'on me parle ainſi.

Mais, Monſieur, dis-je, à qui une pauvre fille peut-elle demander conſeil, ſi ce n'eſt à ſon père & à ſa mère, & à une honnête dame comme madame Jervis, qui, pour l'amour de ſon ſexe, doit donner conſeil lorſqu'on le lui demande ? Inſolente, dit-il, en frappant du pied, faut-il que je ſois ainſi queſtionné par une fille comme vous ? Je me jetai à genoux, & dis : Pour l'amour de dieu, Monſieur, ayez pitié d'une pauvre créature qui ne connoît point juſqu'où s'étend le reſpect qu'elle vous doit, & qui ne fait que chérir ſa réputation & la vertu. C'eſt tout ce ſur quoi je puis compter ; & quoique pauvre & ſans amis ici, j'ai toujours appris à aimer la vertu plus que ma vie. Vous faites bien du bruit de votre vertu, ſotte que vous êtes, dit-il ; penſez-vous que la vertu n'exige pas que vous ſoyez obéiſſante, & que vous ayez de la reconnoiſſance pour votre maître ? En vérité, Monſieur, dis-je, il eſt impoſſible que je ſois déſobéiſſante ou ingrate envers vous, ſi ce n'eſt lorſque vos commandemens ſeront contraires à ce premier devoir, qui ſera toujours la règle ma conduite.

Il parut touché ; il ſe leva, & fit quelques

tours dans la chambre voiſine, me laiſſant à genoux. Je me couvris le viſage de mon tablier; & je repoſai ma tête ſur une chaiſe, n'ayant pas le pouvoir de me ſoutenir, & pleurant à chaudes larmes.

A la fin il rentra, mais hélas! le crime dans le cœur. Et me prenant par la main : Leve-toi, Pamela, dit-il; tu es ta propre ennemie; ta folie mal entendue cauſera ta ruine. Je te le dis; je ſuis fort irrité des libertés que tu t'es données en parlant de moi à ma ménagère, & à ton père & à ta mère; & il vaut autant que tu aies une cauſe réelle de prendre ces libertés, que de flétrir ma réputation pour des cauſes imaginaires. En diſant cela, il me prit de force ſur ſes genoux. Oh! que j'étois alarmée! je m'écriai, comme j'avois lu, il y avoit quelques jours, dans un livre: *Anges & ſaints, & toute l'armée des cieux, défendez-moi; que je ne ſurvive pas d'un ſeul inſtant à ce moment fatal auquel je perdrai mon innocence.* Jolie petite folle, dit-il, comment peux-tu perdre ton innocence, ſi tu es obligée de céder à une force à laquelle tu ne ſaurois réſiſter? Sois tranquille, ajouta-t-il; car, quoi qu'il arrive, tu en auras le mérite & moi le blâme; ce ſera un beau ſujet de lettres à écrire à ton père & à ta mère, & par-deſſus le marché un joli conte à faire à madame Jervis.

Il me baiſa de force au cou & à la bouche, & dit : Qui a jamais blâmé Lucrèce ? on n'a condamné que celui qui la viola. Je veux bien prendre tout le blâme ſur moi ; car je n'en ai déja eu que trop pour ce que j'ai mérité. Puiſſé-je, m'écriai-je, me juſtifier par ma mort comme fit Lucrèce, ſi je ſuis traitée auſſi cruellement qu'elle le fut. Ho, ho ! ma bonne fille, dit-il, je vois que tu as bien lu ; je t'aſſure qu'avant que nous ayons fait, nous fournirons à nous deux un joli ſujet de roman.

Alors il mit la main dans mon ſein : l'indignation que cette effronterie me cauſa, redoubla mes forces ; je me donnai un mouvement violent par lequel je m'arrachai d'entre ſes bras : je courus hors de la chambre, & la chambre voiſine étant ouverte, je fis tant que j'y entrai ; je pouſſai la porte après moi, & la clef étant dedans, la porte ſe ferma à clef : il me pourſuivoit de ſi près, qu'il ſaiſit ma robe, & en déchira une pièce, qui demeura ſuſpendue au-dehors de la porte.

Tout ce dont je me ſouviens, c'eſt comment j'entrai dans la chambre ; j'ai appris le reſte dans la ſuite ; car la frayeur & la crainte que j'avois eues, me firent tomber en foibleſſe. Je m'imagine qu'en regardant par le trou de la ſerrure, il m'apperçut étendue tout de mon long par terre. Il appela madame Jervis, qui, avec ſon ſecours,

força la porte. Dès qu'il me vit un peu revenir; il se retira, avertissant madame Jervis que, si elle étoit sage, elle eût à ne rien dire de toute cette affaire.

La pauvre madame Jervis crut qu'il y avoit plus de mal qu'il n'y en avoit en effet: elle pleura sur moi, comme si elle eût été ma mère. Je fus deux heures avant que d'être bien remise; & justement comme je commençois à pouvoir me tenir un peu debout, il rentra. La frayeur me fit encore retomber en foiblesse, sur quoi il s'en alla; mais il se tint dans la chambre voisine, pour empêcher que personne n'approchât de nous, de peur qu'on ne vînt à découvrir son honteux procédé.

Madame Jervis me donna sa bouteille de sel ammoniac à sentir; elle coupa mon lacet, & me mit dans un fauteuil: Mon maître l'appela & lui demanda, comment se porte cette fille: Je n'ai jamais vu une pareille sotte de ma vie. Je ne lui ai rien fait du tout. Madame Jervis pleuroit si fort, qu'elle ne pouvoit parler: il lui dit donc: Il paroît qu'elle vous a rapporté que je lui fis quelques caresses dans le cabinet du jardin, quoique je n'aie rien fait de criminel alors, non plus qu'à présent, je vous assure. Je vous prie de garder le secret sur tout ceci, & que je n'y sois point nommé.

Oh!

Oh ! Monſieur, dit-elle, pour l'amour de vous-même, & pour l'amour de Jéſus-Chriſt. Mais il ne voulut rien écouter, & dit : Pour l'amour de vous-même, madame Jervis, n'en dites mot. Je ne lui ai fait aucun mal ; mais je ne veux pas qu'elle demeure plus long-tems dans ma maiſon, la babillarde & mal-aviſée qu'elle eſt. Et puiſqu'elle eſt ſi ſujette à tomber en foibleſſe, ou du moins à le feindre, préparez-la à me voir demain après dîner dans le cabinet de ma mère ; ſoyez avec elle, & vous ſerez témoin de ce qui ſe paſſera entre nous.

Ainſi il ſe retira plein de dépit : il ordonna qu'on mît les chevaux au carroſſe, & alla faire quelques viſites.

Madame Jervis me vint trouver ; je lui racontai tout ce qui s'étoit paſſé, & je lui dis que j'étois réſolue de ne pas demeurer plus long-tems chez lui. Et comme elle me dit qu'il paroiſſoit me menacer de me renvoyer ; j'en ſuis charmée, répondis-je, alors je ſerois tranquille. Elle répéta tout ce qu'il lui avoit dit, comme je l'ai rapporté plus haut.

Madame Jervis eſt bien fâchée que je m'en aille ; & cependant la pauvre femme commence à craindre pour elle-même ; mais elle ne voudroit pas pour tout l'or du monde que je fuſſe perdue. Certainement, dit-elle, il n'a point de bons deſ-

feins. Mais peut-être aussi que maintenant qu'il me voit si résolue, il renoncera à tout attentat; & je saurai mieux ce que j'aurai à faire après le jour de demain, que je dois paroître devant un juge, qui, je le crains, ne sera pas des plus équitables.

Oh ! que j'appréhende cet ajournement de demain ! Soyez assurés, mes chers parens, de la vertu de votre pauvre enfant, comme je suis assurée de vos prières en faveur de

Votre très-obéissante fille.

LETTRE XVI.

Mes chers parens;

JE sais que vous languissez d'avoir de mes nouvelles; je vous en donne aussi-tôt qu'il m'a été possible.

Vous pouvez vous imaginer dans quelles inquiétudes je passai le tems, jusqu'à ce que l'heure marquée arrivât. A mesure qu'elle approchoit, mes terreurs augmentoient à chaque instant. Tantôt j'avois beaucoup de courage, & tantôt point du tout; & je crus que je tomberois en foiblesse, lorsque le tems vint que mon maître avoit dîné. Pour moi, je ne pus ni manger ni boire, & mes yeux étoient toujours enflés à force de pleurer.

Enfin, il entra dans le cabinet, qui étoit celui où ma maîtresse avoit coutume de s'habiller : cabinet que je haïssois maintenant autant que je l'avois aimé autrefois.

Le cœur ne vous palpite-t-il pas à cause de moi ? Je vous assure que le mien tressailloit au-dedans de moi, comme un oiseau nouvellement pris fait dans une cage. O Pamela, me disois-je à moi-même ! que tu es sotte & craintive ! Tu n'as fait aucun mal : quoi ! si étant innocente, tu crains de paroître devant un juge inique, que seroit-ce, si étant coupable, tu avois à paroître devant un juste juge ? Prens courage, Pamela ; tu connois le pis qui peut t'arriver, & quel plaisir il y a à préférer la pauvreté accompagnée de la vertu, à l'abondance accompagnée du vice.

C'est ainsi que je m'encourageois moi-même : cependant le cœur me manquoit ; mon esprit étoit entièrement abattu. La moindre chose que j'entendois remuer me sembloit une voix qui m'appeloit à rendre compte. J'en redoutois le moment, & je souhaitois cependant qu'il arrivât.

A la fin mon maître sonna la cloche. Oh ! je crus que c'étoit ma cloche mortuaire. Madame Jervis fut voir ce qu'il demandoit : hélas ! la pauvre dame avoit le cœur bien gros. Il lui dit : Où est Pamela ? Qu'elle monte, & venez avec elle. Elle vint me prendre : mes pieds étoient assez disposés

à aller ; mais mon cœur étoit avec mon cher père & ma chère mère, désirant de partager leur pauvreté & leur bonheur. Je montai pourtant.

Oh ! comment est-il possible que des méchans puissent témoigner tant de fermeté, & être si peu touchés, ayant des cœurs si noirs & si criminels, pendant que de pauvres innocens paroissent comme des malfaiteurs devant eux ?

Il avoit l'air si sévère, que le cœur me manqua, & je me souhaitai par-tout ailleurs, plutôt que là, quoique j'eusse auparavant rassemblé tout mon courage. Juste ciel, dis-je en moi-même ! donne-moi la force de comparoître devant ce méchant maître. Oh ! adoucis-le, ou endurcis-moi.

Entrez, sotte, dit-il d'un air fâché, dès qu'il me vit, & en me prenant rudement la main : c'est avec raison que vous avez honte de me voir, après tout le bruit que vous avez fait, & toutes les sottises que vous avez dites de moi, en me flétrissant comme vous avez fait. Avoir honte de vous voir, pensai-je en moi-même : est-ce donc à moi de rougir ? mais je ne dis rien.

Madame Jervis, dit-il, vous voilà toutes deux ensemble ; asseyez-vous, & qu'elle se tienne debout, si elle veut. Oui, si je puis, dis-je en moi-même ; car mes genoux se heurtoient l'un contre l'autre. Lorsque vous vîtes cette fille dans l'état où vous la trouvâtes, ne pensiez-vous pas que

je lui en avois donné le plus grand sujet qu'on puisse donner à une femme ? que je l'avois entièrement ruinée, comme elle l'appelle ? Dites-moi, pouviez-vous avoir une autre pensée ? En vérité, répondit-elle, je le craignis d'abord. Vous a-t-elle dit ce que je lui ai fait ? & tout ce que je lui ai fait devoit-il causer tout ce bruit & tout ce fol embarras, par lequel j'aurois pu perdre ma réputation dans votre esprit, & dans celui de tous mes domestiques ? Apprenez-moi tout ce qu'elle vous a dit.

Son air sévère l'avoit un peu trop effrayée, comme elle me l'a avoué depuis ; de sorte qu'elle lui répondit : Elle m'a dit que vous l'aviez seulement prise sur vos genoux, & que vous l'aviez baisée.

Là-dessus je pris un peu de courage : *Seulement*, madame Jervis, dis-je, & n'en étoit-ce pas-là assez pour me faire connoître ce que j'avois à craindre ? Lorsqu'un maître de la distinction du mien s'abaisse jusqu'à prendre de pareilles libertés avec une pauvre servante comme moi, que doit-on attendre ensuite ? Mais vous avez été plus loin, Monsieur ; oui, vous avez été plus loin : vous m'avez menacée de ce que vous vouliez faire ; vous avez parlé de Lucrèce, & de son malheureux sort. Vous savez que vous en avez fait plus qu'il ne convient à un maître envers sa servante, & même envers son égale ; & je ne saurois le souffrir. Et puis je me mis à pleurer amèrement.

Madame Jervis commença à m'excuser, & le pria d'avoir pitié d'une pauvre fille, qui avoit tant d'amour pour sa réputation. Il répondit : Je la trouve fort jolie, je le dis en sa présence ; je la croyois humble, & je m'imaginois qu'elle n'abuseroit pas de mes faveurs, ni de l'amitié que je lui témoignois. Mais j'abhorre le dessein de l'obliger par force à quoi que ce soit. Je me connois mieux que cela, ajouta-t-il ; je sais ce qu'il me convient de faire. Il est sûr que je me suis assez abaissé en faisant attention à une fille comme elle ; mais je crois qu'elle m'avoit ensorcelé ; ce qui m'a fait prendre plus de liberté avec elle, qu'il n'étoit à propos : mais je n'avois pas la moindre intention de pousser le badinage plus loin.

Que de pauvretés, ma chère mère, de la part d'un homme de bon sens ! Vous voyez comment les plus grands esprits sont embarrassés lorsqu'ils ont à soutenir une mauvaise cause, & à justifier des actions criminelles. Oui, je trouve que l'innocence, même dans un esprit foible, a de grands avantages sur le crime accompagné de tous les biens & de toute la sagesse de ce siècle.

Je lui dis donc : Vous pouvez, Monsieur, appeler cela un badinage, un jeu, ou tout ce qu'il vous plaira : mais c'est un badinage qui ne convient pas du tout à un maître envers sa servante, vu la distance extrême qu'il y a entr'eux. Entendez-

vous, madame Jervis, dit-il, entendez-vous l'impertinence de cette créature ? Elle m'avoit déjà tenu de semblables discours auparavant dans le cabinet, & hier encore, ce qui fut cause que je la traitai un peu plus durement que je n'aurois fait sans cela.

Pamela, me dit madame Jervis, ne soyez pas impertinente envers monsieur. Connoissez le respect que vous lui devez : vous voyez qu'il ne vouloit que badiner. O ma chère madame Jervis, dis-je, ne vous joignez pas à lui pour me blâmer. Il est bien difficile de conserver du respect pour les hommes les plus qualifiés lorsqu'ils s'oublient eux-mêmes par rapport à leurs moindres domestiques !

Voyez encore, dit-il ; auriez-vous pu croire cela de cette jeune effrontée, si vous ne l'aviez pas entendu ? Mon cher Monsieur, dit la bien intentionnée dame, ayez pitié de cette pauvre enfant, & lui pardonnez : ce n'est qu'un enfant encore, & sa vertu lui est extrêmement chère. J'ose répondre sur ma tête, qu'elle ne sera plus impertinente envers vous, si vous voulez avoir la bonté de ne la plus tourmenter, & de ne lui plus causer de frayeur. Vous avez pu comprendre par la foiblesse où elle tomba, de quelles alarmes elle étoit pénétrée ; ce n'étoit point sa faute ; & quoique vous n'eussiez aucun dessein de lui faire du mal, la seule appréhension qu'elle en eut faillit à lui être mortelle,

& j'eus beaucoup de peine à la faire revenir. O la petite hypocrite, dit-il ! elle connoît tous les artifices de son sexe, ils sont nés avec elle ; &, comme je vous le disois il n'y a pas long-tems, vous ne la connoissez pas encore. Mais, ajouta-t-il, ce n'est pas là la principale raison qui m'a engagé à vous appeler l'une & l'autre devant moi. Je vois que j'ai lieu de craindre que ma réputation ne souffre de la perversité & de la sottise de cette fille. Elle vous a dit tout, & peut-être plus que la vérité : je n'ai même aucun lieu d'en douter : elle a écrit des lettres, (car je comprends qu'elle se mêle beaucoup d'en écrire) à son père & à sa mère, & peut-être à d'autres, où elle se représente elle-même comme un ange de lumière, & où elle me dépeint, moi, qui lui ai témoigné tant de bonté, & qui suis son bienfaiteur, comme un démon incarné. (Oh ! dis-je en moi-même, les hommes se donnent quelquefois sans y penser, les vrais noms qu'ils méritent !) Je ne veux point souffrir tout cela, ajouta-t-il, & je suis résolu de la renvoyer à la détresse & à la pauvreté, d'où elle a été tirée ; & qu'elle prenne garde, lorsqu'elle sera partie, à ne pas se donner les airs de mal parler de moi.

Cette bonne nouvelle me rendit tout-d'un-coup la vie. Je me jettai à ses pieds avec un cœur pénétré de la joie la plus sincère & la plus vive. Soyez béni à jamais, Monsieur, lui dis-je, pour cette résolution

que vous venez de prendre. Maintenant je ferai heureuſe, & permettez-moi de vous remercier ici à genoux de tous les bienfaits & de toutes les faveurs dont vous m'avez comblée, & pour les occaſions que j'ai eues, par le moyen de ma bonne maîtreſſe & par le vôtre, d'apprendre mille choſes néceſſaires & utiles : j'oublierai déſormais tout ce que vous m'avez fait, & je vous promets que je ne prononcerai jamais votre nom qu'avec reconnoiſſance & avec reſpect. Le dieu tout-puiſſant vous béniſſe au ſiècle des ſiècles. *Amen.*

Alors je me levai avec un cœur tout autrement ſatisfait que lorſque j'étois venue devant lui ; & je me ſuis miſe à écrire cette lettre. Ainſi tout eſt heureuſement fini.

Et maintenant, mes très-chers père & mère, attendez-vous à voir bientôt votre pauvre fille retourner chez vous avec un cœur humble & reſpectueux. Soyez perſuadés que je ſaurai être auſſi heureuſe avec vous, que je l'ai jamais été. Car je coucherai au grenier, comme j'avois coutume de faire ; ayez ſoin, je vous prie, que le petit lit ſoit prêt. J'ai un peu d'argent qui ſervira à m'acheter des habits plus convenables à ma condition, que ceux que je porte maintenant. Je prierai la bonne femme Mumford de me procurer de l'ouvrage pour travailler à l'aiguille ; & ne craignez pas que je vous ſois à charge auſſi long-tems que dieu me

conſervera la ſanté. Je ſais que dieu me bénira, ſi ce n'eſt pour l'amour de moi-même, au moins pour l'amour de vous deux, qui dans toutes vos épreuves & dans tous vos malheurs, avez toujours conſervé votre intégrité ; de ſorte que tout le monde fait votre éloge. J'eſpère que mon maître permettra à madame Jervis de me donner un bon témoignage, de peur qu'on ne croye que j'ai été chaſſée de chez lui pour quelque mauvaiſe action.

Ainſi, mes chers père & mère, puiſſiez-vous être bénis pour l'amour de moi, auſſi bien que pour l'amour de vous-mêmes. Je prierai toujours dieu pour mon maître & pour madame Jervis. Je vous ſouhaite le bon ſoir, car il ſe fait tard, & on m'appellera bientôt pour m'aller coucher.

Je me flatte que madame Jervis n'eſt pas fâchée contre moi, quoiqu'elle ne m'ait pas fait deſcendre pour ſouper avec elle ; auſſi bien n'aurois-je rien pu manger. Je ne doute pas que je ne dorme parfaitement bien cette nuit, & que je ne rêve que je ſuis avec vous encore une fois, dans mon cher, cher & heureux grenier.

Bon ſoir, mes chers père & mère, dit encore une fois,

Votre vertueuſe & pauvre fille.

Peut-être ne partirai-je pas cette ſemaine, parce qu'il faut que j'aſſemble & que je ſerre tout le linge, & que je mette en ordre tout ce qui eſt de

mon reſſort en qualité de fille de chambre. Ainſi écrivez-moi un mot ſi vous le pouvez, pour me faire ſavoir ſi je ſerai la bien-venue, & envoyez votre lettre par Jean, qui paſſera chez vous à ſon retour. Mais au moins ne lui dites pas que je m'en vais; car on diroit que je divulgue tout.

LETTRE XVII.

Ma très-chère fille,

Bien venue, bien venue, ſois mille fois la bien-venue, puiſque tu reviens vertueuſe, innocente & heureuſe. Tu es le ſoutien de notre vieilleſſe, & notre conſolation: & quoique nous ne puiſſions pas faire pour toi ce que nous ſouhaiterions, je ne doute point que nous ne vivions agréablement enſemble; je ſuis même aſſuré que nous ferons toujours de plus en plus à notre aiſe moyennant ce que nous pourrons gagner, moi par mon travail aſſidu, ta mère en filant, & toi avec ton aiguille. Le malheur eſt que la vue de ta pauvre mère commence à baiſſer. Pour moi, graces à dieu, je ſuis auſſi fort, auſſi robuſte, & auſſi diſpoſé à travailler que jamais. O! ma chère fille, je penſe que c'eſt ta vertu qui a augmenté mes forces, & fortifié ma ſanté. Que les tentations & les épreuves,

lorſqu'on les a ſurmontées, ſont de grandes bénédictions !

Mais je me ſouviens de ces quatre guinées : il me ſemble que tu dois les rendre à ton maître, & cependant je les ai entamées. Hélas ! je n'en ai que trois de reſte : mais j'emprunterai la quatrième, partie ſur mes gages, & partie de madame Mumford, & je te les enverrai lorſque Jean paſſera par ici, s'il vient avant toi, afin que tu puiſſes rendre le tout.

Je voudrois ſavoir comment tu viendras. Je m'imagine que Jean, cet honnête garçon, voudra bien t'accompagner une partie du chemin, pourvu que ton maître ne ſoit pas d'aſſez mauvaiſe humeur pour le lui défendre. Si nous ſavons aſſez tôt le tems de ton départ, ta mère ira cinq milles au-devant de toi, & moi dix, ou même auſſi loin qu'un jour de congé me le permettra ; car je puis en obtenir un ; & nous te recevrons avec plus de plaiſir que nous n'en eûmes à ta naiſſance, lorſque tout le danger de l'accouchement fut paſſé, & même avec plus de plaiſir que nous n'en avons jamais reſſenti durant tout le cours de notre vie.

Ainſi, dieu te béniſſe, juſqu'à cet heureux moment : ta mère dit la même choſe. Nous ſommes,

Tes très-affectionnés parens.

✾

LETTRE XVIII.

Mes très-chers père & mère,

JE vous rends mille graces de la bonté que vous me témoignez dans votre dernière lettre. Je languis maintenant de finir mes affaires ici, pour retourner à mon premier lot, comme je puis l'appeler. Je suis devenue toute autre depuis que mon maître m'a donné congé, & puisque je vais vous retrouver avec ma vertu, quel plaisir n'aurai-je pas, en comparaison de celui que j'aurois eu, si je n'avois pu paroître devant vous que criminelle? Mon tems d'écrire sera bientôt passé: c'est pourquoi je veux l'employer à présent, & vous raconter tout ce qui s'est passé depuis ma dernière.

Je m'étonnois de ce que madame Jervis ne me faisoit pas appeler pour souper avec elle, je craignois qu'elle ne fût fâchée: & lorsque j'eus fini ma lettre, je languissois qu'elle vînt se coucher. Enfin, elle monta; mais elle parut froide & réservée. Oh, ma chère madame Jervis, lui dis-je, que je suis charmée de vous voir! Je me flatte que vous n'êtes pas en colère contre moi. Elle dit qu'elle étoit fâchée que les choses eussent été si loin, & qu'elle avoit eu une longue conversation sur mon sujet avec mon maître, après que je me fus retirée;

qu'ilavoit paru touché de ce que je lui avois dit, de ce que je m'étois jetée à ses genoux, & du souhait que j'avois fait pour lui en le quittant. Il dit que j'étois une étrange fille, & qu'il ne savoit que penser de moi. Est-elle donc partie, ajouta-t-il? j'avois dessein de lui dire encore quelque chose; mais elle s'est comportée d'une manière si étrange, que je n'ai pas eu la force de l'arrêter. Madame Jervis lui demanda s'il vouloit qu'elle me rappelât. Oui, dit-il, & puis, non, laissez-la aller : il vaut mieux pour elle, & pour moi aussi, qu'elle sorte de chez moi, puisque je lui ai donné congé. Je ne sais où elle a pris tout ce qu'elle dit; mais je n'ai jamais de ma vie vu une fille comme elle, à quelqu'âge que ce soit. Madame Jervis me dit, qu'il lui avoit défendu de me rapporter ce qu'il lui disoit : elle ajouta qu'elle étoit persuadée qu'il n'attenteroit plus rien, & qu'elle croyoit que je pourrois rester chez lui, si je voulois le demander comme une grace, quoiqu'elle n'en fût pourtant pas sûre.

Moi, demeurer! madame Jervis, lui dis-je : en vérité, la meilleure nouvelle qu'on puisse m'annoncer, c'est qu'il veuille bien me laisser partir. Je ne désire rien tant que de retourner à ma détresse & à ma pauvreté, comme il m'a dit que j'y retournerois; car, quoique je sois assurée de la pauvreté, je n'aurai pas la moitié tant de détresse

que j'en ai eu depuis quelques mois, je vous en assure.

Madame Jervis (oh! la chère & bonne amie!) pleura sur moi, & dit : Eh bien, eh bien, Pamela, je ne croyois pas vous avoir témoigné si peu d'amitié, que vous puissiez avoir tant de joie de me quitter. Je n'ai point eu d'enfant qui m'ait été si cher que vous, soyez-en persuadée.

Je pleurai en voyant qu'elle avoit tant d'amitié pour moi; & en effet elle m'en a toujours témoigné beaucoup. Que voulez-vous que je fasse, ma chère madame Jervis, lui dis je? Après mon père & ma mère, vous êtes la personne que j'aime le plus; & le plus grand chagrin que j'aie en quittant cette maison, c'est de me séparer de vous: mais je suis sûre que je suis perdue si je reste. Après de pareils attentats, & de pareilles menaces, après que, dans le tems même de sa dernière entreprise criminelle, il s'est comparé à un infâme ravisseur, après qu'il s'est moqué de moi jusqu'à dire que nous fournirions tous deux un joli sujet de roman, puis-je demeurer sans danger? Ne s'est-il pas déshonoré lui-même jusqu'à deux fois? Il faut que je me précautionne contre un troisième attentat, de peur qu'il ne prenne des mesures plus sûres pour me perdre. Peut-être ne s'attendoit-il pas qu'une pauvre servante feroit tant de résistance contre son maître; & si

je restois chez lui après cela, ne seroit-ce pas en quelque sorte justifier de pareilles actions? Car il me semble que lorsqu'une personne de notre sexe se voit attaquée, elle ne fait qu'encourager un homme à poursuivre son dessein, lorsqu'elle lui en fournit des occasions, qu'il est en son pouvoir d'éviter; c'est montrer que l'on peut pardonner ce qui ne doit jamais être pardonné; & c'est-là, je vous en assure, un grand encouragement à commettre les plus vilaines actions.

Elle m'embrassa, & dit, *je vous en assure*: Mon aimable enfant, où as-tu pris à ton âge toutes ces connoissances, & toutes ces justes idées que tu as? Tu es un vrai miracle, je t'aimerai toujours. Mais avez-vous donc résolu de nous quitter, Pamela?

Oui, ma chère madame Jervis, dis-je: car sur le pied où sont les choses, comment puis-je faire autrement? Mais si on veut bien me le permettre, je finirai premièrement tout ce qui me reste à faire comme fille-de-chambre: & j'espère que vous voudrez bien me donner un témoignage de probité, afin qu'on ne croye pas que j'aie été mise dehors pour quelque mauvaise action. Oui, oui, je le ferai, dit-elle, je te donnerai un témoignage que jamais fille ne mérita à ton âge. Et moi, répondis-je, je suis sûre que je vous aimerai, & que je vous honorerai toujours comme la meil-

leure de mes amies, après mon père & ma mère, quoi qu'il m'arrive, ou quelque part que j'aille.

Là-dessus nous nous couchâmes, & je ne m'éveillai point, qu'il ne fût tems de se lever; je me levai gaie comme un pinçon, & je fus à mon ouvrage avec tout le plaisir du monde.

Mais mon maître est, je crois, terriblement en colère contre moi; car il a passé près de moi deux ou trois fois sans daigner me parler; & vers le soir il me rencontra dans l'allée, en allant au jardin, & il prononça un mot que je ne lui avois de ma vie oui dire à personne. Il dit d'abord: Cette créature est toujours dans mon chemin. Je lui répondis, en me rangeant contre la muraille, autant que je le pouvois (& l'allée est si large qu'un carrosse y pourroit passer:) J'espère, Monsieur, que je ne serai pas long-tems dans votre chemin. Dieu vous da.... (c'est la parole rude qu'il prononça), sorcière que vous êtes; vous me faites perdre patience.

Je vous proteste que je tremblai en l'entendant parler ainsi: mais je vis qu'il étoit chagrin; & comme je suis sur le point de m'en aller, je ne m'en suis pas mise autrement en peine. Mais je vois, mes chers parens, que lorsqu'un homme est capable de commettre des actions criminelles,

on ne doit pas être surpris qu'il prononce de mauvaises paroles. Je suis

Votre très-obéissante fille.

LETTRE XIX.

Mes très-chers père & mère,

JEAN ayant occasion d'aller dans vos quartiers, je vous écris encore, & j'envoie les deux lettres en même-tems. Je ne sais pas encore quand je partirai, ni comment j'irai, parce que madame Jervis ayant montré à mon maître la veste que je lui brode, il a dit: Cela est assez joli, il me semble qu'il vaut mieux que cette fille reste ici jusqu'à ce qu'elle l'ait finie.

Il y a eu quelques conversations secrètes entre lui & madame Jervis : elle ne m'en a rien dit; mais elle continue à avoir toujours beaucoup de bonté pour moi, & je ne la soupçonne en aucune manière. Il faudroit que j'eusse l'âme bien basse pour le faire. Mais il faut sans doute qu'elle prenne garde à ne le pas désobliger, & qu'elle exécute tous ses ordres qui sont légitimes; & j'ose assurer qu'elle ne voudroit pas en exécuter d'autres, tant elle a de vertu, & tant elle m'aime. Mais quand je serai partie, il faudra qu'elle reste; &

il ne faut pas qu'elle s'attire les mauvaises graces de son maître.

Elle m'a encore sollicitée de demander à rester, & de m'humilier, comme elle parle. Mais qu'ai-je donc fait, madame Jervis, ai-je dit? Si j'ai été une impertinente, une effrontée, une insolente, une créature, (ce sont les noms qu'il me donne,) n'en ai-je pas eu de bonnes raisons? Pensez-vous que je me fusse oubliée devant lui, s'il ne s'étoit pas oublié lui-même le premier, jusqu'à agir d'une manière peu séante à un maître? Parlez-moi franchement, ma chère madame Jervis, & dites-moi si vous croyez que je puisse rester ici sans danger? Que penseriez-vous, & que feriez-vous, si vous étiez à ma place?

Ma chère Pamela, a-t-elle dit, en me baisant, je ne sais ni ce que je penserois, ni comment je me conduirois. Je me flatte que je ferois comme vous; mais je ne connois personne qui en fît autant. Mon maître est un bel-homme; il a beaucoup d'esprit & de bon sens, & je sais qu'il y a une demi-douzaine de jeunes demoiselles qui sont charmées de lui, & qui se croiroient fort heureuses, s'il leur faisoit la cour. Il a un très-beau bien, & je crois qu'il aime la bonne Pamela, quoique sa servante, plus que toutes les demoiselles du pays. Il a tâché de vaincre son amour, parce qu'il sait que vous êtes fort au-dessous de

lui ; mais je crois qu'il ne sauroit en venir à bout; c'est ce qui le chagrine, fier comme il est, & qui l'a déterminé à vous renvoyer, & c'est ce qui est cause qu'il vous parle si durement lorsqu'il vous rencontre par hasard.

Mais, madame Jervis, dis-je, permettez-moi de vous faire une question. S'il peut s'abaisser jusqu'à aimer une pauvre fille comme moi, & cela n'est pas impossible, (car j'ai lu des choses aussi étranges, de quelques gens de distinction envers de pauvres filles,) quelles peuvent être ses vues? Il pourra peut-être condescendre jusqu'à me croire assez bonne pour être sa maîtresse : car ce qui ne déshonore pas un homme, ruine la réputation d'une fille : ainsi va le monde ; de sorte que si je manquois de vertu, il voudroit bien m'entretenir jusqu'à ce que je fusse entièrement perdue, ou jusqu'à ce qu'il fût lui-même changé; car, comme je l'ai lu quelque part, les méchans se lassent bientôt de la même espèce de méchanceté ; ils veulent de la variété jusques dans le crime. Il faudra alors que la pauvre Pamela soit renvoyée, & qu'elle soit regardée par-tout comme une vile créature abandonnée, que tout le monde méprisera, & même avec raison, madame Jervis ; car celle qui ne sait pas conserver sa vertu, mérite de vivre dans l'infamie.

Mais, madame Jervis, continuai-je, permettez-

moi de vous dire que, quand même je ferois assurée qu'il auroit toujours de la bonté pour moi, & qu'il ne me chasseroit jamais, je me flàtte pourtant que j'aurois assez de piété pour haïr ses tentations, & pour y résister, quand il seroit non-seulement mon maître, mais encore mon roi; & cela à cause du crime. C'est ce que mes chers & pauvres parens m'ont toujours enseigné. Il faudroit en effet que je fusse une bien vile & bien méchante créature, si, pour l'amour des richesses ou de la faveur, je perdois ma réputation : oui, je serois pire qu'aucune autre jeune personne de mon sexe, parce que je puis retourner sans aucun regret à mon ancienne pauvreté, & que je crois qu'il y a moins de déshonneur à n'être vêtue que de serge, & à ne vivre que de pain noir & d'eau, comme j'avois coutume de faire, qu'à être la maîtresse de l'homme du monde le plus distingué.

Madame Jervis leva les mains au ciel, & dit fondant en larmes : Dieu te bénisse, ma chère amour; tu me combles d'admiration & de délices; comment ferai-je pour me séparer de toi?

Eh bien, ma bonne dame, dis-je, permettez-moi de vous faire encore une question. Vous avez eu quelques conversations avec lui, & peut-être qu'il ne vous a pas permis de me rapporter tout: mais supposé que je lui demandasse à rester ici,

penſez-vous qu'il ſoit fâché de ce qu'il a fait, & qu'il en ait même honte? Car je ſuis sûre qu'il devroit en avoir honte, vu ſon rang & ma baſſeſſe, & puiſque je n'ai rien au monde que ma ſeule vertu ſur quoi je puiſſe compter. Croyez-vous en conſcience, (parlez-moi ſincérement, je vous prie,) croyez-vous qu'il n'entreprenne plus rien contre moi, & que je puiſſe être en sûreté?

Hélas! ma chère enfant, dit-elle, ne me propoſe pas tes queſtions embarraſſantes avec ce joli petit air ſérieux qui pourtant te ſiéd ſi bien. Tout ce que je ſais, c'eſt qu'il eſt fâché de ce qu'il a fait; il fut fâché la première fois, & plus fâché encore la ſeconde.

Oui, lui dis-je, & je m'imagine qu'il ſera fâché encore une troiſième fois, & puis une quatrième, juſqu'à ce qu'il ait entièrement perdu votre pauvre Pamela. Et qui eſt-ce qui aura ſujet d'être fâché alors?

Ne vous imaginez pas, Pamela, dit-elle, que je vouluſſe pour rien au monde contribuer à votre perte. Tout ce que je puis dire, c'eſt que juſqu'à préſent il ne vous a point fait de tort. Et il n'eſt pas ſurprenant qu'il vous aime, tant vous êtes jolie, quoique ſi fort au-deſſous de lui; mais j'oſerois jurer pour lui qu'il ne vous fera jamais aucune violence.

Vous dites, repris-je, qu'il fut fâché de ſa pre-

mière entreprise dans le cabinet du jardin. Combien de tems dura son regret ? Ce ne fut que jusqu'à ce qu'il me trouva seule ; & alors il fit pis que la première fois ; & il fut fâché de nouveau. Et s'il daigne m'aimer, comme vous dites qu'il ne sauroit s'en empêcher, il ne pourra pas s'empêcher non plus de vouloir une troisième fois me rendre malheureuse, s'il en trouve l'occasion. J'ai lu que bien des hommes ont paru être confus de leurs mauvais desseins, après avoir été repoussés, qui n'en auroient pas eu la moindre honte, s'ils avoient réussi. D'ailleurs, madame Jervis, s'il n'a réellement aucun dessein de me faire violence, qu'est-ce que cela signifie, aussi long-tems qu'il ne sauroit s'empêcher, comme vous dites, de me trouver à son gré ? Car ce ne peut pas être de l'amour. Cela ne signifie-t-il pas qu'il espère de me perdre de mon propre consentement ? Je me flatte que je ne succomberai point à ses tentations, quelque chose qu'il puisse m'offrir ; & j'espère que dieu m'en fera la grace. Mais il y auroit de la présomption à moi de me fier sur mes propres forces contre un gentilhomme si riche, qui a tant de bonnes qualités, qui est mon maître, & croit avoir droit de m'appeler impudente, & de me dire mille autres injures semblables, seulement parce que je me défends & que je tâche à me justifier ; & cela, sur un sujet où il s'agit du bonheur de ma vie & du

ſalut de mon ame, enfin de mes devoirs envers dieu & envers mes parens. Comment donc, madame Jervis, puis-je demander ou ſouhaiter de reſter?

Eh bien, eh bien, dit-elle, comme il paroît déſirer ſérieuſement que vous vous en alliez, je me flatte que c'eſt par un bon motif, & de peur qu'il ne ſoit tenté de ſe déshonorer lui-même auſſi bien que vous. Non, non, madame Jervis, répondis-je; j'ai penſé à cela auſſi; car je ſerois bien aiſe d'avoir bonne opinion de lui, comme c'eſt mon devoir: mais s'il avoit de bons motifs, il m'auroit laiſſé aller chez miladi Davers, & il n'auroit pas empêché mon avancement, & il n'auroit pas dit que je retournerai à ma détreſſe & à ma pauvreté, d'où j'avois été tirée par la bonté de ſa mère. Mais il vouloit m'effrayer, & il croyoit me punir de ce que je n'avois pas voulu conſentir à ſa méchanceté. Cela me fait connoître aſſez ce que j'ai à attendre de ſes bontés, à moins que je ne les mérite au prix humiliant qu'il y veut mettre lui-même.

Madame Jervis garda le ſilence; ce qui me fit ajouter: Eh bien donc, voilà qui eſt fini, il faut que je parte. Toute ma peine eſt de ſavoir comment je me ſéparerai de vous, & même, après vous, de tous les domeſtiques. Car ils m'ont tous témoigné beaucoup d'amitié: vous & eux me coûterez de tems en tems des ſoupirs, & même des

larmes. Là-dessus je me mis à pleurer; je ne pouvois pas m'en empêcher : car c'est quelque chose de bien agréable, lorsqu'on sert dans une maison où il y a beaucoup de domestiques, d'être aimée de tous.

J'aurois dû vous dire auparavant combien M. Longman, notre maître-d'hôtel, est bon & civil à mon égard : il est extrêmement obligeant dans toutes les occasions, je vous en assure. Il dit un jour à madame Jervis qu'il souhaiteroit d'être jeune pour l'amour de moi; qu'il m'épouseroit & me donneroit tout son bien par son contrat de mariage. Or vous saurez qu'on le croit extrêmement riche.

Je ne me glorifie point de cela, mais je bénis dieu, mes chers parens, de ce que par sa grace & par les bons exemples que vous m'avez donnés, j'ai été rendue capable de me conduire d'une manière qui m'a gagné l'amitié de tout le monde. Il est vrai que notre cuisinière, qui est quelquefois un peu bien hargneuse & de mauvaise humeur, dit un jour en ma présence : Eh bien, cette Pamela qui est chez nous, se porte aussi beau qu'une demoiselle : voyez ce que c'est que d'avoir un joli visage; je voudrois bien savoir ce que deviendra cette fille à la fin.

Elle s'étoit échauffée en faisant son devoir. Je me retirai doucement; car je vais rarement à la cuisine, & j'entendis le sommelier qui lui disoit:

Qu'y a-t-il, Jeanne: personne ne peut obtenir votre approbation; qu'est-ce que Pamela vous a fait: je suis sûr qu'elle n'offense personne. Et que lui ai-je dit, sot que tu es, répliqua la bonne, si ce n'est qu'elle est jolie: J'entendis ensuite qu'ils se querellèrent; j'en fus fâchée, mais je ne m'en embarrassai pas davantage. Pardonnez ce ridicule babil à

Votre très-obéissante fille.

Oh! j'oubliois de vous dire que je demeurerai ici jusqu'à ce que j'aie fini sa veste. Je n'ai jamais fait un plus joli ouvrage. Je me lève de grand matin, & je me couche tard pour l'achever; car je languis d'être avec vous.

LETTRE XX.

Mes très-chers père & mère,

JE ne vous ai pas fait tenir mes dernières aussitôt que je l'avois espéré, parce que Jean (je ne sais si mon maître le soupçonne ou non,) fut envoyé chez miladi Davers, au lieu d'Isaac, qui avoit coutume d'y aller. Je n'osai pas être si libre avec celui-ci, que de le charger de mes lettres: d'ailleurs, je ne savois pas si bien si je pouvois me fier à lui, quoiqu'il soit aussi très-civil à mon

égard. Je fus donc obligée d'attendre le retour de Jean.

Comme je n'aurai peut-être pas occasion d'envoyer chez vous de quelque tems, & que je sais que vous gardez mes lettres, & que vous les lisez & relisez, (car Jean me l'a dit,) lorsque vous avez fait votre ouvrage, (tant votre bonté vous fait aimer ce qui vient de votre pauvre fille,) & comme d'ailleurs j'aurai peut-être quelque plaisir à les relire moi-même, lorsque je serai chez vous, pour me rappeler les dangers que j'ai courus, & combien la protection de dieu a été grande envers moi ; & que cette lecture pourra me confirmer de plus en plus dans les bonnes résolutions que j'ai prises, afin que ma mauvaise conduite ne me fournisse pas à l'avenir de quoi me condamner, pour ainsi dire, par ma propre main : pour toutes ces raisons, dis-je, je continuerai, lorsque j'en aurai le tems, à mettre par écrit tout ce qui m'arrivera, & je vous enverrai mon grifonnage à mesure que j'en trouverai l'occasion ; & si je ne le souscris pas toujours dans les formes, comme c'est mon devoir, je suis persuadée que vous ne croirez pas que ce soit manque de respect. Dans ma dernière, je vous ai rendu compte de la conversation que j'eus avec madame Jervis, pour savoir si je devois demander à rester. Continuons mon histoire.

A l'insu de madame Jervis, j'exécutai une es-

pèce de projet que j'avois formé. J'avois dit en moi-même, il y a quelques jours : voilà que je m'en vais retourner chez mon père & ma mère qui sont pauvres, & je ne porterai rien sur moi qui réponde à ma condition. Car quelle figure votre pauvre fille feroit-elle avec une robe de chambre & des jupes de soie, des coëffures de Cambrai, de beau linge de toile de Hollande, des souliers galonnés qui avoient appartenu à ma maîtresse, & de beaux bas? Dans peu de tems tout cela auroit paru comme de vieilles hardes de rebut, & on se seroit moqué de celle qui les auroit portées. Voyez, auroit-on dit, (car les pauvres sont envieux aussi bien que les riches,) voyez la fille de la bonne femme Andrews, qui a été mise hors de condition & renvoyée chez ses parens; qu'elle paroît pimpante! ah! que ces beaux habits conviennent bien à la pauvreté de ses parens? Et de quel œil me regardera-t-on, disois-je en moi-même, lorsque tous ces beaux habits seront usés? & quelle figure ferois-je, quand même je pourrois peu à peu me remettre à porter des habits grossiers, à mesure que je viendrois à en avoir? Une vieille robe de soie, par exemple, avec une jupe de brocatelle, ah! que cela auroit bon air! Je pensai donc qu'il valoit beaucoup mieux m'habiller tout d'un coup d'une manière convenable à ma condition; & quoique ces nouveaux habits paroissent bien pauvres, en

comparaiſon de ceux que j'avois coutume de porter dans ces derniers têms, ils pourront pourtant ſervir à me parer les dimanches & les jours de fête; & ſi dieu bénit mon travail & mon induſtrie, peut-être que je pourrai aller toujours vêtue de même.

Ainſi donc, comme je l'ai dit, à l'inſu de tout le monde, j'achetai de la femme & des filles du fermier Nichols une bonne étoffe de couleur brune, qu'elles avoient filée elles-mêmes. Il y en avoit aſſez pour une robe & deux jupes : j'ai fait les paremens de la robe d'un joli morceau de toile peinte que j'avois.

J'avois une jupe piquée d'un aſſez bon camelot : j'ai acheté deux jupons de flanelle; ils ne ſont pas ſi beaux que ceux que j'ai, dont les uns ſont de peau de cygne, & les autres de toile très-fine : mais ils me garantiront du froid, lorſque j'irai de tems en tems avec mes voiſines les aider à traire les vaches, comme j'avois coutume de faire autrefois. Car je me propoſe de rendre à mes voiſines tous les ſervices qui dépendront de moi, & de gagner, ſi je puis, l'amitié de tout le monde dans vos quartiers, comme je l'ai fait ici.

J'ai acheté auſſi d'aſſez bonne toile d'Ecoſſe, & je m'en ſuis fait deux chemiſes, y travaillant le matin & le ſoir, lorſque perſonne ne me voyoit. J'en ai aſſez de reſte pour vous faire à chacun deux

chemiſes, mon cher père & ma chère mère. Je les ferai dès que je ſerai chez vous, & je vous prie de les accepter comme mon premier préſent.

J'ai acheté auſſi d'un colporteur deux jolis bonnets ronds, un chapeau de paille, & une paire de mitaines dont le bout, qui ſe retourne, eſt doublé d'une toile de coton blanc; deux paires de bas de laine bleue, qui, quoique groſſiers, me feront paroître aſſez brave, je vous en réponds, à cauſe que les coins en ſont blancs. J'ai encore acheté deux verges de ruban noir, pour attacher les manches de mes chemiſes, & pour m'en ſervir en guiſe de collier. Après avoir fait apporter tout cela au logis, j'en fis la viſite toutes les deux heures pendant deux jours de ſuite. Car il faut que vous ſachiez que, quoique je couche avec madame Jervis, j'ai pourtant conſervé mon petit appartement, où je tiens mes hardes & où perſonne n'entre que moi. Vous direz qu'il faut que j'aie été bonne ménagère, pour avoir pu épargner tant d'argent: mais ma chère & bonne maîtreſſe étoit toujours à me donner quelque choſe.

J'ai cru que j'étois d'autant plus obligée de faire ce que j'ai fait, qu'étant renvoyée pour avoir manqué à ce que mon maître prétend lui être dû, & étant réſolue à ne lui point accorder le retour qu'il eſpère pour les préſens qu'il m'a faits, j'ai penſé qu'il étoit bien juſte de lui laiſſer tous ſes

préſens lorſque je m'en irai : car puiſque je ne veux pas gagner les gages qu'il m'offre, pourquoi les prendrois-je ?

Maintenant que j'y ſonge, je vous prie de ne vous point inquiéter au ſujet des quatre guinées, & de ne rien emprunter pour les rendre complètes : car, comme je vous l'ai dit, elles me furent données, avec quelques pièces d'argent, comme un profit qui m'appartenoit, étant ce que ma maîtreſſe avoit ſur elle lorſqu'elle mourut. Et comme je n'attends point d'autres gages, je crois avoir aſſez bien gagné cela durant les quatorze mois qui ſe ſont écoulés depuis la mort de ma maîtreſſe. Car pour ce qui eſt du tems qui a précédé ſa mort, hélas ! cette bonne dame ne m'a que trop récompenſée, par la bonne éducation qu'elle m'a donnée & par les préſens qu'elle m'a faits. Si elle eût vécu, rien de tout ce qui s'eſt paſſé ne ſeroit arrivé. Mais je dois rendre graces à dieu de ce que les choſes n'ont pas été plus mal. Tout tournera pour le mieux ; c'eſt ce dont je ſuis perſuadée.

Ainſi, comme je l'ai dit, je me ſuis pourvue de nouvelles hardes, plus convenables à mon état, & je languis de paroître dans ce nouvel attirail plus que je n'ai jamais ſouhaité de mettre des habits neufs. Car alors j'en ſerai plutôt avec vous, & j'aurai l'eſprit tranquille. Mais chut. Je ſuis, &c.

LETTRE XXI.

Mes très-chers père & mère,

JE fus obligée de couper court ; car je craignois que mon maître ne vînt ; mais c'étoit ſeulement madame Jervis. Elle me dit en entrant : Je ne ſaurois ſouffrir, Pamela, que vous ſoyez toute ſeule. Et moi, dis-je, je ne crains rien tant que la compagnie ; car le cœur commençoit déjà à me manquer, parce que je croyois entendre venir mon maître ; mais je me réjouis toujours de voir ma chère madame Jervis.

J'ai eu, dit-elle, une longue converſation avec mon maître ſur votre ſujet. Je ſuis fâchée, répondis-je, de ce qu'il me regarde comme une perſonne d'aſſez grande conſéquence pour parler de moi. Oh ! dit-elle, je ne dois pas vous dire tout ; mais vous lui êtes de plus grande conſéquence que vous ne penſez.

Ou, *que je ne ſouhaite*, ajoutai je. Car quelles en ſeroient les ſuites ? C'eſt que je ne ſerois plus de conſéquence à moi-même, ni à qui que ce ſoit.

Tu as, me dit-elle, plus d'eſprit qu'aucune dame que je connoiſſe. Où eſt-ce que tu prends tout cela ? (Il faut en vérité que ces dames ſoient bien

bien ſottes, ſi avec toutes les occaſions qu'elles ont de cultiver leur entendement, elles n'ont pas plus d'eſprit que moi. Mais paſſons cela.)

Je m'imagine, dis-je à madame Jervis, que je lui ſuis aſſez de conſéquence au moins pour le chagriner, ne fût-ce que par la penſée de n'avoir pas pu mener à ſes fins une infortunée comme moi : cela choque ſa vanité, & c'eſt ce qu'il ne ſauroit digérer.

Il en eſt peut-être quelque choſe, dit-elle ; mais en vérité, Pamela, il eſt auſſi fort en colère contre vous ; il vous dit mille injures ; il s'étonne de ſa propre folie, de vous avoir témoigné tant de bonté : il y étoit enclin d'abord, dit-il, pour l'amour de ſa mère ; & il auroit continué de le faire pour l'amour de vous-même, ſi vous n'aviez pas été votre propre ennemie.

A préſent je ne ſaurois vous aimer, madame Jervis, lui dis-je ; car vous allez tâcher de me perſuader de reſter, quoique vous connoiſſez le danger que je cours. Non, reprit-elle : il dit, que vous vous en irez ; car il croit que ſa réputation en ſouffriroit s'il vous gardoit chez lui. Mais il ſouhaiteroit, (n'en parlez pas pour toute choſe au monde, Pamela,) il ſouhaiteroit de connoître quelque fille de diſtinction, qui vous reſſemblât par ſa perſonne & par ſon eſprit, & il l'épouſeroit dès demain.

A ces mots je devins rouge comme du feu : si j'étois, dis-je, cette fille de distinction, & qu'il voulût prendre des libertés, comme il a fait deux fois avec moi, pauvre, & de l'état dont je suis, je ne sais si je voudrois accepter sa main : car une fille capable de souffrir sans ressentiment de pareilles insultes, ne seroit pas, je pense, digne d'être la femme d'un gentilhomme ; non plus que celui qui oseroit lui faire ces insultes, ne mériteroit pas lui-même le titre de gentilhomme.

Holà, Pamela, dit-elle, tu pousses maintenant ta délicatesse trop loin. Ma chère madame Jervis, répondis-je fort sérieusement, car je ne pouvois m'en empêcher, je crains à présent plus que jamais. Toute la prière que j'ai à vous faire, comme à la meilleure amie que j'aie au monde, c'est de ne pas dire un mot qui puisse lui faire soupçonner que j'aie demandé à rester. Dire que j'agrée à mon maître, tandis que je sais quelles sont ses vues, c'est une abomination que je ne saurois entendre ; & je ne me croirai pas en sûreté, que je ne sois chez mes vertueux père & mère.

Elle fut un peu fâchée contre moi, jusqu'à ce que je l'eusse assurée que je n'avois pas la moindre inquiétude par rapport à elle, & que je me croyois en sûreté à l'ombre de sa protection & de son amitié. Ainsi nous interrompîmes la conversation pour ce tems-là.

vais. Comme je paſſois proche de mon maître dans l'allée qui conduit dans la grande ſalle, le ſommelier entendit mon maître qui diſoit : Qui eſt-là ? Je répondis : C'eſt Pamela, Monſieur. Pamela, dit il, combien de tems demeurerez-vous encore ici ? Seulement juſqu'à ce que la veſte ſoit finie, Monſieur, répondis-je, & elle l'eſt preſque. Il me ſemble, dit-il aſſez rudement, que vous auriez pu l'achever il y a long-tems. En vérité, Monſieur, lui dis-je, j'y travaille dès le grand matin juſqu'au ſoir fort tard; mais il y a beaucoup d'ouvrage. *Beaucoup d'ouvrage*, reprit-il ! c'eſt que vous tenez la plume plus ſouvent que l'aiguille; je n'ai que faire d'une pareſſeuſe comme vous dans ma maiſon.

Il parut ſurpris lorſqu'en entrant dans la ſalle il y vit M. Jonathan. Que faites-vous-là, lui dit-il ? Le ſommelier fut auſſi conſterné que je pouvois l'être; car n'étant pas accoutumé à me voir traiter ſi rudement, je ne pouvois pas m'empêcher de pleurer. Je me retirai, & fus faire mes plaintes à madame Jervis. Cet amour eſt ſorcier, dit-elle; combien de différens perſonnages ne fait-il pas jouer, & ſouvent un perſonnage tout oppoſé aux ſentimens du cœur.

Depuis ce tems-là les domeſtiques, tantôt l'un, tantôt l'autre, diſent ſouvent : Quoi donc ? madame Jervis, eſt-ce que nous allons perdre mademoiſelle

Pamela : c'est ami [illegible] fait ? Elle [illegible] m'en vais pour vous aller tenir compagnie.

Madame Jervis me dit : Pamela, vous êtes cause [illegible] grand changement [illegible] que de l'homme [illegible] étoit auparavant, il est devenu [illegible] & le plus bourru du monde. [illegible] pouvoir de lui rendre sa gaieté [illegible] quoique j'espere que vous ne le ferez jamais aux conditions qu'il souhaite.

Ce que madame Jervis disoit [illegible] sa bonté ; mais cela [illegible] avoit aussi mauvaise opinion de ses desseins que moi ; & comme elle savoit [illegible] que moi ce qu'il pensoit, cela me [illegible] en plus qu'il est nécessaire que je [illegible] plutôt que je pourrai.

Mon maître vient d'entrer dans ce moment pour parler à madame Jervis de quelque affaire de ménage ; parce qu'il doit avoir compagnie à dîner chez lui demain. Comme j'avois pleuré à cause de la dureté avec laquelle il venoit de me traiter, je détournai mon visage dès qu'il entra. Tu as raison, dit il, de cacher ton maudit visage ; je voudrois ne l'avoir jamais vu. Madame Jervis, continua-t-il, combien de tems sera-t-elle encore après cette veste ?

Monſieur, lui dis-je, je l'aurois emportée avec moi, ſi vous l'aviez voulu; & je le ferois encore ſi vous voulez me le permettre, & j'ôterai de devant vos yeux cette pauvre & haïſſable Pamela.

Madame Jervis, dit-il en s'adreſſant à elle, & non pas à moi, ſi jamais il y eut de ſorciere, je crois que cette petite créature en eſt une; car elle enchante tous ceux qui l'approchent, & vous oblige vous-même, qui devriez un peu mieux connoître le monde, à la croire un ange de lumière.

Je voulus ſortir de la chambre, car je m'imagine que, malgré toute ſa colère, il avoit deſſein de m'engager à lui demander la permiſſion de reſter chez lui; mais il me dit : Demeurez, demeurez, quand je vous l'ordonne, & là-deſſus il me prit la main. Je tremblai de peur, & lui répondis : Je demeurerai, Monſieur, car il me faiſoit mal aux doigts, tant il me ſerroit la main.

Il ſembloit vouloir me dire quelque choſe, mais il s'arrêta tout court, & me dit : Retirez-vous. Je m'en fus auſſi vîte qu'il me fut poſſible, & je le laiſſai avec madame Jervis, avec qui il eut une longue converſation, à ce qu'elle m'a rapporté; il lui témoigna, entr'autres choſes, qu'il étoit fort fâché d'avoir parlé aſſez haut pour avoir été entendu de M. Jonathan.

Il faut que vous ſachiez que M. Jonathan notre ſommelier, eſt un bon vieillard fort grave, qui a

les cheveux blancs comme de la neige [illegible]
vérité un très-digne homme. Je me [illegible]
grande hâte, car, comme on dit [illegible]
aîles ; en descendant [illegible]
il me prit la main [illegible]
n'avoit fait mon maître [illegible]
mademoiselle Pamela, me dit-il [illegible]
je viens d'entendre [illegible]
mais je vous assure que [illegible]
tôt que vous. [illegible]
nathan, dis-je ; [illegible]
votre poste, [illegible]
parler à une fille [illegible]
rer, & je descendis [illegible]
l'amour de lui, de peur [illegible]
avoit pitié de moi.

Je vous donnerai [illegible]
l'amitié que M. Longman [illegible]
vois perdu ma plume [illegible]
j'avois employé tout mon [illegible]
j'entrai dans l'office de M. Longman [illegible]
d'hôtel, pour le prier de me [illegible]
plumes & quelques feuilles [illegible]
mon cœur, mon aimable [illegible]
me donna trois plumes [illegible]
ter, un bâton de cire & [illegible]
Et en quittant son [illegible]
il me dit : Permettez-moi de [illegible]

ma jolie petite maîtresse, (car c'est ainsi que les deux bons vieillards m'appellent, & je crois qu'ils m'aiment de tout leur cœur) j'entends de mauvaises nouvelles, ajouta-t-il; on dit que nous allons vous perdre, je me flatte qu'il n'en est rien. Oui, Monsieur, lui dis-je, cela est; mais j'espérois qu'on ne le sauroit pas avant mon départ.

Que diable, s'écria-t-il, notre maître a-t-il depuis peu? Je n'ai jamais vu de ma vie un pareil changement en aucun homme. Il n'est content de personne, &, suivant ce que M. Jonathan vient de me dire, il vous a traitée bien durement. Si je ne connoissois pas madame Jervis pour une très-bonne personne, je croirois qu'elle vous auroit rendu quelque mauvais service.

Non, Monsieur, lui dis-je, n'ayez point de pareils soupçons; madame Jervis est une femme juste, & après mon père & ma mère, c'est la meilleure amie que j'aie au monde. Eh bien, dit-il, il faut que ce soit quelque chose de pis. Me permettez-vous de conjecturer? Vous êtes trop jolie, ma charmante demoiselle, & peut-être aussi trop vertueuse. Ah! n'ai-je pas deviné? Non, mon cher monsieur Longman, lui dis-je, ne pensez aucun mal de mon maître. Il est vrai qu'il est de mauvaise humeur, & fâché contre moi, mais je puis lui en avoir donné sujet; & parce que je suis obligée de m'en aller chez mon père & ma

mère, plutôt que de demeurer ici, il me croit peut-être ingrate. Mais vous ſavez, Monſieur, que ce qu'une fille bien née doit avoir le plus à cœur, c'eſt d'être la conſolation de ſes parens. Fille incomparable, s'écria-t-il, que vous ſoutenez bien votre caractère! mais je connois un peu le monde & les hommes, il faut que je voye, que j'entende tout, & que je ne diſe mot. Que la bénédiction du ciel ſoit avec vous, quelque part que vous alliez, mon aimable enfant! Je me retirai en lui faiſant la révérence, & le remerciant de ſes ſouhaits.

Qu'il eſt agréable, mes chers père & mère, d'avoir ainſi gagné l'amitié de tout le monde! Ne vaut-il pas mieux s'être acquis, par l'amour de la vertu & de la réputation, l'approbation de tous les hommes, à l'exception d'*un ſeul*, que de plaire à *ce ſeul-là*, en ſe faiſant des ennemis de tous les autres, & ſe rendant abominable par-deſſus le marché? Je ſuis, &c.

LETTRE XXIII.

Mes très-chers père & mère,

NOUS avons eu aujourd'hui pluſieurs meſſieurs & dames du voiſinage qui ont dîné chez nous, & mon maître les a parfaitement bien reçus. Iſaac, M. Jonathan & Benjamin ſervoient à

Comme vous avez paru prendre quelque plaiſir à lire les petites deſcriptions que je vous faiſois autrefois, lorſque je n'avois pas encore douze ans, je me flatte que je ne vous ennuierai point, en vous traçant ici le portrait & le caractère de ces quatre dames.

Vous ſaurez donc que miladi Arthur (car elle eſt de la première qualité, quoiqu'elle ait épouſé un ſimple (*) gentilhomme) eſt une perſonne aſſez bien faite, qui a de la diſpoſition à devenir graſſe, mais qui avec cela eſt aiſée dans ſa taille. Elle a les traits du viſage aſſez beaux ; mais, ſelon moi, elle a l'air un peu trop maſculin. Dès qu'on l'apperçoit, on connoît qu'elle eſt de qualité, & ſes manières font voir qu'elle s'attend à être traitée ſur ce pied-là. Dans tout ce qu'elle dit ou ce qu'elle fait, elle a une certaine liberté & quelque choſe de ſi dégagé, qu'on voit bien qu'elle ne penſe pas ſeulement qu'il puiſſe rien y avoir à reprendre dans toute ſa conduite. On dit que dans ſon domeſtique elle eſt ſujette à s'emporter, & cela ſouvent pour des ſujets aſſez légers ; & que de tems en tems elle fait

(*) Il y a dans l'anglois *a'ſquire*. On appelle *'ſquires*, ou *eſquires*, *écuyers*, tous ceux qui, quoique de bonne famille, ſont au-deſſous des pairs du royaume, & n'ont point ſéance dans la chambre des ſeigneurs. Ils compoſent ce qu'on peut appeler *la petite nobleſſe*.

ressouvenir son mari qu'il n'est pas d'une naissance égale à la sienne. Il est vrai pourtant qu'il est bon gentilhomme & d'une ancienne famille; au lieu que les ancêtres de miladi n'ont été annoblis que depuis deux règnes. En general, elle est, dit on, assez bonne personne lorsque sa colere est passée, & quelquefois elle ne dédaigne pas de [illegible] jusqu'à se rendre familière avec ses inférieurs. Madame Jervis dit que miladi Davers est [illegible] colère que miladi Arthur, mais [illegible] de meilleures qualités, & qu'elle est plus généreuse. Pour M. Arthur, il a la réputation d'un digne gentilhomme, selon l'idée qu'on [illegible] siècle où nous sommes; car il est grand [illegible] comme sont tous les gentilshommes [illegible] excepté mon maître, qui n'est pas [illegible] vice. Plût à dieu qu'il n'en eût point [illegible] le souhaiterois pour l'amour de lui-même, aussi bien que pour l'amour de moi: mais ceci soit dit en passant.

Madame Brooks est de bonne famille, mais non pas de qualité, quoiqu'elle ait autant de [illegible] si elle en étoit, si je dois en juger par [illegible] méprisant. Car comme elle est grande [illegible] & d'un certain regard rebutant, elle [illegible] du haut en bas avec je ne sais quel [illegible] pourtant qu'elle est assez bonne [illegible] que; elle n'est pas grande parleuse [illegible]

vouloir paſſer pour une femme d'un grand jugement. Son mari paſſe pour un homme de probité; mais il ſe donne les airs de railler & de badiner ſur les ſujets les plus ſérieux: le mariage ſur-tout eſt l'objet continuel de ſes ſatyres, lorſqu'il n'eſt pas en préſence de ſa femme; & c'eſt ce qui fait que certaines gens diſent qu'il a de l'eſprit. Ce qui me rappelle un mot de feu ma bonne maîtreſſe. Tout homme, diſoit-elle, paſſera aiſément pour un bel-eſprit, qui oſera dire des choſes que d'autres auroient horreur de penſer.

La comteſſe eſt noble, non-ſeulement par ſon mariage, mais auſſi par ſa naiſſance. Mais ne vous étonnez-vous pas de me voir tant écrire ſur la naiſſance & la nobleſſe, moi qui, quand même je pourrois me vanter de ma qualité, ne m'en eſtimerois pas davantage, au moins ſi je me connois bien moi-même? bien loin de-là, je penſerois au contraire, avec un poëte que j'ai ouï citer, que *la vertu eſt la ſeule nobleſſe*. Mais il eſt vrai que nous autres gens de petite condition, lorſque nous entrons dans des maiſons de qualité, nous nous laiſſons aiſément empoiſonner par la vanité de nos ſupérieurs; & quoique nous ne puiſſions pas nous glorifier de notre propre extraction, nous tirons quelquefois vanité de celle de nos maîtres. Pour moi, je ne ſaurois m'empêcher de rire tout bas du ridicule que ſe donnent même des gens de la

première diſtinction, qui ſe glorifient du mérite de leurs ancêtres plutôt que du leur propre. N'eſt-ce pas avouer tacitement qu'ils ſentent bien eux-mêmes qu'ils n'ont d'autre mérite que celui d'être deſcendus d'aïeux illuſtres? Mais je ne prends pas garde que je m'engage inſenſiblement dans une longue digreſſion. Reprenons le caractère de la comteſſe, & ne penſez pas qu'il y ait trop de préſomption à moi de parler ainſi librement de mes ſupérieurs; je ſais bien à qui j'écris. La comteſſe n'eſt pas belle; mais elle a un air ſi affable, qu'on ne ſauroit s'empêcher d'avoir de l'amitié pour elle dès qu'on la voit. Il me ſemble qu'on lit dans ſes yeux qu'elle eſt aſſurée que tout le monde lui porte du reſpect, à cauſe qu'elle eſt comteſſe; au lieu que miladi Arthur ſe donne de certains airs, comme ſi elle vouloit forcer les autres à la reſpecter, de peur que, parce qu'elle n'eſt la femme que d'un ſimple gentilhomme, on ne vînt à oublier ſa naiſſance. Mais d'ailleurs la comteſſe, malgré ſon regard affable, a dans l'air quelque choſe de hardi, d'intrépide, je ne ſaurois bien exprimer ce que c'eſt; c'eſt quelque choſe qui marque qu'on ne ſauroit la décontenancer aiſément. Je ne ſais d'où cela vient, mais il me ſemble que les dames ont renoncé à préſent à ce qui fait une partie eſſentielle de la beauté: car non-ſeulement elles ne ſavent plus ce que c'eſt que rougir elles-mêmes; mais elles ſe

moquent d'une jeune innocente qui rougit, comme si c'étoit-là quelque chose de campagnard, & un manque de savoir-vivre. Je les ai souvent ouï badiner, & dire *des mots à double entente*, comme elles les appellent elles-mêmes, aussi librement que les hommes. Mais quelque réputation de bel-esprit qu'elles puissent acquérir par-là, je suis assurée qu'elles ne font pas beaucoup d'honneur à leur cœur. Ne peut-on pas en effet leur appliquer avec justice cette sentence : *De l'abondance du cœur la bouche parle ?* L'époux de la comtesse est un homme de mauvaises mœurs, & un méchant mari, de sorte qu'elle est malheureuse avec lui : tout le monde le sait ; car il est un *Seigneur*, & au-dessus de tout ce qu'on peut dire ou penser de lui. Et en vérité, mes chers parens, je n'ai jamais ouï parler d'un couple aussi heureux que vous. Mais la providence accorde un bien aux uns, & un autre aux autres ; elle ne donne jamais tout à tous. Elle vous a donné à vous, mon cher père & ma chère mère, le contentement d'esprit ; ce qui vaut mieux que toutes les richesses du monde sans ce contentement.

Miladi Towers surpasse toutes les dames du voisinage par son esprit & par la vivacité de ses reparties : de sorte que tout le monde recherche sa conversation, les messieurs aussi bien que les dames. Elle a quelque chose de vif & de spirituel à dire à chacun, & sur toutes sortes de sujets : & quand elle

ne

ne diroit que des sottises, (& j'ose assurer que je lui en ai ouï dire plusieurs dans les visites qu'elle faisoit à ma maîtresse), on a si bonne opinion de son esprit, qu'on est disposé à rire & à applaudir, avant qu'elle ait seulement ouvert la bouche. D'ailleurs, elle est de qualité, & c'est pourquoi on l'appelle *Miladi ;* quoique nous autres pauvres gens & simples que nous sommes, nous ayons coutume de donner ce nom à toutes ces grandes dames qui vivent de leurs rentes. Miladi Towers est bien faite, elle a la taille dégagée ; on peut dire que chacun des traits de son visage, pris séparément, est beau ; mais je ne sais d'où cela vient, ils ne forment pas un bel assemblage, & ne paroissent pas faits les uns pour les autres : ce qui me rappelle ce que j'ai lu touchant un grand peintre de l'antiquité, qui s'appeloit Apelles : on dit qu'ayant à faire le portrait de Vénus, déesse de la beauté, il prit pour modèles la bouche d'une dame, le nez d'une autre, les yeux d'une troisième, le front & les sourcils d'une quatrième. Tous ces traits étoient chacun en particulier très-beaux sur les visages d'où ils avoient été empruntés ; mais tous ensemble ils ne faisoient qu'un portrait très-médiocre.

On avoit parlé d'un mariage qui devoit se faire entre miladi Towers, & monsieur Martin qui demeure au bocage ; mais elle l'a refusé à cause de la vie dissolue qu'il mène : car quoiqu'elle soit fort

libre dans ses discours, elle a pourtant de la piété, ou du moins de l'amour pour la vertu.

Mais je m'apperçois que je me suis beaucoup étendue sur le chapitre de ces dames; il est tems d'en venir à la visite qu'elles ont rendue à madame Jervis.

Elles entrèrent dans sa chambre avec grand bruit, riant de tout leur cœur de quelque chose que miladi Towers avoit dit comme elles montoient l'escalier. Eh bien, madame Jervis, dit une de ces dames, comment vous portez-vous? Nous sommes toutes venues pour nous informer de votre santé. Je vous suis fort obligée, Mesdames, répondit madame Jervis; ne vous plaît-il pas de vous asseoir? Mais, dit la comtesse, nous ne sommes pas venues uniquement pour nous informer de la santé de madame Jervis, mais aussi pour voir une curiosité. Oui, dit miladi Arthur, je n'ai pas vu votre Pamela depuis deux ans; on dit qu'elle est devenue merveilleusement belle depuis ce tems-là.

J'aurois fort souhaité alors de n'être point dans le cabinet; car lorsque j'en sortis, elles ne pouvoient pas ignorer que j'avois entendu ce qu'elles venoient de dire: mais j'ai souvent éprouvé que les personnes timides sont ennemies d'elles-mêmes; car en s'efforçant de ne point paroître déconcertées, elles ne font qu'augmenter de plus en plus leur confusion.

Oui, sans doute, répliqua madame Jervis,

Pamela eſt fort jolie; elle n'eſt pas loin d'ici, elle n'eſt que dans ce cabinet. Entrez, je vous prie, Pamela, ajouta-t-elle en s'adreſſant à moi. Je ſortis du cabinet en rougiſſant juſqu'aux yeux, & ces dames ſe mirent à ſe ſourire les unes aux autres. La comteſſe me prit la main, & eut la bonté de dire: En vérité la renommée ne vous a point flattée, je vous en réponds. Ne ſoyez point honteuſe, mon enfant, ajouta-t-elle en me regardant fixement en face; je voudrois avoir un viſage comme le vôtre, je n'aurois garde d'en avoir honte. Oh! que j'avois l'air ſot alors!

Oui, ma belle Pamela, dit miladi Arthur, je ſuis du ſentiment de la comteſſe. Mais ne ſoyez pas ſi confuſe, quoiqu'après tout, cela vous ſied très-bien. La bonne dame défunte avoit le goût bon de choiſir une fille de chambre comme vous; elle s'étendoit fort ſur vos louanges, & n'auroit pas été peu fière de vous avoir, ſi elle eût vécu juſqu'à préſent. C'étoit-là, ſans doute, un grand compliment de la part d'une dame comme miladi Arthur.

Ah! Madame, dit madame Brooks, penſez-vous qu'un fils auſſi obéiſſant que l'a conſtamment été notre voiſin, qui a toujours aimé ce que ſa mère aimoit, ne ſoit pas bien glorieux d'avoir une pareille ſervante, malgré tout ce qu'il a dit à table? En

disant cela elle me regardoit d'un air si malin, que je ne pouvois pas la souffrir.

Miladi Towers dit, avec son air dégagé: Pour moi, mademoiselle Pamela, je ne saurois dire que vous m'agréez autant qu'à ces dames: car si j'avois un mari, & que vous fussiez ma servante, je n'aimerois pas que vous & votre maître fussiez sous le même toît. Là-dessus toutes ces dames firent un grand éclat de rire. Je sais bien ce que j'aurois répondu, si je l'avois osé; mais ce sont des dames de qualité, & les dames de qualité peuvent dire tout ce qu'il leur plaît.

La jolie image! sait-elle parler, madame Jervis, dit la comtesse? Elle a des yeux parlans, je vous jure. Oh! la petite friponne, ajouta-t-elle en me donnant un petit coup sur la joue, vous paroissez née pour perdre les autres, ou pour vous perdre vous-même.

A dieu ne plaise, Madame, répondis-je, que ni l'une ni l'autre de ces choses arrive! Permettez-moi de me retirer, ajoutai-je; car la connoissance que j'ai du peu que je vaux me rend indigne de demeurer en votre présence. Je me retirai, en faisant une de mes meilleures révérences; & comme je m'en allois, miladi Towers s'écria: Voilà qui est joliment dit, en vérité. Madame Brooks dit: Admirez cette taille; je n'ai de ma vie vu un pareil visage, ni une pareille taille. Il faut qu'elle soit

d'une [illegible] famille [illegible] Elle continu[illegible] ami [illegible] de bonne heure, & toujours [illegible] charmée [illegible] entendre.

Elles [illegible] un rapport sur mon [illegible] peine à soutenir. [illegible] dirent n'étoit pas, je [illegible] je ne dois pas en tirer vanité [illegible] je ne m'en trouve plus mal. [illegible] raison qui me fait souhaiter de [illegible]

C'est aujourd'hui jeudi au soir, & j'espere de partir jeudi prochain ; car [illegible] ma tache [illegible] mon maître est cruellement chagrin [illegible] trouver que je prends sa mauvaise humeur [illegible] à cœur. S'il a jamais eu quelque tendresse pour moi, je pense qu'à présent il me hait cordialement.

N'est-ce pas une chose étrange que l'amour soit si voisin de la haine ? Mais cet amour criminel n'est pas, sans doute, semblable à l'amour vertueux : celui-ci doit être aussi éloigné de la haine que la lumière est éloignée des ténèbres. Combien sa haine ne se seroit-elle pas augmentée, après que sa passion brutale auroit été satisfaite, s'il eût trouvé chez moi l'indigne complaisance qu'il attendoit ! Si l'innocence ne pouvoit nous procurer au moins un traitement honnête, que devroit-on espérer du crime,

lorsque les charmes de la nouveauté sont passés, & que le cœur a repris son inconstance naturelle? Nous lisons dans l'écriture (*), qu'après qu'Ammon eut abusé de Thamar, il la haït plus qu'il ne l'avoit aimée auparavant, & la mit à la porte avec violence.

Que je suis heureuse d'être mise dehors avec cette douce compagne, mon innocence! Puisse-t-elle être toujours ma compagne! & aussi long-tems que je ne me fierai pas sur mes propres forces, & que je serai déterminée à fuir le tentateur, j'espère que la grâce de dieu me soutiendra.

Je vous demande pardon de ce que je répète dans ma lettre une partie de la prière que j'adresse à dieu à toute heure. Après la bonté divine, c'est à votre piété & à vos bons exemples que je dois tout, mes chers parens, mes chers *pauvres* parens, voulois-je dire; car votre pauvreté fait ma gloire, comme votre vertu sera l'objet de mon imitation.

Dès que j'aurai dîné, je mettrai mes habits neufs; car je languis de les porter. Je sais que je surprendrai madame Jervis; car elle ne me verra point que je ne sois tout-à-fait habillée. Jean est de retour; je vous enverrai dans peu une partie de ce que j'ai écrit. J'apprends qu'il doit partir demain

(*) 2 *Sam.* *xiij.* 15.

de grand matin ; ainſi je finis ici en vous aſſurant que je ſuis,

Votre très-obéiſſante fille.

Ne perdez point le tems à venir à ma rencontre ; car je ne ſais pas encore comment je partirai. Il y aura bien du malheur, ſi je ne trouve pas quelque moyen de me rendre chez vous. Peut-être que mon maître ne refuſera pas à Jean de me mener ; je pourrai aller aſſez bien en croupe derrière lui ; car il eſt fort ſoigneux & très-honnête homme. Vous connoiſſez Jean auſſi bien que moi, & il vous aime beaucoup tous deux. Peut-être auſſi que madame Jervis pourra m'indiquer quelque voie pour m'en aller.

LETTRE XXIV.

Mes très-chers père & mère,

JE vous écrirai auſſi long-tems que je demeurerai ici, quand je n'aurois que des bagatelles à vous dire ; car je ſais que vous prenez plaiſir à relire mes lettres durant les ſoirées, ſeulement parce qu'elles viennent de moi. Jean m'a dit combien vous ſouhaitez mon retour ; mais il a ajouté qu'il vous avoit dit qu'il eſpéroit qu'il arriveroit quelque choſe qui empêcheroit que je ne m'en aille.

Je suis bien aise que vous ne lui ayez pas dit la raison pourquoi je m'en vais; il vaut mieux qu'on la devine, que si on la savoit par vous ou par moi: & d'ailleurs je suis véritablement affligée de ce que mon pauvre maître a daigné penser à une pauvre créature comme moi: car outre le déshonneur qui lui en revient, cela a changé entièrement son humeur: je commence à croire qu'il m'aime malgré qu'il en ait; il s'efforce de vaincre son amour, & ne trouve pas d'autre moyen d'y réussir, qu'en se fâchant continuellement contre moi.

Ne me croyez pas présomptueuse & remplie de bonne opinion de moi-même. Je ressens plus de chagrin que de vanité, en voyant qu'un gentilhomme comme lui s'abaisse si fort, & perde, pour l'amour de moi, l'estime que tous ses domestiques avoient pour lui. Mais j'ai à vous parler de mon nouvel ajustement.

Après avoir dîné, je suis montée dans ma petite chambre, & je m'y suis renfermée. Là je me suis habillée du mieux que j'ai pu. J'ai mis mon bonnet rond, mais pourtant avec un ruban verd. J'ai mis ma robe & ma jupe de laine, & mes souliers de cuir; vous saurez cependant qu'ils sont de maroquin; j'ai pris aussi mes bas communs; je les appelle communs en comparaison de ceux que j'avois coutume de porter dans ces derniers tems; mais je crois que des bas de bonne grosse laine

suffiront bien pour tous les jours lorsque je serai chez vous. Je me suis mise aussi un tour de gorge de simple mousseline, & un ruban noir autour du cou au lieu du collier de France que ma maîtresse m'avoit donné : j'ai ôté mes boucles d'oreilles ; & après m'être habillée de pied en cap, j'ai pris mon chapeau de paille avec ses deux attaches de ruban bleu, & je me suis regardée dans le miroir, avec plus de vanité que vous ne pouvez penser : & pour dire la vérité, jamais je ne me suis trouvée si fort à mon gré.

Oh! quel plaisir il y a à descendre d'un rang élevé, avec aisance, avec résignation, & avec son innocence! Il n'y a, en vérité, rien au monde de plus agréable. J'éprouve par ma propre expérience qu'un cœur humble ne sauroit rencontrer des traverses fort affligeantes, de quelque manière que tourne la roue de la fortune.

Je descendis pour chercher madame Jervis, afin de savoir comment elle me trouveroit ; je rencontrai sur l'escalier notre servante Rachel ; elle me fit une profonde révérence, je souris en m'appercevant qu'elle ne me reconnoissoit point. Je fus trouver la ménagère dans la salle basse. Cette bonne dame étoit à l'ouvrage, & faisoit une chemise. Le croiriez-vous ? elle ne me reconnut pas d'abord ; elle se leva de son siège, & ôtant ses lunettes : *Souhaitez-vous quelque chose de moi*, dit-elle ?

Je ne pus m'empêcher de rire. Quoi ! madame Jervis, m'écriai-je, ne me reconnoiſſez-vous pas ? Elle fut toute étonnée ; & me conſidérant depuis la tête juſqu'aux pieds : Vous me ſurprenez, dit-elle ; quoi ! Pamela ainſi métamorphoſée ! comment cela s'eſt-il fait ? Mon maître entra alors par haſard ; comme j'avois le dos tourné de ſon côté, il crut que c'étoit quelqu'étrangère qui parloit à madame Jervis ; il ſortit ſur le champ, & n'entendit pas même que madame Jervis lui demandoit s'il avoit quelque choſe à lui commander. Elle me tourna de tous côtés ; je lui montrai toutes mes nipes, juſqu'à mon jupon. Je ſuis, dit-elle, dans une ſurpriſe dont je ne ſaurois revenir ; il faut que je m'aſſeye. Que ſignifie tout ce changement ? Je lui dis que n'ayant point de hardes convenables à la condition où je ſerois réduite, lorſque je ſerois retournée chez mes parens, j'avois fait faire celles qu'elle voyoit ; & que je croyois que devant m'en aller dans peu, il valoit mieux commencer dès à préſent à faire voir à tous les autres domeſtiques, que je ſavois comment me conformer à l'état auquel j'étois deſtinée.

Je ne connus jamais perſonne, dit-elle, qui te reſſemblât, Pamela ; cependant ces triſtes préparatifs que tu fais pour ton départ, me cauſent une peine infinie ; car je vois bien maintenant que c'eſt tout de bon que tu veux t'en aller ; mais comment

pourrai-je me séparer de toi, ma chère Pamela? Là-dessus mon maître l'ayant appelée, je sortis & elle fut le trouver. Il lui dit qu'il se proposoit de faire un voyage dans le comté de Lincoln; qu'il iroit peut-être aussi chez sa sœur miladi Davers, & qu'il comptoit d'être absent quelques semaines. Mais, ajouta-t-il, dites-moi, je vous prie, qui est cette jeune fille si proprette, qui étoit tout-à-l'heure avec vous? Elle sourit, & lui demanda s'il ne la connoissoit point. Non, dit-il, je ne l'ai jamais vue jusqu'à présent, & je suis sûr que ni le fermier Brady, ni le fermier Nichols n'ont point de fille qui se mette si bien ni si proprement. Je n'ai pourtant pas vu son visage. Si vous voulez me le permettre, lui répliqua-t-elle, je la ferai venir devant vous; car il me semble qu'elle surpasse même notre Pamela.

Je ne lui sus pas trop bon gré de cette offre, comme je le lui dis dans la suite, car cela me causa beaucoup de chagrin, & m'attira bien des duretés de la part de mon maître, comme vous le verrez. Ce que vous dites-là est impossible, dit-il à madame Jervis; si pourtant vous pouvez trouver quelque moyen de la faire entrer, faites-le.

Là-dessus elle vint me trouver, & me dit qu'il falloit absolument que j'entrasse dans la chambre où étoit mon maître: mais au nom de dieu, ajouta-t-elle, ne vous découvrez point, laissez-le deviner qui vous êtes; car il ne vous a pas re-

connue. Ah! fi! madame Jervis, lui dis-je, pourquoi m'avez-vous joué ce tour? N'eſt-ce pas là prendre une liberté qui ne convient ni à lui ni à moi? Je vous dis que vous viendrez, répliqua-t-elle, & ſur toutes choſes ne vous découvrez point. Je la ſuivis donc comme une folle; quoiqu'il ne m'eût pas vue alors, il auroit bien fallu qu'il me vît quelqu'autre fois. Madame Jervis voulut que je tinſſe mon chapeau de paille à la main.

Dès que j'entrai, je fis une profonde révérence, mais ſans dire mot. Je ſuis perſuadée qu'il me reconnut dès qu'il vit mon viſage: mais il étoit ruſé comme un démon. Il s'approcha de moi, & en me prenant par la main: A qui appartenez-vous, ma jolie fille, dit-il? j'oſe dire que vous êtes la ſœur de Pamela, tant vous lui reſſemblez. Vous êtes ſi propre, ſi bien miſe, ſi jolie, qu'en vérité, mon enfant, vous ſurpaſſez même Pamela votre ſœur.

J'étois dans la derniere confuſion, j'allois parler; mais il m'embraſſa, en diſant: En vérité, vous êtes charmante; je n'oſerois pas prendre cette liberté avec votre ſœur, ſoyez-en perſuadée; mais pour vous il faut que je vous donne un baiſer.

Oh! Monſieur, m'écriai-je, je ſuis Pamela, en vérité, je ſuis Pamela elle-même. Cela eſt impoſſible, dit-il, en me baiſant malgré que j'en

vaſſe ; vous êtes deux fois plus aimable que Pamela, & je puis bien prendre quelques libertés innocentes avec vous, quoique je ne vouluſſe pas lui faire la même grace. C'étoit-là une terrible raillerie, à laquelle je ne m'étois pas attendue ; & madame Jervis, qui avoit été ſi officieuſe, avoit l'air auſſi ſot que moi. A la fin je me débarraſſai de lui, & je m'enfuis de la chambre, terriblement chagrine, comme vous pouvez le penſer.

Il parla aſſez long-tems avec madame Jervis : à la fin il m'appela : Venez ici, dit-il, *petite infâme*, (c'eſt le nom qu'il me donna : ô ciel ! penſai-je en moi-même, quel vilain nom eſt-ce là !) vous oſez me jouer de pareils tours, continua-t-il ? J'avois réſolu de ne prendre plus aucune connoiſſance d'une miſérable comme vous, & vous vous déguiſez pour attirer mes regards ; & puis vous prétendez encore, hypocrite que vous êtes...

A ces mots je perdis patience : Arrêtez-[illegible] Monſieur, lui dis-je, & ſur toutes choſes [illegible] putez ni déguiſement, ni hypocriſie ; car [illegible] ces deux vices, toute pauvre & de [illegible] que je ſuis. Je ne me ſuis point déguiſée [illegible] diantre, s'écria-t-il ! car c'étoit-là [illegible] dinaire ; que prétendez-vous [illegible] habillement ? Ce que je prétens, [illegible] en vérité, la choſe du monde la plus [illegible] la plus honnête. J'ai été réellement [illegible]

que ma bonne maîtresse votre mère m'a tirée de chez mes parens. J'étois si pauvre lorsqu'elle me prit à son service, que les habits que j'ai actuellement sur moi sont des habits de princesse, en comparaison de ceux que j'avois alors. Elle eut la bonté de me donner quantité de belles hardes; mais puisque je dois bientôt retourner chez mes pauvres parens, je ne saurois porter ces riches habits sans me faire moquer de moi; c'est pourquoi j'en ai acheté de plus convenables à ma condition, & qui pourront aussi servir à me faire brave les jours de fête, lorsque je serai chez mon père.

Là-dessus mon maître me prit entre ses bras, & me repoussa dans le même moment. Madame Jervis, dit-il, emmenez loin de moi cette petite sorcière. Je ne puis ni soutenir ni fuir sa présence: (que ces paroles sont étranges!) Mais non, restez, ajouta-t-il, je ne veux point que vous vous retiriez... Oui, allez-vous-en.... Non, revenez.... Je croyois, pour moi, qu'il étoit devenu fou; car il ne savoit ce qu'il vouloit. Je voulus m'en aller; mais il me suivit, & en me prenant par le bras il me fit rentrer dans la chambre. Il me serroit si fort que mon bras en est tout meurtri, les marques y sont encore. Comme il me faisoit mal, je m'écriai: Je vous prie, Monsieur, ayez pitié de moi; je rentrerai, je rentrerai, je vous en assure.

Il s'assit & fixa sa vue sur moi. Lorsque je ré-

fléchis sur l'air qu'il avoit alors, il me semble qu'il paroissoit aussi sot & aussi confus que le pouvoit être une pauvre fille comme moi. A la fin il adressa ces paroles à madame Jervis : Je vous disois donc que vous pouvez lui permettre de demeurer encore un peu de tems ici, jusqu'à ce que je sache si ma sœur Davers la veut prendre ; mais il faut qu'elle s'humilie, qu'elle demande en grace de rester, & qu'elle se repente de son impertinence, & des libertés qu'elle s'est données de dire du mal de moi tant au-dedans qu'au dehors de la maison. Il est vrai, répondit madame Jervis, que vous m'avez déjà fait cette plainte plus d'une fois ; mais je n'ai jamais trouvé que Pamela se crût coupable. Voilà, s'écria-t-il, ce qui prouve évidemment son orgueil & son obstination, & cependant ce sont-là vos amours, madame Jervis. Eh bien, ajouta-t-il en s'adressant à moi, je veux bien m'abaisser encore une fois jusqu'à vous dire, que vous pouvez rester ici encore une quinzaine de jours, jusqu'à ce que j'aie vu ma sœur Davers. Entend-elle ce que je dis, cette statue ? Ne sauriez-vous répondre & témoigner de la reconnoissance ? Vous m'effrayez si fort, lui dis-je, que je ne puis presque pas parler. Je prendrai pourtant la liberté de vous dire que je n'ai qu'une grace à vous demander, c'est que vous ayez la bonté de me laisser aller chez mon père & ma mère. Quoi donc,

folle, dit-il! n'aimez-vous pas mieux aller servir miladi Davers! Monsieur, répondis-je, j'ai souhaité une fois d'avoir cet honneur, mais vous eûtes la bonté de me dire que je pourrois courir quelque danger de la part du neveu de cette dame, ou que je pourrois le séduire. Impertinente, s'écria-t-il en faisant un serment: entendez-vous, madame Jervis, entendez-vous le reproche qu'elle me fait? Vit-on jamais une pareille effronterie?

Fi, Pamela, fi, dit madame Jervis. Sur quoi je me mis à pleurer, & je dis: En vérité mon sort est bien cruel. Je ne voudrois pour rien au monde faire tort à personne, & cependant il faut que j'aye été coupable d'indiscrétions, qui me font perdre ma condition, qui m'ont attiré la disgrace de mon maître, & sont cause qu'on me met dehors; & lorsque le tems est venu auquel je devrois retourner chez mes pauvres parens, on ne veut pas me laisser aller tranquillement! Ah! mon cher Monsieur, qu'ai-je donc fait pour être traitée aussi cruellement que si je vous avois volé. Comme si vous m'aviez volé, s'écria-t-il! oui, vous m'avez volé, méchante que vous êtes! Qui? moi, je vous ai volé, lui dis-je! Vous êtes juge de paix, envoyez-moi en prison, faites-moi faire mon procès, & si vous pouvez prouver que je vous ai volé, il est juste que je meure.

Vous saurez que je ne comprenois pas sa pensée; mais

mais je n'en fus guère contente lorsqu'on me l'eut expliquée. Que deviendra tout ceci, disois-je en moi-même, s'il faut que la pauvre Pamela passe pour une voléuse? Puis je disois: comment pourrai-je paroître devant mes chers & vertueux parens, si je suis seulement soupçonnée?

Mais, Monsieur, lui dis-je, permettez-moi de vous faire une question, & que cela ne vous engage pas à me dire des duretés; je n'ai point dessein de vous manquer de respect. Si j'ai commis quelque faute, pourquoi votre ménagère ne me renvoie-t-elle pas comme elle a fait d'autres servantes? Si Jeanne, ou Rachel, ou Anne avoient manqué à leur devoir, daigneriez-vous en prendre connoissance? Pourquoi faut-il que vous vous abaissiez jusqu'à prendre connoissance de moi? Si je n'ai pas fait plus de mal que les autres, pourquoi faut-il que je sois traitée plus cruellement? Pourquoi ne me renvoie-t-on pas tout-d'un-coup? & voilà qui seroit fini. Car en vérité je ne suis pas d'une assez grande conséquence pour que mon maître se mette en peine de moi, & qu'il se fâche au sujet d'une pauvre fille comme moi.

Entendez-vous, madame Jervis, s'écria-t-il encore, entendez-vous avec quelle hardiesse cette impertinente ose m'interroger? Quoi! insolente, ajouta-t-il en s'adressant à moi, ma mère ne m'a-t-elle prié d'avoir soin de vous? Ne vous ai-je

[illegible]

[illegible] jamais [illegible]
[illegible] de me
[illegible]

[illegible] entre les
[illegible] que j'avois
[illegible] un autre
[illegible] puisque vous
[illegible] ma propre maîtresse
[illegible] sujet
[illegible] qui ont
[illegible]

[illegible] dites-vous, aussi je
[illegible] & mes soupçons
[illegible] que j'avois
[illegible] chemin.

[illegible] vient de
[illegible]?

[illegible] prenez garde à
[illegible] maître qui
[illegible] qu'elle croit,
[illegible] plus,
[illegible] d'avoir
[illegible] que vous

[illegible] Madame
[illegible] car il est
[illegible] que je
[illegible] puisque c'est

elle qui en eſt la cauſe, quoiqu'innocente; car je ſuis perſuadée qu'elle n'avoit aucun mauvais deſſein. J'ai été & je ſuis encore dans un trouble extrême, & je m'imagine qu'elle me dira que j'ai été trop hardie.

O mes chers père & mère, le pouvoir & les richeſſes n'ont pas beſoin de protecteur: mais pour elle, la pauvre dame! elle ne ſauroit vivre ſans le ſecours de mon maître, & il eſt vrai qu'il lui a fait beaucoup de bien.

Je vous ſouhaite le bon ſoir: peut-être que je vous enverrai ceci demain matin; peut-être auſſi que non: ainſi, ſans autre concluſion, je finis en diſant que je ſuis, avec les plus terribles appréhenſions,

Votre très-obéiſſante fille.

LETTRE XXV.

Mes très-chers parens,

OH! permettez-moi de répandre mes plaintes dans votre ſein. Jamais pauvre créature n'a été ſi malheureuſe, ni traitée d'une manière ſi barbare que votre pauvre Pamela. O mes chers pere & mere! mon cœur eſt prêt à ſe fendre. Je ne puis ni écrire comme je devrois, ni m'empêcher

d'écrire. Car à qui puis-je ouvrir mon cœur, si ce n'est à vous? Mais l'affliction où je suis me fait presque perdre l'esprit. O le méchant, le méchant maître que j'ai! je ne puis plus le souffrir. Cependant ne vous effrayez pas. Je me flatte..... oui, je me flatte.... que j'ai conservé ma vertu. Et si la douleur me le permet, je vous dirai tout. N'y a-t-il pas quelque commissaire de quartier, ou quelque officier de justice, qui puisse me tirer de cette maison; car je puis en conscience *jurer la paix contre lui* (*). Mais hélas! il est plus grand qu'aucun commissaire. Il est lui-même *juge de paix*. Et quel juge! D'un pareil juge, *délivrez-nous, ô bon dieu* (**)! Mais j'espere que le dieu tout-puissant me rendra justice un jour; car il connoît l'innocence de mon cœur.

Jean est parti ce matin, mais j'étois trop troublée pour songer à vous envoyer rien par lui, &

(*) Nous avons été obligés de conserver cette expression angloise, parce que nous n'en connoissons point dans notre langue qui y réponde. Un homme *jure la paix* contre un autre, lorsqu'il va déclarer sous serment devant un magistrat, que cet autre a commis des attentats contre lui, qui sont cause qu'il ne peut plus vivre en paix avec lui, & qu'il a toujours lieu d'appréhender de nouvelles insultes: sur quoi le magistrat a le pouvoir d'obliger l'aggresseur à donner caution de sa bonne conduite pour l'avenir.

(**) Paroles de la litanie.

je n'ai vu perſonne depuis, ſi ce n'eſt madame Jervis, Rachel, & un homme que je n'aime pas à voir : & en vérité je n'aime plus à voir perſonne. J'ai d'étranges choſes à vous raconter, qui ſont arrivées depuis hier au ſoir, que la lettre de M. Jonathan & les duretés de mon maître me causèrent un ſi grand trouble. Mais finiſſons ce préambule.

J'allai dans la chambre de madame Jervis, &, ô mon cher père & ma chère mère, mon méchant maître, l'indigne gentilhomme qu'il eſt, s'étoit caché dans le cabinet où madame Jervis tient quelques livres, une armoire, & d'autres choſes ſemblables. Je n'en avois pas le moindre ſoupçon, quoique juſques à ce ſoir fatal, j'euſſe toujours eu coutume de regarder dans le cabinet, dans la chambre voiſine & ſous le lit, avant que de me coucher, depuis l'aventure du cabinet du jardin. Mais n'ayant jamais rien trouvé, je ne ſongeai pas à prendre cette précaution ce ſoir-là, étant uniquement occupée de ma douleur, & du chagrin que j'avois contre madame Jervis, car j'étois réſolue d'être ſérieuſement fâchée contr'elle.

Je m'aſſis ſur le bord du lit d'un côté, & elle de l'autre, & nous commençâmes à nous déshabiller. Elle étoit du côté de ce cabinet qui renfermoit le plus méchant homme du monde. Eh

bien, Pamela, me dit madame Jervis, vous ne voulez donc point me parler. Vous êtes fâchée contre moi, à ce que je vois. En vérité, madame Jervis, répondis-je, je le ſuis un peu, il y auroit de la folie à le nier. Vous voyez ce que j'ai ſouffert pour avoir paru devant mon maître à votre ſollicitation. Une femme de votre âge & de votre expérience auroit dû ſavoir qu'il ne me convenoit pas, ni par rapport à moi-même, ni par rapport à mon maître, de vouloir paſſer pour une autre.

Mais, dit-elle, qui eût jamais cru que la choſe auroit tourné comme elle a fait? Oui, oui, répondis-je, ſans ſavoir qui m'écoutoit, Lucifer eſt toujours prêt à exécuter ſes mauvais deſſeins. Vous avez vu quel uſage il a fait d'abord de mon déguiſement, faiſant ſemblant de ne me pas reconnoître, afin de prendre des libertés avec moi. Et dès le moment qu'il a avoué qu'il me reconnoiſſoit, il s'eſt mis à me quereller, & à me traiter durement. Et vous auſſi, madame Jervis, vous m'avez percé le cœur en vous écriant : *Fi, Pamela*; car cela n'a fait que l'encourager.

Penſez-vous, ma chère, me dit-elle, que je vouluſſe l'encourager? Je ne vous l'ai jamais dit auparavant, mais puiſque vous m'y forcez maintenant, il faut que je vous diſe que depuis que vous m'avez conſultée, j'ai toujours fait mes efforts pour

le détourner de ses mauvais desseins : il m'a fait de belles promesses ; mais vous saurez qu'il vous aime passionnément, & je commence à m'appercevoir qu'il ne sauroit vaincre son amour.

Heureusement je ne dis rien du billet de M. Jonathan ; car je commençois à soupçonner tout le monde : mais pour éprouver madame Jervis, je lui dis : Eh bien ! que me conseillez-vous de faire ? Vous voyez qu'il voudroit à présent que je fusse chez miladi Davers.

Je vous parlerai franchement, ma chère Paméla, répondit-elle ; je compte sur votre discrétion, & je suis persuadée que vous ne révélerez point ce que je vais vous dire. Mon maître m'a souvent priée de vous engager à lui demander la permission de rester chez lui.

Permettez-moi de vous interrompre, madame Jervis, lui dis-je. Je vous apprendrai pourquoi je n'ai pu m'y résoudre : ce n'est point l'orgueil, mais l'amour de la vertu qui m'en a empêchée. Car quelles en auroient été les conséquences ? Mon maître s'est déja émancipé deux fois : vous dites qu'il ne sauroit s'empêcher de prendre des libertés avec moi, quoiqu'ensuite il fasse semblant d'en être fâché. Il m'a donné congé, & il me traite fort durement, dans le dessein peut-être de m'amener à son but par la crainte de perdre une si bonne condition ; car il s'imagine sans doute que je serois

charmée de rester; & je le serois en effet, si je pouvois rester sans danger; car je vous aime, madame Jervis, j'aime tous les autres domestiques, & je l'estimerois lui, s'il vouloit en agir comme il convient à un maître. Connoissant donc ses desseins, & sachant qu'il avoue lui-même qu'il ne peut pas se vaincre, devois-je demander à rester chez lui, pendant que j'étois persuadée qu'il feroit encore de nouvelles entreprises? Car tout ce dont vous avez pu m'assurer, c'est qu'il n'emploieroit point la violence. De sorte qu'une pauvre & foible fille comme moi devoit être abandonnée à ses propres forces. N'auroit-ce pas été en quelque sorte l'autoriser à me tenter, & l'encourager à poursuivre ses criminels artifices? Comment donc, madame Jervis, pouvois-je demander à rester, ou le souhaiter seulement?

Vous parlez très-bien, ma chère enfant, dit-elle, & il y a dans toutes vos réflexions une justesse qui est fort au-dessus de votre âge. Toutes ces considérations, & ce que j'ai entendu aujourd'hui, après que vous avez eu pris la fuite (& je suis bien-aise que vous l'ayez fait), tout cela, dis-je, est cause que je ne saurois vous prier de rester; & ce que je n'aurois jamais cru pouvoir dire, je serois charmée que vous fussiez actuellement en sûreté chez vos parens: car si miladi Davers veut vous prendre chez elle, vous

pourrez vous y rendre de-là, aussi bien que d'ici. Ah! ma chère madame Jervis, m'écriai-je, dieu vous bénira à cause de ce bon conseil que vous voulez bien donner à une pauvre fille qui se voit vivement assiégée. Mais que dit-il, je vous prie, lorsque je me fus retirée. En vérité, répondit-elle, il étoit terriblement en colère contre vous. Mais, dis-je, il voulut absolument savoir ce que j'avois dit: j'avoue que cela étoit un peu hardi, mais aussi il m'y avoit poussée lui-même, & s'il ne s'étoit pas agi de ma vertu, je n'aurois pas, pour tout au monde, voulu être si hardie. Et d'ailleurs, madame Jervis, considérez que je ne disois que la vérité. S'il n'aime pas à entendre parler du cabinet du jardin, ni de l'autre chambre, pourquoi n'auroit-il pas honte de persister toujours dans ses mauvais desseins? Mais, dit-elle, après que vous eûtes murmuré quelque chose tout bas, ne pouviez-vous pas lui dire toute autre chose? Je ne saurois, repris-je, me résoudre à dire un mensonge de propos délibéré; ainsi ne parlons plus de cela. Mais je vois que vous l'abandonnez maintenant, & que vous croyez qu'il y a du danger pour moi à rester. Ah! que je voudrois être hors de cette maison, fussé-je au fond d'un fossé plein d'eau, ou dans la campagne la plus déserte.

Il est inutile, dit-elle, de vous rapporter tout ce qu'il a dit; il y en a eu assez pour me faire

craindre que vous ne ſoyez pas tout-à-fait en ſûreté ici. Et en vérité, Pamela, ajouta-t-elle, je ne m'étonne pas qu'il vous aime tant; car, ſans flatterie, vous êtes une charmante fille, & vous ne me parûtes jamais ſi aimable que dans ces nouveaux ajuſtemens : d'ailleurs vous nous ſurprîtes tous extrêmement. Je crois que vous devez une grande partie du danger où vous êtes, à l'air aimable avec lequel vous parûtes alors. Si cela eſt, dis-je, je voudrois que tous ces nouveaux ajuſtemens fuſſent dans le feu. Je n'en attendois point un pareil effet, mais plutôt un effet tout contraire.

Mais chut, madame Jervis; n'avez-vous pas entendu remuer quelque choſe dans le cabinet? Non, folle, me dit-elle, vos frayeurs vous rendent toujours alerte. En vérité, dis-je, je crois avoir entendu quelque choſe. Peut-être, répondit-elle, que le chat eſt là-dedans; mais je n'entends plus rien.

Je me tins tranquille, & madame Jervis me dit: Hâte-toi, je te prie, ma bonne enfant, de te coucher, & vois ſi la porte eſt bien fermée. J'y fus voir, & j'avois bonne envie auſſi de regarder dans le cabinet; mais n'entendant plus de bruit, je crus que cela étoit inutile; ainſi je fus me raſſeoir ſur le bord du lit, & continuer à me déshabiller. Madame Jervis étant alors tout-

à-fait déshabillée, ſe coucha, me priant de le faire vîte, parce qu'elle s'endormoit.

Je ne ſais ce que j'avois, mais mon cœur étoit rempli de crainte & d'inquiétude : cela pouvoit être cauſé par le billet de M. Jonathan, & par ce que madame Jervis m'avoit dit. J'ôtai mon corps-de-jupe, mes bas, & ne gardai que mon jupon, & entendant une ſeconde fois quelque bruit dans le cabinet : Le ciel nous protège ! m'écriai-je ; mais avant que de faire ma prière, il faut que je regarde dans ce cabinet. J'y allois, ayant mis mes ſouliers en pantoufle, lorſque, ô choſe affreuſe ! mon maître ſortit du cabinet, ayant ſa belle robe de chambre d'un tiſſu de ſoie & d'argent. Je fis un cri terrible, & courus dans la ruelle du lit. Madame Jervis pouſſa auſſi un grand cri ; mais mon maître dit : Je ne vous ferai aucun mal, ſi vous voulez ne point faire de bruit ; autrement vous verrez ce qui en arrivera. Il vint dans l'inſtant même auprès du lit, où je m'étois jetée à côté de madame Jervis, avec mon jupon & mes ſouliers : il me prit entre ſes bras, & dit à madame Jervis : Montez un moment là haut pour empêcher les ſervantes de deſcendre au bruit que vous venez de faire : je vous promets de ne faire aucun mal à cette petite rebelle. Au nom de dieu, madame Jervis, m'écriai-je, ſi je ne ſuis pas trahie, ne me quittez pas ; & éveillez

toute la maiſon, je vous en conjure. Non, mon cher agneau, dit-elle, je ne bougerai point, & ne vous abandonnerai pas. Je ſuis ſurpriſe de votre conduite, Monſieur, dit-elle à mon maître, en ſe mettant ſur mon jupon, & m'embraſſant par le milieu du corps ; vous ne ferez aucun mal à cette pauvre innocente, ajouta-t-elle, car je ſacrifierai ma vie pour la défendre. Ne pouvez-vous pas trouver aſſez de méchantes créatures dans le monde, ſans que vous tâchiez de perdre une fille auſſi vertueuſe que celle-ci ?

Il étoit dans une furieuſe colère, & la menaça de la jeter par la fenêtre, & de la chaſſer le lendemain. Il n'eſt pas néceſſaire que vous me chaſſiez, Monſieur, dit-elle, car je ne veux plus reſter chez vous. Dieu veuille ſeulement défendre ma pauvre Pamela juſqu'à demain, & nous nous en irons enſemble. Permettez-moi ſeulement, Pamela, me dit-il, de vous faire quelques reproches. Non, Pamela, dit-elle, ne l'écoutez point, à moins qu'il ne quitte le lit, & n'aille à l'autre bout de la chambre. Qu'il ſorte même de la chambre, dis-je ; s'il a des reproches à me faire, qu'il les faſſe demain.

Dès que la frayeur me permit de ſonger à moi, je trouvai qu'il avoit ſa main ſur mon ſein, je ſoupirai, je jetai un cri affreux, & je tombai en foibleſſe. Il avoit cependant toujours ſon bras autour de mon cou, & madame Jervis ſe tenoit

ſur mes pieds & ſur mon jupon. J'étois dans une ſueur froide. *Pamela*, *Pamela*, dit madame Jervis, comme elle me l'a rapporté depuis; & voyant que je ne répondois rien, elle jeta un grand cri: Oh! dit-elle, ma pauvre Pamela eſt certainement morte. Auſſi l'étois-je pour quelque tems; car je ne ſavois rien de ce qui ſe paſſoit, tant les foibleſſes qui me prenoient ſe ſuccédoient fréquemment. Au bout de trois heures, je revins un peu à moi-même, & je me trouvai dans le lit; madame Jervis étoit d'un côté, enveloppée de ſa robe de chambre, & Rachel de l'autre; mais mon maître n'étoit plus là, le ſcélérat s'étoit retiré: je fus ſi ravie de ne le plus voir, qu'à peine pouvois-je en croire mes propres yeux. Madame Jervis, Rachel, dis-je, puis-je m'aſſurer que c'eſt vous? dites-moi, puis-je en être sûre? Ce furent mes premières paroles. Où ai-je été? Tenez-vous tranquille, ma chère, dit madame Jervis, vous êtes tombée de foibleſſe en foibleſſe, je n'ai de ma vie vu perſonne dans un état ſi terrible.

Je compris par-là que Rachel ne ſavoit rien de ce qui s'étoit paſſé, & j'appris dans la ſuite, qu'au ſecond cri que madame Jervis avoit fait lorſqu'elle me vit évanouie, mon méchant maître s'étoit retiré doucement, & que faiſant ſemblant de ſortir de ſa propre chambre comme ſi nos cris

l'avoient éveillé, il étoit monté à la chambre des servantes, qui entendant le bruit, étoient toutes tremblantes, & craignoient de descendre. Il leur commanda d'aller voir ce que nous avions toutes deux. En sortant de la chambre où j'étois, il avoit recommandé le secret à madame Jervis, lui promettant de lui pardonner tout ce qu'elle avoit dit & fait, si elle vouloit garder le silence sur ce qui s'étoit passé. Les servantes descendirent donc toutes, (car les valets couchent dans les offices qui sont séparés de la maison) & lorsque ma foiblesse fut passée, les servantes remontèrent se coucher, excepté Rachel, qui demeura pour me veiller, & pour tenir compagnie à madame Jervis. Je m'imagine que les domestiques soupçonnent quelque chose, quoiqu'ils n'osent pas dire ce qu'ils pensent.

Lorsque je réfléchis sur le danger que j'ai couru, & sur les libertés qu'il a actuellement prises, je suis prête à me désespérer; quoique madame Jervis m'ait, je crois, préservée du dernier affront: au moins elle m'en assure; mais qu'en puis-je savoir, moi qui étois en foiblesse, & qui ne sais rien de ce qui s'est passé?

D'abord je craignois que madame Jervis ne m'eût trahie: mais je suis maintenant persuadée qu'elle est vertueuse: j'étois perdue sans elle, & je vois qu'elle prend cette affaire extrêmement à

cœur. Que ferois-je devenue, si elle fût sortie de la chambre, pour empêcher les servantes de remuer, comme il le lui commandoit ? Il lui auroit certainement fermé la porte à son retour ; & alors, ô ciel ! quel auroit été le sort de votre pauvre Pamela !

Il faut que je me repose un peu ; car les yeux & la tête me font un mal extrême. C'étoit-là une cruelle épreuve, la plus terrible de toutes. Oh ! que ne suis-je hors de la puissance de cet homme si affreusement méchant ! Priez dieu pour

Votre misérable PAMELA.

LETTRE XXVI.

Mes très-chers père & mère,

JE ne me levai qu'à dix heures du matin, tous les domestiques ont témoigné combien ils étoient en peine sur mon sujet, & ont fait mille vœux pour mon rétablissement : ils se sont tous informés de ma santé avec un empressement très-obligeant. Mon méchant maître est allé de grand matin à la chasse : mais il a dit qu'il seroit de retour pour déjeûner, ce qu'il n'a pas manqué de faire. Vers les onze heures il est venu dans notre chambre. Il n'est point obligé d'être fâché

de ce qu'il a fait, car il est notre maître : aussi a-t-il paru d'abord avec des yeux remplis de colère. Je fus émue dès qu'il entra dans la chambre, je me couvris le visage de mon tablier, & me mis à pleurer, comme si mon cœur étoit prêt à se fendre.

Madame Jervis, dit-il, puisque nous nous connoissons si bien l'un l'autre, je ne sais comment nous pourrons désormais vivre ensemble. Monsieur, répondit-elle, je prendrai la liberté de vous dire ce que je crois qui nous convient à tous deux. Je suis si affligée de ce que vous avez entrepris de faire un sanglant affront à cette pauvre fille, & cela dans ma propre chambre, que je me croirois complice de ce crime, si je ne vous en parlois pas. Je ne désire point de demeurer chez vous, dussé-je ruiner ma fortune par-là. Je vous prie donc de permettre que Pamela & moi nous nous en allions ensemble. De tout mon cœur, dit-il, & le plutôt ne sera que le mieux. Là-dessus elle se mit à pleurer. Je vois, reprit-il, que cette fille a gagné toute la maison en sa faveur & contre moi. Son innocence le mérite, dit avec bonté madame Jervis, & je n'aurois jamais cru que le fils de feu ma chère maîtresse se fût déshonoré jusqu'à vouloir ruiner une fille qu'il auroit dû protéger. Ne parlez plus de cela, madame Jervis, dit-il, je ne veux point en entendre

tendre parler. Pour Pamela, ajouta-t-il, elle a l'art de tomber en foiblesse quand il lui plaît. Vos maudits hurlemens ont été cause que je ne savois pas moi-même ce que je faisois : je n'avois pas dessein de lui faire de mal, comme je vous le dis à toutes deux, si vous aviez voulu vous empêcher de crier : aussi n'ai-je fait aucun mal, si ce n'est à moi-même : car peut-être ma réputation est-elle déjà ternie ou même ruinée par le bruit que vous avez fait. Je vous prie, Monsieur, dit madame Jervis, que M. Longman règle mes comptes, & je m'en irai le plutôt que je pourrai : pour Pamela, j'espère que vous lui permettrez de partir jeudi prochain, comme elle se le propose.

Je me tenois cependant tranquille, ne pouvant ni parler, ni lever les yeux, tant sa présence me causoit de trouble. Mais j'étois vivement fâchée de voir que j'étois cause que madame Jervis alloit perdre sa place. Je me flatte pourtant qu'elle pourra se raccommoder avec mon maître.

Eh bien ! dit-il, que M. Longman règle vos comptes aussitôt qu'il vous plaira ; & madame Jewkes (c'est la ménagère de la maison qu'il a dans le comté de Lincoln) viendra ici prendre votre place ; & je suis persuadé qu'elle ne sera pas moins obligeante que vous l'avez été. Monsieur, dit-elle, je ne vous ai jamais désobligé jusques à présent ; & permettez-moi de vous dire,

que ſi vous connoiſſiez ce que vous devez à votre propre réputation, & ce que l'honneur exige de vous..... Ne me parlez point, dit-il en l'interrompant, ne me parlez point de ces vieux lieux communs, uſés depuis long-tems. Je crois n'avoir pas été un mauvais ami à votre égard, & je vous eſtimerai toujours, quoique vous n'ayez pas gardé mes ſecrets auſſi fidellement que je l'aurois ſouhaité, & que vous ayez parlé de moi à cette fille d'une manière qui eſt cauſe qu'elle me craint plus qu'elle n'en a de ſujet. Monſieur, dit-elle, après ce qui s'eſt paſſé hier, & la nuit dernière, je crois n'avoir encore que trop obéi à vos ordres; & je mériterois d'être en abomination à tout le monde, comme la plus indigne créature qui ſoit ſous le ciel, ſi j'avois été capable de favoriſer vos injuſtes entrepriſes. Encore, madame Jervis, encore des réflexions injurieuſes contre moi! & cela pour des crimes purement imaginaires! car je n'ai fait aucun mal à cette fille. Je ne veux plus le ſouffrir, je vous en aſſure. Cependant, pour l'amour de ma mère, je veux bien me ſéparer de vous en ami: vous devez pourtant faire des réflexions toutes deux ſur la liberté avec laquelle vous avez parlé de moi; j'en aurois plus de reſſentiment que je n'en ai, ſi je ne ſavois pas qu'il ne me convenoit guère de m'abaiſſer juſqu'à me cacher dans votre

cabinet : je devois compter que j'entendrois bien des impertinences sur mon chapitre dans la conversation que vous auriez ensemble.

Je me flatte, Monsieur, dit-elle, que vous n'avez aucune raison d'empêcher que Pamela ne s'en aille jeudi prochain. Vous êtes bien en peine de Pamela, dit-il; mais non, qu'elle s'en aille quand elle voudra, je ne m'y oppose point. C'est une méchante fille qui s'est attiré tout cela par sa propre faute, & qui m'a causé plus de chagrin, qu'elle n'en a eu de ma part. Mais j'ai surmonté tout, & jamais je ne me mettrai en peine d'elle, ni de ce qui la regarde.

On m'a fait, ajouta-t-il, quelques propositions de mariage, depuis que je suis sorti ce matin; & je suis assez disposé à y prêter l'oreille; c'est pourquoi je souhaite qu'on soit discret sur tout ce qui s'est passé; & il ne sera plus question de Pamela; par rapport à moi, je vous en donne ma parole.

Je joignis mes deux mains, & les élevai par-dessous mon tablier; car j'étois ravie de ce que je venois d'entendre, quoique je dusse m'en aller bientôt. Car bien qu'il ait été très-méchant à mon égard, je lui souhaite de tout mon cœur toutes sortes de prospérités, pour l'amour de ma chère & bonne maîtresse.

Eh bien, Pamela, me dit-il, vous ne devez

plus craindre de me parler ; dites-moi pourquoi vous avez levé les mains en haut? Je ne lui répondis pas un mot. Si vous agréez ce que je viens de dire, ajouta-t-il, donnez-moi la main en ſigne d'approbation. Je la lui donnai au travers de mon tablier ; il la prit & la preſſa, mais plus doucement qu'il n'avoit fait mon bras la veille. Pourquoi cette petite folle ſe couvre-t-elle le viſage, dit-il? Otez ce tablier, que je voie quel air vous avez, après les diſcours libres que vous avez tenus ſur mon compte hier au ſoir. Il n'y a pas lieu de s'étonner que vous ayez honte de me voir, après avoir ſi bien accommodé ma réputation.

Ce diſcours me parut une grande inſulte que je ne pus ſoutenir, après la conduite qu'il avoit tenue à mon égard. Je rompis donc le ſilence, en m'écriant : O bon dieu ! quelle différence il y a entre les diſpoſitions de tes créatures! Pourquoi faut-il que les unes paroiſſent humiliées & abattues dans leur innocence, tandis que les autres triomphent de leurs crimes !

En diſant cela je montai dans ma chambre, & je me mis à écrire ceci : car quoiqu'il m'eût chagrinée par ſes injuſtes reproches, j'étois pourtant très-contente d'apprendre qu'il alloit, ſuivant les apparences, ſe marier bientôt, & qu'il avoit ſi heureuſement renoncé à tous les mauvais

desseins qu'il avoit formés contre moi ; c'est ce qui me rendit un peu tranquille. Je me flatte d'avoir essuyé maintenant les plus grands dangers ; car si cela n'est pas, mon sort doit être bien malheureux : cependant je ne me croirai pas tout-à-fait hors de danger, que je ne sois chez vous : car il me semble qu'après tout, sa repentance & sa conversion sont un peu subites. Mais la grace de dieu n'est point attachée à un certain tems ; il peut avoir été frappé de remords tout d'un coup, pour les injures qu'il m'a faites : je me flatte que cela est, je ne m'y fierai pourtant que de la bonne sorte.

Puisque j'ai occasion de vous faire tenir ceci, je vous l'envoie, quoique je sois persuadée que ce récit vous percera le cœur. J'espère que je vous apporterai moi-même mon premier griffonnage. Je suis, quoiqu'encore dans une grande détresse,

Votre très-obéissante fille.

LETTRE XXVII.

Mes très-chers père & mère,

JE suis bien aise de vous avoir priés de ne point venir à ma rencontre, & Jean m'a dit que vous n'y viendrez point, parce qu'il vous a assurés que

je trouverai quelque moyen de me rendre chez vous ſoit en croupe, derrière quelqu'un des domeſtiques, ſoit avec le ſecours du fermier Nichols. Pour ce qui eſt du carroſſe dont il vous a parlé, je ne dois plus, ſans doute, eſpérer cette faveur; & je ne m'en ſoucie pas beaucoup, parce que cela paroîtroit trop au-deſſus de moi. On m'a dit que le fermier Brady a une chaiſe & un cheval; nous eſpérons les emprunter, ou même les louer plutôt que de manquer de partir; quoiqu'à préſent je n'aie pas beaucoup d'argent de reſte, après les dépenſes que j'ai faites; je ſuis pourtant aſſurée que j'en pourrois avoir autant que je voudrois de madame Jervis, ou de M. Longman. Mais, direz-vous, comment le rendre enſuite? Et d'ailleurs, je n'aime pas à avoir obligation à perſonne.

Mais la principale raiſon, pour laquelle je ſuis bien-aiſe que vous ne vous donniez pas la peine de venir au-devant de moi, c'eſt l'incertitude où je ſuis ſur le jour de mon départ : car je vois bien qu'il faut que je demeure ici au moins encore huit jours; mais j'eſpère de m'en aller jeudi prochain; la pauvre madame Jervis, qui veut abſolument partir avec moi, ne ſauroit être prête plutôt.

Oh! quand aurai-je le bonheur d'être en ſûreté chez vous! Car quoiqu'il ſoit à préſent aſſez

civil à mon égard, & qu'il ne paroiſſe pas d'auſſi mauvaiſe humeur qu'il étoit auparavant, cependant il ne laiſſe pas de me chagriner beaucoup d'une autre manière, comme je vais vous le dire. Vous ſaurez qu'on lui apporta hier au logis un magnifique habit; c'eſt ce qu'on appelle un habit pour un jour de naiſſance. Car il a deſſein d'aller à Londres à la naiſſance du prince, pour voir la cour; & tous nos gens diſent qu'il ſera fait pair du royaume. Je voudrois qu'on le rendît honnête homme. Il eſt vrai qu'il a toujours paſſé pour tel; mais je ne l'ai pas trouvé ainſi, pour mon malheur.

Comme on lui avoit donc apporté ces beaux habits, il voulut les eſſayer; & avant que de les ôter, il m'envoya chercher; il n'y avoit perſonne que lui dans la ſalle. Pamela, me dit-il, tu fais voir tant de bon goût dans tes habits, & dans la manière dont tu te mets, (hélas! c'eſt ce que j'ignorois parfaitement) que tu dois ſans doute être capable de juger de nos habillemens à nous: comment trouves-tu cet habit? Me va-t-il bien? Je vous demande pardon, Monſieur, lui dis-je, je ne ſuis point juge de ces choſes-là: mais il me ſemble que cet habit eſt parfaitement beau.

La veſte étoit toute couverte de dentelle d'or, & il avoit grand air dans cet habit; mais ce qu'il fit dans la ſuite me rendit ſi ſérieuſe, que je ne pus lui faire aucun compliment. Pourquoi, me

dit-il, ne portez-vous pas vos habillemens ordinaires? quoiqu'il faille avouer que tout vous ſied bien, (car je continue toujours à porter mes nouvelles hardes.) Monſieur, lui répondis-je, ce ſont ici les ſeules hardes que je puiſſe appeler miennes; & qu'importe dans quels habits paroiſſe une fille comme moi? Vous êtes bien ſérieuſe, Pamela, dit-il, je vois bien que vous ſavez conſerver de la rancune. Oui, je le puis, Monſieur, lui dis-je, lorſque j'en ai ſujet. Comment, reprit-il, vos yeux ſont toujours rouges, je penſe; n'êtes-vous pas folle de prendre ſi fort à cœur les petites libertés que je me ſuis données avec vous dernièrement? Je vous aſſure que vous & cette ſotte madame Jervis, me causâtes autant de frayeur par vos cris affreux, que j'ai pu moi-même vous en cauſer. C'eſt tout ce qui nous en eſt revenu, lui répondis-je; mais ſi vous avez pu craindre ſi fort que vos propres domeſtiques ne vinſſent à découvrir les outrages que vous vouliez faire à une pauvre & innocente créature, qui eſt ſous votre protection auſſi long-tems qu'elle demeure chez vous, vous devriez ſans doute craindre encore plus le dieu tout-puiſſant, en la préſence duquel nous ſommes tous, & devant qui les plus grands auſſi-bien que les plus petits auront à répondre de toutes leurs actions, quelles que puiſſent être leurs opinions là-deſſus.

Il me prit la main avec un certain air moitié piqué & moitié railleur. Voilà qui est bien dit, ma petite prêcheuse, s'écria-t-il ; quand mon chapelain de Lincoln sera mort, je te mettrai en manteau noir & en collet, & tu feras une fort jolie figure dans sa place. Je souhaiterois, lui dis-je, un peu piquée de sa raillerie, que votre propre conscience vous prêchât, & vous n'auriez pas besoin d'un autre chapelain. Eh bien ! eh bien ! Pamela, dit-il, quittons ce jargon qui n'est plus à la mode. Si je vous ai envoyé chercher, ce n'étoit pas tant pour savoir votre sentiment sur mon habit neuf, que pour vous dire que, puisque madame Jervis le souhaite, vous pouvez demeurer ici jusques à ce qu'elle s'en aille. Moi, je puis demeurer, m'écriai-je ! Je vous assure que je serai charmée dès que je serai hors de la maison.

Vous êtes une ingrate, dit-il ; mais je pensois, ajouta-t-il en me prenant la main, que ce seroit dommage qu'avec ces belles mains blanches, & cette peau si fine & si douce, vous vous missiez encore à faire de gros ouvrages, comme vous y serez obligée si vous retournez chez vos parens. Je conseillerois donc à madame Jervis de prendre une maison à Londres, & de louer des appartemens à nous autres membres du parlement lorsque nous venons en ville : vous pourrez passer

pour sa fille ; &, jolie comme vous êtes, vous devez être assurée que la maison sera toujours pleine, & que vous gagnerez beaucoup.

Cette raillerie insultante me perça le cœur ; j'étois déja prête à pleurer auparavant ; mais alors je fondis en larmes ; & voulant retirer ma main qu'il tenoit toujours : Je ne pouvois guère, lui dis-je, m'attendre à un compliment plus honnête de la part d'un homme comme vous ; ce discours répond parfaitement à la conduite que vous avez tenue envers moi ; & il faut que je le dise, dussiez-vous être mille fois plus en colère encore... Moi, en colère, Pamela ! dit-il en m'interrompant ; non, non, j'ai surmonté tout cela ; & puisque vous devez vous en aller, je vous regarderai, madame Jervis & vous, aussi long-tems que vous resterez ici, comme des étrangères qui logent chez moi, & non comme mes domestiques ; ainsi vous pouvez dire tout ce qu'il vous plaira : mais il me semble, Pamela, que vous ne devriez pas témoigner tant d'indignation contre ce que je viens de dire. Il est vrai que vous avez des idées assez romanesques sur la vertu. Je ne doute point que vous ne persévériez dans ces sentimens héroïques ; personne ne pourra jamais vaincre cette vertu : mais, mon enfant, ajouta-t-il avec un certain air sérieux, considérez quelle belle occasion vous aurez alors, de faire tous les jours

quelque nouvelle hiſtoire à madame Jervis; quel ample ſujet de lettres à écrire à votre père & à votre mère; & quels jolis ſermons vous pourrez faire aux jeunes meſſieurs qui vous feront la cour. Je vous jure que c'eſt le meilleur parti que vous & elle puiſſiez prendre.

Vous faites bien, Monſieur, lui dis-je, de proportionner votre eſprit à la capacité d'une pauvre fille comme moi. Mais permettez-moi de vous dire, que ſi vous n'étiez pas riche & puiſſant, & ſi je n'étois pas pauvre & de baſſe extraction, vous n'oſeriez pas m'inſulter comme vous faites. Permettez-moi auſſi de vous demander ſi vous croyez que cela convienne à ces beaux habits que vous portez, & à votre qualité de maître? Vous voilà bien grave & bien ſérieuſe, ma petite Pamela, dit-il en me voulant baiſer. J'avois le cœur gros; laiſſez-moi, lui dis-je, & quand vous ſeriez un roi, j'oſerois vous dire que vous n'agiſſez point en honnête-homme, ſi vous me parliez comme vous venez de faire. Je ne veux point reſter ici pour être traitée de cette manière; je m'en irai chez le fermier le plus proche, où j'attendrai madame Jervis, s'il faut qu'elle s'en aille auſſi. Et je veux que vous ſachiez, Monſieur, que je puis me réſoudre à faire l'ouvrage le plus rude des moindres cuiſinières, malgré ces vilaines mains blanches, plutôt que

de souffrir les indignes discours que vous me tenez.

Quand je vous ai envoyé chercher, dit-il, j'étois de la meilleure humeur du monde; mais il est impossible de la conserver long-tems avec une impertinente comme vous. Je veux cependant réprimer ma colère; mais aussi long-tems que je vous verrai ici, je vous prie de ne point prendre cet air grave & triste, ne fût-ce que par un principe de vanité; autrement tous les domestiques croiront que vous n'êtes triste, que parce que vous vous en allez. Si cela est, répondis-je, je tâcherai de les convaincre du contraire aussi-bien que vous, & je m'efforcerai d'être aussi gaie qu'il me sera possible.

Ah! dit-il, je noterai ceci comme quelque chose de particulier; car c'est la première fois que vous ayez paru faire quelque attention à ce que je vous conseillois. Et le premier conseil, répliquai-je, propre à être suivi, que vous m'ayez donné depuis quelque tems. Je souhaiterois, dit-il, (j'ai presque honte de l'écrire : impudent monsieur qu'il est!) je souhaiterois que tu fusses aussi prête d'une autre manière que tu l'es dans tes réparties. Là-dessus il se mit à rire. J'arrachai ma main d'entre les siennes, & je me retirai aussi vîte que je pus. Ah! pensai-je en moi-même, on dit qu'il se marie, & il en est tems; autre-

ment aucune honnête fille ne pourra demeurer chez lui.

En vérité, mes chers père & mère, il devient tout-à-fait libertin : vous voyez combien il est aisé d'aller de mal en pis lorsqu'on s'est une fois abandonné au vice.

Que ma pauvre maîtresse auroit été affligée de voir cela si elle eût vécu ! Mais il auroit peut-être été alors plus sage ; quoique madame Jervis m'ait dit qu'il avoit déja, du vivant de sa mère, quelque penchant pour moi, & qu'il avoit formé le dessein de me le déclarer en peu de tems. Admirez l'impudence de l'homme ! Sans doute qu'il faut que le monde soit proche de sa fin ; car tous les gentilshommes du voisinage sont presque aussi corrompus que lui. Et voyez ce que produisent ces mauvais exemples. Voilà M. Martin du Boccage, qui a eu trois accouchemens chez lui en trois mois de tems ; de ces trois enfans il y en a un dont il est lui-même le père, son cocher l'est du second, & son garde-chasse l'est du troisiéme : cependant il n'a chassé ni l'un, ni l'autre : & comment auroit-il eu le front de le faire, puisqu'ils n'ont fait que suivre le criminel exemple qu'il leur a donné ? Lui, & deux ou trois du même caractère, à dix milles de chez nous, visitent notre honnête-homme de maître, & vont à la chasse avec lui ; & je m'imagine que leurs

mauvais exemples ne contribuent pas peu à la corrompre. Dieu me préſerve, & me faſſe ſortir bientôt de cet abominable lieu.

Mais, mon cher père & ma chère mère, quelle eſpèce de créatures faut-il que ſoient les femmes, puiſqu'elles donnent lieu à de pareilles méchancetés ? Leur conduite fait juger que nous ſommes toutes du même caractère. Hélas ! dans quel ſiècle vivons-nous ? car c'eſt maintenant une plus grande merveille de voir des hommes à qui on réſiſte, que des femmes qui cèdent. C'eſt-là, je penſe, ce qui fait que je ſuis une inſolente, une impudente, une créature; & que ſais-je encore ? & cela ſeulement parce que je ne veux pas être en effet une impudente & une malheureuſe.

Je ſuis ſérieuſement fâchée de ces choſes; car on ne ſait quels artifices & quels ſtratagêmes ces hommes emploient pour exécuter leurs criminels deſſeins; je veux donc former le jugement le plus favorable qu'il m'eſt poſſible ſur la conduite de ces pauvres créatures qui ſe laiſſent ſéduire, & avoir pitié de leur ſort : car vous comprenez par ma triſte hiſtoire, & par les dangers dont je ne me ſuis ſauvée qu'avec peine, à quelles tentations ſont expoſées de pauvres filles qui ſont obligées d'aller en condition, principalement dans des familles où l'on n'a pas la crainte de dieu, & dont le chef ne ſait pas bien régler ſa maiſon.

Vous voyez que je ſuis devenue tout à-fait grave & ſérieuſe, & c'eſt ce qui convient à

Votre très-obéiſſante fille.

LETTRE XXVIII.

Mes très-chers père & mère,

JEAN m'a dit que vous aviez pleuré en liſant ma dernière lettre qu'il vous a portée. Je ſuis fâchée qu'il s'en ſoit apperçu ; car tous les domeſtiques ſoupçonnent déjà de quoi il s'agit ; & comme il ne m'eſt point glorieux d'avoir été attaquée, quoiqu'il le ſoit d'avoir réſiſté, je ſuis mortifiée que quelqu'un puiſſe avoir mauvaiſe opinion de mon maître à cauſe de moi, ou de quelqu'une des autres ſervantes.

Madame Jervis a réglé ſes comptes avec M. Longman, & elle doit reſter dans ſa place. J'en ſuis charmée pour l'amour d'elle & pour l'amour de mon maître ; car elle a un bon maître en lui, comme ont tous les autres domeſtiques, excepté moi, miſérable que je ſuis ; & il a en elle une bonne & fidelle ménagère.

M. Longman avoit pris la liberté de repré-
à mon maître combien elle eſt fidelle :
elle prend de ſes intérêts, & comb-

étoient juſtes. Il lui dit qu'il n'y avoit point de comparaiſon entre ſes comptes & ceux de madame Jewkes, la ménagère de la maiſon qu'il a dans le comté de Lincoln. Il dit tant de bien de madame Jervis, que mon maître l'envoya chercher en préſence de M. Longman, ajoutant que Pamela pouvoit venir avec elle; je m'imagine que ce fut dans le deſſein de me mortifier, en me faiſant connoître qu'il falloit que je m'en allaſſe pendant qu'elle demeureroit. Mais comme elle ne doit plus m'accompagner lorſque je m'en irai, & que, quand même elle ſeroit ſortie avec moi, nous ne devions pas vivre enſemble, je ne me ſuis pas miſe fort en peine de cette prétendue mortification: je dirai ſeulement que ç'auroit été un honneur pour une pauvre fille comme moi, qu'une femme du mérite de madame Jervis eût voulut m'accompagner.

Eh bien! madame Jervis, dit mon maître, lorſqu'elle entra, M. Longman m'aſſure que vous avez réglé vos comptes avec lui, avec votre fidélité & votre exactitude accoutumées. J'avois bien envie de vous propoſer de reſter chez moi, pouvu que vous témoigniez quelque repentir des diſcours imprudens qui vous ſont échappés contre moi, & qui, en vérité, n'étoient pas accompagnés de tout le reſpect que j'ai mérité de votre part. Elle parut embarraſſée à cauſe que M. Long-

man

man étoit présent, ce qui ne lui permettroit pas la liberté d'expliquer à quelle occasion elle avoit tenu les discours qu'on lui reprochoit ; car c'est moi qui en avois été le sujet.

Il faut que je l'avoue en votre présence, lui dit M. Longman ; depuis que je connois la famille de mon maître, je n'y ai jamais trouvé tant d'ordre, tant d'union, tant d'amitié, que depuis que vous en avez le soin. Je voudrois que la maison de Lincoln fût aussi bien réglée. Ne parlez plus de cela, dit mon maître ; madame Jervis peut rester s'il lui plaît. Et s'adressant à elle : Acceptez ce présent, dit-il ; je vous en ferai un semblable, outre vos gages, à la fin de chaque année, lorsque vous aurez réglé vos comptes, aussi long-tems que vos soins me seront aussi utiles & aussi agréables qu'ils le sont à présent. En disant cela il lui donna cinq guinées. Elle le remercia & lui fit une profonde révérence en jetant les yeux de mon côté, comme si elle eût eu dessein de me dire quelque chose. Je m'imagine qu'il devina sa pensée ; car il dit : En vérité, M. Longman, j'aime à récompenser le mérite, & les manières obligeantes qu'on a pour moi : mais je ne saurois témoigner la même bonté à ceux qui ne s'en rendent pas dignes. Et là-dessus il me regarda en face. M. Longman, continua-t-il, cette fille pourroit demeurer ici avec madam

Jervis, parce qu'elles aiment à être toujours ensemble: car madame Jervis a beaucoup de bonté pour elle, & l'aime comme si c'étoit sa propre fille : mais..... De la bonté pour mademoiselle Pamela! s'écria M. Longman en l'interrompant, oui, sans doute qu'elle en a; mais il faut que tout le monde ait de la bonté pour Pamela : car.... .

Il alloit continuer; mais mon maître lui dit: Cela suffit, cela suffit, M. Longman; je vois que les vieillards se laissent prendre aux appas d'une jeune fille aussi bien que les autres. Un beau visage cache bien des défauts lorsqu'on a l'art de se conduire obligeamment. Pemettez-moi de le dire, monsieur, reprit M. Longman; tout le monde...... Je crois qu'il alloit dire encore quelque chose à ma louange, mais mon maître l'interrompit en disant : Ne parlez plus de cette Pamela; je vous assure que je ne saurois lui permettre de rester, non-seulement à cause des libertés qu'elle prend dans ses discours, mais aussi parce qu'elle se mêle d'écrire tous les secrets de mon domestique. Oui! dit le bon vieillard, j'en suis fâché; mais, monsieur..... N'en parlez plus, vous dis-je, reprit mon maître; car ma réputation est si bien établie (ah! que cela est beau! pensai-je en moi-même), que je ne me soucie pas de ce qu'on dit ou écrit sur mon sujet: mais pour parler franchement, (il ne faut pas que cela

aille plus loin,) je ſonge à changer bientôt de condition ; & vous ſavez que de jeunes dames de qualité & riches aiment à choiſir leurs propres domeſtiques ; c'eſt-là la principale raiſon pourquoi Pamela ne ſauroit demeurer ici. Du reſte, ajouta-t-il, elle eſt, à tout prendre, une aſſez bonne fille ; il faut pourtant que je diſe que depuis la mort de ma mère elle eſt un peu inſolente dans ſes répliques, & me répond deux mots pour un que je lui dis ; ce que je ne ſaurois ſouffrir : auſſi n'y ſuis-je pas obligé, comme vous le ſavez, M. Longman. Sans doute, monſieur, répondit-il ; mais il me paroît fort étrange, que cette fille, qui eſt ſi douce & ſi civile envers chacun de nous, s'oublie préciſément par rapport à celui à qui elle doit le plus de reſpect. Cela eſt étrange, je l'avoue, reprit mon maître ; mais cela n'en eſt pas moins vrai, & ce fut ſon impertinence qui donna lieu à ma diſpute avec madame Jervis. Je ne m'en mettrois pas extrêmement en peine, ſi je ne ſavois que cette fille (la voilà préſente, je le dis devant elle) a de l'eſprit & du bon ſens au-deſſus de ſon âge, & connoît ce qu'elle me doit.

J'avois bonne envie de parler ; mais je ne ſavois que dire à cauſe que M. Longman étoit là. Madame Jervis me jeta un regard, & s'approcha de la fenêtre pour cacher l'inquiètude où elle

étoit à mon ſujet. A la fin je dis: Il vous eſt permis, monſieur, de dire ce qu'il vous plaît; tout ce que j'y puis répondre, c'eſt que je prie dieu de vous bénir.

Le pauvre M. Longman voulut parler; mais il étoit ſi troublé qu'il ne faiſoit que bégayer, & les larmes lui couloient des yeux. Mon maître me dit d'un air inſultant : Quoi! Pamela, ne ſaurois-tu te montrer telle que tu es, en préſence de M. Longman? Donne-lui, je te prie, quelque échantillon de cette impertinence avec laquelle tu me parles quelquefois.

Ne méritoit il pas, mes chers père & mère, qu'on lui dît alors toutes ſes vérités? Je me retins cependant, & je lui répondis ſeulement: Il vous eſt permis, monſieur, de railler une pauvre fille, qui, vous le ſavez, pourroit bien vous répondre, mais qui n'oſe pas le faire.

Qu'eſt-ce que tu inſinues ici, reprit-il? Dis le pis que tu peux en préſence de M. Longman, & de madame Jervis. Je te défie, avec toute ton impertinence, de rien dire qui puiſſe faire tort à ma réputation; & puiſque tu dois t'en aller, & que tu as gagné l'affection de tous mes domeſtiques, je ſerois bien aiſe d'être juſtifié par ta propre bouche, & de te voir avouer ici que tu n'as aucune raiſon de te plaindre qu'on ait eu des duretés pour toi, comme j'ai ſujet de me

plaindre, moi, de l'insolence de tes réponses, outre ce que tu as écrit à mon désavantage.

En vérité, monsieur, répondis-je, je ne suis pas d'assez grande conséquence parmi vos domestiques, pour qu'un gentilhomme comme vous, qui êtes mon maître, ait besoin de se justifier sur mon sujet. Je suis bien aise que madame Jervis demeure chez vous : pour moi je sais que je n'ai pas mérité de rester : je dis plus, je ne souhaite pas même de rester.

Holà! qu'est-ce que ceci, s'écria M. Longman, en courant à moi? ne dites pas cela, ma chère mademoiselle Pamela, ne dites pas cela. Nous vous aimons tous avec tendresse : je vous prie, mettez-vous à genoux, demandez pardon à monsieur; nous nous joindrons tous pour intercéder en votre faveur. Madame Jervis & moi nous nous mettrons à la tête de tous les domestiques, pour prier monsieur qu'il vous pardonne, & qu'il vous permette de demeurer ici au moins jusqu'à ce qu'il se marie.... Non, monsieur Longman, repris-je, je ne saurois le demander; je ne voudrois pas même rester, quand on m'en accorderoit la permission. Tout ce que je souhaite, c'est de retourner chez mes pauvres père & mère; & quoique je vous aime tous, je ne veux point rester. Ah! s'écria le bon vieillard, je ne m'attendois pas à cela! Après avoir conduit les choses jusqu'à ce point que d'avoir

remis madame Jervis dans les bonnes graces de mon maître, je m'étois flatté que ce jour auroit été doublement un jour de réjouissance pour toute la famille, par le pardon que vous auriez aussi obtenu. Vous le voyez, dit mon maître: c'est-là, monsieur Longman, un petit échantillon de ce que je vous ai dit; vous ne vous attendiez pas à trouver tant d'orgueil & de fierté dans cette fille.

Madame Jervis m'a dit depuis, qu'elle ne pouvoit plus souffrir de me voir traiter si injustement; & que, si elle ne fût pas sortie de la chambre, elle n'auroit pu s'empêcher de dire des choses qu'on ne lui auroit jamais pardonnées. Elle sortit donc, & je voulus la suivre; mais mon maître me dit: Allons, Pamela, donne, je te prie, à M. Longman, encore un échantillon de ton impertinence: je suis sûr que tu n'y manqueras pas pour peu que tu parles. Eh bien, monsieur, lui dis-je, puisqu'il faut que votre grandeur soit justifiée par ma bassesse, je ne souhaite point que votre réputation soit ternie le moins du monde dans l'esprit de vos domestiques; c'est pourquoi je dirai ici à genoux, (& là-dessus je me jetai à ses pieds) que j'ai été fort coupable & fort ingrate envers le *meilleur* de tous les maîtres; j'ai été obstinée & insolente, & je n'ai rien mérité de votre part, si ce n'est d'être chassée de chez vous avec honte & ignominie. C'est pourquoi je n'ai

rien à dire pour ma propre juſtification; j'avoue que je ne mérite pas de reſter chez vous, je ne ſaurois le déſirer, & je ne veux point reſter. Ainſi dieu vous béniſſe; & vous auſſi, monſieur Longman, & la bonne madame Jervis, & tous les autres domeſtiques. Je prierai dieu pour vous tout auſſi long-tems que je vivrai. Là-deſſus je me levai; mais je fus obligée de m'appuyer ſur le fauteuil de mon maître; car je ne pouvois pas me ſoutenir.

Le pauvre vieillard pleuroit plus fort que moi, & dit: Ah! vit-on jamais rien de ſemblable? C'eſt trop, c'eſt trop, je n'y puis plus tenir; en vérité, je ſuis tout attendri, mon cher monſieur, pardonnez-lui: la pauvre enfant prie dieu pour vous; elle prie pour nous tous. Elle avoue ſa faute & cependant elle ne veut point qu'on lui pardonne; en conſcience, je ne ſais que penſer de tout ceci.

Mon maître lui-même, tout endurci qu'il eſt, parut un peu touché: il tira ſon mouchoir de ſa poche, & s'approcha de la fenêtre. Quel tems fait-il, dit-il? & puis s'étant un peu plus endurci: Tu peux te retirer de devant moi, ſurprenant mêlange de contrariétés que tu es, me dit-il: mais ſache que tu ne demeureras pas ici au-delà du terme que je t'ai marqué.

Ah! monſieur, mon cher monſieur, dit le bon vieillard, je vous prie, laiſſez-vous un peu

toucher. Que diantre ! vous autres jeunes gentilshommes, vous avez, je penſe, un cœur de fer & d'acier. Je vous jure que le mien eſt prêt à ſe fondre, & à ſortir en pleurs par mes yeux : je n'ai jamais ſenti rien de ſemblable auparavant. Mon maître me dit d'un ton impérieux : Sortez de ma préſence, petite impertinente ; je ne puis plus ſupporter votre vue. Je me retire, monſieur, lui dis je, auſſi promptement que je puis.

Mais en vérité, mes chers père & mère, la tête me tournoit ſi fort, & je tremblois tant par tout le corps, que je fus obligée de m'appuyer avec les deux mains contre la muraille en marchant, & je crus que je n'arriverois jamais à la porte. Dès que j'y fus arrivée, comme je me flattois que c'étoit la dernière entrevue que j'aurois avec ce dur & terrible maître, je me tournai de ſon côté & lui fis une profonde révérence, en lui diſant : Dieu vous béniſſe, monſieur ; dieu vous béniſſe auſſi, monſieur Longman. Je me rendis dans la galerie qui conduit à la grande ſalle, & je me jetai dans la première chaiſe que je trouvai ; car il me fut impoſſible pendant long-tems d'aller plus loin.

Je vous laiſſe le ſoin, mes chers parens, de faire des réflexions ſur tout ceci ; car pour moi je ne ſaurois écrire davantage : mon cœur eſt prêt à ſe fendre ; en vérité, il l'eſt. Oh ! quand m'en irai-je ? O bon dieu ! conduis-moi en sûreté encore une fois

dans la tranquille cabane de mon pauvre père ! Là les plus grands malheurs qui pourront m'arriver seront une joie parfaite en comparaison de ce que je souffre maintenant. Oh ! ayez pitié de

Votre malheureuse fille.

LETTRE XXIX.

Mes très-chers père & mère,

IL faut que je continue à vous écrire, quoique je sois près de mon départ ; c'est presque tout ce que j'ai à faire à présent ; car j'ai fini tout ce qui me restoit à achever en qualité de fille de chambre, & maintenant je n'attends plus que l'heureux moment auquel je partirai. Madame Jervis m'a dit, qu'après les dépenses que j'ai faites, il ne pouvoit pas me rester beaucoup d'argent ; c'est pourquoi elle vouloit me faire présent de deux guinées des cinq qu'elle a reçues. Mais je n'ai pas voulu les accepter, parce que je sais que la bonne dame en a besoin elle-même ; car elle paie peu à peu de vieilles dettes que ses enfans ont contractées par leurs folles dépenses. Son offre étoit pourtant un effet de sa bonté & de la générosité de son cœur.

Je suis mortifiée de ne pouvoir apporter que

peu d'argent avec moi ; mais je ſais que vous n'en ſerez point fâchés, tant vous avez de bonté pour moi. J'en travaillerai avec plus de diligence & d'aſſiduité quand je ſerai chez vous, ſi je puis trouver du linge à coudre, ou quelqu'autre ouvrage à faire. Mais tout votre voiſinage eſt ſi pauvre, que je crains de manquer d'ouvrage. Peut-être que la bonne femme Mumford pourra m'en procurer de la part de quelques familles riches où elle eſt connue.

Voyez combien ma ſituation eſt triſte, vu la manière dont les choſes ont tourné! J'ai été mal élevée : car vous ſavez que ma bonne maîtreſſe, maintenant avec dieu, aimoit le chant & la danſe; & comme elle diſoit que j'avois de la voix & de l'oreille, elle me fit apprendre l'un & l'autre. Souvent elle me faiſoit danſer devant elle ; ſouvent auſſi elle m'obligeoit à lui chanter quelque chanſon innocente, ou quelque pſeaume. Elle voulut auſſi que j'appriſſe à deſſiner & à broder, & à faire de beaux ouvrages à l'aiguille. J'ai appris tout cela paſſablement bien : elle avoit coutume de louer ce que je faiſois, & elle étoit bon juge.

De quoi tout cela me ſervira-t-il maintenant? Je ſuis préciſément dans le cas de la cigale de la fable, que j'ai lue, il y a quelques jours, dans un livre de ma maîtreſſe. Je vais vous la copier mot pour mot.

« Comme les fourmis mettoient leurs provisions
» au soleil, durant un beau jour de l'hiver, une cigale
» affamée (comme qui diroit la pauvre Pamela,) vint
» leur demander la charité. Elles lui dirent qu'elle
» auroit dû travailler durant l'été, afin de ne point
» manquer du nécessaire en hiver. Je n'ai pas été
» tout-à-fait oisive, répondit la cigale ; car j'ai
» chanté pendant toute la belle saison. Vous ferez
» donc bien, reprirent les fourmis, de passer l'an-
» née entière en joie, & de danser en hiver sur
» l'air que vous chantiez en été ».

Voilà où j'en suis. Oh! que je ferai une belle figure chez vous avec mon chant & ma danse! Je doute même que je sois propre à jouer mon rôle dans vos jours de fêtes : car ces menuets, ces rigodons, ces danses françoises qu'on m'a fait apprendre, ne conviendront guère à mes compagnes champêtres, qui n'en ont aucune idée. En vérité, vu l'état auquel je vais être réduite, il vaudroit mieux pour moi que j'eusse appris à blanchir, à écurer, à brasser, à faire du pain & d'autres choses semblables. Mais je me flatte que si je ne puis pas trouver de l'ouvrage, & que je sois obligée de me louer à la journée, j'apprendrai tout cela bientôt, pourvu qu'on veuille bien me supporter jusqu'à ce que je l'aie appris : car, dieu merci, j'ai un esprit humble & docile, malgré tout ce que mon maître peut dire ; ce qui, après la protection

de dieu, eſt toute ma conſolation : car rien de ce qui eſt honnête ne me paroîtra au-deſſous de moi. Peut-être que je le trouverai un peu dur d'abord ; mais malheur à mon cœur fier, s'il le trouve ainſi ; je le forcerai à ſe ſoumettre à ma condition, ou il crèvera.

J'ai lu quelque part qu'un bon évêque, qui étoit condamné à être brûlé pour cauſe de religion, voulut eſſayer comment il pourroit ſupporter la douleur du feu, en mettant le doigt dans la flamme d'une chandelle. Moi de même je voulus eſſayer l'autre jour, dans l'abſence de Rachel, ſi je pourrois écurer de l'étain. Je vois que j'y parviendrois avec le tems, quoique par cet eſſai je me fis venir deux ampoules à la main.

Après tout, ſi je pouvois trouver aſſez d'ouvrage à l'aiguille, je ne voudrois pas me gâter les mains par un travail ſi rude & ſi groſſier. Si je n'en trouve point, j'eſpère que je rendrai mes mains rouges comme du ſang & dures comme du bois, afin de les accommoder à ma condition. Mais il faut que je m'arrête ici, car j'entends quelqu'un.

Ce n'eſt que notre Anne, qui vient me dire quelque choſe de la part de madame Jervis. Mais chut, voici encore quelqu'un... Ce n'eſt que Rachel.

Le moindre bruit m'alarme autant qu'il alarmoit le rat de ville & le rat des champs, dont il eſt parlé dans le même recueil de fables. Oh ! de combien

de choses n'aurai-je pas à vous entretenir durant les soirées d'hiver ! Si je puis seulement trouver de l'ouvrage, & avoir quelque tems à moi pour lire, j'espère que nous serons fort heureux autour de notre feu.

Voici ce qui m'a fait dire que je n'apporterois que peu d'argent avec moi.

Vous saurez que j'avois formé un dessein, que j'ai exécuté cette après-dînée. J'ai pris tous mes habits & tout mon linge, & j'en ai fait trois paquets, comme j'avois dit auparavant à madame Jervis que je me proposois de le faire. Il est aujourd'hui lundi, madame Jervis, lui ai-je dit ; & je dois m'en aller jeudi prochain de grand matin : c'est pourquoi, quoique je sois persuadée que vous ne doutez point de ma probité, je vous prie d'examiner mes hardes, afin que chacun ait ce qui lui appartient : car vous savez que je suis résolue de n'emporter que ce que je puis à la rigueur appeler *mien*.

Eh bien, dit-elle, (je ne savois pas alors son intention : je suis sûre qu'elle étoit bonne ; cependant je n'eus pas lieu de lui en savoir gré, lorsque je vins à connoître le dessein qu'elle avoit ;) faites porter vos hardes dans la chambre à tapisserie verte, & je ferai tout ce qu'il vous plaira.

De tout mon cœur, dis-je, dans cette chambre, ou par-tout où vous voudrez ; mais il me semble

que vous auriez pu monter & examiner ces hardes où elles sont.

Je fus donc les chercher, & je les apportai en bas, après en avoir fait trois paquets.

Vous saurez qu'elle avoit averti mon maître, à mon insu, de la scène qui alloit se jouer. Il y a dans cette chambre verte, comme on l'appelle, un cabinet avec une porte vitrée, devant laquelle il y a un rideau. C'est-là qu'elle tient les confitures & d'autres choses semblables. Le dessein de madame Jervis étoit d'adoucir mon maître en ma faveur, & de l'engager à me faire garder toutes les hardes qu'on m'avoit données. Si elle avoit réussi, j'aurois pu les vendre, & en faire de l'argent pour nous aider à vivre, lorsque nous serions ensemble : car je vous assure que je n'aurois jamais pu me résoudre à les porter.

Il se cacha donc dans ce cabinet sans que j'en susse rien. Je m'imagine qu'il y entra pendant que j'étois allée appeler madame Jervis ; & elle m'a dit depuis, qu'il l'avoit priée de lui permettre de s'y cacher, lorsqu'elle lui dit quelque chose de mon dessein, sans quoi elle ne m'auroit pas ainsi trompée : car elle sait que je n'ai que trop de raisons de me souvenir de la dernière aventure du cabinet.

Lorsqu'elle entra, je lui dis : Voici, madame Jervis, le premier paquet ; je vais l'ouvrir devant vous. Voilà les hardes que ma bonne maîtresse

m'avoit données. Premièrement voici, dis-je...... Je lui articulai un par un tous les habits & tout le linge dont elle m'avoit fait présent, mêlant mille bénédictions dans mon discours, à cause des bontés qu'elle avoit eues pour moi. Après avoir montré tout ce qu'il y avoit dans le premier paquet, voilà, dis-je, quels étoient les présens de ma bonne maîtresse.

Venons à ceux de mon cher & vertueux maître; ils vous font souvenir du cabinet, n'est-ce pas? Elle se mit à rire en disant : Jamais de ma vie je n'ai vu une fille aussi plaisante que vous; mais continuez. C'est ce que je ferai, dis-je, dès que j'aurai ouvert le paquet : car j'étois alors extrêmement gaie & de bonne humeur, ne soupçonnant pas qu'il y avoit quelqu'un qui m'entendoit. Voici les présens de mon *très-digne* maître, dis-je, en les montrant l'un après l'autre.

Enfin je me tournai vers le troisième paquet. Voici, madame Jervis, le paquet de la pauvre Pamela : il est bien pauvre, en comparaison des deux autres. Premièrement, voici la robe de chambre de toile de coton, que j'avois coutume de porter le matin. Elle ne sera peut-être que trop bonne pour moi, lorsque je serai chez mon père; mais il faut bien que j'aie quelque chose à porter. Voici enfin un jupon piqué de calmande, une paire de bas que j'achetai du colporteur, & mon chapeau de paille

avec ses rubans bleus ; un reste de toile d'Ecosse pour faire quatre chemises, deux pour mon père, & deux pour ma mère, semblables à celle que j'ai actuellement sur moi. Voici quatre autres chemises ; une de cette même toile, une autre qui est encore assez bonne, & deux autres de toile fine, mais si usées qu'elles ne valent pas la peine de les laisser : j'en pourrai faire quelque chose lorsque je serai chez mon père ; & voici deux paires de souliers : j'en ai ôté le galon d'argent, que je brûlerai ; cela pourra me rapporter quelque chose dans le besoin, avec deux ou trois vieilles boucles d'argent que j'ai.

De quoi riez-vous, madame Jervis, ajoutai-je ? vous ressemblez à un jour du mois d'avril ; vous riez & pleurez alternativement. Voici un mouchoir de coton, que j'achetai du colporteur : il devroit y en avoir un autre quelque part ; ah ! le voici, & voilà mes gants neufs ; voici mon jupon de flanelle tout neuf, pareil à celui que j'ai sur moi ; & dans ce petit paquet à part il y a quelques morceaux de toile peinte, & quelques restes de pièces de soie, qui, si j'ai du bonheur & que je trouve de l'ouvrage, pourront servir à faire des paremens & d'autres choses semblables. Et voilà aussi une paire de poches : elles sont trop belles pour moi ; mais je n'en ai point d'autres. Ah ! dis-je, je ne croyois pas avoir tant de bonnes nipes.

Madame

Madame Jervis, ajoutai je, vous avez vu toutes mes richesses; je vais maintenant m'asseoir & vous dire ce que j'ai dessein de faire.

Abrégez donc, ma chère fille, dit-elle; car elle craignoit que je n'en disse trop sur le compte de mon maître, comme elle l'a avoué depuis.

Voici, repris-je, de quoi il s'agit: c'est un cas de conscience, dans lequel il faut suivre les règles de l'équité; & je vous prie, si vous m'aimez, de me laisser agir à ma fantaisie. Je ne saurois avoir aucun droit à ces présens de ma maîtresse, & je ne dois pas par conséquent les emporter; car elle me les a faits en supposant que je porterois ces hardes en la servant, pour faire honneur à son cœur généreux. Mais puisqu'on me chasse, vous comprenez bien que je ne puis pas les porter chez mon père; car je m'attirerois tout le village sur les bras. C'est pourquoi je suis résolue de ne les point emporter.

J'ai moins de droit encore aux présens de mon digne maître; car vous savez à quelle intention il me les a faits. Ils devoient être le prix de mon infamie; & si je les gardois, je crois que je ne prospérerois jamais. Et d'ailleurs, vous savez, madame Jervis, que puisque je refuse de faire l'ouvrage que mon bon maître exige de moi, il n'est pas juste que j'accepte ses gages. Ainsi en honneur, en conscience, & par toutes sortes de raisons, je

n'ai rien à prétendre dans ce second *méchant* paquet.

Mais, continuai-je, viens entre mes bras, mon cher & troisième paquet, compagnon de ma pauvreté, & témoin de ma vertu. Puissé-je ne mériter jamais la moindre des guenilles que tu renfermes, si je viens à perdre cette innocence, dont je me flatte que je ferai toujours ma gloire aussi long tems que je vivrai ! & alors je suis persuadée qu'elle sera aussi ma plus grande consolation à l'heure de la mort, lorsque toutes les richesses & toute la pompe de ce monde s'évanouissent, & ne sont pas d'un plus grand prix que les plus misérables haillons que les moindres mendians puissent porter. Là-dessus j'embrassai tendrement mon troisième paquet.

Madame Jervis, ajoutai-je, (les larmes lui couloient des yeux en m'entendant parler,) j'ai encore un conseil à vous demander, & puis j'ai fait.

Vous vous souvenez des quatre guinées que ma maîtresse avoit dans sa bourse lorsqu'elle mourut, & vous savez que mon maître me les donna avec quelques pièces d'argent. J'ai envoyé ces quatre guinées à mon père, & il les a entamées : si je l'avois voulu, il les auroit complettées afin de les rendre, & il le fera encore si vous croyez que cela soit à propos. Dites-moi, je vous prie, sincèrement votre pensée, par rapport aux trois années

qui ont précédé la mort de ma maîtresse, pensez-vous que je puisse me croire quitte, vu que je n'ai point eu de gages durant tout ce tems-là? Quand je dis *quitte*, je ne prétends pas dire par-là que mes petits services aient pu égaler les bontés que ma maîtresse a eues pour moi; cela est impossible. Mais comme l'éducation qu'elle m'a donnée, & ce qu'elle m'a fait apprendre ne me sera désormais presque d'aucun usage, vu la manière dont les choses ont tourné, de sorte qu'il m'auroit beaucoup mieux valu apprendre à faire de gros ouvrages, puisque c'est à quoi il faut que je me résolve enfin, pourvu que je puisse trouver une condition: (& vous savez qu'une fille en condition est exposée à des tentations si terribles, que la pensée seule m'en fait frémir;) tout cela bien considéré, dis-je, j'entends par être quitte envers elle, que, puisque je rends tout ce qu'elle m'a donné, je puis avoir gagné au moins ma nourriture, par les petits services que je lui ai rendus: car il ne faut plus mettre mon éducation en ligne de compte, puisqu'elle m'est devenue nuisible plutôt qu'utile. Je suis persuadée que ma bonne maîtresse auroit été de ce sentiment, si elle eût vécu. Mais ce n'est pas de quoi il s'agit. Je voudrois vous demander si pendant cette année & plus que j'ai demeuré avec mon maître, je ne puis pas avoir gagné ces quatre guinées, outre ma nourriture, puisque je

ſuis réſolue de lui rendre tous ſes autres préſens ; & ſi je ne puis pas avoir gagné auſſi ces pauvres habits que j'ai ſur le corps, & ce qu'il y a dans mon troiſième paquet. Dites-moi librement votre penſée, ſans que votre affection pour moi vous engage à me favoriſer au-delà de ce qu'exige la juſtice la plus rigoureuſe.

Hélas ! ma chère enfant, dit-elle, vous me rendez preſque incapable de parler. Je vous aſſure que le plus grand affront que vous puiſſiez faire à mon maître, c'eſt de laiſſer ces hardes ici : il faut que vous emportiez tous ces paquets, autrement jamais il ne vous le pardonnera.

C'eſt ce dont je ne me ſoucie guère, madame Jervis, repris-je, tant j'ai été accoutumée depuis peu à me voir grondée & maltraitée par mon maître. Je ne lui ai fait aucun tort ; je prierai toujours dieu pour lui, & je lui ſouhaite toute ſorte de bonheur : mais je ne mérite point tous ces préſens ; je ſais que je ne les mérite point. D'ailleurs, quand même j'emporterois ces hardes, je ne puis point les porter ; de ſorte qu'elles ne me ſeroient d'aucun uſage. Je me confie en la providence divine, & j'eſpère que je ne manquerai jamais du peu qui me ſera néceſſaire pour ne pas mourir de faim ; & c'eſt tout ce que je déſire. Je puis vivre de pain & d'eau, madame Jervis, & être contente. Pour de l'eau, j'en trouverai par-tout ; & ſi je ne puis gagner du

pain, je vivrai comme les oiseaux du ciel, en hiver, du fruit que je trouverai dans les haies, & le reste du tems, de glands, de pommes de terre, de navets, & d'autres choses semblables. Quel besoin aurai-je donc de toutes ces hardes? Tout ce qui m'inquiète, ce sont ces quatre guinées. Je vous prie de me dire si vous croyez que je doive les rendre. Point du tout, ma chère, répondit-elle, vous les avez bien gagnées, ne fût-ce que par cette veste que vous avez brodée. Non, dis-je, je ne crois pas que cela soit suffisant : mais pensez-vous que cette veste, avec le linge & d'autre ouvrage que j'ai fait, vaille ces quatre guinées? Oui, dit-elle, & même plus. Y compris, ajoutai-je, ma nourriture, & ces pauvres hardes que j'ai sur moi, & celles que j'emporte? Considérez cela, madame Jervis. Oui, répondit-elle, oui, chère, étrange fille que vous êtes. Eh bien donc, repris-je, je suis heureuse comme une reine, je suis aussi riche que je souhaite de l'être. Encore une fois donc, que je t'embrasse, mon troisième cher paquet. Je vous prie, madame Jervis, de ne rien dire de tout ceci que je ne sois partie, de peur que mon maître ne soit si en colère que je ne puisse pas m'en aller en paix. Car, sans parler des autres sujets de chagrin que j'ai, mon cœur sera prêt à se fendre lorsqu'il faudra que je me sépare de vous tous.

J'ai encore un sujet sur lequel il faut que je

vous entretienne un moment ; c'eſt la manière dont mon maître m'a traitée dernièrement en préſence de M. Longman. Je vous prie, ma chère Pamela, me dit-elle, montez dans ma chambre, & allez-moi chercher un papier que j'ai laiſſé ſur ma table : il contient quelque choſe que je veux vous montrer. J'y vais dans l'inſtant, lui dis-je : mais je compris bientôt que ce n'étoit-là qu'un prétexte dont elle ſe ſervoit pour m'éloigner un moment, afin de pouvoir parler à mon maître, & recevoir ſes ordres ſur mon ſujet. J'appris enſuite de madame Jervis que mon maître avoit penſé deux ou trois fois ſortir du cabinet pour venir m'embraſſer ; il s'étoit retenu, & ſouhaitoit que je ne ſuſſe pas qu'il avoit été là. Mais je revins ſi vîte, car il n'y avoit point de papier ſur la table, que je vis juſtement le dos de mon maître, qui ſortoit de la chambre verte & entroit dans la chambre voiſine, dont la porte étoit ouverte. J'entrai promptement, & je fermai la porte après moi & la verrouillai. Oh ! madame Jervis, m'écriai-je, quel tour m'avez-vous joué ! Je vois qu'il n'y a perſonne en qui je puiſſe me fier. Je ſuis affligée de tous côtés. Malheureuſe, malheureuſe Pamela, où trouveras-tu une amie, ſi madame Jervis elle-même te trahit ainſi ? Elle me protesta ſi ſolemnellement qu'elle n'avoit eu aucun mauvais deſſein, que je lui pardonnai. Elle me rapporta tout ce que mon maître lui avoit dit ; elle

m'assura qu'il avoit avoué que je l'avois obligé à s'essuyer les yeux deux ou trois fois; elle me dit qu'elle espéroit que cela produiroit un bon effet, & elle me fit ressouvenir que je n'avois rien dit qui ne dût exciter sa compassion plutôt que son ressentiment. Cela me rassura un peu. Mais, hélas! quand serai-je en sûreté hors de cette maison? Jamais pauvre créature n'a été si tourmentée que je l'ai été depuis plusieurs mois. On m'appelle pour descendre, de sorte que je suis obligée d'interrompre cet ennuyeux barbouillage. Qu'arrivera-t-il encore à

Votre triste, mais obéissante PAMELA?

Madame Jervis dit qu'elle est sûre qu'on me donnera le carrosse pour m'en aller chez vous. Quoique cela soit trop honorable pour moi, cela fera voir au moins qu'on ne me chasse pas tout-à-fait honteusement. Le carrosse de voyage est arrivé du comté de Lincoln: je m'imagine que c'est dans celui-là que j'irai; car l'autre est trop magnifique.

LETTRE XXX.

Mes très-chers père & mère,

JE vous écris encore, quoique peut-être je vous apporterai ma lettre moi-même: car je me flatte que je n'aurai rien à écrire, ni le tems de le faire,

lorſque je ſerai chez vous. C'eſt aujourd'hui mercredi, & j'eſpère partir demain de grand matin. J'ai eu de nouvelles épreuves & de nouveaux chagrins, quoique d'une nature un peu différente de ceux que j'ai eus juſqu'ici, mais toujours de la part du même homme.

Hier mon maître m'envoya chercher après qu'il fut revenu de la chaſſe. J'allai le trouver; mais j'étois dans de cruelles angoiſſes; car je m'attendois qu'il tempêteroit, & qu'il ſeroit dans une furieuſe colère contre moi, à cauſe de la liberté avec laquelle j'avois parlé. Je me réſolus donc à tâcher d'appaiſer ſa colère par ma ſoumiſſion. Dès le moment que je le vis, je me jetai à genoux, & lui dis : Je vous conjure, par l'eſpérance que vous avez vous-même d'obtenir le pardon de vos péchés, & pour l'amour de ma chère & bonne maîtreſſe votre mère, qui par ſes dernières paroles m'a recommandée à vos ſoins, de me pardonner mes fautes; & accordez-moi une ſeule grace, la dernière que je vous demanderai, c'eſt que je puiſſe ſortir de chez vous en paix & avec un eſprit tranquille, afin que je puiſſe prendre congé de vos domeſtiques, qui me ſont tous extrêmement chers, d'une manière honorable, & que je ne quitte pas votre maiſon avec un cœur pénétré d'un mortel chagrin.

Il me releva avec plus de bonté qu'il n'avoi

jamais fait, & me dit : Fermez la porte, Pamela, & entrez dans mon cabinet ; je veux avoir une conversation sérieuse avec vous. Comment le puis-je croire, monsieur, lui dis-je en joignant les mains? comment le puis-je? Oh! je vous prie, permettez-moi de me retirer ; je vous en conjure. Par le dieu qui m'a créé, reprit-il, je vous jure que je ne vous ferai aucun mal : fermez la porte de la salle, & entrez dans mon cabinet.

Là-dessus il y entra. C'est l'endroit où il tient sa bibliothèque, & où il a de très-beaux tableaux. Quoiqu'on ne l'appelle qu'un cabinet, c'est pourtant une grande & magnifique chambre, qui donne sur le jardin, où l'on entre par une porte vitrée. Je fermai la porte, comme il me l'ordonnoit ; mais j'étois irrésolue, ne sachant si je devois le suivre dans le cabinet. Ayez quelque confiance en moi, dit-il ; vous le devez après le serment solemnel que je viens de faire. Je le suivis donc en tremblant, & le cœur me battoit terriblement. Je marchois si lentement, qu'il me dit : Venez donc quand on vous le commande. Ah! mon cher monsieur, dis-je, ayez pitié de moi, épargnez-moi. Je vous le promets sur mon salut, reprit-il. Il s'assit dans un fauteuil, & me prit par la main en disant : Ne me soupçonnez d'aucun mauvais dessein, Pamela ; dès ce moment je ne vous regarderai plus comme ma servante, & je souhaite que vous ne

ſoyez pas ingrate pour la bonté que je vais vous témoigner. Cela m'encouragea un peu. Vous avez trop d'eſprit & de bon ſens, continua-t-il, en me tenant les deux mains dans les ſiennes, pour n'avoir pas découvert que, malgré toute ma vanité, je ne ſaurois m'empêcher de vous aimer. Oui, mon aimable fille, regardez-moi, il faut que je vous avoue que je vous aime; & ſi je vous ai traitée durement, c'étoit contre mon inclination, & dans le deſſein de vous obliger, par la crainte, à faire ce que je ſouhaitois. Vous voyez que je le confeſſe ingénuement; & n'allez pas là-deſſus employer contre moi les artifices ſi naturels à votre ſexe.

J'étois dans l'impuiſſance de parler, tant ma confuſion étoit grande; & comme il me crut trop déconcertée pour continuer à parler ſur le même ton, il changea de diſcours. Eh bien, Pamela, dit-il, apprenez-moi dans quel état ſont les affaires de votre père. Je ſais qu'il eſt pauvre; mais eſt-il toujours auſſi pauvre & auſſi honnête-homme que lorſque ma mère vous prit chez elle?

Ce diſcours me remit un peu. Je lui répondis la tête baiſſée: (car je ſentois que mon viſage étoit rouge comme du feu,) Oui, monſieur, toujours auſſi pauvre & auſſi honnête-homme, & c'eſt de quoi je me glorifie. Je ferai quelque choſe pour lui, reprit-il, ſi vous n'y mettez point obſtacle, & je rendrai tous vos parens heureux. Ah! monſieur,

lui dis-je, il eſt plus heureux à préſent qu'il ne pourra jamais l'être, s'il faut que la vertu de ſa fille ſoit le prix de vos faveurs; & je vous conjure de ne me point parler de la ſeule choſe qui me perce le cœur. Je n'ai aucun mauvais deſſein, reprit-il. Oh! ne dites pas cela, monſieur, lui dis-je, ne dites pas cela. Il m'eſt aiſé, dit-il, d'établir votre père, ſans vous faire tort. Si cela ſe peut, monſieur, lui dis-je, apprenez-moi comment, & je m'étudierai à vous témoigner ma reconnoiſſance par tout ce que je pourrai faire ſans riſquer ma vertu. Mais qu'eſt-ce qu'une pauvre fille comme moi peut faire pour vous ſans violer ſes devoirs? Je ſouhaite, reprit-il, que vous demeuriez encore huit ou quinze jours ici, & que vous vous conduiſiez civilement envers moi: je m'abaiſſe juſqu'à vous en prier, & vous verrez que tout réuſſira au-delà de vos eſpérances. Je comprends que vous allez me répondre autrement que je ne ſouhaite, & je commence à être piqué de voir que je ſois obligé de m'abaiſſer juſqu'à vous ſolliciter ainſi. Je vous avouerai cependant que j'ai été charmé de la manière dont vous vous conduiſîtes hier en préſence de M. Longman, lorſque je vous traitai ſi mal, & que vous auriez pu ſi aiſément vous juſtifier. Et quoique je n'aie pas été content de tout ce que vous dîtes hier pendant que j'étois dans le cabinet, cependant vous m'avez forcé à vous ad-

mirer plus que je ne faisois auparavant. Je découvre maintenant plus de mérite en vous, que je n'en ai jamais trouvé en aucune dame de ma connoissance. Tous les domestiques, depuis le premier jusqu'au dernier, vous aiment passionnément, au lieu de vous envier; ils se forment de grandes idées de vous, & ont pour vous un certain respect qui fait voir ce que vous méritez d'être un jour. Mais ce qui a sur-tout achevé de me vaincre, continua-t-il, c'est votre charmante manière d'écrire, si naturelle & si aisée, & ces grands sentimens que vous témoignez dans vos lettres, lesquels sont si fort au-dessus de votre âge & de votre sexe : car j'ai vu de vos lettres plus que vous ne pensez; (cela me surprit,) tout cela joint ensemble fait que je vous aime à l'excès. Et maintenant, Pamela, puisque je m'abaisse jusqu'à faire cet aveu, faites-moi le plaisir de demeurer encore ici huit ou quinze jours, pour me donner le tems de régler certaines affaires, & vous verrez combien vous y trouverez votre compte.

Je tremblai en sentant que mon cœur commençoit à céder. Oh! mon cher monsieur, lui dis-je, épargnez une pauvre fille, qui ne sauroit lever les yeux sur vous, ni presque parler. Mon cœur est prêt à se fendre; pourquoi voudriez-vous me perdre? Faites-moi seulement le plaisir, dit-il, de rester ici encore une quinzaine de jours : j'ordonnerai

à dire l'oraiſon dominicale; car je ne ſavois ce que je faiſois. Je ne veux point de vos chapelets, Pamela, dit-il : il me ſemble que vous devenez une parfaite religieuſe.

Cela ne m'empêcha pas de dire à haute voix, en levant les yeux au ciel : *Ne m'induis point en tentation, mais délivre-moi du malin, ô dieu!* Là-deſſus il me prit entre ſes bras, en diſant: Eh bien, ma chère fille, vous demeurerez donc ici encore quinze jours, & vous verrez ce que je ferai pour vous! Je vais vous laiſſer un moment, & faire un tour dans la chambre voiſine, afin de vous donner le tems de réfléchir, & de vous montrer que je n'ai point de mauvais deſſein. Voilà qui eſt d'aſſez bon augure, penſai-je en moi-même.

Il ſortit donc. Je fus troublée de mille différentes penſées dans un moment. Tantôt je ſongeois qu'il n'y auroit pas grand mal à reſter encore ou huit ou quinze jours, puiſque j'aurois toujours madame Jervis avec moi. Mais, penſai-je enſuite, que ſais-je ce que je ferai capable de faire? J'ai réſiſté à ſa colère; mais peut-être que je me laiſſerai toucher par ſa bonté. Comment y réſiſterai-je? Je me flatte pourtant d'y réſiſter par le ſecours de la même grace divine, en laquelle je me confierai toujours. Mais, dis-je enſuite, que m'a-t-il donc promis? Il mettra mon père & ma mère à leur aiſe : cette penſée me charme; mais il ne faut pas que je m'y

arrête, de peur qu'en l'agréant trop, elle ne cauſe enfin ma ruine. Que peut-il faire pour une pauvre fille comme moi? à quoi ſa grandeur peut-elle s'abaiſſer? Il parle de l'orgueil que ſa condition lui inſpire, & de la vanité de ſon cœur. Il faut que la tête lui ait tourné, ou qu'il ait quelque mauvais deſſein, ſans quoi il ne m'auroit pas parlé comme il a fait. Il ne peut avoir d'autre but que celui de me ſéduire : il ne m'a rien promis; mais je verrai ce qu'il fera, ſi je veux reſter encore quinze jours. Ce tems n'eſt pas long, penſai-je en moi-même, & je verrai au bout de quelques jours comment il ſe conduira envers moi. Mais d'un autre côté, quand je réfléchis ſur la diſtance extrême qu'il y a entre lui & moi, je ne vois rien à eſpérer : & maintenant qu'il m'a fait une déclaration d'amour, comme il l'appelle, dans toutes les formes, il voudra ſans doute m'entretenir ſur ce ſujet plus ouvertement qu'il n'a encore fait, & je ſerai peut-être moins capable de lui réſiſter. Et d'ailleurs, s'il n'avoit que des vues honnêtes, pourquoi ne m'auroit-il pas parlé en préſence de madame Jervis? Là-deſſus l'odieux, l'affreux cabinet ſe préſenta à mon eſprit; je me rappelai le danger que j'avois couru, & avec combien de peine j'y avois échappé. Je conſidérai qu'il lui ſeroit facile d'éloigner une autre fois madame Jervis & toutes les ſervantes, de ſorte qu'il pourroit achever ma ruine en beau-

coup moins de tems qu'il ne m'en demandoit à rester chez lui. Je me déterminai donc à m'en aller, à confier tout à la providence, & à ne point compter sur mes propres forces. Quelle reconnoissance ne dois-je pas à dieu, pour m'avoir inspiré cette résolution, comme vous l'allez voir!

Justement comme j'en étois à cet endroit de ma lettre, Jean m'a envoyé dire qu'il alloit partir dans le moment pour vos quartiers; c'est pourquoi je vous envoie par lui ce que j'ai déja écrit, & j'espère que demain au soir je vous demanderai votre bénédiction dans votre pauvre, mais heureuse demeure, & que je vous dirai le reste de bouche. En attendant, je suis & serai toujours

Votre très-obéissante fille.

LETTRE XXXI.

Mes très-chers père & mère,

JE continue encore à vous écrire, quoique j'apporterai sans doute ceci avec moi; mais je serai chez vous, afin de me souvenir toujours de quels dangers la providence m'a délivrée.

Je vous ai dit la résolution que je pris; heureuse résolution, comme j'ai toutes les raisons du monde de le croire! Mon maître rentra bientôt; & avec un regard plein de bonté: Je ne doute point

point, Pamela, me dit-il, que vous ne restiez encore quinze jours pour m'obliger. Je ne savois quels termes employer pour le refuser, sans lui faire jeter feu & flammes. Pardonnez, monsieur, lui dis-je, pardonnez à votre pauvre & affligée servante : il est impossible que je mérite de votre part aucune faveur qui soit compatible avec ma vertu ; & je vous supplie de me permettre de m'en aller chez mes pauvres parens. Ah ! dit-il, tu es la plus grande sotte que je connoisse. Je te dis que je verrai ton père ; je l'enverrai chercher demain dans mon carrosse de voyage, si tu veux, & je lui apprendrai ce que j'ai dessein de faire pour lui & pour toi. M'est-il permis, monsieur, lui dis-je, de vous demander ce que cela peut être ? Vu les grands biens que vous avez, vous pouvez aisément le rendre heureux, & peut-être vous seroit-il de quelque utilité, d'une manière ou d'autre : mais quel prix faut-il que je paye pour tout cela ? Vous serez aussi heureuse que vous le pouvez souhaiter, répondit-il, je vous le promets. Je vous donne dès-à-présent cette bourse, où il y a cinquante guinées : j'en donnerai tous les ans autant à votre père, & je lui trouverai quelque emploi qui sera à son gré, & par lequel il en pourra gagner tous les ans autant, & même davantage. Je vous aurois donné une plus grosse somme pour lui ; mais peut-être que vous m'auriez soupçonné de quelque mauvais

deſſein. Oh! monſieur, lui dis-je, reprenez vos guinées, je n'en veux pas toucher une ſeule, & je ſuis sûre que mon père ne les acceptera pas non plus, juſqu'à ce qu'il ſache ce qu'il faudra qu'il faſſe pour les mériter, & ſur-tout ce que je deviendrai. Eh bien donc, Pamela, dit-il, ſuppoſé que je trouve un honnête-homme, qui ait un bon emploi, & qui vous faſſe demoiſelle le reſte de vos jours, l'épouſerez-vous? Je ne déſire point me marier, monſieur, lui dis-je; car alors je commençai à pénétrer ſon noir deſſein. Mais comme je me voyois dans ſa puiſſance, je crus devoir diſſimuler un peu. Vous êtes ſi jolie, reprit-il, que quelque part que vous alliez, vous ne ſerez jamais hors de danger: il y aura toujours quelqu'un qui tendra des pièges à votre vertu; & je croirois mal répondre à l'exhortation de ma mère, qui, en mourant, m'a prié de prendre ſoin de vous, ſi je ne vous trouvois pas un mari qui puiſſe protéger votre innocence & votre vertu; & j'ai jeté les yeux ſur un très-digne homme.

O l'infame & le perfide, dis-je en moi-même! quel puiſſant inſtrument n'eſt-il pas dans la main de Lucifer, pour cauſer la perte d'une pauvre innocente? Je diſſimulai pourtant encore; car je craignois & lui, & le lieu où j'étois. A qui avez-vous penſé, monſieur, lui dis-je? Au jeune M. Williams, répondit-il, qui eſt mon chapelain dans le

comté de Lincoln ; il vous rendra heureuſe. Sait-il, monſieur, repris-je, le deſſein que vous avez ? Non, ma fille, répondit-il ; (& il me baiſa malgré moi ; car ſon haleine me paroiſſoit alors un vrai poiſon) mais le beſoin qu'il a de ma faveur, votre beauté & votre mérite, feront qu'il acceptera avec tout le plaiſir du monde la grace que je veux bien lui faire. Eh bien donc, monſieur, lui dis-je, il y a encore aſſez de tems pour réfléchir là-deſſus, & cela ne ſauroit m'empêcher de m'en aller chez mon père. Quand je reſterois encore quinze jours, qu'eſt-ce que cela produiroit par rapport à votre deſſein ? Vos ſoins & votre bonté peuvent me trouver chez mon père, auſſi bien qu'ici ; & je veux bien que M. Williams & toute la terre ſachent que je n'ai point honte de la pauvreté de mes parens.

Il voulut me baiſer encore ; mais je lui dis : S'il faut, monſieur, que je ſonge à M. Williams, ou à quelqu'autre, je vous prie de ne point prendre ces libertés avec moi : cela n'eſt pas décent. Eh bien, reprit-il, vous reſterez donc ici encore quinze jours, & durant ce tems-là je ferai venir M. Williams & votre père : car je veux que le mariage ſe conclue chez moi ; lorſque tout ſera réglé, vous le ſolemniſerez quand vous jugerez à propos. En attendant, prenez toujours ces cinquante guinées, & envoyez-les à votre père, comme un gage de ma faveur ;

& je vous rendrai tous heureux. Monſieur, lui dis-je, donnez-moi deux heures pour réfléchir là-deſſus. Deux heures, reprit-il! je ſerai ſorti dans moins d'une heure, & je voudrois ſavoir votre réſolution avant cela : je voudrois auſſi que vous écriviſſiez à votre père la propoſition que je vous ai faite ; Jean portera votre lettre avec les cinquante guinées au bon-homme, ſi vous y conſentez. Monſieur, lui dis-je, je vous ferai ſavoir ma réſolution dans une heure. Faites, reprit-il ; & après m'avoir donné encore un baiſer, il me laiſſa aller.

Oh! que je fus charmée, lorſque je me fus retirée d'entre ſes pattes! Je vous écris ceci, afin que vous puiſſiez ſavoir ſur quel pied ſont les choſes. Je ſuis réſolue de m'en aller, s'il m'eſt poſſible. Le lâche, le méchant, le traître qu'il eſt!

Ah! quel piège étoit dreſſé à votre pauvre Pamela! Je tremble quand j'y penſe. Quelle ſuite de crimes ne me préparoit-on pas pour tout le reſte de ma malheureuſe vie! Il vouloit d'abord, comme vous le comprendrez par cette lettre, me faire croire qu'il avoit de grandes vues pour moi. Et je m'imagine que la penſée de M. Williams ne lui vint dans l'eſprit qu'après qu'il fut ſorti de ſon cabinet, pour ſonger, en ſe promenant dans la chambre voiſine, comment il pourroit me tromper plus ſûrement. Mais ſes artifices étoient déſormais trop groſſiers, pour n'être pas apperçus.

Je me retirai dans ma chambre, & la première chose que je fis, fut de lui écrire : car je crus qu'il valoit mieux pour moi que je ne le visse plus, si je pouvois l'éviter. Je mis mon billet sous la porte de sa chambre, après l'avoir copié. Voici ce que je lui écrivis.

« Monsieur mon très-honoré maître,

» La proposition que vous venez de me faire, » me persuade de plus en plus qu'il n'est pas à » propos que je demeure plus long-tems chez » vous, mais qu'il faut que je m'en aille chez mon » père, ne fût-ce que pour lui demander conseil » au sujet de M. Williams. Je suis si résolue de » m'en aller, que rien ne pourra me faire changer » de résolution. Ainsi, monsieur, en vous remer» ciant très-humblement de toutes vos bontés, je » partirai demain de grand matin. Madame Jervis » dit que vous voulez me faire l'honneur de me » prêter votre carrosse : mais cela ne sera pas né» cessaire ; car je crois que je pourrai louer la chaise » du fermier Nichols. Je me flatte que vous ne » prendrez pas ceci en mauvaise part. Je suis & se» rai toujours,

» Votre très-humble & très-obéissante servante.

» Pour ce qui est, monsieur, des cinquante » guinées, je suis sûre que mon père ne me le par» donneroit jamais, si je les acceptois, jusqu'à ce

» qu'il sache comment je puis les mériter ; ce qu'il
» est impossible que je fasse ».

Il vient de m'envoyer dire dans ce moment par madame Jervis que, puisque je suis résolue de m'en aller, il ne m'en empêchera pas, & que le carrosse sera prêt ; mais que je ne m'en trouverai que plus mal, parce qu'il ne s'embarrassera plus de moi tant qu'il vivra. Je ne m'en soucie point, pourvu que je sorte de chez lui : seulement, j'aurois été bien aise, si j'avois pu, mes chers père & mère, vous rendre heureux en conservant mon innocence.

Je ne saurois m'imaginer pourquoi Jean, qui, à ce que je croyois, étoit parti avec ma dernière, ne s'en va qu'à présent. Il vient de m'envoyer demander si j'ai quelqu'autre chose à vous faire tenir Je finirai donc cette lettre, afin de vous l'envoyer avec la précédente.

Je me prépare à présent pour mon voyage, & je vais prendre congé de tous les domestiques. Je n'ai pas le tems d'écrire davantage : je vous dirai le reste de bouche, lorsque je serai si heureuse que d'être chez vous. Je suis

Votre très-obéissante fille.

J'ajouterai seulement que mon maître vient de m'envoyer cinq guinées par madame Jervis. Ce présent me rend fort riche : car comme c'est ma-

dame Jervis qui me l'a apporté, j'ai cru pouvoir l'accepter. Il dit qu'il ne me veut point voir, & que je pourrai partir dès le matin, aussi-tôt que je voudrai. C'est le cocher qui est venu du comté de Lincoln, qui doit me conduire. Mais mon maître est si en colère, qu'il ne veut pas permettre qu'aucun des domestiques me conduise jusqu'au carrosse, ni même jusqu'à la grande cour. Je ne saurois qu'y faire; mais cela ne lui fait-il pas plus de tort qu'à moi?

Jean attend ma lettre. Je voulois vous l'apporter avec l'autre; mais il dit qu'il l'a mise parmi d'autres paquets, & qu'il peut aussi bien vous les porter toutes deux.

Ce Jean est un bon & honnête garçon: je lui ai beaucoup d'obligation; & maintenant que je suis si riche, je lui offrirois une guinée, si je croyois qu'il voulût l'accepter. Je n'entends point parler des hardes de ma maîtresse, ni de celles que mon maître m'avoit données; car j'avois dit à madame Jervis que je ne voulois point les emporter. Mais je juge par deux ou trois mots qui lui sont échappés, qu'on me les enverra. Si cela est, ciel! quelle riche Pamela vous aurez chez vous! Mais comme je ne puis pas les porter, je ne me soucie guère qu'on me les envoie ou non. Si on le fait, je les vendrai à mesure que j'en trouverai l'occasion, afin d'avoir quelqu'argent. Mais finis-

fons ; car j'ai prodigieufement d'affaires avant que de partir.

Il faut remarquer ici que les épreuves de la belle Pamela n'étoient pas finies alors : les plus rudes étoient encore à venir, précifément lorfqu'elle fe croyoit entièrement délivrée, & qu'elle fe flattoit qu'elle alloit retourner chez fon père : car fon maître trouvant que rien ne pouvoit vaincre la vertu de cette aimable fille, & ayant inutilement tâché de furmonter la paffion qu'il avoit pour elle, forma une réfolution affez étrange. Ce fut de l'envoyer dans la maifon qu'il avoit proche Lincoln, dans l'efpérance que l'efclavage où il fe propofoit de la tenir, la forceroit enfin à fe rendre. Pour cet effet, il fit venir du comté de Lincoln un cocher qu'il y tenoit, n'ofant pas fe fier à fon cocher ordinaire, qui, comme tous fes autres domeftiques, avoit beaucoup d'amitié pour Pamela. Il donna fecrètement fes ordres à ce cocher venu de Lincoln ; & fous prétexte de témoigner à Pamela le reffentiment qu'il avoit de la manière dont elle s'étoit conduite envers lui, il défendit à tous fes domeftiques de l'accompagner. Dès qu'elle fut montée en carroffe, le cocher la conduifit pendant cinq milles dans la route qui menoit chez fon père ; mais enfuite il tourna bride, & prit le chemin de Lincoln.

Il faut ſavoir auſſi que le meſſager ſi officieux, qui portoit les lettres de Pamela à ſon père, & qui faiſoit ſemblant d'avoir ſi ſouvent occaſion d'aller en ces quartiers-là, la trahiſſoit par ordre de ſon maître, à qui il donnoit toutes ſes lettres. Le maître les liſoit toujours, avant que de les envoyer à ſon père : par ce moyen, il découvroit tout ce qu'elle écrivoit, comme il le lui inſinue lui-même, ainſi qu'on l'a vu ci-deſſus; de ſorte que cette pauvre fille ſe trouvoit aſſiégée de tous côtés. On verra par la ſuite de cette hiſtoire de quels lâches artifices des hommes entreprenans peuvent ſe ſervir pour arriver à leur but tout criminel qu'il eſt, & combien le beau ſexe doit être ſur ſes gardes contr'eux, principalement lorſque les richeſſes & le pouvoir conſpirent enſemble contre l'innocence & la pauvreté.

Il faut ajouter encore quelque choſe afin que l'on comprenne mieux la ſuite de ces lettres. Le maître de Pamela jugea à propos de ne point envoyer à ſon père ſes trois dernières lettres, dans leſquelles elle lui raconte comment ſon maître ſe cacha dans le cabinet, afin d'être témoin du partage qu'elle vouloit faire de ſes hardes, & où elle parle des inſtances qu'il fit pour l'engager à reſter encore quinze jours chez lui, & de la propoſition qu'il lui fit d'épouſer ſon chapelain. Au lieu donc d'envoyer les lettres de Pamela à ſon père, il lui en écrivit lui-même une en ces termes :

« Maître ANDREWS,

» Vous ferez fans doute furpris de recevoir une
» lettre de moi; mais je crois devoir vous apprendre
» que j'ai découvert qu'il y a entre vous & votre
» fille un étrange commerce de lettres, dans lequel
» on n'a guère ménagé mon honneur ni ma répu-
» tation. Il me femble que vous n'auriez pas dû
» encourager votre fille à écrire de cette manière,
» jufqu'à ce que vous fuffiez bien affuré que ces
» médifances, qu'elle répand fi abondamment
» contre moi, font bien fondées. Il y a peut-être
» quelque chofe de vrai dans ce qu'elle vous a écrit
» de tems à autre : mais croyez-moi, malgré toute
» fa prétendue fimplicité & fon innocence affectée,
» je n'ai jamais vu de ma vie une fille d'un efprit fi
» romanefque. En un mot, la tête lui a tourné par
» la lecture des romans & d'autres livres fem-
» blables, à quoi elle s'eft livrée toute entière
» depuis la mort de fa bonne maîtreffe : elle fe
» donne des airs, comme fi elle étoit un modèle
» de perfection, & elle s'imagine que tout le monde
» lui en veut.

» Ne prenez pourtant pas mal ma penfée. Je
» crois votre fille très-honnête & très-vertueufe :
» mais j'ai découvert auffi qu'elle avoit une efpèce
» de correfpondance ou d'intrigue avec un jeune
» eccléfiaftique, à qui je me propofe de donner un

» bénéfice avec le tems, mais qui n'a encore aucun » établissement, & ne vit que de ce que je veux » bien lui accorder. Jugez quelles en seroient les » conséquences, si ces jeunes gens qui n'ont aucun » bien, venoient à se marier, & à avoir une nom- » breuse famille sans un morceau de pain pour » l'entretenir.

» Pour moi, j'ai tant d'amitié pour l'un & pour » l'autre, que je veux tâcher de prévenir ce malheur » si je puis : c'est pourquoi j'ai éloigné votre fille de » son amant pour un tems, dans l'espérance qu'ils » viendront tous deux à reconnoître leur folie. Ne » soyez donc pas surpris de ne pas voir arriver votre » fille aussi-tôt que vous vous y étiez attendu.

» Cependant je vous donne ma parole d'honneur, » qu'elle sera en sûreté, & qu'on n'entreprendra » rien contre sa vertu. Je me flatte que vous ne me » soupçonnerez d'aucun mauvais dessein, malgré » tout ce qu'elle s'est donné les airs de vous écrire » au sujet de mon petit badinage, & des libertés » innocentes que je puis avoir prises avec elle, & » qui sont si ordinaires parmi de jeunes gens des » deux sexes, qui ont été élevés ensemble, & qui » se connoissent depuis long-tems ; car je vous assure » que l'orgueil n'est pas mon vice.

» Comme elle est toujours occupée à écrire des » lettres, je compte qu'elle vous aura appris son » intrigue avec le jeune ecclésiastique : je ne sais si

» vous l'approuvez ou non. Mais maintenant qu'elle » sera absente de lui pour quelque tems, (car je » sais qu'il l'auroit suivie jusques dans votre village, » si elle étoit retournée chez vous, & peut-être » qu'ils se seroient rendus tous deux malheureux » pour toujours en s'épousant) je ne doute point » que je n'engage le jeune homme à ouvrir les » yeux sur ses propres intérêts, & à ne se pas » marier qu'il n'ait de quoi entretenir une femme : » quand cela sera, qu'ils se marient ensemble, » s'ils le jugent à propos, je ne m'y opposerai » point.

» Je n'attends d'autre réponse de vous, si ce » n'est que vous ayez bonne opinion de moi, & que » vous vous reposiez sur ma parole d'honneur. Je » suis,

» Votre bon ami.

» *P. S.* J'ai découvert que mon valet Jean a » été le porteur de ces lettres, dans lesquelles on » s'est donné tant de libertés sur mon sujet; je lui » donnerai dans peu des marques de mon ressenti- » ment. C'est une chose bien fâcheuse qu'un homme » de ma réputation soit traité d'une manière si » indécente par ses propres domestiques ».

On conçoit aisément dans quelle inquiétude la lecture de cette lettre jeta le bon vieillard, sur-tout venant d'un gentilhomme de si grande considéra-

tion. Il ne sçavoit quel parti prendre ; il ne doutoit nullement de l'innocence de sa pauvre fille, & il se persuadoit qu'on avoit quelque mauvais dessein contr'elle. Tantôt il se flattoit qu'il n'en étoit rien, & il étoit assez disposé à croire que l'intrigue dont on lui parloit étoit réelle ; car il n'avoit pas reçu les dernières lettres de sa fille, qui auroient éclairci tout.

Il se résolut enfin, pour tranquilliser son esprit & celui de sa femme, d'aller chez le gentilhomme ; & après avoir prié sa femme de faire ses excuses au fermier qui l'employoit, il partit le même jour, quoiqu'il fût fort tard, & ayant marché toute la nuit, il se trouva dès la pointe du jour à la porte du gentilhomme, avant que personne fût levé. Il s'assit pour se reposer, en attendant que quelqu'un parût.

Les premiers qu'il [illegible] alloient abreuver [illegible] d'un ton si [illegible] qu'ils [illegible] Pamela [illegible] du chem[illegible] bon [illegible]

le pauvre homme ; je n'ai rien à demander à votre maître que ma Pamela. O mon cher enfant ! mon cher enfant !

Que je meure, dit l'un d'eux, si ce n'est pas-là le père de mademoiselle Pamela. En vérité, en vérité, je le suis, s'écria-t-il en levant les mains au ciel, & en versant un torrent de larmes. Où est mon enfant ? où est ma Pamela ? Comment, où est Pamela, dit l'un de ces valets ? elle est retournée chez vous : depuis quand êtes-vous parti ? Je ne suis parti qu'hier au soir, répondit-il, & j'ai marché toute la nuit. Monsieur est-il au logis, ou n'y est-il pas ? Il y est, lui dit-on ; mais il n'est pas encore levé. Dieu en soit béni, dieu en soit béni mille fois, s'écria-t-il ; je me flatte donc qu'il me sera permis de lui parler bientôt. Les palefreniers le prièrent d'entrer dans l'écurie pour se reposer ; ce qu'il fit, & il fut s'asseoir sur l'escalier, en s'essuyant les yeux, mais en soupirant si tristement, qu'il faisoit pitié à tous ceux qui étoient-là.

Dès que les domestiques furent levés, le bruit se répandit dans toute la maison que le père de Pamela étoit venu demander de ses nouvelles. Les servantes vouloient le faire entrer dans la cuisine ; mais madame Jervis ayant appris son arrivée, se leva à la hâte, & descendit dans la salle-basse où elle le fit venir.

Il lui raconta le sujet de sa tristesse, & lui lut la

lettre qu'il avoit reçue. Elle pleura amèrement, & voulut cependant tâcher de lui cacher son inquiétude. Je ne saurois, dit-elle, m'empêcher de pleurer en voyant l'affliction où vous êtes ; je me flatte pourtant que vous n'en avez point de sujet. Mais prenez garde, je vous prie, que personne ne voye cette lettre. Je suis persuadée que votre fille est en sûreté.

Je vois pourtant, madame, dit-il, que vous n'avez point de ses nouvelles, & que vous ne savez pas ce qu'elle est devenue. Si l'on n'avoit que de bons desseins, il est impossible qu'une aussi vertueuse dame comme vous n'en fût pas quelque chose : & vous pensiez sans doute qu'elle étoit chez moi.

Mon maître, dit-elle, n'informe pas toujours ses domestiques de tous ses desseins Mais vous ne devez point le soupçonner, puisqu'il vous a donné sa parole d'honneur, & vous voyez qu'il ne sauroit avoir aucun mauvais dessein, puisqu'il n'a pas bougé d'ici, & qu'il ne parle pas même d'en sortir. Ah ! s'écria-t-il, c'est-là ce qui me rassure un peu ; mais aussi c'est tout. Mais, ajouta-t-il ;... Il alloit continuer lorsque le gentilhomme ayant appris qu'il étoit venu, descendit en robe de chambre & en pantoufles dans la salle où madame Jervis & étoient.

Qu'y a-t-il, maître Andrews,

Oh ! ma fille, s'écria le bon vieillard, rendez-moi ma fille, je vous en conjure, monſieur. Comment ! dit le gentilhomme, je croyois vous avoir tranquilliſé ſur ſon ſujet. N'avez-vous pas reçu une lettre que je vous ai envoyée, écrite de ma propre main ? Oui, oui, répondit-il, je l'ai reçue, & c'eſt ce qui m'amène ici, j'ai marché toute la nuit. Pauvre homme ! reprit l'autre avec une compaſſion apparente, j'en ſuis véritablement fâché. Votre fille a cauſé un bruit étrange chez moi : mais ſi j'avois cru que vous euſſiez pris ſi fort à cœur ce que j'ai fait, je lui aurois permis d'aller chez vous : mon deſſein n'étoit pourtant que de lui rendre ſervice, & à vous auſſi. Elle eſt tout à fait en sûreté, maître Andrews, je vous le déclare ſur mon honneur ; je ne voudrois pas pour tous les biens du monde lui faire le moindre outrage. Croyez-vous que je le vouluſſe, madame Jervis ? Je me flatte que non, monſieur, répondit-elle. *Vous vous flattez que non !* dit le bon vieillard ; & moi auſſi. Mais, monſieur, ajouta-t-il, rendez-moi mon enfant, c'eſt tout ce que je demande, & j'aurai ſoin qu'aucun eccléſiaſtique n'approche d'elle.

Londres eſt bien loin d'ici, reprit le gentilhomme, & je ne ſaurois envoyer chercher votre fille ſur le champ. Quoi donc, dit Andrews ! avez-vous envoyé ma pauvre Pamela à Londres ? Je ne voudrois pas qu'on le divulguât, répondit M. B.... mais

mais je vous déclare ſur mon honneur, qu'elle eſt en parfaite sûreté & très-contente; dans peu de tems elle vous le fera ſavoir elle-même par une lettre. Je vous aſſure qu'elle eſt chez des gens d'honneur: c'eſt chez un évêque; elle ſervira ſa femme juſqu'à ce que cette affaire dont je vous ai parlé ſoit finie.

Oh! comment ſaurai-je que cela eſt vrai, s'écria-t-il? Quoi! reprit le gentilhomme en faiſant ſemblant d'être en colère, doutez-vous de ma véracité? Penſez-vous que je puiſſe avoir quelque deſſein contre votre fille? Et ſi j'en avois, croyez-vous que je vouluſſe m'y prendre de cette manière pour arriver à mon but? Vous ne ſongez pas, mon ami, à qui vous parlez. Oh! mon cher monſieur, dit le vieillard, je vous demande pardon; mais conſidérez qu'il s'agit de ma chère fille. Dites-moi ſeulement chez quel évêque elle eſt; & j'irai à Londres pieds nuds pour voir mon enfant, & alors je ſerai content.

Je penſe, maître Andrews, dit M. B.... que tu as lu des romans auſſi bien que ta fille, & ils t'ont renverſé la cervelle. Ne puis-je pas en être cru ſur ma parole? Je vous dis encore une fois, que je ne voudrois pas faire le moindre tort à votre fille? Quelle apparence y a-t-il? Je vous prie, mon ami, conſidérez un peu qui je ſuis. Et ſi vous ne voulez pas me croire, qu'eſt-il beſoin de diſputer plus long-tems? Ah! mon cher monſieur, dit Andrews,

pardonnez-moi mon importunité; mais quel mal y auroit-il à me dire chez quel évêque elle est, & où il demeure? Quoi donc! reprit le gentilhomme, vous voudriez donc aller embarrasser sa grandeur de vos ridicules frayeurs, & de vos contes impertinens? Serez-vous satisfait si votre fille vous écrit au bout d'une semaine, ou même plutôt encore, pourvu qu'elle ne soit pas paresseuse, & qu'elle vous assure que tout va bien, & qu'elle est hors de danger? Cela seroit au moins, répondit le bon homme, une consolation pour moi. Eh bien, reprit M. B.... je ne saurois être responsable de sa paresse, si elle ne vous écrit point; mais elle vous enverra une lettre à vous, madame Jervis; je ne souhaite pas de voir ce qu'elle vous écrira; je n'ai déjà eu que trop d'embarras & de chagrin à son occasion; & ne manquez pas d'envoyer sa lettre par un exprès à maître Andrews, dès le moment que vous l'aurez reçue. Je n'y manquerai pas, monsieur, dit-elle. Je vous rends graces, mon cher monsieur, reprit le vieillard: il faudra donc que j'attende avec toute la patience qui me sera possible pendant une semaine, qui me paroîtra une année entière!

Je vous assure, dit le gentilhomme, que ce sera sa propre faute, si elle ne vous écrit pas: car je lui ai ordonné expressément de le faire, ne fût-ce que pour l'amour de ma propre réputation: & je vous

pouvez [illegible]
vous [illegible]
qui vous [illegible]
bon homme [illegible]
cœur, [illegible]
pas de [illegible]
tionné [illegible]
ce bon homme [illegible] &
qu'on ne fasse [illegible]
commanda [illegible]
vieillard pour différer son voyage, & [illegible]
qu'il pouvoit demeurer, s'il vouloit, [illegible]
la lettre fût arrivée ; & qu'il [illegible]
témoin des bonnes intentions de son maître, qu'il ne
sortiroit pas de chez lui de quelque tems.

Le bon homme dîna avec madame Jervis, ayant l'esprit un peu plus tranquille que lorsqu'il étoit parti de chez lui, dans l'espérance de recevoir dans peu de jours des nouvelles de sa chère fille. Et après avoir accepté le présent de M. B.... il s'en retourna chez lui, résolu de prendre patience pour quelque tems.

Cependant madame Jervis & tous les domestiques étoient dans une très-grande affliction du tour qu'on avoit joué à la pauvre Pamela. Elle & le maître-d'hôtel en parlerent à M. B.... dans les termes les plus touchans qu'ils oserent employer; mais ils furent obligés de se contenter

générales qu'il leur donna de la pureté de ses intentions. Madame Jervis n'y ajouta pourtant pas beaucoup de foi, à cause de ce prétendu commerce de Pamela avec le jeune eccléfiaftique dont il parloit dans fa lettre à Andrews, & qu'elle favoit être entièrement faux, quoiqu'elle n'osât pas le dire.

La femaine après que Pamela fut partie, fes amis furent un peu tranquillifés fur fon fujet par une lettre qu'un inconnu apporta, qui étoit adreffée à madame Jervis. On verra dans la fuite de cette hiftoire comment Pamela fut engagée à écrire cette lettre, qui étoit en ces termes:

Ma chère madame Jervis,

« J'ai été *vilainement trompée*, & au lieu d'être » conduite chez mon cher père, *Robert* m'a menée » dans un endroit qu'on ne me permet pas de » nommer. Cependant *à tout prendre*, on ne me » traite pas durement à préfent. Je vous écris ceci » pour vous prier de faire favoir à mon père & à » ma mère (qui fans doute doivent être prefque » morts de chagrin) que je me porte bien, & que » je fuis & ferai toujours, par la grace de dieu, leur » très-obéiffante & vertueufe fille, comme je fuis.

» Votre très-obligée fervante,

» PAMELA ANDREWS.

» Il ne m'est permis ni de dater ma lettre, [illegible]
» nommer l'endroit d'où je l'écris. [illegible]
» *tems que ma pauvreté* [illegible]
» *charge, puisqu'elle est cause de toutes* [illegible]
» *& de toutes les frayeurs que j'ai eues.* [illegible]
» *assure de mon amitié, aussi bien que tous les*
» *autres domestiques. Adieu, adieu; mais priez*
» *dieu pour la pauvre* PAMELA ».

On fit voir cette lettre à tous les domestiques; & quoiqu'elle ne fût pas capable de dissiper toutes leurs appréhensions, elle les rassura pourtant un peu. M. B.... lui-même fit semblant d'ignorer par quelle voie cette lettre avoit été apportée. Madame Jervis l'envoya d'abord aux bonnes gens, qui, à la première vue, soupçonnèrent que ce n'étoit pas l'écriture de leur fille, & que la lettre étoit supposée. Mais s'étant bientôt convaincus du contraire, ils se tranquillisèrent un peu, en apprenant que leur chère fille étoit encore en vie & se portoit bien. Ils demandèrent conseil à tous leurs amis pour savoir ce qu'il y auroit à faire dans un cas si particulier. Mais comme personne ne savoit que leur conseiller, sur-tout puisqu'il s'agissoit d'un gentilhomme aussi riche & aussi entreprenant que M. B..., & craignant que, s'ils faisoient du bruit, cela ne fît qu'empirer la condition de leur fille, (car sa lettre leur faisoit assez comprendre qu'elle

n'étoit point chez un évêque, comme on avoit voulu le leur faire accroire, ce qui les fit douter de tout ce qu'on leur avoit dit ſur ſon ſujet,) ils s'appliquèrent à prier dieu pour leur pauvre fille, & à lui demander qu'il voulût bien faire finir heureuſement cette triſte affaire qui les mettoit preſqu'au déſeſpoir.

Nous les laiſſerons occupés à la prière, pour reprendre l'hiſtoire de Pamela, qu'elle a écrite en forme de journal, pour s'amuſer dans ſa ſolitude, dans l'eſpérance qu'il ſe préſenteroit quelqu'occaſion de l'envoyer à ſes parens: & auſſi, ſelon les vues qu'elle ſe propoſoit dans toutes ſes lettres, afin qu'elle pût dans la ſuite réfléchir avec reconnoiſſance ſur les dangers dont elle avoit échappé, lorſque ſes malheurs ſeroient finis, ce qu'elle eſpéroit qui arriveroit bientôt: alors elle ſe prometroit d'examiner avec ſoin la conduite qu'elle avoit tenue dans ces dangers, afin de s'en réjouir, ſi elle la trouvoit conforme aux règles de la vertu, ou de la condamner & de s'en repentir, ſi elle trouvoit qu'elle eût manqué en quelque choſe.



LETTRE XXXII.

O mes très-chers père & mère,

QUE je vous écrive, & que je déplore mon triste sort, quoique je n'aie aucune espérance de pouvoir vous faire tenir ma lettre. Tout ce que je puis faire maintenant, c'est d'écrire, de pleurer, de craindre, & de prier dieu. Mais que puis-je espérer, puisque je semble être condamnée à devenir la victime d'un méchant & cruel infracteur de toutes les loix divines & humaines? O dieu des miséricordes! pardonne-moi la défiance & le désespoir où je suis : ne permets pas que je pèche contre toi; car tu connois ce qui est le plus utile pour ta pauvre servante. Mais puisque tu ne souffres pas que tes créatures soient tentées au-delà de ce qu'elles peuvent supporter, je me résignerai à ta volonté. Je me flatte encore, quelque désespéré que mon état paroisse, que, puisque je ne me suis pas exposée moi-même à ces épreuves, puisqu'elles ne sont pas l'effet de ma présomption ni de ma vanité, dieu me fera la grace de les surmonter, & m'en délivrera lorsqu'il le jugera à propos.

C'est ainsi que je prie dieu, mais d'une ma-

nière bien imparfaite, les craintes & les alarmes où je ſuis me faiſant preſque perdre l'eſprit. O mes chers parens! joignez vos prières aux miennes. Mais hélas! comment puis-je vous faire connoître la terrible ſituation de votre pauvre fille? L'infortunée Pamela peut être perdue, (ce qu'à dieu ne plaiſe; puiſſé-je plutôt perdre la vie!) avant que vous ayez appris ſon malheureux ſort.

O la méchanceté, les ſtratagêmes, les artifices ſans exemples, de ceux qui s'arrogent le titre de gentilshommes, & qui renverſent les deſſeins de la providence, en employant à leur propre perte & à la ruine de l'innocence qu'ils oppriment, les biens qui leur avoient été accordés dans de toutes autres vues!

Je veux vous écrire tout ce qui m'eſt arrivé: mais comment recevrez-vous mes lettres? car je n'ai plus Jean, cet honnête-homme, pour vous les porter; & il y a apparence qu'on m'obſervera fort étroitement, juſqu'à ce que mon cruel maître ait trouvé le moyen d'exécuter ſes criminels deſſeins à ma ruine. J'écrirai pourtant tous les jours ce qui m'arrivera, dans l'eſpérance de trouver quelque voie pour vous faire tenir ces triſtes lettres. Cependant, ſi vous les recevez, elles ne feront qu'augmenter votre inquiétude: car hélas! que peuvent de pauvres gens, comme vous, contre

des hommes riches & puiſſans, qui ſont déterminés à opprimer l'innocence?

Quoi qu'il en ſoit, je vais écrire ce que je me flattois de vous dire au bout de quelques heures, lorſque je croyois aller recevoir votre bénédiction, après avoir été délivrée de tant de dangers & de tant de troubles.

Je commencerai mon hiſtoire depuis la dernière lettre que je vous écrivis; & je continuerai ce récit à meſure que j'en trouverai l'occaſion, quoique, comme je l'ai dit, je ne ſache pas comment vous le faire tenir.

Le jeudi matin, ſi long-tems ſouhaité, & auquel je devois partir, arriva enfin. J'avois pris congé de tous les domeſtiques dès la veille. Les adieux furent fort triſtes de part & d'autre; car les valets, auſſi bien que les ſervantes, pleurèrent beaucoup en ſe ſéparant de moi. Pour moi, je fondois en larmes, en voyant les tendres marques d'eſtime qu'ils me donnoient tous. Ils voulurent tous me faire de petits préſens, en témoignage de leur amitié; mais je ne voulus rien accepter des domeſtiques inférieurs. M. Longman me fit préſent de quelques aunes de toile de Hollande, d'une tabatière d'argent, & d'une bague d'or, qu'il me pria de porter pour l'amour de lui. Il pleura en me la donnant. Je ſuis perſuadé, me dit-il, que dieu bénira une fille auſſi vertueuſe que vous; &

quoique vous retourniez chez votre pauvre père, pour partager de nouveau sa bassesse & son indigence, la providence saura bien vous y trouver: elle vous récompensera un jour, quoique peut-être je ne vivrai pas assez long-tems pour en être le témoin.

O mon cher M. Longman! lui dis-je, vous me rendez trop riche & trop vaine. Il faut pourtant que je vous demande encore une grace. J'aurai souvent envie d'écrire, (je ne pensois guère que ce dût être si-tôt mon unique occupation,) je vous prie donc de me donner quelques feuilles de papier; & dès que je serai chez mon père, je vous écrirai une lettre pour vous remercier de toutes vos bontés; j'écrirai aussi à la bonne madame Jervis.

Ce fut un bonheur pour moi de lui avoir fait cette prière; sans cela, je n'aurois eu de papier qu'autant que mon austère & bourrue gouvernante, (car c'est ainsi que je puis l'appeler,) l'auroit jugé à propos; au lieu que maintenant je puis écrire pour soulager mon chagrin, quoique je ne puisse pas vous envoyer mes lettres. Je puis même écrire ce qu'il me plaît; car elle ne sait pas que je suis si bien pourvue de tout, M. Longman m'ayant donné plus de quarante feuilles de papier, une douzaine de plumes, & une petite bouteille d'encre, que j'ai enveloppées dans du papier & mises dans ma

poche : il m'a donné aussi de la cire & des pains à cacheter.

O mon cher monsieur ! lui dis-je, vous m'avez tout-à-fait obligée ; comment vous témoignerai-je ma reconnoissance ? Par un baiser, ma belle demoiselle, dit-il. Je le lui donnai volontiers ; car c'est un très bon vieillard.

Rachel & Anne pleurèrent amèrement lorsque je pris congé d'elles. Jeanne, qui est quelquefois d'assez mauvaise humeur, & Cécile, versèrent aussi des larmes, & dirent qu'elles prieroient dieu pour moi. Mais je crains que la pauvre Jeanne ne soit guère accoutumée à prier dieu pour elle-même : elle n'en est que plus digne de compassion.

Arthur le jardinier, Robert le cocher, & l'autre cocher, (il porte le même nom,) qui est venu du comté de Lincoln, & qui devoit me conduire, me firent aussi beaucoup d'honnêtetés, & ils avoient tous les larmes aux yeux. Cela me parut de très-bon naturel dans le cocher de Lincoln, qui ne me connoissoit que très-peu. Mais j'ai compris depuis qu'il n'avoit que trop de raisons d'être affligé, puisqu'il avoit déja ses instructions, & qu'il savoit qu'on devoit se servir de lui pour me tromper.

Les trois autres laquais, Henri, Isaac & Benjamin, les valets d'écurie & les palefreniers, parurent tous très-affligés. Il n'y eut pas jusqu'au

pauvre petit marmiton Thomas qui ne fondît en larmes.

Tous ces domestiques s'étoient rassemblés le soir pour prendre congé de moi, comptant que le matin ils seroient occupés à leur ouvrage. Ils me prièrent tous de leur donner la main; je baisai les servantes; je priai dieu qu'il répandît ses bénédictions sur eux tous, & je les remerciai de l'amitié & des bontés qu'ils avoient eues pour moi. Mais en vérité, je fus obligée de les quitter plutôt que je n'aurois voulu; car il me fut impossible d'y tenir plus long-tems. Et, ce que je n'aurois jamais cru, Henri, qui passe pour être un peu dur & farouche, pleuroit jusqu'à sanglotter. Le pauvre Jean n'étoit pas encore revenu de chez vous. Mais pour M. Jonathan le sommelier, il lui fut impossible de soutenir cette scène. Je croyois vous en dire bien plus sur ce sujet; mais mon esprit est tout occupé de choses plus tristes encore.

La pauvre madame Jervis pleura toute la nuit. Je la consolai du mieux qu'il me fut possible : elle me fit promettre que, si mon maître alloit à Londres lorsque le parlement s'assembleroit, ou à sa maison de Lincoln, j'irois passer une semaine avec elle. Elle voulut me donner de l'argent; mais je ne jugeai pas à propos de l'accepter.

Le lendemain matin, je fus surprise de ne point voir Jean; car je me proposois de prendre congé

de cet honnête garçon, & de le remercier de la civilité qu'il nous avoit toujours témoignée, à vous & à moi : mais je m'imaginai que mon maître l'avoit envoyé plus loin, de sorte qu'il ne pouvoit pas encore être de retour ; je priai donc qu'on lui fît mes complimens.

Lorsque madame Jervis vint tristement m'avertir que le carrosse, auquel on avoit attelé quatre chevaux, étoit prêt, je pensai tomber en foiblesse, quoique je désirasse ardemment d'être avec vous.

Mon maître étoit en haut, & ne demanda point à me voir. J'en fus bien aise dans le fond ; mais il savoit bien, le traître ! que je serois toujours en son pouvoir. O ciel ! défends-moi contre sa méchanceté & ses criminels desseins.

On ne permit à aucun domestique de me conduire, comme je vous l'ai déja dit. Mon maître étoit à la fenêtre, pour me voir partir ; & tous les domestiques étoient rangés en deux haies dans l'allée qui conduit à la porte, de maniere qu'il ne pouvoit pas les voir. Nous ne pouvions rien dire de part ni d'autre, si ce n'est : dieu vous bénisse ! dieu vous bénisse ! Henri porta mon paquet, mon troisième paquet, comme j'avois coutume de l'appeler, au carrosse, avec quelques gâteaux, du pain-d'épice, des confitures, & six bouteilles de vin des Canaries, que madame Jervis m'obligea de prendre avec moi dans un panier, afin, disoit-

elle, que vous & moi pussions nous réjouir le cœur de tems en tems, lorsque je serois chez vous. Je baisai encore toutes les servantes, & je donnai la main à tous les valets; mais M. Jonathan, ni M. Longman n'étoient pas là. Ensuite je descendis le perron, pour aller au carrosse; & madame Jervis pleuroit amèrement.

Dès que je fus arrivée au carrosse, j'apperçus mon maître, qui étoit en robe-de-chambre à la fenêtre. Je lui fis trois profondes révérences, & priai dieu pour lui, en levant les mains au ciel: car il m'étoit absolument impossible de parler. Il me salua, en baissant la tête; & je fus charmée de voir qu'il voulût bien faire encore quelque attention à moi. Je montai en carrosse, fondant en larmes: tout ce que je pus faire, en a tendant que le cocher fouettât, fut de faire signe avec mon mouchoir blanc tout mouillé de mes larmes. Enfin le cocher partit à toute bride, comme un Jéhu; & je ne découvris que trop tôt que j'avois des sujets de chagrin plus grands & plus terribles que ceux que j'avois déja essuyés.

Si nous allons toujours de ce train-là, dis-je en moi-même, j'aurai bientôt le plaisir de voir mes chers parens. Je m'amusai à penser aux bons amis que je venois de quitter, jusqu'à ce que nous fussions, comme je me l'imaginois, à-peu-près à moitié chemin. Le cocher s'étant arrêté pour faire

repaitre les chevaux, il me dit que nous avions fait la moitie du chemin. Je crus qu'il etoit alors tems de sécher mes yeux, & de songer à ceux que j'allois trouver : hélas ! c'est ce dont je me flattois vainement. Je me préparai [illegible] cette douce entrevue, je me représentai [illegible] auriez en me voyant [illegible] les dangers que j'avois cour[illegible] à me consoler un peu [illegible] le chagrin que me [illegible] mes amis; mai[illegible] tems; & en ve[illegible] pas ceux qui [illegible]

J'étois parmi [illegible] & avant [illegible] où nous pas[illegible] j'étois dans [illegible] plus nous avan[illegible] j'étois. Que[illegible] étrange [illegible] si long-tems [illegible] que le cocher [illegible]

A la fin [illegible] comme s'il eut été [illegible] route il falloit prendre [illegible] je, vous vous etes fait [illegible] répondit-il, mais [illegible] je demanderai le chemin au premier passant que

je rencontrerai. Faites-le, je vous en prie, lui dis-je. Il donna un peu de foin aux chevaux, & je lui donnai des gâteaux & deux verres de vin. Nous nous arrêtâmes environ une demi-heure, enſuite il partit encore à toute bride.

J'étois ſi remplie de mes penſées du danger auquel je ne doutois point que je n'euſſe maintenant échappé tout de bon, des bons amis que je venois de quitter, de mes chers parens que j'allois trouver, & de ce que j'avois à leur raconter, que je ne faiſois pas grande attention au chemin; mais enfin le ſoleil, qui étoit ſur le point de ſe coucher, me tira de ma rêverie. Le cocher fouettoit toujours : les chevaux étoient tout en eau & écumoient. Je fus tout d'un coup ſaiſie de frayeur. J'appelai le cocher, qui me dit qu'il étoit extrêmement malheureux; car il s'étoit égaré de pluſieurs milles, diſoit-il; mais il étoit alors dans le bon chemin, & arriveroit avant qu'il fût tout-à-fait nuit. Alors je craignis quelque nouveau malheur : j'étois fort fatiguée; car il y avoit pluſieurs nuits que je n'avois preſque point dormi : enfin je dis au cocher : Monſieur Robert, il y a un village devant nous, comment l'appelle-t-on? Puiſque nous nous ſommes ſi fort égarés, ne vaut-il pas mieux nous arrêter là que de pourſuivre notre route? car la nuit approche à grands pas. Que le ciel me protége, dis-je en moi-même

peut-être qu'après avoir échappé au maître, j'aurai de nouveaux dangers à courir de la part du valet ; car je ne songeois guère à l'indigne supercherie qu'on me faisoit. Nous arriverons dans un moment, dit le cocher : la demeure de votre pere n'est qu'à un mille au-delà du village qui est devant nous. Je puis me tromper, lui dis-je ; car il y a long-tems que je n'ai été dans ces quartiers. Mais je vous assure que je ne reconnois point du tout le pays, il ne ressemble en rien à ce que je me souviens d'avoir vu.

Il fit semblant d'être fort fâché de s'être ainsi égaré : enfin il s'arrêta à une ferme environ deux milles au-delà du village que j'avois [illegible] ; il étoit alors presque nuit : le cocher descendit de son siége, en disant : Il faut que vous vous arrêtiez ici ; car je ne sais plus où je suis.

Seigneur dieu, dis-je en moi-même, protége ta pauvre Pamela ! Encore de nouvelles épreuves ! Que deviendrai-je enfin ?

La femme, la fille & la servante du fermier vinrent à nous ; la femme dit : Qu'est-ce qui vous amène ici à l'heure qu'il est, mon sieur [illegible], & cela avec une dame ? Cette question m'effraya terriblement ; & réfléchissant sur tout ce qui s'étoit passé, je me mis à pleurer. Madame, dis-je à la fermière, connoissez-vous M. B... du comté de Bedford ? Le méchant cocher voulut empêcher

qu'on ne me répondit ; mais la fille, qui est simple & naïve, dit d'abord : Si nous connoissons M. B....! oui, sans doute ; mon père est son fermier. Ah ciel! m'écriai-je alors, je suis perdue, perdue sans ressource! Méchant, dis-je au cocher, pourquoi m'avez-vous joué ce tour? Vil instrument du plus indigne de tous les maîtres! En vérité, madame, dit le cocher, je suis fort fâché qu'on m'ait donné cette commission ; mais je ne pouvois pas la refuser. Tirez-en le meilleur parti que vous pourrez. Vous trouverez ici d'honnêtes gens, obligeans & civils ; je vous assure que vous serez en sûreté avec eux. Laissez-moi descendre de carrosse, dis-je, j'irai à pied jusqu'au prochain village, quelque tard qu'il soit ; car je ne veux point entrer ici.

On vous traitera très-bien ici, ma jeune demoiselle, dit la fermière, & vous trouverez plus de commodités chez nous que quelque part que ce soit dans le village. Je ne me soucie point de commodités, dis-je ; je suis trahie, je suis perdue. Ayez pitié de moi pour l'amour de votre fille, & dites-moi si votre maître est ici ? Non, je vous en assure, reprit-elle, il n'y est point.

Là-dessus le fermier vint ; c'étoit un homme grave, civil, qui avoit l'air d'un honnête homme ; il me parla d'une manière qui me tranquillisa un peu. Voyant donc qu'il n'y avoit point

j'entrai chez [illegible] en haut [illegible] son, [illegible] aussi long-tems que [illegible] personne [illegible] Je me [illegible] & de crainte : [illegible] leur, la plus [illegible]

La fille du fermier [illegible] que le cocher lui avoit donnée [illegible] d'abord à l'écriture & au cachet, [illegible] de mon indigne maître : elle étoit adressée à Ma-*demoiselle Pamela Andrews.* Cela valoit mieux encore que de l'avoir ici lui-même. Quoique, s'il y eût été, il faudroit qu'il eût volé; car il me sembloit que j'avois volé moi-même, tant le cocher avoit fait de diligence.

Je commence à m'appercevoir que je suis ici chez des gens d'honneur : il ne paroît point d'artifice dans leur conduite ; ils semblent plutôt avoir pitié de mon sort. La bonne femme m'offrit un verre d'eau cordiale que j'acceptai, car j'étois prête à tomber en foiblesse. Je m'assis sur une chaise, toujours fort abattue : on m'apporta deux chandelles, on fit du feu, & on me dit que si j'avois besoin de quelque chose, je n'avois qu'à frapper, & qu'on seroit à moi dans l'instant : ainsi on me laissa seule. J'eus tout l

ſur mon triſte ſort, & de lire la lettre qu'on m'a-voit apportée; mais je ne pus y jeter les yeux d'abord, tant j'étois accablée : dès que je fus un peu remiſe, je la lus & j'y trouvai ces mots:

« Ma chère Pamela,

» L'extrême paſſion que j'ai pour vous, & vo-
» tre obſtination à n'y point répondre, m'ont con-
» traint d'en agir avec vous d'une manière qui
» vous cauſera, ſans doute, beaucoup de fatigue,
» de crainte & d'inquiétude. Pardonnez-le-moi,
» ma chère; car malgré ce que je viens de faire,
» je vous jure par tout ce qu'il y a de plus ſacré
» au monde, que je vous traiterai d'une manière
» honorable. Que vos frayeurs ne vous obligent
» donc pas à prendre une réſolution déſeſpérée qui
» pourroit faire tort à votre réputation & à la
» mienne. L'endroit où vous recevrez cette lettre
» eſt une ferme qui m'appartient; les gens qui
» la tiennent ſont honnêtes, civils & obligeans.
» Lorſque vous lirez ceci, vous ſerez déjà à
» moitié chemin de l'endroit où j'ai deſſein que
» vous demeuriez quelques ſemaines; juſqu'à ce j'aie
» réglé certaines affaires qui vous donneront une
» toute autre idée de moi que celle que vous vous
» en formez peut-être à l'occaſion de la con-
» duite que je tiens actuellement envers vous.
» Et pour vous convaincre que je n'ai aucun mau-

» vais dessein, je vous assure que vous serez tel-
» lement la maîtresse dans la maison où l'on va
» vous conduire, que je n'en approcherai pas sans
» votre permission. Tranquillisez-vous donc; soyez
» discrète & prudente; & toutes vos peines se-
» ront récompensées un jour par un changement
» de fortune plus heureux que vous n'osez l'espérer
» à présent.

» J'ai pitié de la fatigue que vous aurez eue,
» si cette lettre vous est rendue dans l'endroit que
» j'ai ordonné. J'écrirai à votre pere, pour l'assu-
» rer que rien de honteux ne sera entrepris contre
» vous par

» Votre très-passionné admirateur,
» car c'est [illegible]
» me nomme [illegible]

» Ne soyez pas [illegible]
» bert : vous avez [illegible]
» tous mes [illegible]
» roient [illegible]
» ce n'est [illegible]
» chargé [illegible]
» m'abaisser [illegible]
» intentions [illegible]
» sûreté [illegible]
» faire ce que [illegible]

Je ne [illegible]

destinée qu'à me tranquilliser pour le présent : mais comme le danger n'étoit pas si proche que j'avois eu lieu de l'appréhender, & qu'il promettoit de ne point venir, & de vous écrire, mes chers parens, pour calmer votre inquiétude, je me rassurai un peu ; je fis un effort pour manger un morceau de poulet bouilli qu'on m'avoit apprêté ; je bus un verre de mon vin sec, & j'en fis boire à mes hôtes.

Dès que j'eus soupé, il me survint un nouveau sujet d'inquiétude ; car le cocher entra dans ma chambre, & me parut avoir l'air d'un bourreau. Il me traita de mademoiselle avec une mine tout-à-fait étrange, & me dit qu'il falloit que je fusse prête à partir le lendemain dès cinq heures du matin, sans quoi nous ne pourrions arriver que fort tard. Cela m'affligea beaucoup ; car je commençois à agréer assez ma compagnie, vu l'état où j'étois réduite ; j'espérois de pouvoir fléchir ces bonnes gens en ma faveur, & que par leur moyen je pourrois me rendre chez quelque honnête personne du voisinage, qui voudroit me protéger, de sorte que je ne fusse pas obligée de poursuivre mon voyage.

Dès que le cocher se fut retiré, je commençai à sonder le fermier & sa femme : mais hélas! je trouvai qu'ils avoient reçu une lettre en même-tems que moi, tant mon méchant maître, inspiré par Lucifer, avoit pris ses mesures sûrement.

Le fermier & sa femme ne firent que secouer la tête, quoiqu'ils parussent avoir pitié de moi; de sorte que je fus obligée de renoncer à l'espérance que j'avois conçue d'être délivrée par leur secours.

Le bon fermier me montra la lettre qu'il avoit reçue, & je la copiai; car elle fait connoître les artifices de mon cruel maître, & combien il étoit résolu à me ruiner entièrement, par les soins qu'il prenoit de m'ôter jusqu'à la moindre espérance de me sauver. Voici cette lettre.

« Fermier Norton,

» J'envoie chez vous, pour une nuit seulement, » & fort contre son gré, une jeune demoiselle, » qui s'est embarquée dans une intrigue amoureuse » qui causeroit sa perte, & celle de l'homme qu'elle » voudroit épouser. Pour faire plaisir à son père, » j'ai ordonné qu'on la conduisît à une de mes » maisons, où on lui fera un bon accueil, afin » d'essayer si l'absence & les reproches qu'on » fera à l'un & à l'autre ne pourront pas leur » faire ouvrir les yeux sur leurs propres intérêts. » Je ne doute pas que, pour l'amour de moi, » vous ne la traitiez avec bonté. Car, à l'excep- » tion de cette intrigue *qu'elle ne veut pas avouer*, » elle ne manque ni de sagesse ni de discrétion.

» Je reconnoîtrai à la première occaſion, les pei-
» nes que je vous donne, & ſuis

» Votre ami & ſerviteur ».

Admirez l'artifice de cet homme; en diſant à ces bonnes gens que je ne *voulois pas avouer cette* prétendue *intrigue*, il leur avoit fourni une raiſon plauſible pour ne rien croire de tout ce que je pouvois leur dire. Et comme ils ſont ſes fermiers, & qu'ils l'aiment beaucoup, (car il a quelques bonnes qualités, & il en a bon beſoin,) je vis que tous mes projets étoient évanouis, & je fus contrainte de parler le moins qu'il m'étoit poſſible.

Cependant je me mis à pleurer amèrement; car je jugeai par cette lettre, que tant par ſes artifices que par ſes richeſſes il étoit trop fort pour moi, de ſorte que j'eus encore recours à mon ſeul refuge, à ce dieu qui prend en ſa protection les innocens, & qui ſeul eſt capable de renverſer & de faire évanouir les deſſeins & les artifices des grands. Le fermier étoit ſi prévenu de ce qu'on lui diſoit dans cette lettre, qu'il ſe mit à louer beaucoup mon maître du ſoin qu'il prenoit de moi, & à me conſeiller de ne point prêter l'oreille aux propoſitions qu'on pouvoit me faire ſans le conſentement & l'approbation de mes parens : il me rendit ainſi le ſujet d'une bonne leçon pour ſa fille. C'eſt pourquoi je fus

[illegible]

bien [illegible] qu'il [illegible] à [illegible]

J'arr[illegible] qu'il ne [illegible]. Mais [illegible] moins [illegible] sa [illegible] ser [illegible] donc [illegible] fondés [illegible] ribles [illegible]

Il [illegible] mon [illegible] tout ce qu'il [illegible] au [illegible] aucune apparence de pouvoir l'engager [illegible] dre service. Je [illegible] partir sitôt, il [illegible] là dans un plus grand détail [illegible] nus d'ailleurs qu'ils n'etoient pas [illegible] me laisser demeurer plus long-tems chez eux [illegible] peur de désobliger mon maître. J'allai donc me coucher, mais je ne reposai guère. Le lendemain je partis de grand matin; le fermier voulut que sa servante m'accompagnât dans le carrosse durant cinq milles, & elle devoit s'en retourner à pied.

Dès que je fus en carrosse, le vendredi matin, je formai un projet que je me flattois de pouvoir

exécuter. J'étois persuadée que le cocher seroit obligé de s'arrêter dans quelque village pour faire repaître les chevaux. Je me proposai donc, dès que nous nous arrêterions à quelqu'hôtellerie, de m'adresser à la maîtresse du logis, de lui conter mon histoire, & de refuser d'aller plus loin, n'y ayant personne que ce méchant cocher qui pût m'y forcer.

J'étois toute occupée de ce projet, & remplie d'espérance de pouvoir me sauver d'une manière ou d'autre. Mais hélas! mon rusé maître avoit trouvé moyen de m'ôter même cette dernière ressource. Car lorsque nous nous arrêtâmes en chemin, dans un gros bourg, pour dîner, & que je me préparois à exécuter mon projet, qui pensez-vous que nous rencontrâmes dans l'auberge? C'étoit la méchante madame Jewkes qui m'attendoit là. La maîtresse de la maison étoit sa sœur, & elle m'avoit préparé à dîner.

C'est ce que j'appris bientôt, lorsqu'en entrant je demandai à parler à la maîtresse du logis. Dès qu'elle fut venue, je suis, lui dis-je, une pauvre infortunée qui a besoin de vos conseils & de votre secours; vous m'avez l'air d'une dame vertueuse, qui se fera un plaisir de secourir l'innocence opprimée. Oui, madame, répondit-elle, je me flatte que vous ne serez pas trompée dans votre attente; j'ai même le bonheur de savoir quelque chose de votre histoire avant que vous me l'appreniez vous-

[illegible]

La mechante [illegible]

[illegible]

Il faut que [illegible] mon [illegible] renoncer [illegible] pire [illegible]

La mechante [illegible] un air de confiance, & [illegible] fœur, dit-elle ; voila [illegible] plus vertueux feigneur de [illegible] il pas tenté de l'enlever ? Oh ! [illegible] je en moi-même. Voilà en deux [illegible] positif du dessein qu'on a formé contre moi. [illegible] tenant je suis perdue fans ressource, il n'y a pas moyen d'en douter. J'étois dans la plus grande confusion du monde ; & voyant qu'il n'y avoit point de remède, [illegible] forcée de lui permettre de monter en carrosse avec moi ; car elle ne vouloit pas me perdre de vue un seul moment. [illegible] à cheval, accompagnées d'un valet qui nous conduisit tout le chemin, marchant à côté [illegible]

roſſe. Je renonçai alors à tour eſpoir de délivrance, étant dans un abattement extrême, & prête à me déſeſpérer.

Ah ! dis-je en moi-même, que de peines l'on ſe donne pour ruiner une pauvre & innocente créature! Les meſures ſont ſi bien priſes, & il y a ſi long-tems qu'on trame ce complot, que je crains bien qu'il ne me ſoit impoſſible d'en prévenir l'exécution. Cependant je mis ma confiance en dieu, perſuadée qu'il ſauroit bien trouver quelque voie pour me délivrer, lorſque tout autre moyen viendroit à manquer, & je m'abandonnai à ſa providence.

Vous pourrez voir....mais hélas! ô penſée affligeante! que ſais-je ſi vous lirez jamais ce que j'écris maintenant? Si vous le liſez un jour, vous pourrez voir, par ce que je vais dire, quelle eſpèce de monſtre c'eſt que cette madame Jewkes, en comparaiſon de la bonne madame Jervis.

Pendant que nous étions en carroſſe, elle me regardoit de tems en tems en face, & en me ſerrant la main, elle me dit : En vérité, vous êtes bien jolie, ma petite ſilencieuſe. Elle voulut me baiſer une ſeconde fois ; mais je lui dis : Je n'aime point cette manière d'agir, madame Jewkes ; cela ne convient point à deux perſonnes du même ſexe. Elle ſe mit à rire à grands éclats. Cela eſt joliment dit, je vous jure, s'écria-t-elle. Vous aimeriez donc

ſieur Robert, lui dis-je, vous avez [illegible] côté avec toute la fidélité [illegible] pouviez pour me perdre: peut-être [illegible] en repentirez un jour, [illegible] funeſtes conſéquences. [illegible] ſoit, & que je devois être [illegible] & que j'ai été trompée [illegible] monde la plus cruelle. [illegible] ſuis obligée de la part [illegible] veuille vous le pardonner.

Il ſe retira un peu [illegible] qui entra dans le [illegible] Qu'avez vous dit à [illegible] prêt à pleurer. Je [illegible] vous ſuiviez [illegible] répondis je. Je lui ai [illegible] tribué de ſa [illegible] faire, il en eſt [illegible] tance ne ſauroit [illegible] moins qu'elle lui [illegible]

Je vous aſſure, ma [illegible] je ſerois auſſi prête à [illegible] cauſois le moindre mal. Il n'eſt pas [illegible] voir d'y remédier à préſent, répon[illegible] mais pour vous, ce que vous avez à faire eſt encore à venir; & vous pouvez choiſir ou de contribuer à ma ruine, ou de me ſauver. Ecoutez, mademoi-[illegible]ſir-elle, je ſuis fortement réſolue à

desseins. Ah ! dis-je en moi-même, je crains bien que ce ne soit ici le lieu où l'on a résolu d'achever ma perte, à moins que dieu, qui est tout-puissant, ne me protège !

Je me trouvai mal en entrant, tant par la fatigue que j'avois endurée, que par l'abattement extrême où j'étois. Madame Jewkes me donna du vin brûlé, & parut fort officieuse pour me faire le meilleur accueil qu'elle put. Durant son absence le méchant Robert entra, & me dit : Je vous demande mille pardons du tour que j'ai été obligé de vous jouer; je suis vivement touché de l'affliction où vous êtes; & je vous assure que je suis bien fâché d'avoir été contraint d'exécuter mes ordres.

Fort bien, monsieur Robert, lui dis-je; je n'ai jamais vu pendre qu'un seul criminel, le bourreau lui demanda pardon, comme vous faites maintenant; il allégua ses ordres, & puis il pendit le malheureux fort tranquillement. Mais je ne suis point criminelle, comme vous savez; & si j'avois cru que mon devoir me permît d'obéir aux injustes commandemens de mon indigne maître, je vous aurois épargné la peine que vous avez prise, & vous ne pourriez pas vous glorifier d'avoir rendu à votre maître un service si abominable.

Je suis fâché, reprit-il, que vous preniez la chose de cette manière; mais tout le monde ne pense pas comme vous. Eh bien, eh bien, mon-

ſieur Robert, lui dis-je, vous avez fait de votre côté avec toute la fidélité poſſible ce que vous pouviez pour me perdre; peut-être que vous vous en repentirez un jour, lorſque vous en verrez les funeſtes conſéquences. Vous ſaviez de quoi il s'agiſſoit, & que je devois être conduite chez mon père, & que j'ai été trompée & trahie de la manière du monde la plus cruelle. Encore une fois, je vous ſuis obligée de la part que vous y avez eue; dieu veuille vous le pardonner.

Il ſe retira un peu triſte; & madame Jewkes, qui entra dans le même moment, me demanda: Qu'avez vous dit à Robert? Le pauvre garçon eſt prêt à pleurer. Je n'ai pas lieu de craindre que vous ſuiviez ſon exemple, madame Jewkes, lui répondis-je. Je lui ai repréſenté qu'il avoit contribué de ſa part à ma ruine; il ne ſauroit qu'y faire, il en eſt fâché maintenant: mais ſa repentance ne ſauroit plus m'être utile; je ſouhaite au moins qu'elle lui ſoit ſalutaire.

Je vous aſſure, mademoiſelle, me dit-elle, que je ſerois auſſi prête à pleurer que lui, ſi je vous cauſois le moindre mal. Il n'eſt pas en ſon pouvoir d'y remédier à préſent, répondis-je; mais pour vous, ce que vous avez à faire eſt encore à venir; & vous pouvez choiſir ou de contribuer à ma ruine, ou de me ſauver. Ecoutez, mademoiſelle, me dit-elle, je ſuis fortement réſolue à

m'acquitter de mon devoir envers mon maître : c'eſt pourquoi vous devez être perſuadée que, ſi je puis le remplir & vous rendre ſervice en même-tems, je le ferai. Mais vous devez penſer auſſi que, ſi vos déſirs & ſa volonté ſe trouvent en oppoſition, je lui obéirai, quoi qu'il puiſſe me commander.

Je vous prie, madame Jewkes, lui dis-je, de ne me pas traiter ainſi de *Mademoiſelle* ; je ne ſuis qu'une pauvre fille élevée par un caprice de la fortune, & qui doit être tantôt quelque choſe, & tantôt rien, ſuivant qu'elle juge à propos de ſe jouer de moi. Ayez donc la bonté de me parler comme à une ſimple payſanne ; je ſuis même au-deſſous de vous, d'autant plus qu'on m'a miſe dehors.

Oui, oui, dit-elle, j'en ſais quelque choſe ; vous avez tant de pouvoir ſur mon maître, que vous ſerez peut-être notre maîtreſſe à tous avant qu'il ſoit long-tems ; c'eſt pourquoi je voudrois fort vous obliger ſi je puis. Je veux vous traiter de *Mademoiſelle* ; car je vous aſſure que mes inſtructions portent qu'il faut que je vous témoigne tout le reſpect poſſible.

Qui vous a donné ces inſtructions, lui dis-je ? Qui ! répondit-elle, qui ſeroit-ce, ſinon mon maître ? Comment cela ſe peut-il, repris-je ? ce n'eſt pas depuis peu que vous l'avez vu. Non, dit-elle : mais il y a déja quelque tems que je vous attends ici.

Oh !

Oh ! quelle profonde malice ! penſai-je en moi-même. Et d'ailleurs, ajouta-t-elle, Robert m'a apporté une lettre de ſa part, qui contient mes inſtructions; mais je n'aurois peut-être pas dû vous en dire tant. Si vous vouliez, lui dis-je, avoir la bonté de me les montrer, je pourrois juger par-là quelles faveurs je puis eſpérer de vous, ſans que vous outrepaſſiez vos ordres. Je ſuis votre très-humble ſervante, ma belle demoiſelle, répondit-elle. Je ſuis ſuffiſamment inſtruite, & vous pouvez compter que je ſuivrai mes ordres, & autant qu'ils me le permettront, je vous obligerai ; & n'en parlons plus.

Mais je me flatte, repris-je, que vous ne voudriez pas commettre une action injuſte ou criminelle, quel que fût le maître qui vous la commandât. Ecoutez, me dit-elle, il eſt bon maître, & s'il me commande une choſe que je puiſſe faire, je me crois obligée de lui obéir; c'eſt à lui, qui a le pouvoir de me commander, à voir ſi ce qu'il m'ordonne eſt permis ou non. Quoi ! dis-je, ſuppoſé qu'il vous ordonnât de me couper la gorge, le feriez-vous ? Cela n'eſt pas fort à craindre, répondit-elle ; mais ſans doute que je ne le ferois point ; car ce ſeroit un meurtre, & je ſerois condamnée à être pendue. Mais ſuppoſé, repris-je, qu'il voulût ſéduire & perdre une pauvre & jeune infortunée, lui prêteriez-vous votre ſecours ? car ravir

l'honneur à une fille eſt pis que de lui couper la gorge.

Ah ! dit-elle, que vous parlez d'une manière étrange ! Les deux ſexes ne ſont-ils pas faits l'un pour l'autre ? Et n'eſt-il pas fort naturel qu'un jeune homme aime une jolie fille ? Et ſuppoſé qu'il ſatisfaſſe ſes déſirs avec elle, cela eſt-il auſſi criminel que de lui couper la gorge ? Là-deſſus elle ſe mit à rire, & continua à parler d'une manière ſi inſolente, qu'elle ne me fit que trop comprendre que je n'avois rien à eſpérer de ſa conſcience, ni de ſa vertu : ce qui me découragea entièrement; car je m'étois flattée de la gagner peu-à-peu.

Nous finîmes cette converſation, & je la priai de me dire où je devois coucher. Par-tout où il vous plaira, mademoiſelle, répondit-elle; mais je dois vous dire, que pour le préſent il faut que je couche avec vous. *Pour le préſent !* m'écriai-je; (mon cœur étoit prêt à crever de chagrin). Vos inſtructions portent-elles que vous coucherez avec moi ? Oui, ſans doute, reprit-elle. J'en ſuis fâchée, dis-je. Comment, dit-elle ! je vous aſſure que je ſuis fort ſaine & fort propre auſſi. Je n'en doute point, répondis-je; mais j'aime à coucher ſeule. Quoi donc, dit-elle ! madame Jervis ne couchoit-elle pas avec vous dans l'autre maiſon ?

Eh bien, dis-je, laſſe de ſes diſcours, & ennuyée de mon état, ſuivez vos ordres; je ne ſaurois me-

défendre, je suis la plus malheureuse créature qui soit sous le ciel. Elle continua ses sottises, que je ne pouvois plus supporter. Fort misérable en effet, dit-elle, d'être aimée du gentilhomme le plus accompli qu'il y ait en Angleterre!

Me voici arrivée au *SAMEDI*, je vais continuer mon récit; & j'ai beaucoup à écrire.

IL paroît que ma méchante compagne a des ordres très-précis. Car quand elle va se coucher, elle s'enferme avec moi dans la chambre, qui a une double porte, & elle en attache les deux clefs à son poignet. Elle dit qu'on a tâché deux ou trois fois de forcer la maison. Je ne sais si elle le dit pour m'effrayer; mais cela me rend peureuse, quoique je ne la sois pas tant que je la serois si je n'avois pas d'autres craintes.

Je n'ai dormi que peu cette nuit: je me suis levée de bon matin, & me suis mise proche de la fenêtre, faisant semblant de regarder dans le spacieux jardin; mais j'ai écrit pendant tout ce tems, depuis la pointe du jour jusqu'au moment qu'elle s'est levée; & j'ai encore écrit depuis pendant qu'elle a été hors de la chambre.

A déjeûner, elle m'a présenté les deux servantes, la cuisinière, & celle qui a soin de [illegible]

chambres. Ce ſont deux pauvres filles ignorantes, & des plus groſſières; je ne puis en eſpérer aucun ſecours; & d'ailleurs elles ſont entièrement dévouées à ma geolière. Je ſuis pourtant réſolue de m'échapper, ſi je puis, avant que mon méchant maître arrive.

Il y a encore quelques autres domeſtiques, le cocher Robert, un palefrenier, un aide & un valet de pied. Tous, excepté Robert, (& il a été complice de ma ruine) ſont d'étranges créatures, de qui on ne peut rien eſpérer, & qui ſont d'ailleurs ſoumis à cette femme. Le jardinier a l'air d'un honnête homme: mais on ne lui permet pas de m'approcher, & il paroît réſervé.

J'étois ſurpriſe de ne pas voir M. Williams, l'eccléſiaſtique, & je n'oſois pas demander de ſes nouvelles, de peur de faire naître des ſoupçons. Mais après avoir examiné tous les gens de la maiſon, je ne trouvai que lui ſur qui je puſſe fonder quelques eſpérances; car je me flatte que ſon caractère ne lui permettra pas de contribuer à ma ruine. Il vint l'après-dînée; car il eſt occupé d'ordinaire à enſeigner le latin dans une petite école du voiſinage: ce qui lui rapporte quelque choſe, outre les préſens que mon maître lui fait en attendant qu'il lui puiſſe donner un bénéfice.

Ce M. Williams eſt un jeune homme grave & de bon ſens: dès le moment que je le vis, je fus

confirmée dans l'espérance que j'avois formée sur son assistance. Car il paroît s'intéresser beaucoup à ma peine & à mon affliction, qu'il m'étoit impossible de cacher. Il paroît cependant se défier de madame Jewkes, qui épioit toutes nos paroles, & jusqu'à nos moindres gestes.

M. Williams a un appartement dans la maison; mais il a coutume de se tenir dans un logement qu'il a pris au village voisin, pour être plus proche de son école. Il passe ici l'après dînee du samedi & tout le dimanche, excepte lorsqu'il s'est engagé à prêcher pour le curé du village qui est à trois milles d'ici.

Je me flatte d'aller à l'église avec lui demain: car les instructions de ma gouvernante ne portent pas, sans doute, qu'elle doit me le refuser; il est impossible que mon maître ait pensé à tout. Et peut-être que je trouverai à l'église quelque moyen de me mettre en sûreté.

Afin que ma gouvernante ne vienne pas à soupçonner que je suis pourvue de papier, de plumes & d'encre, je lui en ai demandé; & elle m'a dit qu'elle m'en fourniroit, à condition que je lui promisse de ne rien envoyer hors de la maison, sans le lui faire voir auparavant. Je l'assurai que je ne voulois écrire que pour dissiper un peu mon chagrin, lorsque j'étois seule, comme je souhaitois d'être toujours. Mais vous savez bien, ajoutai-je,

que je n'ai perſonne par qui je puiſſe envoyer ce que j'écrirai.

Non pas peut-être pour le préſent, dit-elle; mais on m'a dit que vous vous mêlez beaucoup d'écrire; & mes inſtructions portent qu'il faut que je voye tout ce que vous écrirez. Je veux donc bien vous donner une plume, de l'encre & deux feuilles de papier : car cet emploi vous empêchera de ſonger à quelque choſe de pis. Mais il faut que vous me montriez ces feuilles, écrites ou non écrites, toutes les fois que je le demanderai. Cela eſt bien dur, répondis-je; mais ne me permettez-vous pas d'avoir en mon particulier ce petit cabinet qu'il y a dans la chambre où nous couchons, pour y enfermer mes hardes, & que j'en garde la clef? Je crois pouvoir conſentir à cela, dit-elle : je vais le ranger, & je laiſſerai la clef à la porte. Il y a auſſi un clavecin dans ce cabinet : s'il eſt accordé, vous pourrez en jouer de tems en tems pour vous divertir; car je ſais que mon ancienne maîtreſſe vous a fait apprendre à en jouer.

Je réſolus donc de cacher mes plumes dans quelques coins, de peur qu'elle ne vînt un jour à m'en refuſer. Je mis un peu d'encre dans trois ou quatre taſſes de porcelaine; je cachai auſſi en divers endroits parmi mes hardes le papier, la cire & les pains à cacheter que j'avois, de peur qu'on ne me fouillât, & je me flatte que, par le moyen de ce que je

pourrai écrire, ou par quelqu'autre voie, il se présentera dans peu une occasion de me délivrer de mon esclavage. Oh! quelle gloire, pensois-je en moi-même, si je puis conserver mon innocence, & échapper aux artifices de ce méchant maître! S'il vient ici, je suis perdue sans ressource; car cette abominable femme l'assistera sans doute dans l'exécution de ses plus criminels desseins. Il n'aura pas besoin de l'éloigner, comme il voulut une fois éloigner madame Jervis : de sorte qu'il faut que j'employe toute l'adresse de mon esprit pour me tirer d'entre ses mains.

Ce m'est un cruel chagrin d'écrire, sans pouvoir vous envoyer ce que j'écris : mais c'est maintenant le seul divertissement que j'aie; & si dieu me fait la grace d'échapper avec mon innocence, comme je l'espère de sa bonté, malgré tous les noirs complots qu'on a tramés contre moi, avec quel plaisir relirai-je alors ce que j'écris maintenant, avec un cœur pénétré de la douleur la plus vive!

J'allois ajouter, comme j'avois coutume de faire: *Priez dieu pour votre très-obéissante fille;* mais hélas! vous ne sauriez connoître la détresse où je suis, quoique je sois persuadée que vous priez dieu pour moi. Je continuerai d'écrire tout ce qui m'arrivera, afin que, s'il se présente quelqu'occasion favorable, mon griffonnage soit prêt à vous être

envoyé : car je ne puis écrire qu'en cachette, & de tems en tems. Oh! que je trouve maintenant à dire, ce Jean qui étoit si obligeant, si honnête, & qui avoit le cœur si bon!

Me voici arrivée au *DIMANCHE*.

AH! voici quelque chose de bien triste! La barbare ne veut point me permettre d'aller à l'église; & j'avois fondé presque toutes mes espérances là-dessus. Elle a même fort maltraité le pauvre M. Williams, parce qu'il intercédoit en ma faveur. J'apprends qu'elle peut lui défendre la maison, si elle le juge à propos. Le pauvre homme est entièrement dans la dépendance de mon maître, qui a un très-bon bénéfice à lui donner, lorsque celui qui le possède actuellement viendra à mourir; & il y a quatre mois qu'il garde le lit, étant fort âgé, & attaqué d'une hydropisie.

M. Williams me témoigne beaucoup de respect, & je m'apperçois bien qu'il a pitié de moi. Peut-être qu'il seroit disposé à m'accorder son secours, pour échapper aux dangers qui me menacent, si j'avois quelqu'un qui pût lui parler en ma faveur: mais pourquoi voudrois-je ruiner la fortune d'un jeune-homme, en l'engageant à faire une chose qui est contre ses intérêts? Il me semble pourtant

[illegible]

qu'en homme-comme [illegible] au monde pour [illegible] & [illegible] perdent [illegible]

Jugez, mais hélas, [illegible] que [illegible] délibéré. [illegible] pouvoir [illegible] Je m'imaginois [illegible] par un tour [illegible]

La créature [illegible] plus en plus. [illegible] pour [illegible] servante [illegible] vouloir [illegible] J'ai [illegible] à faire un tour [illegible] vous [illegible] fille, je [illegible] pas même [illegible] faire [illegible] vous. & [illegible] demoiselle [illegible] lui répon[illegible]

cette allée d'ormes qu'il y a devant la maiſon, puiſque vous ne voulez pas me permettre d'aller à l'égliſe.

Nanon, dit-elle, pour me faire comprendre combien tous les domeſtiques ſont à ſa dévotion, ôtez les ſouliers à mademoiſelle, & apportez-les moi; j'en ai eu bien d'autres qu'elle ſous ma garde. Elle n'en fera rien, m'écriai-je. En vérité, dit cette fille, il faut que je le faſſe, puiſque ma maîtreſſe me l'ordonne : ainſi, mademoiſelle, ne vous y oppoſez pas. En effet, (le croiriez-vous ?) elle m'ôta mes ſouliers. J'en ai été ſi indignée, que je n'ai pas même pu ſoulager mon cœur en verſant des larmes. En vérité, je ſuis devenue preſque hébétée. Je ſuis forcée de m'arrêter ici.

Je reprends la plume, pour vous tracer le portrait de cette créature. C'eſt une groſſe vachère, trapue & pouſſive, laide à faire peur, ſi on peut appeler laid ce qui a la figure humaine. Elle a les mains énormes, & le bras gros, je penſe, comme mon corps. Elle a le nez plat & recourbé, & ſes ſourcils lui cachent preſque les yeux, qui ſont d'un vilain gris, & lui ſortent de la tête. Elle a un regard malin, qui découvre la méchanceté de ſon cœur. Son viſage eſt large & plat, & à la couleur, on diroit qu'il a été un mois dans une ſaumure de ſalpêtre : je ſuis sûre qu'elle eſt ſujette à s'enivrer. Elle a une groſſe voix d'homme; elle eſt ronde

comme une boule, & avec cela elle paroît extrêmement forte; & si je la fâchois, je crois qu'elle pourroit m'écraser dans un instant sous ses pieds : de sorte qu'avec un cœur plus vilain encore que son visage, elle me cause des frayeurs mortelles. Je suis perdue sans ressource, si dieu ne me protège : car elle est cruellement méchante; en vérité elle l'est.

Ce que je viens de dire n'est que l'effet d'un impuissant & inutile chagrin de ma part : mais le portrait n'en est pas moins ressemblant. Elle vient de m'envoyer dire dans ce moment, qu'elle me rendra mes souliers, si je veux bien consentir qu'elle se vienne promener avec moi dans le jardin. Qu'elle vienne *caneter* (*) plutôt, dis-je en moi-même.

Il ne me convient pas de me brouiller tout à fait avec elle; je n'en serois que plus étroitement observée. J'irai donc me promener avec cette haïssable créature. Oh! que n'ai-je ma chère madame Jervis ici! ou plutôt que ne suis-je en sûreté avec mes très-chers père & mère?

Je suis transportée de joie. Justement comme j'avois mis mes souliers, on m'est venu dire que Jean, l'honnête Jean, est arrivé à cheval. Dieu le bénisse

(*) *Marcher comme une canne ou un canard.*

à cause de son bon cœur! Quel plaisir de le revoir! mais je vous en dirai davantage tout à l'heure. Il ne faut pas, sans doute, que je fasse connoître à ma geolière que je suis si charmée de voir ce cher & bienheureux Jean. Je l'apperçois par la fenêtre; mais hélas! il me paroît bien triste. Que peut-il y avoir de nouveau? Je me flatte que mes chers parens se portent bien, & madame Jervis aussi, M. Longman, & toute la maison, sans en excepter mon méchant maître. Car je souhaite qu'il vive, afin qu'il se repente de tout le mal qu'il a machiné contre moi.

Ciel! dans quel siècle vivons-nous! Je vais reprendre la plume; mais je suis en vérité dans une terrible inquiétude. Voilà que je serai, sans doute, exposée à une nouvelle & très-embarrassante épreuve.

Jean est ici, comme je l'ai dit: le pauvre homme m'est venu trouver avec madame Jewkes, qui m'a dit à l'oreille que, pour l'amour de moi-même, j'eusse à ne point parler des souliers. Je m'imagine que le bon garçon s'apperçut de la détresse où je suis, par la rougeur de mes yeux, mon regard triste & presqu'égaré. Car vous jugez bien que mon chagrin doit être extrême. Il voulut cacher la peine que lui causoit mon état: mais il lui fut impossible, car les larmes lui couloient des yeux malgré qu'il en eût. Oh! mademoiselle

Pamela, dit-il dès qu'il me vit. Eh bien, mon bon garçon, lui dis-je, vous voyez dans quel état je suis, sans qu'il y ait de ma faute. Je vous suis obligée de vos civilités, & de vos bontés pour moi. Là-dessus il se mit à pleurer encore plus. Mon cœur étoit prêt à se fendre, lorsque je vis la douleur où il étoit : car c'est quelque chose de fort touchant pour moi que de voir pleurer un homme. Tirez-moi de peine, lui dis-je ; mon maître vient-il ? Non, dit-il en sanglotant. Eh bien, repris-je, y a-t-il quelques nouvelles de mes pauvres parens ? Comment se portent-ils ? Je crois qu'ils se portent bien, répondit-il, je ne sais rien du contraire. Je me flatte, dis-je, qu'il n'est point arrivé de malheur à madame Jervis, ni à M. Longman, [illegible] des autres domestiques. Non, répondit-il, avec un profond soupir, comme [illegible] Dieu en soit béni, dis-je.

Je pense que cet homme est fou, [illegible] Jewkes : voilà bien [illegible] vérité, Jean, [illegible] vois-tu pas que [illegible] Qu'as-tu donc, [illegible] ne saurois [illegible] bonne demoiselle Pamela [illegible] vous, ajouta-t-il [illegible]

Je la pris, [illegible] maître, je la mis dans ma poche. Je me [illegible]

dis-je à madame Jewkes, qu'il soit nécessaire que vous lisiez cette lettre. Non, dit-elle, je vois assez de qui elle vient; autrement je vous prierois peut-être de me la montrer.

Voici aussi une lettre pour vous, madame Jewkes, dit Jean; pour la vôtre, me dit-il, elle demande une réponse, qu'il faut que je porte demain de grand matin, ou même dès ce soir, si je puis.

Vous n'avez plus rien à dire à mademoiselle Pamela, Jean, dit madame Jewkes? Non, répondit-il, si ce n'est que tous les domestiques l'assurent de leur amitié, & lui font leurs complimens. Et à moi aussi, sans doute, dit-elle. Jean, lui dis-je, je vais lire ma lettre; en attendant, prenez soin de vous; car vous êtes un honnête garçon. Dieu vous bénisse; je me réjouis de vous voir, & d'apprendre que tout le monde se porte bien. J'avois grande envie de lui dire quelque chose de plus; mais je n'osai pas à cause de cette vilaine madame Jewkes.

Je montai dans ma chambre, & je m'enfermai dans mon cabinet, où je lus la lettre de mon maître, qui étoit en ces termes:

« Ma très-chère PAMELA,

» Je vous envoie cette lettre par un exprès,
» parce qu'il s'agit d'une affaire qui vous touche de
» près, & qui me regarde aussi un peu; mais

» principalement pour l'amour de vous. Je sais » que la manière dont j'en ai agi avec vous, ne » peut que vous alarmer extrêmement, & causer » aussi beaucoup d'inquiétude à vos parens, qui » sont de très-honnêtes gens. Mais ce qui fait tout » mon plaisir, c'est qu'il est en mon pouvoir, & que » je suis résolu de vous récompenser abondamment » de tout le chagrin que je vous cause. Le lende- » main de votre départ j'envoyai un valet chez » votre père, comme je vous l'avois promis, afin » qu'il ne fût pas en peine sur votre sujet; je » l'assurai de la pureté de mes intentions, & je lui » donnai de si bonnes raisons pour lui faire com- » prendre pourquoi vous ne vous rendiez pas chez » lui, que je crus qu'il devoit en être content. » Mais cela ne le satisfit point; car dès le lendemain » le pauvre homme vint chez moi de grand » matin, & alarma toute la maison à votre » égard.

» O ma chère! que de peines votre obstination » ne m'a-t-elle pas causées, & à vous aussi? Je ne » pus tranquilliser votre père, qu'en lui promettant » qu'il verroit dans peu une lettre écrite de votre » propre main, & adressée à madame Jervis, pour » l'assurer que vous vous portez bien.

» Or, ce qui m'inquiète le plus maintenant, » c'est la santé de votre père & de votre mère; ils » sont âgés, & j'appréhende que le chagrin qu'ils

» ont de votre abſence ne leur devienne mortel ;
» je crains auſſi pour vous, qui avez tant de reſpect
» & tant de tendreſſe pour eux ; c'eſt pourquoi je
» vous prie de leur écrire quelques lignes, mais
» ſuivant le modèle que je vous envoie. En le
» dreſſant, je me ſuis mis à votre place autant que
» j'ai pu, & j'ai tâché d'exprimer vos propres
» ſentimens avec toute l'indignation dont je crains
» que vous n'ayez été que trop remplie.

» Vu la conduite que j'ai tenue à votre égard,
» ce qui ne ſauroit maintenant être changé, mais
» qui, je vous aſſure, tournera d'une manière
» honorable pour vous, j'entends que vous ne me
» refuſerez point, puiſque je ne ſaurois abſolument
» avoir d'autre but dans ce que je vous propoſe,
» que de tranquilliſer vos parens ; & cela vous
» regarde plus que moi. Je vous prie donc de ne
» pas changer un mot dans le modèle de lettre que
» je vous envoie. Si vous le faites, il me ſera
» impoſſible de l'envoyer ; ou bien cela détournera
» abſolument les bons effets que j'ai deſſein de
» procurer par-là.

» Je vous ai promis de ne point approcher de
» l'endroit où vous êtes, ſans votre permiſſion. Si
» j'apprends que vous vous tranquilliſez, & que
» vous ne tâchez pas de vous évader, je tiendrai
» ma parole, quelque peine que je trouve à le faire.
» L'eſpèce de ſervitude où l'on vous retient
» encore

» encore ne durera pas long-tems ; car je vous
» assure que je suis résolu de vous convaincre dans
» peu que je suis avec une extrême ardeur,

» Votre, &c. »

La lettre dont il me prescrivoit le modèle étoit en ces termes :

« Ma chère madame JERVIS,

» Au lieu d'être conduite chez mon père,
» Robert m'a menée dans un endroit qu'on ne me
» permet pas de nommer. Cependant on ne me
» traite pas durement à présent. Je vous écris ceci
» pour vous prier de faire savoir à mon père & à
» ma mère (qui sans doute doivent être presque
» morts de chagrin) que je me porte bien, & que
» je suis & serai toujours, par la grace de dieu,
» leur très-obéissante & vertueuse fille, comme je
» suis

» Votre très-obligée servante.

» Il ne m'est permis ni de dater ma lettre, ni de
» marquer l'endroit d'où je l'écris : mais on m'assure
» de la manière du monde la plus solemnelle qu'on
» me traitera honorablement ».

Je ne savois que faire dans cette occasion, ni comment répondre à son étrange prière. Le cœur me saignoit, mon cher père, en réfléchissant sur

la peine que vous vous étiez donnée, d'aller vous-même à pied pour vous informer de votre pauvre fille ; j'étois aussi dans une grande inquiétude au sujet de ma chère mère ; de sorte que je me résolus d'écrire, en suivant à peu près (*) le modèle qu'on prescrivoit, afin de vous tranquilliser, jusqu'à ce que je pusse vous apprendre au vrai l'état où je suis. Et voici ce que j'écris à cet étrange & méchant maître :

« Monsieur,

» Si vous connoissiez l'angoisse où je suis, & » combien la manière étrange & terrible dont vous » en agissez envers moi me fait souffrir, vous » auriez certainement pitié de moi, & vous con- » sentiriez à me délivrer. Qu'ai-je fait pour être » seule l'objet de votre cruauté ? Je ne puis ni » espérer, ni même souhaiter rien de votre part, » puisque, après ce qui s'est passé, je ne puis plus » compter sur vos sermens les plus solemnels. Il est » impossible que vous ayez les desseins honnêtes » que vous alléguez.

» Il n'y a que la promesse que vous me faites de » ne me point venir voir ici dans mon triste » esclavage, qui puisse me donner quelque rayon » d'espérance.

(*) *Voyez ci-dessus. Les changemens que Pamela fit à cette lettre sont en italique.*

» Je vous conjure de ne pas pouſſer la pauvre, » l'infortunée Pamela à faire quelqu'action de » déſeſpoir, qui cauſeroit à jamais la perte de » ſon ame. Vous ignorez, monſieur, à quel » terrible excès le courage pourra me porter, mal- » gré mon peu de lumières, & la foibleſſe de mon » eſprit, dès que ma vertu ſera en danger. Oh! » hâtez ma délivrance, afin qu'une pauvre créa- » ture, indigne qu'un homme de votre rang faſſe » attention à elle, ne ſoit pas le jouet de la gran- » deur, ſeulement parce qu'elle ne ſauroit ſe dé- » fendre elle-même, & qu'elle n'a aucun ami qui » puiſſe prendre ſa cauſe en main.

» En partie pour vous obéir, monſieur, mais » plus encore, je l'avoue, pour tranquilliſer l'eſ- » prit de mes pauvres & affligés parens, dont la » pauvreté devroit, ce ſemble, les mettre à cou- » vert de pareilles violences, auſſi-bien que leur » malheureuſe fille, j'ai ſuivi à-peu-près le modèle » que vous m'avez preſcrit en écrivant à madame » Jervis; les changemens que j'y ai faits (& je n'ai » pu m'empêcher d'y en faire quelques-uns), mar- » quent, il eſt vrai, mon inquiétude; mais ils ne » laiſſeront pas malgré cela de répondre au but » que vous dites que vous vous propoſez par cette » lettre.

» Pour l'amour de dieu, mon cher monſieur, » ayez pitié de mon triſte état, & de la miſère où

» je suis ; permettez que je puisse me joindre à vos
» autres domestiques, pour louer & bénir cette
» bonté dont vous avez donné des marques à tous,
» excepté à la pauvre, l'infortunée, la désolée

» PAMELA ».

Après avoir écrit cette lettre, & celle dont on m'avoit prescrit les termes, je crus que ce seroit témoigner quelque confiance en madame Jewkes, que de les lui montrer toutes deux. Je lui fis voir en même-tems celle que mon maître m'écrivoit; car je m'imaginai que l'estime qu'il me témoignoit me donneroit quelque pouvoir sur une femme qui paroissoit disposée à lui obéir en tout, soit que ce qu'il lui commanderoit fût permis ou non : je pensai cependant en moi-même que je ne devois guère tirer vanité de cette estime de mon maître. Je ne crois pas m'être trompée par rapport à madame Jewkes. Il me semble que la lettre de mon maître a produit un grand effet sur elle; car elle est à présent très-obligeante à mon égard, & elle s'étend fort sur mes louanges : mais je ne dois pas y faire beaucoup d'attention; car elle ne loue pas moins l'auteur de toute ma misère, & ses desseins *honorables*, comme elle les appelle, tandis que je vois bien qu'elle pense (& je crains bien qu'il ne le pense aussi) que tout ce qui peut faciliter l'exécution de ses criminels desseins est *ho-*

norable, dût-ce être au préjudice & à la ruine d'une pauvre & vertueuse fille. Dieu veuille que je ne le trouve pas ainsi ! Je me flatte pourtant que, quelles que puissent être les vues de ce méchant gentilhomme, je serai au moins délivrée des discours impertinens & libres de cette créature, si elle peut se persuader que mon maître a de bonnes intentions.

Me voici au *LUNDI*, le cinquieme jour de mon esclavage & de ma misere.

JE m'étois flattée de voir *Jean*, & de [illegible] en particulier avant qu'il partît ; [illegible] pas pu trouver l'occasion. L'a[illegible] ce pauvre garçon a été cause [illegible] s'est imaginé qu'il est amoureux [illegible] venu dire de sa part [illegible] Je l'ai priée de le faire monter [illegible] (comme j'ai coutume [illegible] montée avec lui. Ce [illegible] aussi affligé en prenant congé [illegible] été auparavant [illegible] celle qui étoit pour [illegible] pée dans celle que [illegible] madame Jewkes [illegible] peur qu'il n'y en eût quelqu'au[illegible]

[illegible]

prise de voir que ce valet, en s'en allant, a laissé tomber un morceau de papier au haut de l'escalier. Je l'ai ramassé sans que madame Jewkes s'en soit apperçue ; mais j'ai été mille fois plus surprise encore, lorsqu'après être rentrée dans mon cabinet, j'y ai trouvé ce qui suit :

« Ma bonne demoiselle PAMELA.

» C'est avec beaucoup de douleur que je dois » vous apprendre que vous avez été trompée & » trahie, & cela par un malheureux & un chien » comme moi. Je ne pensois guère que les choses » viendroient au point où elles sont. Mais il faut » que j'avoue que, si jamais il y eut un scélérat » au monde, c'est moi. J'ai montré constam» ment toutes vos lettres à mon maître ; & » c'est dans cette vue qu'il m'employoit. Il les a » toutes vues avant que je les portasse à votre » père ; il les recachetoit après les avoir lues, & » puis il m'ordonnoit de les porter. Il est vrai » que j'avois quelquefois occasion d'aller dans ces » quartiers-là ; mais non pas à beaucoup près aussi » souvent que je le prétendois. Dès que j'eus appris » le tour qu'on vous avoit joué, je fus sur le point » de me pendre de désespoir. Ne soyez pas sur» prise de ce que je ne pouvois pas soutenir votre » présence : O le misérable, le scélérat que je suis, » de vous avoir réduite à cet état ! Si vous êtes

» perdue, c'est moi qui en suis la cause. Tout ce » que je puis faire maintenant pour vous, c'est de » vous avertir que vous êtes entre d'abominables » mains; & je crains que vous ne soyez perdue » malgré tous vos discours & toute votre vertu. » J'en mourrai certainement de douleur dès que » je viendrai à le savoir. Si vous pouvez me par» donner, il faut que votre bonté soit excessive; » mais je suis sûr que je ne me pardonnerai » jamais moi-même. Cependant je vous prie de » garder le secret sur ce que je vous dis. Il ne peut » vous revenir aucun avantage de le déclarer; & » peut-être que je vivrai encore assez pour vous » rendre quelque service: vous pouvez compter » que je le ferai, s'il est en mon pouvoir: je sais » qu'il est de mon devoir de le faire. Mon maître » a gardé vos deux ou trois dernières lettres, & » ne les a point envoyées du tout. Je suis le plus » grand de tous les scélérats,

» J. ARNOLDS.

» Vous voyez qu'il y a long-temps qu'on a ma» chiné votre perte; prenez garde, je vous prie, » à votre chère & aimable personne. Madame » Jewkes est un démon. Mais dans l'autre maison » de mon maître, il n'y a pas un seul cœur qui » ne vous soit fidelle, excepté moi. O le lâche » coquin que je suis »!

Je ne doute point, mes chers père & mère, que ceci ne vous fasse dresser les cheveux, lorsque vous viendrez à le lire. Pour moi, j'en suis pénétrée d'horreur. O quelle est la perfidie du cœur de l'homme! Ce Jean, que je croyois si honnête, de qui vous aviez la même opinion, qui me disoit toujours mille biens de vous, qui vous en disoit de moi, ce Jean étoit cependant un indigne hypocrite, un perfide, & un traître qui travailloit à me perdre.

Mais il dit assez de mal de lui-même; & je ne saurois m'empêcher de faire cette triste réflexion, c'est que les gens riches & puissans ne manquent jamais d'instrumens pour venir à bout de leurs criminels desseins, & que rien n'est si difficile à connoître que le cœur de l'homme. Je ne puis qu'avoir compassion de ce malheureux, puisqu'il paroît se repentir de son crime; & je crois que le meilleur parti que je puisse prendre, c'est de garder le secret sur sa méchanceté; &, si j'en trouve l'occasion, de le confirmer dans les sentimens de repentance qu'il témoigne; car peut-être que cela me fournira le moyen de faire quelque découverte utile.

Je ne dois pas oublier de dire qu'il a apporté avec lui, dans une valise, toutes les hardes que ma maîtresse & mon maître m'avoient données, & outre cela deux coëffes & une écharpe de ve-

lours que ma maîtreffe avoit coutume de porter. Mais je ne prends point de plaifir, ni en cela, ni en aucune chofe qui foit au monde.

Madame Jewkes a fait apporter la valife dans mon cabinet, & m'a montré ce qu'il y avoit dedans : mais enfuite elle a fermé tout à clef, & m'a dit qu'elle me donneroit telles hardes que je voudrois ; mais que, fi je les avois en mon pouvoir, cela me donneroit peut-être envie de fortir, & puis l'infolente créature a mis la clef dans fa poche.

Je m'abandonnai à de triftes réflexions fur cette étrange & furprenante découverte de la trahifon de Jean. Je pleurai beaucoup à caufe de lui, & auffi à caufe de moi-même. Car je vois bien que ce qu'il dit eft vrai, & qu'il y a long-tems qu'on médite ma perte ; de forte que je ne comprends que trop à quoi aboutiront les deffeins abominables de mon maître. Que d'injures ce pauvre garçon s'a dit à lui-même ! Et que ne méritent donc pas ceux qui l'employent ? Oh ! quel compte ce méchant maître n'aura-t-il pas à rendre à Dieu, puifqu'il eft fi vicieux lui-même, & qu'il en corrompt d'autres, qui fans lui auroient confervé leur innocence ! & tout cela afin de pouvoir exécuter le plus criminel deffein, & de ruiner une pauvre créature, qui ne lui a jamais fait ni même fouhaité aucun mal, & qui peut même encore

prier dieu pour sa repentance & pour son bonheur.

Je ne comprends pas ce que ces gentilshommes (comme on les appelle) peuvent penser d'eux-mêmes, après avoir commis des actions si noires. Jean avoit quelque motif pour ce qu'il a fait; il vouloit plaire à son maître qui le récompensoit & lui faisoit du bien. On peut dire la même chose de madame Jewkes, toute méchante qu'elle est. Mais quel motif mon maître peut-il avoir pour prendre tant de peine à faire l'ouvrage du démon? S'il m'aime, (mais sa passion ne mérite pas le nom d'amour) faut-il à cause de cela qu'il me tende des piéges pour me ruiner, & pour me rendre aussi criminelle que lui? Je ne conçois pas quel avantage il peut trouver dans la perte d'une pauvre créature comme moi. Je suis, sans doute, bien peu considérable. On dit, il est vrai, que j'ai quelque beauté; mais quand cela seroit, un gentilhomme ne devroit-il pas préférer une servante vertueuse, à une infame prostituée? Faut-il qu'il s'applique avec plus de soin à me séduire, par cela même que ce que je redoute sur toutes choses, c'est d'être séduite, & que j'aimerois mieux perdre la vie que ma vertu?

Ce sont des choses qui me passent; je ne saurois en rendre raison. Personne ne peut dire que ces beaux messieurs aient d'autre tentateur, que leur propre inclination corrompue & vicieuse. Ce

méchant maître s'enfuir de moi, lorsqu'il crut qu'il n'y avoit que ses propres domestiques qui seroient témoins de son abominable entreprise : mais n'est-il pas étrange qu'il ne craigne point d'être vu par celui qui est présent par-tout, & à qui la noirceur & les pensées les plus secrètes de son cœur corrompu ne sauroient être cachées? Mais à quoi me servent toutes ces tristes réflexions? Il est, & sera toujours méchant; & je crains bien que je ne devienne la victime de ses criminelles entreprises, à moins que ce dieu, en qui je me confie, & que je prie à toute heure, ne me protége.

MARDI & MERCREDI.

JE joins ces deux jours ensemble, car cette méchante femme m'a observée de si près, qu'il m'a été impossible de rien écrire mardi. J'ai fait un tour avec elle en carrosse pour prendre l'air; je me suis aussi promenée plusieurs fois au jardin, mais je l'ai toujours eue avec moi.

M. Williams est venu nous voir, & s'est promené une fois avec nous au jardin. Un moment que ma surveillante avoit le dos tourné, je profitai de l'occasion, étant encouragée par le petit mot qu'il m'avoit dit à l'oreille dimanche passé, pour lui dire : J'apperçois, monsieur, dans

tuiles ſur cette couche de perſil : ne pourroit-on pas mettre un billet entre deux, ſi on en trouvoit l'occaſion, & les couvrir enſuite de terre ? Cela eſt bien penſé, répondit-il, & que ce tourneſol, qui eſt proche de la porte du jardin, ſoit l'enſeigne ; j'ai la clef de cette porte, car c'eſt mon plus court chemin pour aller au village.

C'eſt ainſi que je fus obligée de commencer la première notre correſpondance. Oh ! de quelles inventions la néceſſité n'eſt-elle pas la mère ! Je me félicitai de cette penſée : madame Jewkes nous rejoignit bientôt ; & M. Williams faiſant ſemblant de continuer la converſation : Non, dit-il, pas fort agréable. Qu'y a-t-il, qu'y a-t-il ? dit madame Jewkes. Rien, répondit-il, je diſois ſeulement que le village voiſin n'eſt pas fort agréable. Non, en vérité, reprit-elle, c'eſt un pauvre village à mon avis. Y demeure-t-il quelque perſonne de diſtinction ? dis-je. Et nous continuâmes ainſi à cauſer ſur ce village, afin de dépayſer ma gouvernante. Mais je n'avois deſſein de nuire à perſonne par cet innocent artifice. Nous parlâmes enſuite du jardin, combien il eſt beau & ſpacieux, & d'autres choſes ſemblables. Nous nous aſsîmes ſur la pente du gazon qui règne autour du vivier, afin de jouir du plaiſir de voir les poiſſons ſe jouer ſur la ſurface de l'eau : madame Jewkes me dit que je pourrois pêcher là quand je voudrois.

Je vous prie donc, lui dis-je, d'avoir la bonté de m'aller chercher une ligne. Ah! ma jolie petite maîtresse, répondit-elle, je vous assure que je connois mon devoir mieux que vous ne croyez. En vérité, repris-je, je ne songe pas à mal. Permettez-moi de vous dire, répondit-elle, que je ne connois personne qui ait tant de présence d'esprit, & qui pense si bien à tout, que vous. Il faut être bien sur ses gardes où vous êtes. Mais nous pêcherons un peu demain. M. Williams, qui la craint extrêmement, détourna la conversation. Pour moi je me retirai les laissant causer ensemble; il ne resta pas long-tems, & elle me suivit bientôt.

J'étois entrée dans mon cabinet pour écrire; & l'entendant venir, je cachai dans mon sein le papier que je tenois; & comme elle entra, madame Jewkes, lui dis-je, j'ai besoin d'un peu de papier; car vous savez que j'ai écrit deux lettres, que j'ai envoyées par Jean. (Oh! que le nom de ce pauvre malheureux me cause de chagrin!) Eh bien! me dit-elle, vous devez en avoir de reste, une feuille a suffi pour les deux lettres. Oui, lui répondis-je, mais j'ai employé aussi la moitié d'une feuille pour faire l'enveloppe, & voyez comment l'autre moitié est barbouillée. Là-dessus je lui montrai quelques vers que j'avois tâché de me rappeler, & que j'avois écrits dans le dessein de les lui montrer, afin qu'elle crût que je m'occupois

toujours à de ſemblables bagatelles. Oui, dit-elle, je vois que vous avez employé tout votre papier, je vous en donnerai encore deux feuilles, mais vous me montrerez l'uſage que vous en ferez. Fort bien ! penſai-je en moi-même ; je me flatte encore, *Argus*, de pouvoir t'en impoſer. Or, Argus, ſuivant les poëtes, avoit cent yeux, & il veilloit avec tous, comme elle.

Elle m'apporta du papier, & me dit : Allons, madame, accordez-moi le plaiſir de vous voir écrire quelque choſe. De tout mon cœur, répondis-je ; & prenant la plume, j'écrivis ces paroles : « Je voudrois que madame Jewkes eût autant de » bonté pour moi, que j'en aurois pour elle, s'il » étoit en mon pouvoir ». Voilà qui eſt joli, dit-elle ; mais je me flatte que je ne manquerai pas de bonté pour vous : & que voudriez-vous que je fiſſe ? J'écrivis encore ces mots : « Que madame » Jewkes me fît la grace de me dire quel crime » j'ai commis pour être ainſi détenue priſonnière, » & ce qu'elle croit que je deviendrai enfin » ? Fort bien ! dit-elle, continuez. « Je ſouhaiterois » donc, pourſuivis-je, qu'elle voulût bien me » montrer ſes inſtructions, afin que je ſache juſ» qu'où je dois la blâmer ou la juſtifier ».

Je ne mettois tout cela ſur le papier, que pour lui faire voir combien j'aime à écrire ; car je n'attendois rien de bon de ſa part : j'eſpérois ſeule-

ment de lui persuader par-là que je n'employois jamais mon tems à écrire rien de plus sérieux Car elle s'imagine toujours que je trame quelque complot, tant je suis taciturne, & tant j'aime à être seule. Elle voulut m'engager à écrire encore quelque chose : non, lui dis-je, car vous n'avez pas daigné me répondre. Que pouvez-vous appréhender, me dit-elle, puisque mon maître vous assure sur son honneur de la pureté de ses intentions? Oui, madame Jewkes, repris-je; mais mettez la main sur la conscience, & dites-moi sincérement si vous lui ajoutez foi. Sans doute, répondit-elle. Mais, dis-je, qu'appelez-vous honneur? Que pensez-vous vous-même qu'il appelle honneur? reprit-elle. La ruine, la honte, l'infamie, dis-je. Fi, fi, dit-elle! Si vous doutez le moins du monde de la pureté de ses intentions, personne ne peut mieux expliquer sa pensée que lui-même, & si vous voulez, je lui écrirai de venir vous l'expliquer. Horrible créature, lui dis-je? ne peux-tu pas me poignarder tout d'un coup? J'aimerois mieux que tu le fisses, que de me parler ainsi! mais je me flatte qu'il ne songe pas à venir.

Elle eut la méchanceté de dire : Non, non, il n'a pas dessein de venir, que je sache; mais si j'étois à sa place, je ne serois pas long-tems absent. Que veut dire cette femme? m'écriai-je. Ce que je veux dire? reprit-elle, en voulant donner

à ses paroles un autre sens que celui dans lequel je les avois prises; je veux dire que, si j'étois à sa place, je viendrois mettre fin à toutes vos craintes.... en vous rendant aussi heureuse que vous pouvez le souhaiter. Il n'est pas en son pouvoir, dis-je, de me rendre heureuse, grand & riche comme il est, si ce n'est en me laissant conserver mon innocence, & en me donnant la liberté de m'en retourner chez mes chers père & mère.

Elle se retira quelque tems après, & j'achevai la lettre que j'avois commencé d'écrire à M. Williams, dans l'espérance de trouver quelqu'occasion de la mettre dans l'endroit dont nous étions convenus. J'allai ensuite trouver madame Jewkes, & lui dis : Je me flatte que, comme il ne fait pas encore nuit, vous me permettrez bien de faire un tour de jardin. Il est trop tard, dit-elle; cependant si vous avez envie de vous promener, ne restez pas long-tems. Nanon, ajouta-t-elle, suivez mademoiselle, & ne la perdez pas de vue.

Je fus donc me promener du côté du vivier, & la fille me suivoit. Je laissai tomber à dessein mon peloton, & lorsque je fus venue proche de l'endroit où étoient les tuiles, je dis : Nanon, j'ai laissé tomber mon peloton, ayez la bonté de l'aller chercher: je l'avois à la main, lorsque nous étions près du vivier. Elle alla le chercher: & pendant ce tems-là, je glissai ma lettre entre les deux tuiles,

&

& je les couvris vîte de terre, sans être apperçue. Nanon ayant trouvé mon peloton me l'apporta, & je m'en retournai doucement; je rencontrai madame Jewkes, que son inquiétude avoit obligée à venir voir ce que j'étois devenue. Voici ce que j'ai écrit à M. Williams:

« Monsieur,

» Comme je n'ai pu trouver l'occasion de » vous parler en particulier, je me flatte que » vous voudrez pardonner la liberté que prend » une pauvre créature, qui a été conduite ici en » trahison, & comme elle n'a que trop de raison » de le croire, dans le plus abominable dessein » qui se puisse concevoir. Sans doute que vous » savez quelque chose de mon histoire, ma pau- » vreté, dont je n'aurai jamais de honte, les bon- » tés de feu ma maîtresse, & les vues de mon » maître. Il est vrai qu'il m'assure que ses desseins » sont honorables; mais ce que les méchans ap- » pellent honorable, n'est que honte & infamie » pour les gens vertueux. Il peut tenir sa pro- » messe, selon les idées qu'il se forme de ce qui » est honorable, & ne laisser pas que de me ruiner » selon mes idées, & celles de tout ce qu'il y a » d'honnêtes gens.

» Je suis si malheureuse & si maltraitée par cette » madame Jewkes; elle a de si mauvais principes,

» que j'aurai ſans doute bientôt beſoin qu'il ſe
» préſente quelqu'occaſion pour me tirer d'ici,
» comme j'ai lieu de l'eſpérer de cet heureux ex-
» pédient qui nous eſt venu dans l'eſprit pour en-
» tretenir un commerce de lettres enſemble. Je me
» livre donc ſans réſerve à votre bonté : car mon
» état ne ſauroit empirer, quand même le projet
» que j'ai formé viendroit à manquer ; & je ſuis
» auſſi ſûre qu'il réuſſira, s'il eſt en votre pouvoir
» de le faire réuſſir. L'air d'honnête homme que
» vous avez, monſieur, votre caractère, & votre
» inclination bienfaiſante me font eſpérer que vous
» m'accorderez votre ſecours dans les triſtes cir-
» conſtances où je me trouve. Car en me tirant de
» ma détreſſe, vous vous acquitterez par cette ſeule
» action de tous les devoirs du chriſtianiſme. Vous
» ferez un acte de la plus grande charité, vous
» ſauverez de l'extrémité du danger une infortu-
» née, qui juſqu'à préſent ne s'eſt pas écartée le
» moins du monde de ce que la vertu exige d'elle.

» N'eſt-il pas poſſible de trouver quelque moyen
» pour me délivrer, ſans que vous vous expoſiez
» vous-même ? N'y a-t-il pas dans le voiſinage
» quelque gentilhomme de probité, ou quelque
» dame vertueuſe, chez qui je puiſſe me réfugier,
» juſqu'à ce que je puiſſe trouver moyen de me
» rendre chez mes pauvres parens ? Ne pourroit-on
» pas faire tenir une lettre à miladi Davers, pour lui

» apprendre mon triste sort ? Mes parens sont si » pauvres, & ont si peu de crédit dans le monde, » que tout ce qu'ils peuvent faire pour moi, c'est » de mourir de chagrin ; & je crains bien que ce » ne soit-là leur sort.

» Mon maître me promet que, si je veux me » tranquilliser dans ma situation présente, il ne » viendra point ici sans mon consentement. Hélas ! » monsieur, comment puis-je compter là-dessus ? » Car quel fond peut-on faire sur la promesse » d'un homme qui se croit en droit d'en agir » avec moi comme il a fait ? [illegible] » perdue, & il viendra sans doute, dès qu'il croira » avoir appaisé les clameurs de mes parens, & » m'avoir endormie dans une funeste sécurité [illegible] » qu'il espère certainement de faire avec [illegible]

» C'est pourquoi, monsieur [illegible] » que j'aie pour travailler à sauver ma vertu [illegible] » je demeure ici jusqu'à ce qu'il vienne [illegible] » perdue sans ressource [illegible] » porte du jardin [illegible] » grandes espérances [illegible] » sieur, quelque moyen [illegible] » garderai inviolablement [illegible] » tant bien [illegible] » moi, vous sauvez [illegible]

» Je n'en dirai pas [illegible] » je vais confier cette lettre au [illegible]

X 2

» tuiles, & dans le ſein de cette terre où j'eſpère
» que ma délivrance prendra racine, & produira
» un fruit qui me procurera une joie inexpri-
» mable, & à vous une récompenſe glorieuſe en
» ce monde, & durant toute l'éternité. Ce ſera
» conſtamment la prière de

» Votre très-humble & opprimée ſervante ».

JEUDI.

VOICI une fatale ſemaine paſſée depuis que je ſuis partie dans l'eſpérance de vous revoir, mes chers père & mère. Oh ! que mes eſpérances étoient différentes alors de ce qu'elles ſont maintenant ! Cependant qui ſait ce que les bienheureuſes tuiles pourront produire ?

Il faut que je vous diſe que madame Jewkes m'a battue ; cela n'eſt que trop vrai ; & voici à quelle occaſion.

J'étois fort impatiente d'aller me promener au jardin, pour voir s'il étoit arrivé quelque choſe qui répondît à mon attente : mais cette méchante femme ne voulut pas m'y laiſſer aller ſans elle, & elle dit qu'elle n'avoit pas alors le loiſir. Nous diſputâmes beaucoup là-deſſus ; car je lui repréſentai qu'il me paroiſſoit bien cruel qu'on ſe défiât de

moi jusqu'à ne me pas permettre de me promener seule au jardin pour prendre un peu l'air ; & que je fusse toujours suivie & veillée de près comme une voleuse.

Elle allégua ses instructions, & dit qu'il ne lui étoit pas permis de me perdre de vue. Vous feriez mieux, me dit-elle, de vous tranquilliser, & d'être contente de votre sort, je vous assure ; car j'ai des ordres plus sévères encore que ceux que vous avez éprouvés jusqu'à présent. Je me souviens, ajouta-t-elle, que vous avez demandé à M. Williams s'il y a quelques personnes de distinction dans le voisinage ; & cela me fait soupçonner que vous avez envie de les aller trouver, pour leur raconter votre triste histoire, ainsi que vous l'appelez.

Ces paroles pensèrent me faire tomber en foiblesse ; car elles me donnoient lieu de craindre que la créature n'eût trouvé la lettre que j'avois cachée entre les tuiles. Oh! que j'étois sur des épines ! A la fin elle me dit : Eh bien, puisque vous le souhaitez si fort, vous pouvez faire un tour de jardin, je serai à vous dans un moment.

J'entrai donc dans le jardin ; & dès que je crus qu'elle ne pouvoit plus me voir de sa fenêtre, je courus vers le bienheureux endroit ; mais je fus bientôt obligée de ralentir ma course, parce que j'entendis son odieuse voix : Holà, holà, s'écria-t-elle, vous voilà bien agile ; où courez-vous donc

ſi vîte ? Eſt-ce une gageure ? Je m'arrêtai juſqu'à ce que ſa groſſe bedaine fût venue à moi en cannetant. Elle me prit ſous le bras, car elle étoit preſque hors d'haleine ; & je fus forcée, en me promenant avec elle, de paſſer proche du cher endroit en queſtion, ſans oſer ſeulement le regarder.

Le jardinier étoit à l'ouvrage, un peu plus loin : nous le regardâmes travailler, & je commençai à lui parler de jardinage : mais elle me dit à l'oreille : Mes inſtructions portent que je ne dois pas vous permettre de vous familiariſer avec les domeſtiques. Quoi ! dis-je, craignez-vous que je faſſe un complot avec eux pour voler mon maître ? Peut-être, répondit cette odieuſe créature ; car *ſi vous lui voliez votre propre perſonne*, ce ſeroit, ſelon lui, le plus grand tort que vous puiſſiez lui faire.

Dites-moi, je vous prie, lui dis-je, par quel moyen je ſuis devenue un bien qui lui appartient ? A-t-il quelque autre droit ſur moi, que celui qu'un voleur peut avoir ſur ce qu'il a dérobé ? Ah ! dit-elle, je n'ai jamais entendu rien de ſemblable ! C'eſt ici, je vous jure, une rébelion dans toutes les formes. Eh bien, eh bien, mon petit agneau, (car c'eſt ainſi que l'impertinente m'appelle ſouvent,) ſi j'étois à ſa place, le droit qu'il a ſur vous ne ſeroit pas long-tems douteux. Et que feriez-vous donc, repris-je, ſi vous étiez lui ? Je ne marchanderois



Prenez cela vous qui osez m'appeller Jézabel.

C. P. Marillier del. De Longueil Sc.

par comme il faut : mais je vous mettrois bientôt l'un & l'autre hors de peine. Comment Jezabel, lui dis-je, voudriez-vous donc employer la violence pour me perdre ? La-dessus elle me donna un terrible coup sur l'épaule. Prenez cela, dit-elle, vous qui osez m'appeler Jezabel.

Je fus étonnée, (car vous ne m'avez jamais battue de votre vie, mes très-chers père & mère,) comme si j'avois été frappée d'un coup de foudre. Je regardai tout autour de moi, comme pour chercher quelqu'un qui voulût venir à mon secours. Mais hélas ! il n'y avoit personne qui pût me défendre. A la fin je lui dis, en me frottant l'épaule : Cela est-il aussi dans vos instructions ? Hélas faut-il que je sois encore battue, outre mes autres sujets d'affliction que j'ai ? Et là-dessus je me jetai sur le gazon. [illegible] mement piqué : Je [illegible] pareilles injures. [illegible] le cœur bien [illegible] en assure ; [illegible] lente comme vous [illegible] enfermerai [illegible] liers, [illegible] ter, [illegible]

Je me levai [illegible]

[illegible]

me maltraiter encore plus. Ah! dis-je en moi-même, voilà que par mon imprudence j'ai renversé la seule espérance qui me restoit.

Le jardinier fut témoin de cette scène : mais elle lui cria : Eh bien, Jacob, que vous amusez-vous à regarder ? Mêlez-vous de votre ouvrage. Il s'en alla là-dessus dans un autre endroit du jardin hors de notre vue.

Je vois bien, dis-je en moi-même, qu'il faut que j'apprenne à dissimuler un peu. Elle me prit rudement par la main : Allons, rentrez, dit-elle; je vous apprendrai à m'appeler *Jezabel.* Ma chère madame Jewkes, lui dis-je...... Ne m'appelez point votre *chère*, dit-elle en m'interrompant; je ne veux point de vos caresses : pourquoi ne dites-vous pas encore *Jezabel.* Je vis qu'elle étoit dans une terrible colère, & je ne savois à quel saint me vouer. J'ai souvent oui blâmer la langue des femmes : j'aurois souhaité que la mienne eût été moins indiscrète. Je ne saurois rentrer, dis-je, en vérité, je ne saurois. Vous ne sauriez! reprit-elle. Je puis prendre une petite & mince créature comme vous sous mon bras, & vous porter dans la maison, si vous ne voulez pas y aller de bon gré : vous ne connoissez pas toute ma force. Ah! je ne la connois que trop, dis-je. Mais ne me traiterez-vous pas plus mal encore si je rentre? Je me levai donc, & la suivis; & comme

nous marchions, elle murmuroit entre ſes dents: *Moi une Jezabel, après vous avoir témoigné tant de bonté!* & d'autres choſes ſemblables.

Lorſque nous fûmes proche de la maiſon, je m'aſſis ſur un banc, & lui dis: Je n'entrerai point, madame Jewkes, que vous ne m'ayez pardonné. Si vous voulez me pardonner de vous avoir donné ce nom, je vous pardonnerai auſſi de m'avoir battue. Elle s'aſſit près de moi, & parut de fort mauvaiſe humeur. A la fin elle dit: Eh bien je vous le pardonne pour cette fois; & elle me baiſa en ſigne de réconciliation. Dites-moi, je vous prie, lui dis-je, où vous voulez que je me promène? Accordez-moi toute la liberté que vous pouvez; & lorſque je ſaurai juſqu'où vous pouvez me favoriſer, je tâcherai d'être auſſi contente qu'il me ſera poſſible, & je ne vous demanderai pas une plus grande liberté.

Je ſuis bien aiſe, dit-elle, de voir que vous vous mettez à la raiſon: je voudrois pouvoir vous accorder toute la liberté que vous ſouhaitez; car vous jugez bien que ce n'eſt pas un grand plaiſir pour moi de vous avoir, pour ainſi dire, toujours attachée à ma jupe, & de ne pas ſouffrir que vous faſſiez un pas ſans moi. Mais ceux qui veulent faire leur devoir ſont obligés de ſouffrir quelque choſe; & ce que je fais n'eſt que pour rendre ſervice au meilleur de tous les maîtres. Oui, dis-je,

il eſt bon envers tout le monde, excepté moi. Il ne vous aime que trop, reprit-elle, vous n'en sauriez douter, & voilà pourquoi il vous traite comme il fait; & par cette raiſon vous devez le ſouffrir. Il m'aime, dites-vous, répliquai-je! ah! quelle eſpèce d'amour eſt-ce-là? Allons, dit-elle, que cette fille ne voye pas que vous avez pleuré, & n'allez pas lui faire un rapport de ce qui s'eſt paſſé; car je ſuis ſûre que vous ne le rapporteriez pas fidellement. Je vous enverrai Nanon, & vous pourrez faire un tour de jardin avec elle, ſi vous en avez envie; cela vous donnera peut-être de l'appétit pour dîner, car le peu que vous mangez ne ſuffit que pour vous empêcher de mourir de faim. Il faut que votre beauté ſoit bien à toute épreuve, ajouta cette étrange créature, ſans quoi vous ne pourriez pas la conſerver comme vous faites, vu que vous ne mangez ni ne dormez preſque point, & que vous êtes toujours à pleurer & à vous affliger pour un rien. Dis ce que tu voudras, penſai-je en moi-même, pourvu que je puiſſe me délivrer de ta mauvaiſe langue & de ton odieuſe compagnie. Je me flattai de trouver quelque moyen d'arriver à mon tourneſol; mais en entrant dans le jardin je pris le chemin oppoſé, afin de ne point donner de ſoupçon & dans le deſſein de paſſer proche de cette fleur à mon retour.

Je fis un effort pour m'entretenir avec cette fille qui m'accompagnoit; mais je ne lui parlai que de choses générales; car je sais qu'on l'oblige à rapporter tout ce que je dis & tout ce que je fais. Dès que nous fûmes proche de l'endroit que je languissois de voir, je dis à Nanon : Allez, je vous prie, dire au jardinier de me cueillir une salade. Elle lui cria, *Jacob* ? Il ne sauroit vous entendre de si loin, lui dis-je; allez le trouver, & dites-lui de me cueillir aussi un concombre, s'il y en a. Dès qu'elle se fut un peu éloignée, j'examinai mes tuiles, & je trouvai une lettre sans aucune adresse, que je cachai aussi-tôt dans mon sein en tremblant de joie. La fille fut de retour presqu'avant que j'eusse caché ma lettre : j'étois si transportée, que je craignois de me trahir moi-même. Vous paroissez effrayée, dit la fille. Il me vint heureusement dans l'esprit une défaite. (Hélas! votre pauvre Pamela apprendra bientôt à dissimuler; j'espère pourtant que ce sera toujours innocemment.) Je dis donc que comme je m'étois baissée pour sentir le tournesol, il étoit sorti un gros ver de la terre qui m'avoit effrayée. Les tournesols n'ont point d'odeur, me dit Nanon. C'est ce que je viens d'éprouver, répliquai-je. Là-dessus nous nous en retournâmes à la maison, & madame Jewkes me dit : Puisque vous êtes rentrée sitôt, je vous permettrai une autre fois de vous aller promener.

Je montai dans mon cabinet, & je m'y enfermai pour lire ma lettre, qui étoit conçue en ces termes.

« Je suis infiniment touché de votre malheur; » je voudrois de tout mon cœur qu'il fût en mon » pouvoir de vous rendre service & de délivrer » une personne qui a tant de vertu, tant de beauté » & un mérite si distingué. Tout ce que je puis » espérer au monde dépend de M. B..... j'espère » d'obtenir bientôt un bénéfice de lui. Cependant » j'aimerois mieux renoncer à toutes mes espérances, » & m'abandonner entièrement à la providence, » que de ne pas faire tous mes efforts pour vous » délivrer. J'avoue que je n'avois jamais eu de » M. B.... l'idée que sa conduite à votre égard me » donne de lui. Il est sûr qu'il n'est point un dé- » bauché de profession. Je crois pourtant que vous » devez tâcher de vous tirer d'entre ses mains le » plutôt que vous le pourrez, principalement puis- » que vous êtes sous la conduite d'une méchante » créature, comme madame Jewkes.

» Nous avons ici miladi Jones, qui est une riche » veuve, & qui a de la piété, à ce que je crois. » Il y a aussi M. le chevalier Simon Damford, » & son épouse, qui est une dame de mérite : ils » ont deux filles très-vertueuses. Tous les autres » ne sont que des gens du commun, & des ou- » vriers tout au plus. Si vous le jugez à propos,

» je parlerai à milady Jones ou à milady Darn-
» ford, pour voir si l'une ou l'autre voudra vous
» permettre de vous réfugier chez elle. Je ne
» vois aucun moyen d'empêcher qu'on ne vienne à
» savoir que je me mêle de cette affaire; mais,
» comme je vous l'ai déjà dit, je risquerai tout
» pour vous rendre service: car jamais je n'ai vu
» tant de beauté, tant de douceur, tant de vertu
» que j'en ai remarqué en vous. Si votre malheu-
» reux sort m'a attaché entièrement à vous, car
» je sais qu'en vous servant dans ce cas-ci, je m'ac-
» quitterai à la fin, comme vous l'exprimez fort
» heureusement, de tous les devoirs de la reli-
» gion.

» Pour ce qui est de milady Davers, je lui ferai
» tenir une lettre, si vous le souhaitez: mais je
» vous avertis qu'il ne faut pas l'envoyer à la poste
» ici; car le maître de poste doit tout ce qu'il a
» au monde, à la faveur de M. B..... Et si je
» puis en juger par un mot qui lui est échappé,
» il a ses instructions. Vous ne sauriez imaginer
» toutes les précautions que l'on a prises contre
» vous: ce qui me confirme ce que vous dites dans
» votre lettre, que l'on n'a que de mauvais desseins
» contre vous, quelque profession que l'on fasse
» du contraire; & je suis bien aise que vous n'ayez
» pas besoin d'avertissement sur ce sujet.

» Permettez-moi de vous dire que j'avois ouï

» louer beaucoup votre beauté & votre bon ſens;
» mais ce que j'en avois entendu eſt infiniment
» au-deſſous de ce que vous méritez. Mes yeux
» m'ont convaincu de votre beauté; & votre lettre
» de votre bon-ſens. Je me ſuis un peu étendu dans
» cette lettre, de peur de perdre cette heureuſe
» occaſion de vous expliquer mes penſées: je n'en
» dirai pas davantage pour le préſent, ſi ce n'eſt
» que je ferai tout ce qui me ſera poſſible pour
» vous rendre ſervice, étant parfaitement

» Votre très-fidelle ami & ſerviteur,

» ARTHUR WILLIAMS.

Je répondis ſur-le-champ à cette agréable lettre, & voici quelle fut ma réponſe.

« Monſieur,

» Oh! que votre obligeante lettre eſt digne
» du caractère que vous portez! dieu veuille vous
» bénir à cauſe de cela! Maintenant je crois que
» je commence à devenir heureuſe. Je ſerois bien
» fâchée que vous ſouffriſſiez quelque préjudice
» pour l'amour de moi; mais ſi cela arrive, j'eſ-
» père que ce dieu que vous ſervez ſi fidellement
» vous en récompenſera au centuple. Je ſerois trop
» heureuſe, s'il étoit jamais en mon pouvoir d'y con-
» tribuer en quelque choſe. Mais hélas! il faut me

» rendre service uniquement pour l'amour de dieu :
» car je suis pauvre & de basse naissance : j'ai
» pourtant le cœur trop haut pour faire une action
» lâche ou indigne, fût-ce pour gagner un em-
» pire. Mais je perds du tems par ce préambule.

» Je consentirai à tout ce que vous jugerez à
» propos de faire ; car je ne connois point les per-
» sonnes dont vous parlez, ni de quelle manière
» il faut s'adresser à elles. Je suis bien aise de l'avis
» que vous avez la bonté de me donner au sujet
» du maître de poste ; car j'avois formé le dessein
» de chercher quelque voie pour envoyer une let-
» tre à mes parens : mais je vois de plus en plus
» que je suis étrangement environnée de dangers
» de tous côtés, & que je ne saurois faire aucun
» fond sur l'honneur de mon maître.

» Il me semble, monsieur, que si l'une ou l'au-
» tre de ces dames vouloit me le permettre, je
» pourrois trouver moyen de me rendre chez elles
» à la faveur de la clef de la porte que vous avez :
» mais comme je suis observée très-étroitement,
» il est impossible de savoir quand je pourrai trou-
» ver l'occasion de sortir par la porte du jardin ;
» je voudrois donc, monsieur, que vous fissiez faire
» une fausse-clef, & que vous la missiez sous le
» tournesol, à la première occasion. Il n'y a point
» de tems à perdre ; car je m'étonne que la geo-
» lière n'ait pas encore songé à cette clef ; car

» elle n'oublie pas la moindre bagatelle. Mais, » monsieur, si j'avois la fausse-clef que je vous » propose de faire faire, je pourrois, au cas que » ces dames ne voulussent pas me permettre de » me réfugier chez elles, je pourrois m'enfuir quel» qu'autre part : & lorsqu'une fois je serai hors de » cette maison, on n'aura plus aucun prétexte pour » me forcer d'y rentrer; car je n'ai commis aucun » mal, & je compte que mon histoire touchera » le cœur de tous ceux qui ont quelque compas» sion; de sorte que, si je m'enfuis par la porte » du jardin, personne ne saura que vous m'en aurez » fourni le moyen; les plus grands tourmens ne » m'obligeroient pas à le déclarer, je vous prie d'en » être assuré.

» Je n'ai plus qu'une chose à vous demander, » monsieur. N'entretenez-vous aucune correspon» dance avec quelqu'un des domestiques de mon » maître? Si vous le faisiez, je pourrois par ce » moyen apprendre s'il a le dessein de venir ici, » & quand il y viendra. J'enveloppe dans cette let» tre celle d'un traître; car je puis vous confier » tout; c'est la lettre du pauvre Jean Arnold : ce » qu'elle contient vous apprendra pourquoi je vous » l'envoie. Peut-être qu'on pourra découvrir quel» que chose par son moyen : car il semble vou» loir réparer sa trahison en m'offrant ses ser» vices pour l'avenir. Vous ferez de cet avis

» l'usage

» l'uſage que vous trouverez à propos. Je ſuis, » monſieur,

» Votre très-obligée, & très-
» reconnoiſſante ſervante.

» Je me flatte, monſieur, que par votre moyen » je pourrai faire tenir de tems en tems un petit » paquet à mes pauvres père & mère. J'ai un peu » d'argent, environ ſix guinées ; je vous en don- » nerai la moitié pour payer l'homme que vous » emploierez, & tous les autres frais à quoi vous » pourrez être expoſé à mon occaſion ».

J'eus à peine le tems de tranſcrire ceci, qu'on m'appela pour dîner. Je mis la lettre que j'avois écrite à M. Williams, dans mon ſein, en attendant l'occaſion de la mettre proche du tourneſol. Certainement de toutes les fleurs du jardin, il n'y en a point de ſi charmante que le tourneſol : c'eſt une fleur qui m'eſt favorable. Ah ! que mon complot réuſſit admirablement bien ! Mais je commence à craindre qu'on ne vienne à découvrir mes écrits, car ils deviennent nombreux. Je les ai couſus juſques ici dans mon jupon. Mais ſi la brutale venoit à me fouiller ! Il faut que je tâche à lui plaire, afin qu'elle ne le faſſe pas.

Je viens de faire un tour au jardin, & j'ai dépoſé ma lettre par un artifice aſſez ſimple. Je m'étois pourvue de quelques féves, & madame

Jewkes & moi fûmes nous promener au jardin, & nous nous mîmes à pêcher, comme elle me l'avoit promis. Madame Jewkes amorça le hameçon, & je tins la ligne. J'attrappai bientôt une belle carpe; là-dessus il me vint une triste pensée dans l'esprit, & je rejetai la carpe dans le vivier. Oh! quel plaisir elle parut prendre en se voyant en liberté!

Que faites-vous, s'écria madame Jewkes? Oh! lui dis-je, il me sembloit que cette pauvre carpe étoit l'infortunée Pamela. Je comparois notre procédé à celui de mon méchant maître; nous avons attrapé cette pauvre carpe à peu près comme j'ai été trahie par ses amorces. Je ne pouvois pas me résoudre à faire un jeu de la destruction d'un innocent poisson que j'avois trahi; ainsi je l'ai rejeté dans l'eau, & vous avez vu avec quel plaisir cette heureuse carpe s'y est plongée en s'éloignant de nous. Oh! puisse-t-il y avoir quelque personne charitable qui me procure de même ma liberté! Car, sans doute, le danger où je suis est extrême.

Ciel! dit-elle, quelle étrange pensée aviez-vous là? Je ne saurois pêcher plus long-tems, repris-je. Eh bien, dit-elle, je prendrai la ligne, pour voir si je serai bien chanceuse. Tandis que vous pêcherez, lui dis-je, je vais planter quelques féves le long de cette bordure, pour voir en combien de

tems elles pousseront ; & j'appellerai cette bordure mon jardin.

Vous voyez donc, mes chers père & mère, (je me flatte au moins que vous verrez bientôt ceci : car supposé que je ne puisse pas m'en aller si-tôt moi-même, j'espère de vous envoyer au moins mes écrits d'une manière ou d'autre,) vous voyez, dis-je, que ceci me fournit une bonne excuse pour aller examiner mon jardin une autre fois ; & quand même la terre paroîtroit fraîchement remuée, cela ne fera naître aucun soupçon. Madame Jewkes ne se défia de rien ; je fus donc planter mes féves le long de la bordure, l'espace de dix-huit ou vingt pieds de chaque côté du tournesol ; & en faisant cela, il me fut aisé de déposer ma lettre. Je ne suis pas peu fière d'avoir trouvé cet expédient. Sans doute que quelque chose réussira enfin.

Vendredi & Samedi.

JE vous ai raconté un de mes expédiens ; je vais maintenant vous dire un tour de cette méchante femme. Elle monta dans ma chambre, & me dit : J'ai un billet de banque que je ne saurois changer que demain, & il y a là-bas un ouvrier qui a grand besoin de son argent ; & d'ailleurs je n'aime pas

à renvoyer ces pauvres gens qui travaillent pour gagner leur vie. Avez-vous quelque argent? Combien vous faudroit-il, lui demandai-je? Environ huit livres ſterling, répondit-elle. Je n'en ai qu'entre cinq & ſix, lui dis-je. Prêtez-les-moi juſqu'à demain, reprit-elle. Je le fis volontiers, & elle deſcendit en bas. Quelques momens après, elle remonta en riant de tout ſon cœur: Eh bien, dit-elle, je viens de payer l'ouvrier. J'eſpère, lui dis-je, que vous me rendrez mon argent demain. Là-deſſus, cette effrontée fit un éclat de rire; & dit: Qu'avez-vous beſoin d'argent? Pour vous dire la vérité, mon petit agneau, je n'avois pas beſoin d'argent; je craignois ſeulement que vous ne fiſſiez un mauvais uſage du vôtre. Maintenant je puis vous confier un peu plus ſouvent à Nanon, puiſque j'ai auſſi la clef de votre valiſe, de ſorte que vous ne pouvez plus la corrompre, ni en lui offrant de l'argent, ni en lui donnant de belles hardes. Jamais on n'a eu l'air ſi ſot que je l'avois alors. Oh! que je me voulois du mal de m'être laiſſé ainſi tromper! Ce qui me chagrinoit le plus, c'eſt que j'avois promis à monſieur Williams de lui mettre quelque argent entre les mains, pour payer les frais de l'homme qu'il enverra chez vous. Je ſuis prête à pleurer de dépit. Je n'ai pas maintenant cinq shelins de reſte pour m'entretenir, ſi je puis ſortir d'ici. Y eut-il jamais bêtiſe ſemblable à la mienne?

& puis je me glorifierai encore de mes expédiens. Cela étoit-il aussi dans vos instructions, petite *louve*, lui dis-je ? car elle m'avoit appelée petit *agneau*. Vous voulez dire *Jezabel*, mon enfant, répondit-elle : mais je vous le pardonne volontiers maintenant : allons, donnez-moi un baiser, & soyons amies. Retirez-vous, lui dis-je, je ne saurois vous souffrir : mais je n'osai lui dire rien d'injurieux, car je crains terriblement sa pesante main. Plus je pense au tour qu'elle m'a joué, & plus j'en suis chagrine, & me blâme moi-même.

On a apporté ce soir une lettre à madame Jewkes, qui en enveloppoit une pour moi, qu'elle m'est venue rendre. Vous voyez, me dit-elle, que mon bon maître ne nous oublie pas : il vous envoie cette lettre, & voyez ce qu'il m'écrit. Elle lut donc, qu'il se flattoit que la belle qu'elle avoit en garde, se portoit bien, & qu'elle étoit heureuse & contente. Oui, sans doute, dis-je, car je ne puis pas faire autrement. Elle poursuivit, qu'il ne doutoit point qu'elle n'eût beaucoup de bonté pour moi, & qu'elle ne prît tout le soin possible pour me plaire ; que je lui étois extrêmement chère, & qu'elle ne pouvoit pas me traiter trop bien, & d'autres choses semblables. Voilà ce qui s'appelle un maître, s'écria-t-elle ! sans doute que vous l'aimerez, & que vous prierez dieu pour lui. Je la priai de me lire le reste de la lettre. Je n'en ferai

rien, dit-elle. Contient-elle quelqu'ordre de m'ôter mes souliers, & de me battre, repris-je? Non, dit-elle, ni rien sur *Jezabel* non plus. Trève, trève, lui criai-je; car je n'ai pas envie d'être battue une seconde fois. Je croyois, dit-elle, que nous nous étions tout pardonné mutuellement.

Voici la lettre qu'on m'écrivoit :

« Ma très-chere PAMELA,

» Je commence déjà à me repentir de m'être » engagé par une promesse solemnelle à ne vous » point voir que vous ne m'en donniez la per» mission; car le tems me paroît extrêmement long » & ennuyeux. Pouvez-vous avoir assez de confiance » en moi pour me prier de venir? Soyez assurée » que votre générosité ne sera pas sans récompense. » Je voudrois d'autant plus vous engager à cela, » que l'inquiétude où vous êtes me rend fort » inquiet moi-même; car madame Jewkes m'écrit » que vous prenez fort à cœur d'être renfermée, » que vous ne mangez, ne buvez, ni ne dormez. » Je m'intéresse trop à votre santé, pour ne pas » souhaiter d'abréger le tems de votre épreuve; ce » qui arrivera certainement, si vous me permettez » de venir. Jean m'a aussi appris votre inquiétude, » avec une douleur qui lui permettoit à peine de » parler; douleur qui a un peu alarmé la tendresse » que j'ai pour vous; non que je craigne quelqu'autre

» chose, si ce n'est que l'aversion que vous avez
» pour moi (ce que la fierté de mon cœur me
» permet à peine d'avouer) ne vous porte à prendre
» quelque résolution téméraire, qui puisse donner
» des espérances à quelqu'homme entreprenant.
» Mais, que je m'abaisse indignement en té-
» moignant de l'inquiétude au sujet d'un vil domes-
» tique comme lui ! Je dirai seulement ceci ; c'est
» que si vous voulez me permettre de vous aller
» trouver, (considérez bien qui est celui qui vous
» demande cela comme une grace) je vous promets
» solemnellement, que vous aurez lieu de vous
» féliciter de m'avoir donné cette marque de votre
» confiance & de votre considération pour moi : &
» si je trouve que madame Jewkes n'en a pas agi
» envers vous avec tout le respect qui est dû à une
» personne que j'aime si tendrement, je vous don-
» nerai plein pouvoir de la chasser de la maison, si
» vous le jugez à propos ; & madame Jervis, ou
» toute autre que vous voudrez choisir, vous
» servira à sa place. Je dis cela à l'occasion de ce que
» Jean m'a insinué que vous aviez quelques sujets
» de plainte contre madame Jewkes. Ma très-chère
» Pamela, accordez cela à l'ardente prière d'un
» homme qui ne sauroit vivre sans vous, & sur
» l'honneur duquel vous pouvez absolument comp-
» ter, & qui vous témoignera encore plus d'amitié,
» à proportion que vous aurez plus de con-

» fiance en lui. Je ſuis, & ſerai aſſurément tou-
» jours,

» Votre très-fidelle & affectionné, &c.

» Je ſais que vous ſerez bien aiſe d'apprendre » que votre père & votre mère ſe portent bien, & » que votre lettre les a tranquilliſés. Cela m'a » cauſé un plaiſir dont je vous promets que vous » ne vous repentirez pas. Madame Jewkes me fera » tenir votre réponſe ».

Je lus cette lettre ſans beaucoup d'attention, dans l'eſpérance où j'étois d'en trouver une de M. Williams. Le ſoir je fis un tour de promenade au jardin avec madame Jewkes; & lorſque nous fûmes arrivées proche du tourneſol: Croyez-vous, lui dis-je, que les fèves aient pouſſé depuis hier au ſoir? Elle ſe moqua de moi: Vous êtes une pauvre jardinière, dit-elle: mais je vois que vous aimez à vous divertir. Elle paſſa outre, & moi en faiſant ſemblant d'examiner mes fèves, je trouvai que mon ami avoit penſé à moi, & je cachai ſa lettre dans mon ſein, car elle avoit le dos tourné. Voici, lui dis-je, une fève, mais elle n'a point encore pouſſé. Non, ſans doute, répondit-elle, & elle ajouta à ce ſujet une mauvaiſe plaiſanterie, qui n'auroit pas dû ſortir de la bouche d'une femme. Quand nous fûmes rentrées, je montai dans mon cabinet, & j'y lus cette lettre;

« Je suis [illegible]

» [illegible]

» de votre [illegible]

» d'[illegible]

» Darn[illegible], [illegible]

» de [illegible] manière [illegible] pathétique [illegible]

» touchante [illegible]

» assez [illegible] à vous rendre [illegible]

» elle a voulu consulter auparavant son mari, qui,

» pour le dire en passant, ne passe pas pour [illegible]

» le plus vertueux de ce monde. Il [illegible]

» en ma présence : Eh bien, ma [illegible]

» aime la fille de chambre de la [illegible]

» mal y a-t-il à cela ? Et pour [illegible]

» qu'elle ne manque de [illegible]

» grand tort qu'il lui a fait. [illegible]

» aucune famille que [illegible]

semble donc, mes [illegible]

la vertu & la répu[illegible]

être comptées pour [illegible]

» Williams, vous [illegible]

» soit vous mêler [illegible]

» & votre parr[illegible]

» que sa femme [illegible]

» faire pour vous [illegible]

» l'un & l'autre [illegible]

» parlé ».

» J'ai conté votre [illegible] M. [illegible], madame

» de cette paroisse ; & c'est avec chagrin que je dois
» vous dire qu'il m'a attribué des vues intéressées,
» comme si je ne me proposois que de gagner vo-
» tre affection par mon zèle pour votre service.
» Et lorsque je lui ai représenté les devoirs de notre
» charge, & que j'ai voulu le prendre du côté de
» la conscience, en lui protestant que je n'avois
» aucun intérêt personnel dans cette affaire, il m'a
» répondu froidement que j'étois bien bon, mais
» que j'étois encore jeune, & ne connoissois guère
» le monde ; qu'à la vérité votre sort étoit déplo-
» rable, mais que si lui & moi voulions entre-
» prendre de réformer le genre humain à cet
» égard, nous aurions bien de l'ouvrage : car,
» dit-il, le vice dont il s'agit est trop commun
» & trop à la mode, pour pouvoir être déraciné
» par les remontrances de deux ou trois simples
» ecclésiastiques. Là-dessus il se mit à faire quel-
» ques réflexions sur la conduite que tiennent
» nos prélats, par rapport aux plus grands per-
» sonnages de l'état, comme voulant justifier
» par-là la froideur qu'il témoignoit à vous rendre
» service.

» Je lui représentai qu'il y avoit beaucoup de
» différence entre votre conduite & celle des fem-
» mes qui se laissent séduire ; que si celles-ci vi-
» vent mal, c'est de leur bon gré ; au lieu qu'en
» vous rendant service, on sauveroit une vertu qui

» avoir par l'entremise. [illegible] votre
» lettre.

» Il dit qu'elle étoit bien écrite, [illegible]
» [illegible] votre sort, [illegible]
» dans ses bonnes intentions. [illegible]
» que voulez-vous que je fasse, M. Williams? Je
» voudrois, dit-il, que vous aidassiez à porter mi-
» lady à permettre de [illegible]
» [illegible] avec votre [illegible]
» ce qu'elle puisse se rendre [illegible]
» dit-il, que j'aille me brouiller avec un homme
» aussi riche & aussi puissant que M. B.... Je n'en
» ferai rien, je vous assure, & vous devez réflé-
» chir sur ce que vous entreprenez. D'ailleurs, elle
» avoue elle-même qu'il promet d'en agir honora-
» blement avec elle; [illegible]
» [illegible] des conditions avantageuses, [illegible]
» [illegible]
» faire; &c. Tout autre que [illegible]
» soit amant.

» Je vous assure que cette réponse de M. B....
» m'a fait beaucoup de peine, même pour l'amour
» de lui. Je ne suis pourtant pas découragé par ce
» mauvais succès, & je tâcherai de vous servir,
» quoi qu'il en puisse arriver.

» Je n'entends pas dire encore que M. B....
» soit près d'arriver. Je suis bien aise de ce que
» vous m'avez appris, au sujet de ce malheureux

» Jean Arnold ; cela produira peut-être quelque
» chofe qui vous fera utile. Pour ce qui eft de
» vos paquets, vous pouvez les cacheter, & les
» mettre à l'endroit marqué, fi vous croyez qu'on
» ne foupçonne encore rien, & à la première oc-
» cafion je les enverrai chez votre père : mais s'ils
» font un peu gros, vous ferez bien d'être fur vos
» gardes. Je comprends que cette méchante femme
» fe défie beaucoup de moi.

» Je viens d'apprendre que le miniftre dont
» M. B... m'a promis la cure, fe meurt. Je me
» fais prefque un fcrupule de l'accepter, puifque
» je travaille à renverfer fes deffeins : mais je me
» flatte qu'il m'en remerciera un jour. Pour de l'ar-
» gent, n'y penfez pas pour le préfent. Soyez per-
» fuadée que vous pouvez me commander tout ce
» qu'il vous plaira, & que je ferai ce qui fera en
» mon pouvoir.

» Je crois que, lorfque nous entendrons dire
» qu'il arrive, il faudra faire ufage de la clé que
» je vous ferai tenir bientôt. Je pourrai louer un
» cheval pour vous, qui vous attendra à un demi-
» mille de la porte du jardin, de l'autre côté de
» la prairie ; & je vous conduirai, ou vous ferai
» conduire à un village à quelques milles d'ici :
» c'eft pourquoi ne perdez pas efpérance, je vous
» en conjure. Je fuis, admirable Pamela,

» Votre très-fidelle ami, &c. »

Je fis mille réflexions sur le commencement de la lettre de cet honnête-homme ; & sans les espérances qu'il me donne à la fin, je me serois crue ruinée sans ressource. Je lui écrivis, pour lui témoigner ma reconnoissance de toutes les peines qu'il avoit eu la bonté de prendre. Je déplorai la dureté des gens de distinction, qui paroissoient si peu touchés de mon triste sort ; la méchanceté des hommes, qui premièrement établissent des usages criminels, & qui allèguent ensuite ces usages mêmes, pour se dispenser d'y remédier ; & le peu de part que l'on prend aux malheurs d'autrui. Je le priai de ne point écrire à miladi Davers, craignant que cela ne servît qu'à faire connoître à son frère qu'elle étoit instruite de ses mauvais desseins ; ce qui ne feroit que l'endurcir de plus en plus, l'obligeroit à venir ici plutôt, & le détermineroit à me perdre sans ressource : d'ailleurs, cela feroit soupçonner M. Williams, & découvriroit que c'est par son moyen que la lettre auroit été envoyée. J'appréhendois aussi que, quand même la bonne dame voudroit s'intéresser pour moi, ce dont il y avoit lieu de douter, parce qu'elle craint son frère, quoiqu'elle l'aime beaucoup, cela ne produisit aucun effet pour moi. C'est pourquoi j'étois résolue d'attendre ce que je pouvois espérer du secours de M. Williams, par le moyen de la clé & du cheval qu'il me promettoit. Je lui parlai aussi de la lettre

de mon maître, dans laquelle il me prie de lui permettre de venir. Je dis que je craignois qu'il ne vînt à l'improviste, & qu'à cause de cela il n'y avoit point de tems à perdre, de peur de laisser échapper l'occasion. Je lui contai le tour que la méchante créature m'avoit joué au sujet de l'argent, &c.

Je n'eus pas le tems de prendre copie de cette lettre, tant j'étois observée étroitement : mais après l'avoir mise dans mon sein, je fus tranquille. J'allai trouver madame Jewkes, & je lui dis que je voulois la consulter sur la lettre que j'avois reçue de mon maître. Cette marque de la confiance que j'avois en elle, lui fit beaucoup de plaisir. Voilà qui va bien maintenant, me dit-elle; faisons un tour au jardin, ou ailleurs si vous l'aimez mieux. Je fis semblant d'être fort indifférente là-dessus; ainsi nous entrâmes dans le jardin. Je commençai à lui parler de la lettre; mais je n'eus garde de lui dire tout ce qu'elle contenoit : je dis seulement qu'il me prioit de lui permettre de venir, & qu'il se flattoit qu'elle me traitoit avec bonté. Je vous prie, madame Jewkes, ajoutai-je, donnez-moi conseil là-dessus. Je vous dirai naturellement ma pensée, répondit-elle; je vous conseille de lui écrire de venir; cela l'obligera infiniment; & j'ose assurer que vous vous en trouverez mieux. Comment *mieux*, dis-je ? je sais que vous êtes persuadée qu'il n'a d'autre dessein que de me perdre. Je hais cette ridicule expression,

dit-elle, *vous perdre ;* il n'y a point de dame dans tout le pays qui puiſſe vivre plus heureuſe, ni être traitée plus honorablement que vous, ſi vous le voulez.

Je ne veux pas, repris-je, diſputer maintenant avec vous ſur ces termes de *ruine* & d'*honorable ;* je vois que nous en avons des idées toutes différentes : mais croyez-vous qu'il ait deſſein de me faire des propoſitions comme à une maîtreſſe, ou plutôt comme à une eſclave qu'on veut entretenir ? Je crains, dit-elle, que ce ne ſoit-là ſon deſſein ; mais quand cela ſeroit, je vous aſſure que je n'en ſais rien du tout : vous obtiendrez toutes les conditions que vous demanderez ; car je vois bien que vous pouvez le mener comme il vous plaît.

Je ne pus ſouffrir de l'entendre parler ainſi, quoiqu'elle n'eût rien dit que je n'euſſe déja craint il y a long-tems ; & je me récriai extrêmement contre un pareil deſſein. Peut-être qu'il vous épouſera, dit-elle. Non, non, repris-je, cela ne ſauroit être ; je ne le déſire point, & je ne m'y attends pas : ſa naiſſance ne ſauroit lui permettre d'avoir cette penſée, & toute ſa conduite me perſuade du contraire. Et vous voudriez, après cela, que je lui écriviſſe de venir ici ? ne ſeroit-ce pas le prier de ma propre ruine ?

C'eſt ce que je ferois, dit-elle, ſi j'étois à votre place ; & quand même les choſes devroient tour-

ner comme vous vous l'imaginez, j'aimerois mieux me tirer de peine tout d'un coup, que de vivre, comme vous faites, dans des craintes & des frayeurs perpétuelles. Non, repris-je, une heure de vie dans l'innocence vaut mieux qu'un ſiècle entier paſſé dans le crime; & quand je devrois me rendre infiniment plus malheureuſe encore, je ne me le pardonnerois jamais, ſi je ne prolongeois pas le tems de mon innocence autant qu'il m'eſt poſſible. Qui ſait ce que la providence peut faire en ma faveur?

Peut-être, dit-elle, que comme il vous aime ſi fort, vous pourrez, par vos prières & par vos larmes, l'engager à vous mettre en liberté; & par cette raiſon, il me ſemble que vous feriez mieux de lui permettre de venir. Je lui écrirai, dis-je, parce qu'il attend une réponſe, & que, s'il n'en recevoit point, cela lui fourniroit peut-être un prétexte de venir. Mais comment lui ferai-je tenir ma réponſe? J'en aurai ſoin, dit-elle; cela eſt dans mes inſtructions. Je m'en doutois bien, dis-je en moi-même, par ce que M. Williams m'a écrit au ſujet du maître de poſte.

Le jardinier venant à paſſer près de nous, je lui dis: M. Jacob, j'ai planté quelques fèves, & j'appelle cet endroit-là mon jardin; il eſt tout proche de la porte, là-bas, je vais vous le montrer, & je vous prie de ne le point bêcher. Je fus donc

donc avec lui, & lorſque nous fûmes entrés dans une autre allée, de manière que madame Jewkes ne nous pouvoit plus voir, & que nous fûmes proche du tourneſol : Je vous prie, lui dis-je, d'aller demander à madame Jewkes ſi elle a encore quelques fèves à me donner pour planter. Il ſourit, & je m'imagine que ce fut à cauſe de ma ſimplicité ; & dès qu'il eut le dos tourné, je gliſſai ma lettre ſous la terre entre les tuiles, & puis je m'en retournai, comme pour attendre qu'il revînt. Comme madame Jewkes n'étoit pas loin, il revint bientôt, & elle le ſuivit. Que voulez-vous faire de fèves, me dit-elle? Elle m'effraya beaucoup; car elle me dit à l'oreille : Je crains quelque ruſe; car vous n'avez pas coutume d'envoyer faire de ſi ridicules meſſages. Quelle ruſe, repris-je ? en vérité, il eſt bien dur que je ne puiſſe pas dire un mot, ni faire un pas ſans être ſoupçonnée. Mon maître m'écrit, dit-elle, qu'il faut que je prenne garde à vous avec tout le ſoin poſſible : car quoique vous ſoyez innocente comme une colombe, vous êtes ruſée comme un renard ; mais ſi vous me trompez, je vous le pardonnerai.

Je ſongeai alors au tour qu'elle m'avoit joué pour attraper mon argent; & j'aurois pu la maltraiter, ſi j'avois oſé : mais je lui dis ſeulement : Puiſque vous dites que vous me le pardonnerez ſi je vous trompe, cela me fait ſouvenir de mon

argent ; je vous prie d'avoir la bonté de me le rendre : car quoique je n'en aie pas beſoin à préſent, je ſais que vous avez voulu ſeulement badiner, & que vous avez deſſein de me le rendre. Vous l'aurez en tems & lieu, dit-elle ; mais je vous aſſure que j'ai voulu le tirer d'entre vos mains, de peur que vous n'en fiſſiez un mauvais uſage. Nous nous diſputâmes là-deſſus juſqu'à ce que nous fuſſions rentrées. Enſuite je fus écrire ma lettre à mon maître ; & comme j'avois le deſſein de la montrer à madame Jewkes, je n'y voulus rien mettre qui pût l'offenſer. Car je ne compte guère ſur l'offre que me fait mon maître, de m'envoyer madame Jervis, au lieu de cette méchante femme. J'avoue pourtant que tout ce qui pourroit m'arriver de plus agréable, excepté ma ſortie d'ici, ſeroit d'avoir madame Jervis avec moi. Je ne fis pas grand cas non plus de tout le reſte de la lettre de mon maître ; car s'il avoit eu deſſein de me traiter honorablement, il ne m'auroit pas fait enlever, ni enfermer, comme il a fait. Voici ce que je lui écrivis.

« Monſieur,

» Lorſque je conſidère combien il vous eſt aiſé » de me rendre heureuſe, puiſque tout ce que je » déſire, c'eſt d'avoir la permiſſion de retourner » chez mes pauvres père & mère ; lorſque je ré» fléchis ſur la propoſition que vous m'aviez faite,

» au ſujet d'une certaine perſonne, & dont vous
» ne dites pas un mot à préſent; lorſque je penſe
» à la manière étrange dont vous m'avez fait enle-
» ver, & dont vous me tenez encore priſonnière
» ici; croyez-vous, monſieur, (pardonnez la li-
» berté que prend votre pauvre ſervante; mes ap-
» préhenſions m'inſpirent de la hardieſſe:) croyez-
» vous, dis-je, que les aſſurances générales que
» vous me donnez de la pureté de vos intentions
» & de vos deſſeins honorables, puiſſent faire ſur
» moi la même impreſſion que vos moindres pa-
» roles feroient, ſi vous ne vous étiez pas conduit
» comme vous avez fait? O mon cher monſieur!
» je ne crains que trop que les idées que vous
» vous formez de l'honneur, ne ſoient bien dif-
» férentes des miennes. Je n'ai d'eſpérance que
» dans votre abſence. Si vous avez des propoſitions
» à me faire qui s'accordent avec l'honneur, ſelon
» l'idée que je me forme de ce mot, un petit
» nombre de lignes ſuffira pour me les faire con-
» noître, & j'y répondrai de la manière qui me
» conviendra. Mais hélas! quelles propoſitions un
» homme de votre naiſſance peut-il faire à une
» pauvre fille comme moi? Je connois trop bien
» ce qui convient à votre rang, pour m'imaginer
» que je puiſſe rien attendre de vous que de ter-
» ribles tentations & une entière ruine, ſi vous
» venez ici. Et vous ne ſavez pas, monſieur, ce

» que la malheureuſe *Pamela peut oſer*, ſi on la
» pouſſe au déſeſpoir.

» De quelque imprudence que vous puiſſiez
» m'accuſer, je ne prétends pas m'en défendre ; je
» ſouhaite ſeulement qu'on ne me force pas à faire
» ce qui autrement ne me ſeroit jamais venu dans
» l'eſprit. Pardonnez, monſieur, la liberté avec
» laquelle je vous déclare ce que je penſe. Je ſe-
» rois bien fâchée de me conduire envers mon maî-
» tre d'une manière qui ne fût pas bienſéante. Mais il
» faut que je vous diſe que ma vertu m'eſt ſi chère,
» que je traite, &, comme je l'eſpère, je traiterai
» toujours toute autre conſidération comme une
» pure minutie, qui doit céder à la vertu, lorſ-
» qu'elle ſe trouve en oppoſition avec elle. Si vos
» intentions ſont honnêtes, pourquoi, monſieur,
» ne me les faites-vous pas connoître nettement ?
» pourquoi faut-il m'empriſonner pour m'en con-
» vaincre ? pourquoi me garde-t-on & m'obſerve-
» t-on ſi étroitement ? pourquoi m'empêche-t-on
» de parler à qui que ce ſoit ? pourquoi ne veut-
» on pas me permettre de ſortir, pas même d'aller
» à l'égliſe, prier dieu pour vous, qui, excepté
» depuis quelque tems, aviez toujours été un bien-
» faiteur ſi généreux envers moi ? Pourquoi tout
» cela, monſieur ? je le demande humblement,
» pourquoi tout cela, ſi vos intentions ſont hon-
» nêtes & pures ? Il ne m'appartient pas de vous

» faire des reproches, à vous, monsieur, qui êtes » si fort au-dessus de moi, si ce n'est sur un sujet » qui me touche de si près. Pardonnez-moi, mon- » sieur; je me flatte que vous me pardonnerez. Je » désire si peu de vous voir, que la seule pensée » de votre venue me remplit de frayeur. Quelque » proposition que vous ayez à me faire, & quel- » ques desseins que vous ayez par rapport à moi, » que mon acquiescement soit celui d'une personne » libre, quelque pauvre & de basse naissance que » je sois, & non celui d'une vile esclave, que les » menaces & la crainte forcent à faire ce qu'elle » abhorre. La servitude où l'on me tient, m'est » certainement bien dure; elle me fait souffrir » extrêmement. Faites-la cesser, je vous en con- » jure; autrement...... Mais je n'ose pas en dire » davantage, si ce n'est que je suis,

» Votre très-misérable & très-
» opprimée servante ».

Après avoir pris copie de cette lettre, je la pliai; & madame Jewkes étant montée là-dessus; elle s'assit près de moi : & comme elle me vit mettre l'adresse, elle me demanda si j'avois suivi son conseil, & si je consentois que mon maître vînt. Vous pouvez lire ma lettre, lui dis-je, si cela vous fait plaisir. Voilà qui est obligeant, répondit-elle; je vous en aime davantage. Mais,

dis-je, n'y changez pas un mot. Je n'y changerai rien, reprit-elle; & après l'avoir lue, elle en loua le ſtyle : mais elle dit que je prenois un tour trop ſérieux, & que je preſſois la choſe trop vivement; qu'il auroit mieux valu s'en entretenir de bouche que par écrit. Elle vouloit que je lui expliquaſſe quelques endroits, comme en particulier la propoſition au ſujet d'une *certaine perſonne*; mais je ne jugeai pas à propos de lui donner les explications qu'elle demandoit. Eh bien, dit-elle, je ne doute pas que vous ne vous entendiez encore mieux dans la ſuite. Je cachetai ma lettre, & elle ſe chargea de l'envoyer.

DIMANCHE.

COMME j'étois perſuadée qu'il étoit inutile d'eſpérer qu'on me permît d'aller à l'égliſe, je ne le demandai point. J'étois d'autant plus indifférente ſur ce ſujet, que quand même on m'auroit donné la permiſſion d'y aller, la vue des perſonnes du voiſinage qui avoient témoigné tant d'inſenſibilité pour mes malheurs, n'auroit pu que me cauſer un vif chagrin; & il m'auroit été impoſſible d'écouter avec édification ce M. Péters, quelqu'excellent ſermon qu'il eût prêché. Ainſi je fis mes dévotions en particulier.

M. Williams eſt venu hier & aujourd'hui, ſuivant ſa coutume, & il a pris ma lettre; mais comme nous n'avons point de prétexte de nous parler en particulier, nous avons évité d'avoir la moindre converſation enſemble, & nous nous ſommes tenus éloignés l'un de l'autre. Mais j'étois fâchée qu'il ne m'eût point apporté la fauſſe clé; car ſi j'avois été à ſa place, je n'aurois pas perdu un moment de tems. Pendant que j'étois à faire mes dévotions, madame Jewkes eſt montée, & vouloit fort m'engager à lui chanter quelque pſeaume, comme dans les autres jours elle m'importune ſouvent pour me faire jouer quelqu'air ſur le clavecin, & l'accompagner de ma voix. Mais je la refuſai, parce que j'étois ſi abattue, que je ne pouvois parler, ni ſouffrir qu'on me parlât. Après qu'elle fut ſortie, je me rappelai le pſeaume 137, qui eſt fort touchant, & je pris la liberté d'y faire quelques changemens, pour l'appliquer aux circonſtances où je me trouve. Je me flatte qu'il n'y a point de péché là-dedans.

LUNDI, MARDI, MERCREDI.

QUOIQUE je ne trouve guère l'occaſion d'écrire, tant on m'obſerve étroitement, j'écris pourtant à préſent avec un peu plus de tranquil-

lité que je ne faiſois, parce qu'il y a une bonne partie de mes écrits en ſûreté entre les mains de M. Williams, qui vous les enverra à la première occaſion; de ſorte que je ne me ſuis pas occupée tout-à-fait inutilement. Je ſuis maintenant délivrée de la crainte où j'étois qu'on ne trouvât mes écrits ſi je venois à être fouillée, ou à être ſurpriſe en écrivant. Madame Jewkes m'a permis de prendre l'air à cinq ou ſix milles d'ici: mais je ne ſais pourquoi elle m'obſerve plus étroitement que jamais: c'eſt pourquoi M. Williams & moi ſommes convenus de diſcontinuer notre correſpondance du tourneſol pour trois jours.

La pauvre cuiſinière a eſſuyé un terrible accident: elle a été fort bleſſée par un taureau dans la prairie qui eſt au bout du jardin, au-delà de la muraille. Or il faudra que je traverſe cette prairie qnand je me déroberai d'ici, & elle a environ un mille de long: on trouve enſuite des communes, & puis un chemin battu, par où j'eſpère de me ſauver, dès que M. Williams m'aura trouvé un cheval, & préparé tout pour ma fuite. Car il m'a fait faire une fauſſe-clef, qu'il a cachée ſous terre, proche de la porte du jardin, comme il a trouvé le moyen de me le dire à l'oreille.

Il vient dans ce moment nous apprendre que le miniſtre à qui il eſpère de ſuccéder, eſt mort: comme ce n'eſt point un ſecret, il a pu en parler

à madame Jewkes en ma préſence, & elle l'en a félicité. Voyez ce que c'eſt que le monde! La mort de l'un fait la joie de l'autre. C'eſt ainſi que nous nous chaſſons ſucceſſivement. Mes malheurs me rendent ſérieuſe. M. Williams a trouvé moyen de me gliſſer une lettre dans la main, & s'en eſt allé. En ſe retirant, il m'a jeté un regard ſi reſpectueux & ſi triſte, que madame Jewkes m'a dit là-deſſus: En vérité, mademoiſelle, je crois que notre jeune miniſtre eſt amoureux de vous. Ah! madame Jewkes, me ſuis-je écriée, il connoît trop ſes intérêts pour penſer à moi. Comment! dit-elle (ce fut, je crois, dans le deſſein de me ſonder) il me ſemble que vous ne ſauriez mieux faire ni l'un ni l'autre que de vous marier enſemble: j'ai été depuis peu ſi touchée de votre triſte état, en voyant combien vous appréhendez d'être déshonorée par mon maître, qu'il me ſemble que ce ſeroit dommage que vous n'épouſaſſiez pas monſieur Williams.

J'étois perſuadée que ce n'étoit-là qu'un artifice de ſa part; car bien loin d'être touchée de mon ſort, comme elle le prétendoit, elle nous obſerve, lui & moi, plus étroitement que jamais. C'eſt pourquoi je lui dis: Il n'y a point d'homme au monde que je ſouhaite d'épouſer. Tout ce que je déſire, c'eſt de conſerver ma vertu, & ſi je ſuis aſſez heureuſe que de pouvoir fournir un jour quel-

que secours & quelque consolation à mes pauvres parens, c'est le plus haut point auquel toute mon ambition aspire. Cependant, reprit-elle, j'ai songé fort sérieusement que M. Williams seroit un mari qui vous conviendroit fort: & comme il sera redevable de son établissement à mon maître, il sera bien aise, sans doute, de lui avoir l'obligation d'une femme choisie par lui-même; & surtout, ajouta-t-elle, une femme si jolie, si spirituelle, & si bien élevée.

Cela me fit soupçonner qu'elle pouvoit savoir quelque chose de la proposition que mon maître m'avoit faite. Je lui demandai donc, si elle avoit quelque raison de croire qu'on eût ce dessein. Non, dit-elle, ce n'est qu'une pensée qui m'est venue dans l'esprit; mais il y a beaucoup d'apparence que mon maître se propose ce but, ou même quelque chose de plus avantageux pour vous. Mais si vous approuvez ce projet, je le proposerai incontinent à mon maître. Elle ajouta une condition abominable, qui, si je voulois y consentir, dit-elle, hâteroit la conclusion de cette affaire. Je lui dis que ce qu'elle me donnoit à entendre me faisoit horreur: & que pour M. Williams il me paroissoit un homme obligeant & poli; mais que, comme d'un côté il étoit au-dessus de moi, de l'autre, les ecclésiastiques étoient de tous les hommes ceux pour lesquels je me sentois le moins

d'inclination. Quand elle vit qu'elle ne pouvoit rien tirer de moi, elle changea de discours.

Je lirai tantôt la lettre de M. Williams, & je vous en communiquerai le contenu. Ma gouvernante monte & descend continuellement, de sorte que je crains qu'elle ne me surprenne.

Je vois que la providence ne m'a pas abandonnée; je ne serois pas dans la nécessité de faire des avances à M. Williams, si j'y étois disposée; & je vous assure que je n'en ai pas la moindre inclination. Voici ce qu'il m'écrit.

« Je ne sais comment m'exprimer, dans la » crainte où je suis que vous ne pensiez que les » services que je voudrois vous rendre sont inté» ressés. Mais, en vérité, je ne connois qu'un moyen » honnête & efficace pour vous tirer de la dan» gereuse situation où vous vous trouvez. C'est » d'épouser quelqu'un que vous puissiez rendre » heureux par votre choix. Par rapport à moi, » vû l'état où en sont les choses, je me ruinerois » infailliblement en vous épousant; & ce qui se» roit pire encore, je vous rendrois malheureuse » aussi. Cependant, j'ai tant de vénération pour » vous, & je me confie si fort en la providence » divine, que je me croirois trop heureux si vous » vouliez accepter ma main. Je renoncerois en » ce cas à toutes mes espérances, & je vous con» duirois en quelque lieu sûr. Mais pourquoi dis-je

» *en ce cas ?* Je le ferai, ſoit que vous jugiez à
» propos de me récompenſer ſi glorieuſement, ou
» non. J'ai trouvé maintenant un moyen aſſuré
» d'être informé de toutes les démarches de M. B....
» & dès le moment que j'apprendrai qu'il part
» pour venir ici, je tiendrai un cheval tout prêt,
» & je vous conduirai moi-même. Je m'abandonne
» entièrement à votre bonté, & je ſuivrai aveu-
» glément vos ordres, étant avec le plus profond
» reſpect,

» Votre très-humble & très-fidelle ſerviteur.

» Ne penſez pas que ce ſoit ici une réſolution
» ſoudaine. Je vous ai toujours admirée, ſur ce
» que j'avois oui dire de vous ; & dès le moment
» que je vous ai vue, j'ai ſouhaité de pouvoir
» rendre ſervice à une perſonne ſi accomplie ».

Que dirai-je, mes chers père & mère, ſur une déclaration ſi imprévue ? C'eſt à préſent que j'aurois beſoin de vos conſeils plus que jamais. Mais après tout je n'ai aucune envie de me marier, & j'aimerois mieux demeurer avec vous ; cependant j'aimerois mieux épouſer le dernier des mendians qui gueuſent de porte en porte, plutôt que de riſquer de perdre ma vertu. Il me ſemble pourtant que j'ai de l'averſion pour le mariage. Après mille penſées différentes qui me vinrent dans l'eſprit,

voici ce que je me résolus enfin d'écrire à M. Williams.

« Monsieur,

» Votre dernière lettre m'a pénétrée de con-
» fusion. Vous êtes trop généreux, & je ne saurois
» souffrir que vous risquiez toutes vos espérances
» pour rendre service à une pauvre fille comme
» moi. Je ne saurois songer à l'offre que vous
» me faites, sans beaucoup d'inquiétude, & en
» même-tems sans une grande reconnoissance;
» car rien ne sauroit me déterminer à changer de
» condition, si ce n'est le dessein d'éviter mon
» entière ruine. Ainsi, monsieur, vous ne devez
» pas accepter un consentement aussi involontaire
» que le seroit le mien, si à la dernière nécessité
» j'étois forcée d'accepter votre offre généreuse.
» Je compterai absolument sur votre bonté, es-
» pérant que vous m'assisterez dans ma fuite : mais
» je ne songerai pas pour le présent à l'honneur
» que vous voulez me faire, & cela principale-
» ment à cause de vous-même, & je n'y songerai
» jamais que de l'aveu de mes parens, qui, quoi-
» que pauvres, ont autant de droit d'exiger que
» je leur obéisse dans une affaire si importante,
» que s'ils étoient les plus riches du monde. Je
» vous prie donc, monsieur, de ne vous attendre
» à rien de ma part, si ce n'est à une reconnois-

» ſance éternelle qui m'obligera à être toute ma
» vie,

» Votre très-obligée ſervante ».

JEUDI, VENDREDI, SAMEDI.

Le quatorzième, le quinzième & le ſeizième jour de mon eſclavage.

MADAME Jewkes a reçu une lettre, & elle eſt beaucoup plus honnête à mon égard, & à l'égard de M. Williams, qu'elle n'avoit coutume d'être. Je ſuis ſurpriſe de n'avoir point reçu de réponſe à la lettre que j'ai écrite à mon maître. Je m'imagine qu'il eſt en colère de ce que je l'ai preſſé un peu vivement. La nouvelle civilité de madame Jewkes ne me rend pas plus tranquille : car elle ne m'en obſervè pas moins étroitement, & elle eſt bien fine. J'avois employé un ſtratagême pour tâcher d'attraper ſes inſtructions, mais ſans aucun ſuccès.

Ma dernière lettre eſt parvenue ſûrement entre les mains de M. Williams, par le moyen du tourneſol ; de ſorte que cet innocent artifice n'eſt point encore découvert. Il m'a fait ſavoir que, quoique je ne ſois pas entrée dans ſes vues, comme il s'en étoit flatté, il n'en diminuera rien de ſes ſoins ni de ſa diligence à me rendre ſervice, & qu'il aban-

donnera à la providence & à moi le ſoin de diſ-poſer de lui, ſelon qu'il en ſera digne. Il m'a écrit auſſi qu'il vous enverra bientôt par un meſ-ſager de confiance le paquet que je lui ai remis pour vous, & j'y ai ajouté ce qui m'eſt arrivé depuis.

DIMANCHE.

JE ſuis dans une ſurpriſe que je ne ſaurois ex-primer. Je me flatte que tout va bien. Mais j'ai des choſes étranges à vous conter. M. Williams & madame Jewkes me ſont venus trouver en-ſemble : il étoit en extaſe, & elle dans une eſpèce de tranſport qui me parut tout-à-fait extraordinaire. Eh bien, mademoiſelle Pamela, dit-elle, je vous félicite! je vous félicite! Que perſonne ne parle que moi. Elle s'aſſit toute eſſoufflée & hors d'haleine. Les choſes tournent comme je l'avois prédit, con-tinua-t-elle. Vous épouſerez M. Williams. Je l'ai toujours cru. Jamais il n'y eut de meilleur maître que le nôtre. Que direz-vous maintenant, mé-fiante mademoiſelle Pamela? ou plutôt, madame Williams; car je puis d'avance vous nommer ainſi, dit cette impertinente & hardie créature : vous devez lui demander pardon à genoux de l'avoir ſeulement ſoupçonné.

Elle alloit continuer; mais je l'interrompis en diſant : Ne me mettez pas ainſi l'eſprit à la torture, madame Jewkes, & apprenez-moi de quoi il s'agit. Ah ! monſieur Williams, ajoutai-je, prenez garde ! prenez garde ! Toujours méfiante ! reprit-elle. Monſieur Williams, montrez-lui la lettre que vous avez reçue, & je lui montrerai celle qui m'eſt adreſſée; le même porteur les a apportées toutes deux.

Je tremblai en réfléchiſſant ſur tout ce que ceci pouvoit ſignifier. Vous m'avez tellement ſurpriſe, dis-je, que je ne ſaurois me ſoutenir, ni entendre, ni lire rien. Pourquoi êtes-vous venus attaquer de cette manière un eſprit foible & épuiſé comme le mien ? Voulez-vous, dit M. Williams à madame Jewkes, que nous donnions nos lettres à mademoiſelle Pamela, & que nous nous retirions pour lui donner le tems de ſe remettre de la ſurpriſe où elle eſt ? Volontiers, répondit-elle; elle n'y verra rien qui ne ſoit extrêmement honorable, & qui ne marque beaucoup de bonne volonté pour elle. Là-deſſus ils me laiſsèrent leurs lettres, & ſe retirèrent.

Le cœur me manquoit, tant j'avois été ſurpriſe ; de ſorte qu'il me fut impoſſible de lire les lettres dans le moment, quelqu'impatience que j'euſſe d'en ſavoir le contenu. Après m'être un peu remiſe, je les lus, & j'y trouvai des choſes bien

étranges,

étranges, & auxquelles je ne m'attendois guère. Voici la lettre que mon maître écrivoit à monsieur Williams.

« Monsieur,

» La mort de M. Fownes m'a fourni l'occasion que j'attendois depuis long-tems, de vous rendre heureux, & même à deux égards. Car je vous mettrai bientôt en possession de son bénéfice, & de la plus aimable femme qu'il y ait en Angleterre, pourvu que vous ayez l'art de gagner son affection. Elle n'a pas été traitée selon son mérite ; au moins elle a lieu de le croire : mais lorsqu'elle se verra sous la protection d'un homme de probité, qui aura un revenu suffisant pour la faire vivre dans l'abondance à laquelle elle a été accoutumée depuis quelques années, je me persuade qu'elle pardonnera aisément toutes ces duretés apparentes qui l'auront conduite à un sort aussi heureux que celui dont je me flatte que vous jouirez tous deux. Tout ce qu'il me reste à faire, c'est de rendre raison de la conduite extraordinaire que j'ai tenue à son égard ; ce que je ne manquerai pas de faire lorsque je vous verrai. Mais ce ne sera pas encore d'un mois, parce que je dois partir bientôt pour Londres. Cependant, si vous pouvez persuader Pamela, il n'est pas nécessaire

» que vous différiez pour cela votre bonheur mutuel.
» Tout ce que je vous demande, c'est de me faire
» savoir premierement si elle approuve ce dessein;
» car il faut que dans une affaire si importante
» son choix soit parfaitement libre : & je vous
» donne ma parole que je vous laisse aussi à vous
» une entière liberté sur ce sujet, afin que rien
» ne puisse manquer pour vous rendre parfaitement
» heureux l'un & l'autre. Je suis,

» Votre très-humble serviteur ».

A-t-on jamais oui rien de pareil? Le cœur me palpite terriblement, divisé comme il est entre la crainte & l'espérance. Mais voici la lettre qui étoit adressée à madame Jewkes.

« Madame JEWKES,

» Vous vous êtes acquittée avec beaucoup de
» diligence & de soin de la commission dont je
» vous avois chargée pour des raisons que je vous
» expliquerai un jour. Vos peines sont sur le point
» de finir ; j'ai expliqué mes intentions à M. Wil-
» liams d'une manière si précise qu'il est inutile
» que je m'y étende ici ; car je suis persuadé qu'il
» ne se fera aucune peine de vous montrer la
» lettre que je lui ai écrite. Tout ce que j'ai à
» ajouter, c'est que si vous trouvez que la pro-
» position que je lui fais cause la moindre peine

» à l'un ou à l'autre, vous les assuriez tous deux » qu'ils sont parfaitement en liberté de suivre leurs » propres inclinations. Je me flatte que vous con» tinuez à traiter avec bonté la défiante & in» quiète Pamela, qui va commencer sans doute » à avoir meilleure opinion de celui qui est son » ami &

» Votre, &c ».

A peine avois-je fini de copier ces lettres (quoique j'écrivisse assez vîte, ayant presque toujours la plume à la main) qu'ils montèrent tous deux dans une grande allégresse. M. Williams dit en entrant : Je suis ravi, mademoiselle, de vous avoir prévenue par la déclaration que je vous ai faite : cette généreuse lettre m'a rendu le plus heureux des mortels ; & je vous assure, madame Jewkes, que si je puis obtenir le consentement de cette aimable fille, je me croirai... J'interrompis cet honnête homme, en disant : Ah ! monsieur Williams, prenez garde, prenez garde, ne souffrez pas que.... Je m'arrêtai, & madame Jewkes dit : *Toujours méfiante !* Jamais de ma vie je n'ai rien vu de semblable. Mais je vois bien, ajouta-t-elle, que durant que mes dernières instructions étoient encore en valeur, je n'avois pas tort de me défier de vous deux. J'aurois eu bien de la peine à faire évanouir vos desseins ; car lorsque deux personnes

ſont de bon accord, rien ne peut empêcher qu'elles ne ſe joignent.

Je ne doutai point qu'elle ne profitât de l'indiſcrétion que la joie de M. Williams lui avoit fait commettre. Je rendis à madame Jewkes la lettre qui lui étoit adreſſée. Je vous remercie, lui dis-je, de m'en avoir permis la lecture; mais elle m'a cauſé une ſurpriſe ſi étrange, que je ne ſais encore qu'en penſer. Le tems découvrira tout. Je rendis auſſi à M. Williams la ſienne. Tout puiſſe-t-il tourner à votre avantage, lui dis-je! Je vous félicite du bénéfice que mon maître a la bonté de vous donner. Je ne ſaurois y vivre heureux ſans vous, me répondit-il. Arrêtez-vous, monſieur, lui dis-je; auſſi long-tems que j'aurai un père & une mère, je ne ſerai point maîtreſſe de moi-même, tout pauvres qu'ils ſont. Il faut que je me voye en parfaite liberté, avant que je me croye propre à faire aucun choix.

Madame Jewkes leva les mains & les yeux au ciel, en diſant: Quel art, quelle prudence, quelle précaution pour une fille de ſon âge! Eh bien, dis-je, (afin d'engager M. Williams à être un peu plus ſur ſes gardes, quoique je me flatte qu'il ne ſauroit y avoir de tromperie dans ces lettres; s'il y en avoit, ce ſeroit une étrange infamie,) je ſuis ſi accoutumée depuis quelque tems à me voir le jouet de la fortune, que je ne ſais preſque com-

ment me conduire, & je ſoupçonne preſque tout le monde d'avoir conſpiré contre moi. Je me flatte pourtant que je me trompe, & déſormais, madame Jewkes, vous réglerez mes démarches comme vous le jugerez à propos; je vous conſulterai ſur tout.... (ce que je jugerai à propos, dis-je tout bas); car quoique je puiſſe lui pardonner, il eſt ſûr que je ne ſaurois jamais l'aimer.

Elle nous laiſſa ſeuls, M. Williams & moi, pendant quelques minutes, & je pris cette occaſion pour dire à ce jeune indiſcret: Conſidérez, monſieur, conſidérez ce que vous venez de faire. Il eſt impoſſible qu'il y ait de l'artifice dans ces lettres, dit-il. Je m'en flatte, dis-je; mais qu'étoit-il beſoin que vous fiſſiez mention de votre déclaration? Cela ne pouvoit produire aucun bien, principalement en préſence de cette femme. Permettez-moi de le dire, monſieur, on dit que les femmes ne ſauroient ſe taire; mais je vois qu'un honnête homme peut quelquefois ſe laiſſer entraîner aux mouvemens violens de ſon cœur, & oublier d'être diſcret.

Il alloit répliquer; mais quoiqu'on eût dit dans la lettre à madame Jewkes, que ſes peines étoient SUR LE POINT de finir (j'avois remarqué cette expreſſion,) elle remonta bientôt, & dit en entrant: Je vous aſſure que j'ai preſqu'envie de vous conduire tous deux à l'égliſe demain

matin pour vous faire épouser (*). Cela me fit plaisir : car quoique je ne le désirasse pas, vu la situation incertaine où je me trouvois, j'aurois pourtant voulu faire semblant d'approuver sa proposition, afin de découvrir si elle parloit sérieusement ou non, & de juger par-là jusqu'où je pouvois compter sur le contenu des lettres que j'ai rapportées. Mais M. Williams lui fournit encore indiscrètement une excuse pour se dédire, en lui représentant qu'il valoit mieux attendre jusqu'au dimanche suivant, afin que je fusse mieux en état de paroître en public. Elle y consentit volontiers, & confirma même ce qu'il venoit de dire.

Après tout, je me flatte que mon maître est sincère. Car si ceci se trouvoit être un complot contre moi, je crains bien qu'il n'y auroit qu'un miracle qui pût me sauver. Mais certainement le cœur de l'homme n'est pas capable d'un si noir

(*) Il faut savoir qu'en Angleterre on peut se marier sans faire publier les bans, pourvu qu'on ait une licence de l'évêque ou de l'archevêque ; ce qu'on obtient aisément pour quelqu'argent. Les ministres des paroisses dans les provinces ont même coutume d'avoir chez eux des licences en blanc signées de l'évêque de leur diocèse. C'est un abus auquel on n'a point encore pu remédier ; & il ne faut pas s'en étonner, puisque ces licences produisent un assez gros revenu par an aux prélats.

artifice. D'ailleurs, M. Williams a la promeſſe de mon maître, ſignée de ſa propre main, & on n'oſeroit pas ſans doute jouer ſi cruellement un homme de ſon caractère. De plus, quoique mon maître ait été fort injuſte à mon égard, cependant ni ſon éducation, ni l'exemple de ſes parens ne lui ont point appris à employer de ſi odieux artifices. Je veux donc prendre la choſe du bon côté.

M. Williams, madame Jewkes & moi, avons fait enſemble un tour de jardin. Madame Jewkes ouvrit la porte qui donne dans la prairie, & nous nous y promenâmes un peu pour voir le taureau qui avoit bleſſé la pauvre cuiſinière, qui en eſt aſſez bien remiſe. Ce taureau eſt un terrible animal, qui a un air farouche & épouvantable. M. Williams me montra du doigt le tourneſol: mais je fus obligée de me tenir fort ſur mes gardes; car ce pauvre jeune homme n'a ni prudence ni diſcrétion.

Nous venons de ſouper tous trois enſemble, & je ne ſaurois m'empêcher de croire que tout va bien. Je vous dirai ſeulement que je ſuis réſolue de ne point épouſer M. Williams, ſi je puis m'en empêcher: je ſuis au moins déterminée à ne lui point donner d'eſpérance, que je ne ſois chez vous.

M. Williams dit en préſence de madame Jewkes, qu'il enverroit ma lettre à mon père & à ma mère par un meſſager. En vérité cet homme n'a pas la moindre diſcrétion: mais je vous prie de ne

me point répondre, que je n'aie le plaisir & le bonheur de vous voir; & j'espère maintenant que ce sera bientôt. En vous envoyant ma lettre, il vous fera tenir en même-tems une ennuyeuse relation de la persécution que j'ai essuyée, de mes malheurs & de mes craintes. J'y joindrai ce que je viens d'écrire; car madame Jewkes me permet de vous envoyer une lettre, ce qui est de bon augure. Je suis ravie de ce qu'après toutes mes souffrances, je puis conclure enfin, en vous disant que j'espère que je serai bientôt chez vous, & je sais que ce sera pour vous un grand sujet de consolation. Je finis en vous priant de me continuer vos prières & votre bénédiction. Je suis,

Votre très-obéissante fille.

Mes très-chers père & mère,

J'AI tant de tems à moi, qu'il faut que j'écrive pour m'occuper. Je finis ma dernière dimanche au soir, & madame Jewkes me demanda le même soir si je voulois coucher seule. Oui, de tout mon cœur, dis-je, si vous voulez me le permettre. Eh bien, reprit-elle, ce sera après demain. Je lui demandai du papier, & elle me donna une petite bouteille d'encre, & huit feuilles de papier, ce qui étoit, dit-elle, tout ce qui lui restoit, avec

ſix plumes, & un bâton de cire; car elle veut que déſormais j'écrive pour elle à mon maître, lorſqu'elle aura quelque choſe à lui mander: cela me donne de grandes eſpérances.

Quand elle vint ſe coucher, elle me preſſa beaucoup d'écouter M. Williams; elle s'étendit beaucoup ſur ſes louanges, & blâma la froideur que je lui témoignois. Je lui répondis que j'avois pris la réſolution de ne lui point donner d'eſpérance avant que d'avoir parlé à mon père & à ma mère. Elle me dit qu'elle ſoupçonnoit que j'avois quelqu'autre en vue, ſans quoi je ne pourrois jamais être ſi inſenſible. Je l'aſſurai, comme je pouvois le faire avec ſincérité, qu'il n'y a pas un ſeul homme ſur la terre que je ſouhaite d'épouſer. Et pour M. Williams, ajoutai-je, il peut trouver un meilleur parti; & je m'attends à tant de douceur & d'agrément, en demeurant avec mon père & ma mère, que je ne ſaurois penſer avec plaiſir à un autre plan de vie, avant d'avoir éprouvé celui-là. Je lui demandai mon argent: elle répondit, qu'il étoit en haut dans ſon coffre; mais qu'elle me le rendroit demain. Tout cela eſt de bon augure, comme je l'ai déja dit.

M. Williams a voulu s'en retourner chez lui ce ſoir, quoiqu'il fût tard, parce qu'il avoit réſolu de vous envoyer demain de bon matin un meſſager avec mon paquet, & une lettre qu'il a

dessein de vous écrire lui-même : mais je vous prie de ne lui point donner l'espérance, car il est trop vif & trop indiscret sur cet article, quoiqu'il soit certainement un très-honnête homme, & que je lui aie de grandes obligations.

LUNDI matin.

HÉLAS ! nous avons reçu de mauvaises nouvelles du pauvre M. Williams. Il a essuyé un grand malheur ; car en s'en retournant hier au soir, il est tombé entre les mains des voleurs : heureusement il a sauvé mes écrits. Voici le récit qu'il en fait à madame Jewkes.

« Ma bonne madame Jewkes,

» Il m'est arrivé un grand accident en me reti-
» rant hier au soir. Comme j'étois proche de l'éclu-
» se, & que j'allois traverser le pont de bois,
» deux coquins m'ont saisi en jurant comme des
» perdus, qu'ils me tueroient sur le champ, si je ne
» leur donnois pas tout ce que j'avois sur moi : en
» même-tems ils ont fouillé dans mes poches, &
» m'ont pris ma tabatière, mon cachet, une demi-
» guinée, & quelques shelins ; ils m'ont aussi pris
» mon mouchoir & deux lettres que j'avois dans
» ma poche ; heureusement la lettre que made-

» moiſelle Pamela m'avoit donnée étoit dans mon
» ſein, de ſorte qu'ils ne l'ont point priſe. Mais
» ils m'ont meurtri la tête & le viſage; & en me
» maudiſſant de ce que je n'avois pas plus d'argent
» ſur moi, ils m'ont jeté dans le foſſé, en me
» criant, demeurez-là juſqu'à demain matin, mon-
» ſieur le paſteur. Je me ſuis fait beaucoup de mal
» aux jambes & aux genoux en tombant, & j'ai
» penſé étouffer dans la boue. Il me ſera ſans doute
» impoſſible de ſortir de quelques jours, car je fais
» peur à voir. J'ai été obligé de laiſſer mon cha-
» peau & ma perruque dans le foſſé, & de faire
» un mille & demi la tête nue. On a trouvé ce
» matin mon chapeau & ma perruque, & on me
» les a rapportés avec ma tabatière, que les vo-
» leurs ont ſans doute laiſſé tomber. Ma caſaque
» & mon collet ſont déchirés. J'étois extrêmement
» effrayé; car il y a un grand nombre d'années
» qu'on n'avoit point oui parler de voleurs dans
» ces quartiers. On fait toutes les perquiſitions né-
» ceſſaires pour découvrir & prendre ces coquins.
» Mes très-humbles reſpects à la bonne mademoi-
» ſelle Pamela. Si elle veut avoir pitié de moi,
» j'en ſerai plutôt rétabli, & en état de vous aller
» voir toutes deux. Ce malheur ne m'a pas em-
» pêché d'écrire, quoiqu'avec beaucoup de peine,
» la lettre que j'avois promiſe, ni de l'envoyer
» par un meſſager à cheval. (*Certainement cet*

homme ne sauroit garder de secret.) Je suis, ma
» bonne dame Jewkes,

» Votre très-humble & très-obligé serviteur.

» Dieu soit loué de ce que je n'ai pas eu plus de
» mal. Je ne me suis pas enrhumé, quoique j'aye
» été mouillé depuis la tête jusqu'aux pieds. Je
» m'imagine que ma frayeur m'a empêché d'attraper
» un rhume ; car j'ai eu l'esprit presqu'égaré durant
» quelques heures, & je ne sais comment je me
» suis rendu chez moi. J'écrirai ce soir, si je
» puis, à mon patron, pour le remercier de la
» bonté qu'il a pour moi : je voudrois pouvoir
» ajouter, & pour tout ce que je désire, pour ce
» qu'il y a de plus considérable pour moi dans la
» proposition qu'il me fait ; je veux dire ce qui
» regarde l'incomparable mademoiselle PAMELA ».

La méchante & brutale Jewkes se mit à éclater de rire après avoir lu cette lettre. Je me représente, dit-elle, l'air que devoit avoir ce pauvre ministre, lorsqu'il se vit au fond du fossé, peu de momens après avoir quitté son aimable maîtresse ; & dans quel joli équipage il doit avoir été lorsqu'il est rentré chez lui, sans perruque & sans chapeau, avec une casaque & un collet déchirés. Ah ! qu'il faisoit belle figure ! Il me semble, lui dis-je, qu'il y a quelque chose de barbare à rire de son malheur.

Elle répondit, qu'elle ne rioit que parce qu'il n'avoit pas eu grand mal; qu'elle seroit bien fâchée qu'il lui fût arrivé quelqu'accident funeste; mais qu'elle se réjouissoit de me voir si touchée. Cela promet quelque chose, ajouta-t-elle.

Je ne fis pas attention à sa réflexion : mais, comme je suis accoumée à avoir des sujets de défiance, je ne saurois m'empêcher de dire que cet accident me cause de l'inquiétude : je suis alarmée de ce qu'on a pris ses lettres. Quel bonheur que mon paquet ait échappé à la recherche des voleurs! je ne sais que penser de tout cela. Mais pourquoi faut-il que le moindre accident trouble ma tranquillité? Cependant cela arrivera toujours aussi long-tems que je serai ici.

Madame Jewkes me presse fort d'aller voir M. Williams avec elle. Elle paroît si empressée à conclure notre mariage, que je ne sais qu'en penser, vu que c'est une femme fine & artificieuse. Je l'ai absolument refusé, en lui disant, que puisque je n'avois aucun dessein de flatter les espérances de M. Williams, il ne me convenoit pas de l'aller voir. De sorte qu'elle est partie sans moi.

Je suis fort tentée de m'échapper durant son absence, malgré le tour favorable que les choses semblent prendre. Il est bien dur de n'avoir personne à qui je puisse demander conseil! je ne sais à quoi me déterminer; & d'ailleurs, hélas! je

n'ai point d'argent; de ſorte qu'il me ſera impoſſible d'engager perſonne à me rendre ſervice, & je ne pourrai payer ni ma nourriture, ni mon logement ſur la route, au cas que je puiſſe trouver moyen de m'en aller. Je vais faire un tour au jardin, & là je tâcherai de me déterminer.

J'ai été au jardin, & juſques à la porte qui donne dans la prairie; & je n'ai pas remarqué que je fuſſe obſervée. Mais le cœur m'a manqué, & je ſuis rentrée dans ma chambre. Cependant ſi les choſes tournent mal à l'avenir, je ne me pardonnerai jamais d'avoir perdu cette occaſion de m'enfuir. Je vais deſcendre encore, pour voir ſi on ne m'épie point, & ſi je pourrai m'échapper par la porte du jardin.

De bonne-foi, je m'imagine que cette maiſon eſt enchantée, & je crois que comme tous ceux qui ſont autour de moi ſont gagnés, Lucifer lui-même l'eſt auſſi, & qu'il a pris la forme de cet affreux taureau pour m'effrayer : car je ſuis deſcendue encore, je me ſuis haſardée d'ouvrir la porte du jardin, & je me ſuis avancée dans la prairie environ à une portée de mouſquet : mais j'ai apperçu cet horrible animal qui me regardoit en face, avec de grands yeux étincellans, à ce qui me ſembloit. Je ſuis rentrée fort vîte de peur qu'il ne vînt à moi. Perſonne ne me voyoit. Croyez-vous qu'il y ait des ſorciers & des eſprits? S'il y

en a, je [illegible]
a gagné [illegible]
quand [illegible]
je fasse [illegible]
de m'avoir [illegible]
tes, [illegible]
vre Pamela [illegible]
ni à [illegible]
maison, [illegible]
qu'une, [illegible]
les voleurs [illegible]
rois tomber [illegible]
que je [illegible]
cas que [illegible]
bien fondées. [illegible]
droit que [illegible]
& bien traitée. [illegible]
d'essayer encore [illegible]
poursuit & que [illegible]
plus mal : cette [illegible]
m'ôtera mes [illegible]

Mais après tout, [illegible]
intentions, mes [illegible]
& il ne sauroit être [illegible]
m'échapper : personne [illegible]
je serai chez vous, & que [illegible]
ront passées, je pourrai mieux [illegible]
position au sujet de M. W[illegible]

le faire ici ; &, comme vous l'avez vu dans sa lettre, il prétend me laisser la liberté de choisir. Pourquoi craindrois-je donc ? Je crois que je descendrai encore une fois : mais je suis dans une grande perplexité, à cause des difficultés que je prévois, & parce que je suis si pauvre & si destituée d'amis. O grand dieu, qui es le protecteur de l'innocence, inspire-moi ce que je dois faire.

Dans ce moment le cœur me dit qu'il faut que je tâche de m'échapper, & que j'abandonne l'événement à la providence. Ainsi, encore une fois..... je verrai au moins si ce terrible taureau est encore là.

Hélas, que mon sort est triste ! Je n'ai pas le courage de m'en aller, & je ne saurois me résoudre à rester. Il faut pourtant que je me détermine. La dernière fois que je suis descendue dans le jardin, le jardinier pouvoit m'appercevoir, ce qui a été cause que je suis remontée dans ma chambre. Mais je l'enverrai quelque part, si je puis : car s'il ne se présentoit plus d'occasion aussi favorable que celle-ci, je ne me pardonnerois jamais de l'avoir négligée. Je hasarderai donc encore une fois. Dieu veuille guider mes pas, & me conduire en quelque lieu de sûreté !

Eh bien ! me voici encore revenue, effrayée comme une folle, & obligée par mes frayeurs à renoncer à mon entreprise. Oh que tout me paroît terrible !

J'avois

J'avois été beaucoup plus loin que la première fois; & en regardant derrière moi, je crus voir le taureau entre moi & la porte, & un autre taureau qui venoit à moi de l'autre côté. Ah! dis-je en moi-même, voici sans doute un double sortilège. Voilà l'esprit de mon maître dans un de ces taureaux, & dans l'autre celui de madame Jewkes: maintenant ma perte est inévitable : à l'aide, à l'aide, m'écriai-je comme une folle; & je m'enfuis du côté de la porte avec tant de vitesse, qu'on auroit dit que je volois. Quand j'eus ouvert la porte, je regardai si ces prétendus taureaux venoient, & je vis que ce qui m'avoit tant effrayée, n'étoit que de pauvres vaches qui paissoient fort tranquillement à quelque distance l'une de l'autre. Mais puisque la moindre chose me cause de si terribles frayeurs, je vois bien que je ne dois pas songer à m'échapper : car le premier homme que je rencontrerai m'effrayera également; & je suis persuadée que la peur nous expose à plus de dangers, que la prudence qu'elle inspire ne nous en peut faire éviter.

Je fermai donc la porte, & j'en mis la clé dans ma poche, fort incertaine sur le parti que je prendrois. Mais je ne fus pas long-tems à me déterminer : car la servante Nanon vint à moi, & me demanda ce qui m'obligeoit à monter & descendre si souvent. Dieu me le pardonne; j'eus un

mensonge tout prêt. Quoique madame Jewkes, dis-je, me traite quelquefois assez durement, cependant je ne sais que faire en son absence. Je monte, je descends, je me promène au jardin, mais sans pouvoir me désennuyer. Oui, dit la pauvre niaise, elle est, après tout, de fort bonne compagnie; je ne m'étonne pas que vous la trouviez à dire.

Me voici donc encore ici, &, suivant les apparences, j'y resterai; car je n'ai pas le courage de m'enfuir. Oh! pourquoi de pauvres filles sont-elles exposées à de pareils dangers, tandis qu'elles ont l'esprit trop foible pour les affronter? Je veux donc me flatter que tout ira bien. Je ne saurois cependant m'empêcher de remarquer avec chagrin comme tout semble conspirer contre moi. Premièrement, il y a des voleurs; car quoique je ne sois pas tombée entre leurs mains, ils ne laissent pas que de me causer beaucoup d'appréhension: & puis il y a ce taureau, qui m'a autant effrayée que si c'étoit moi-même qu'il eût blessée au lieu de la cuisinière. Ces voleurs & ce taureau semblent s'être accordés pour me rendre poltronne. Enfin il y a ma propre bêtise, de m'être laissé attrapper mon argent; car si je l'avois eu, je crois que je me serois hasardée en chemin, malgré le taureau & les voleurs.

LUNDI après midi.

MADAME Jewkes eſt de retour de ſa viſite : Tranquilliſez-vous, m'a-t-elle dit ; car M. Williams ſera bientôt rétabli. Il n'eſt pas à beaucoup près ſi mal qu'il ſe l'imaginoit. Ces gens de lettres ſont de véritables poules mouillées. Il n'a que quelques petites égratignures au viſage, qu'il s'eſt faites, je penſe, en tâtonnant ſur le gravier au fond du foſſé pour trouver quelque trou où il pût ſe cacher pour ſe mettre à couvert des voleurs. Pour ſes jambes & ſes genoux à peine y peut-on rien voir. Il dit dans ſa lettre qu'il faiſoit peur, je crois qu'il pouvoit faire peur lorſqu'il eſt rentré chez lui ; mais je vous aſſure qu'à préſent il eſt fort bien ; & à l'exception de quelques ſoupirs qui lui échappent lorſqu'il penſe au danger qu'il a couru, je ne vois pas qu'il ait aucun mal. Ainſi, mademoiſelle Pamela, ſoyez tranquille ſur ſon ſujet. Malgré toutes vos railleries, madame Jewkes, lui dis-je, je ſuis bien aiſe qu'il ſe porte bien.

Il ne parle que de vous, reprit-elle ; &, lorſque je lui ai dit que je voulois vous engager à le venir voir avec moi, il m'en a témoigné ſa reconnoiſſance avec des tranſports de joie : il m'a ouvert ſon cœur, & il m'a dit tout ce qui s'eſt paſſé

entre vous, & tous les desseins que vous aviez formés. Cela m'alarme prodigieusement, d'autant plus que j'avois connu par deux ou trois exemples, que la bonté & la sincérité de son cœur ne lui permettoient pas de rien cacher, & qu'il croyoit les autres aussi peu dissimulés qu'il l'est lui-même. Ah! madame Jewkes, madame Jewkes, lui dis-je avec un cœur plein d'inquiétude, cela auroit suffi pour me perdre, s'il avoit eu quelque chose à vous dire de moi. Mais vous ne savez que trop, que quand même nous aurions eu dessein de tramer quelque chose, votre prudence & votre circonspection nous en auroient ôté tous les moyens. Oui-dà, mademoiselle Pamela, dit-elle; & cette déclaration qu'il a trouvé moyen de vous faire, malgré toute ma circonspection & ma prudence, comme il l'a avoué devant moi, qu'en dites-vous? Allons, allons, ne me donnez point de vos feintes; vous savez admirablement bien dissimuler pour votre âge; mais peut-être ne serai-je pas moins fine que vous. Quoi qu'il en soit, tout va bien maintenant, puisque, suivant les instructions de mon maître, je ne suis plus chargée de surveiller à vos actions. A quoi vous êtes-vous occupée durant mon absence?

J'étois si inquiète au sujet de ce qui pouvoit s'être passé entre M. Williams & elle, qu'il me fut impossible de cacher mon inquiétude. Eh bien,

mademoiselle Pamela, reprit-elle, puisque tout va, suivant les apparences, finir sitôt, & si heureusement pour vous deux, je vous conseille d'être un peu moins inquiète au sujet de ce qu'il a révélé; & à son exemple, faites moi votre confidente, & je jugerai par-là que vous avez quelque amitié pour moi, & peut-être que vous ne vous en repentirez pas.

Elle paroissoit si empressée que je soupçonnai qu'elle avoit dessein de me tirer les vers du nez. Je compris alors pourquoi elle avoit témoigné tant de bonté à M. Williams, jusques à lui rendre visite. Son dessein n'étoit que de tirer de lui toutes les lumières qu'elle pourroit. Madame Jewkes, lui dis-je, de quoi servent toutes ces finesses pour découvrir des secrets où il n'y en a point, sur-tout puisque vos peines sont désormais finies, comme vous le dites? Je vous assure, dit-elle, que ce que je vous demande n'est qu'un effet de cette curiosité qui est si naturelle aux femmes; car on souhaite d'ordinaire de savoir ce qui s'est passé entre des personnes qui affectoient un si grand secret. Contez-moi donc, repris-je, ce qu'il vous a dit, & puis je satisferai votre curiosité. Je ne m'embarrasse guère que vous le fassiez ou non, dit-elle; car j'ai appris de lui tout ce que je souhaitois de savoir; & je désespère de tirer rien de vous, que ce que vous voulez bien que je sache, ma

chère petite artificieuſe. Qu'il ait dit tout ce qu'il aura voulu, répondis-je, je ne m'en ſoucie pas; car je ſuis ſûre qu'il n'a point dit de mal de moi; ainſi changeons de diſcours.

Je fus un peu plus tranquille, parce que, malgré tout ce qu'elle a fait pour me ſonder, elle n'a rien dit qui puiſſe me faire ſoupçonner qu'il lui ait parlé de la fauſſe-clé; car s'il lui en avoit dit quelque choſe, elle n'auroit pas pu s'empêcher de me l'inſinuer. Ainſi déſeſpérant de rien tirer l'une de l'autre, nous nous quittâmes; mais je ſuis ſûre qu'il doit avoir parlé plus qu'il n'étoit à propos; & ce qui me fait craindre d'autant plus qu'il y a quelque deſſein caché, c'eſt qu'il y a deux heures qu'elle s'eſt renfermée pour écrire, quoiqu'elle m'eût dit qu'elle m'avoit donné tout ce qui lui reſtoit de papier, & que déſormais j'écrirois pour elle. Je voudrois maintenant avoir haſardé tout, & m'en être allée lorſque je le pouvois. Oh! quand finira cet état de doute & d'inquiétude?

Elle m'eſt venue trouver dans ce moment, & m'a dit qu'elle enverroit un exprès à mon maître, & que ſi je voulois lui écrire une lettre de remercîment pour toutes ſes bontés, le même exprès la porteroit. En vérité, dis-je, je n'ai point de remercîment à lui faire, que je ne ſois chez mon père & ma mère: & d'ailleurs, vous ſavez que je lui ai écrit, & qu'il ne m'a point fait réponſe.

Elle me dit qu'elle croyoit que la lettre adressée à M. Williams étoit une réponse suffisante à la mienne ; & que la moindre chose que je pusse faire, c'étoit de remercier mon maître, ne fût-ce qu'en deux mots. Cela n'est point nécessaire, repris je ; car puisque je n'ai pas dessein d'épouser M. Williams, quel intérêt puis-je prendre dans la lettre qu'on lui a écrite ? Je vois, dit-elle, que vous êtes tout-à-fait impénétrable.

Tout cela ne me plaît point du tout. Oh ! que j'étois sotte de craindre les taureaux & les voleurs ! car maintenant mes inquiétudes redoublent. Oh ! que peut avoir dit cet imprudent ? C'est-là sans doute le sujet de la longue lettre qu'elle vient d'écrire.

Je finirai mes écritures de ce jour en ajoutant qu'elle est extrêmement silencieuse & réservée, en comparaison de ce qu'elle étoit auparavant ; elle ne répond que par *oui* & par *non* à tout ce que je lui demande. Je crains qu'il ne se trame quelque chose, d'autant plus qu'elle ne tient point la parole qu'elle m'avoit donnée de me laisser coucher seule, & de me rendre mon argent ; elle m'a fait des réponses équivoques sur ces deux articles. Par rapport à mon argent, elle m'a dit : Craignez-vous que je ne m'enfuie, & que je ne l'emporte avec moi ? Et quand je lui ai demandé de me laisser coucher seule : Je ne vois pas, dit-elle, que vous

ayez lieu de vous séparer de moi la nuit, jusques à ce que vous soyez assurée d'avoir quelqu'un qui vous *plaise plus* pour vous tenir compagnie. Cela me perça le cœur, & me ferma la bouche en même-tems.

MARDI & MERCREDI.

M. WILLIAMS est venu ici; mais nous n'avons pu trouver l'occasion de nous parler : il parut étonné du changement qu'il trouva dans l'humeur de madame Jewkes, & de son air réservé, après la visite qu'elle avoit eu la bonté de lui faire, & la liberté avec laquelle ils avoient parlé ensemble; mais ce qui le surprit encore plus, c'est ce que je vais vous dire. Il me pria de faire un tour de jardin avec madame Jewkes & lui. Non, dit-elle, je ne puis pas y aller. Permettez donc, reprit-il, que mademoiselle Pamela y vienne avec moi. Non, dit-elle encore, elle n'en fera rien. Je crains, madame Jewkes, dit-il là-dessus, que je n'aie fait quelque chose qui vous ait désobligée. Point du tout, reprit-elle; mais je crois que vous aurez bientôt la liberté de vous promener ensemble autant qu'il vous plaira. J'ai envoyé un messager à mon maître sur ce sujet, & sur d'autres affaires *plus importantes* encore, & j'attends mes dernières instructions là-

dessus : dès qu'elles seront arrivées, je vous laisserai en liberté de faire tout ce qu'il vous plaira; mais jusqu'alors il faut que vous ne soyez ensemble que le moins qu'il sera possible.

Ceci nous alarma tous deux. Il en fut frappé comme d'un coup de foudre, & il me sembla à son air, qu'il se condamnoit lui-même à cause de son indiscrétion. Je passai derrière madame Jewkes, & tenant un morceau de papier à la main, je fis un signe à M. Williams. Il parut comprendre ma pensée, qui étoit que je souhaitois de renouveler notre commerce de lettres. Je le laissai avec madame Jewkes, & me retirai dans mon cabinet pour écrire à M. Williams; mais je n'eus pas le tems de copier ma lettre : voici en peu de mots ce qu'elle contenoit.

Je lui reprochois sa trop grande franchise, & la facilité avec laquelle il avoit donné dans les piéges que madame Jewkes lui avoit tendus : je lui marquois que j'appréhendois quelque mauvais dessein, & je lui expliquois ce qui causoit mes craintes. Je le priois de m'écrire ce qu'il avoit dit à madame Jewkes. Je lui donnois à entendre qu'il étoit extrêmement nécessaire de reprendre notre premier projet, qui étoit que je m'échappasse par la porte du jardin. J'ai mis ma lettre ce soir dans l'endroit accoutumé, & j'en attends la réponse avec impatience.

JEUDI.

Voici la réponſe que j'ai reçue.

« Ma très chère demoiſelle,

» JE ſuis entièrement confus, & il faut que je
» m'avoue coupable ; tous vos reproches ſont bien
» fondés. Je voudrois avoir la moitié de votre
» prudence & de votre diſcrétion. Je me flatte
» pourtant, après tout, que ceci n'eſt qu'un effet
» de la mauvaiſe humeur de cette femme, qui veut
» montrer par-là ſon pouvoir & ſon autorité. Car
» je crois que M. B.... n'oſeroit pas me tromper
» d'une manière ſi noire & ſi odieuſe. S'il le faiſoit,
» je le flétrirois devant toute la terre. Mais il *n'en*
» *eſt pas capable, cela n'eſt pas de ſon caractère.*
» J'ai reçu une lettre de Jean Arnold, qui me dit
» que ſon maître ſe prépare pour ſon voyage de
» Londres, & il croit qu'il viendra enſuite dans ces
» quartiers. Il ajoute que miladi eſt chez eux, &
» qu'elle accompagnera ſon frère à Londres, ou
» qu'elle le viendra trouver ici. Il témoigne beau-
» coup d'affection pour vous, & de zèle pour votre
» ſervice. Mais il me renvoie à une autre lettre
» qu'il m'avoit écrite auparavant, & que je n'ai
» point reçue. Je ne *crois* pas qu'il puiſſe y avoir

» de la trahiſon ; car celui à qui j'ai ordonné qu'on » adreſſât mes lettres, eſt un de mes intimes amis qui » demeure à *Gainſborough* ; & cette lettre m'a été » rendue par ſon canal ; car je ſais fort bien que je » ne pouvois pas me fier à *Bret*, qui eſt le maître » de poſte ici. Cette lettre perdue me cauſe quelque » inquiétude : je me flatte pourtant encore que tout » ira bien. Nous ſaurons dans peu s'il eſt néceſſaire » de pourſuivre notre premier deſſein. S'il l'eſt, je » ne perdrai point de tems, & je vous fournirai » incontinent un cheval, & j'en trouverai un pour » moi : car je ne ſaurois mieux ſervir dieu & moi- » même, qu'en vous procurant la liberté, duſſé-je » par-là renoncer à toutes mes eſpérances. Je ſuis

» Votre très-humble & très-fidelle ſerviteur.

» J'avoue que j'ai parlé trop indiſcrètement à » madame Jewkes, trompé par ſa diſſimulation & » par le déſir qu'elle paroiſſoit avoir de me rendre » heureux avec vous. Je lui ai inſinué que je n'aurois » pas fait difficulté de vous délivrer, par quelque » moyen que ce fût, & que je vous avois propoſé » de m'épouſer comme la ſeule voie honnête par » laquelle je puſſe vous tirer de peine. Mais je l'ai » aſſurée que vous ne m'avez pas donné la moindre » eſpérance ; ce qu'elle a eu de la peine à croire. » Cependant cela n'eſt que trop vrai. Mais je ne lui

» ai pas dit un mot de la fausse clé, ni du projet
» de s'échapper par la porte du jardin ».

Madame Jewkes est toujours de fort mauvaise humeur, & je n'ose presque lui parler. Elle m'observe aussi étroitement que jamais, & fait semblant d'être surprise de ce que j'évite sa compagnie.

Inspirée par mes alarmes qui sont extrêmes, (& je crains que ce ne soit pas sans raison,) je viens d'écrire la lettre suivante, & de la mettre entre les tuiles.

« Monsieur,

» Tout me cause de nouvelles inquiétudes. Cette » lettre de Jean Arnold, qui ne vous a pas été » rendue, me fait craindre quelque complot; & » cependant j'ai de la peine à m'imaginer que je » sois d'assez grande conséquence pour que tout le » monde conspire contre moi. Etes-vous bien sûr » que ce voyage de Londres n'est pas plutôt un » voyage en Lincolnshire? Jean, qui a déjà été » traître, ne peut-il pas l'être encore? Pourquoi » faut-il que je sois toujours dans le doute & dans » l'inquiétude? Si je pouvois avoir un cheval, je » lui mettrois la bride sur le cou, & j'abandonne- » rois à la providence le soin de me conduire en » quelque lieu de sûreté; car je ne voudrois point » vous nuire, maintenant que vous êtes sur le point

» d'obtenir un bon bénéfice. Je crains cependant, » monsieur, que votre fatale sincérité ne fasse » soupçonner que vous m'avez assistée, quelques » précautions que nous puissions prendre à l'avenir.

» S'il ne s'agissoit que de ma vie, & non de mon » honneur, je ne voudrois exposer ni vous, ni qui » que ce fût dans le monde, au moindre danger, » pour une pauvre & indigne créature comme » moi. Mais, ô mon cher monsieur, mon *ame* est » d'aussi grande importance que l'ame d'une prin- » cesse, quoique je sois d'une qualité inférieure à » celle de la moindre esclave.

» Juste ciel! sauve donc mon innocence, & » conserve mon ame dans sa pureté, & je serai » heureuse & contente de quitter la vie, & de voir » finir ainsi toutes mes peines & toutes mes » angoisses!

» Pardonnez à mon impatience, monsieur: mais » mon cœur inquiet me présage d'affreux malheurs. » Tout me paroît noir & sombre autour de moi. » Le silence obstiné & la dissimulation impéné- » trable de cette femme, qui, sans aucune raison » apparente, a changé tout d'un coup de conduite » envers moi, me font craindre les plus grands » maux. Blâmez-moi, monsieur, si vous croyez que » j'aye tort, & conseillez-moi ce que je dois faire; » vous obligerez par-là

» Votre très-affligée servante ».

VENDREDI.

J'AI reçu une lettre de M. Williams, dans laquelle il paroît un peu fâché ; mais ce qui me fait plus de plaisir que toutes les lettres qu'il pourroit m'écrire, c'est que la sienne en renfermoit une de votre part, mon cher père. Voici la lettre de M. Williams :

« Mademoiselle,

» Je crois que vous avez tort de craindre si » fort, & je suis fâché que vous soyez si inquiète. » Vous pouvez compter absolument sur moi, & » sur tout ce qui dépendra de moi. Je ne doute » point du voyage de Londres, ni de la repentance » & de la fidélité de Jean. Mon ami de Gainsbo- » rough vient de m'envoyer l'incluse ; elle étoit » dans une enveloppe, & adressée à moi, comme » je l'en avois prié ; je crois qu'elle est de votre » père. Je me flatte qu'elle ne contient rien qui » puisse augmenter votre inquiétude. Je vous prie, » ma très-chère demoiselle, de bannir vos craintes, » & d'attendre quelques jours, pour voir ce que » produiront les lettres que madame Jewkes & » moi avons écrites à M. B.... Je me flatte que » les choses tourneront mieux que vous ne pensez.

» La providence n'abandonnera pas tant de piété, » & tant d'innocence : soyez-en persuadée, & que » ce soit-là votre consolation. C'est le meilleur » conseil que puisse vous donner à présent

» Votre très-fidelle & très-humble serviteur ».

N. B. La lettre du père de Pamela étoit en ces termes :

« Ma très-chère fille,

» Nos prières ont enfin été exaucées, & nous » sommes pénétrés de joie. Oh ! quelles souffrances » n'as-tu pas endurées ! Par quelles épreuves n'as-tu » pas passé ! La bonté divine soit bénie mille fois » de ce qu'elle t'a donné la force de résister à tant » & de si grandes tentations ! Nous n'avons pas » encore eu le tems de lire le long récit de tous » tes malheurs. Je dis *long*, parce que je ne com- » prends pas comment tu as trouvé le tems & » l'occasion de l'écrire : car d'ailleurs il fait nos » délices dans nos heures perdues, & nous le lirons » & relirons continuellement toute notre vie, avec » des sentimens de reconnoissance pour ce dieu qui » nous a donné une fille si sage & si vertueuse. Que » notre sort est heureux au milieu de notre pauvreté ! » Oh ! que personne ne pense que les enfans soient » à charge ; puisque l'état le plus pauvre peut » produire tant de richesses dans une PAMELA.

» Persévère, ma chère fille, dans ces sentimens » vertueux, & nous n'envierons pas le sort des » gens de la première qualité : nous les défierons » au contraire de montrer une fille comme la » nôtre.

» J'ai dit que nous n'avons pas lu tout ton récit ; » nous étions dans une trop grande impatience ; » nous en avons lu la fin, où nous voyons que ta » vertu est sur le point d'être récompensée, & que » dieu a touché le cœur de ton maître, de sorte » qu'il voit maintenant sa folie, & l'injure qu'il » vouloit faire à notre chère enfant : car en vérité, » ma chère, il avoit dessein de te perdre ; mais en » voyant ta vertu, son cœur en a été touché, » & ton bon exemple a sans doute réveillé sa » conscience.

» Je ne crois pas que tu puisses faire mieux que » d'accepter la proposition qu'on te fait, & de » rendre heureux M. Williams, ce digne M. Williams. » Dieu le bénisse ! & quoique nous soyons si » pauvres que nous ne puissions donner aucun bien » à notre fille, & qu'étant dans la bassesse, notre » alliance ne soit pas honorable, & qu'au con- » traire, vu la manière dont on pense aujourd'hui, » notre pauvreté soit un déshonneur pour notre » fille, cependant je ne crois pas pécher, si j'ai » la vanité de dire, qu'il n'y a point d'honnête » homme d'un rang médiocre, qui ne puisse se » croire

» d'esprit; je voudrois qu'il eût autant de vertu.
» Mais j'espère qu'il se convertira désormais.

» Nous avons lu avec beaucoup de plaisir tes
» adieux à tes compagnons de service ».

N. B. Ces adieux étoient exprimés en ces termes.

PAMELA,

Aux autres domestiques de son maître.

Mes chers compagnons de service,
De votre Pamela recevez les adieux;
Dans l'art des vers elle est novice,
Mais nulle autre du moins ne vous aimera mieux.

De ma chaumière paternelle
Vous m'avez vu venir dans ce noble château:
Fortune, hélas! pour moi trop belle,
Que ne me laissois-tu dans mon pauvre hameau?

Demain donc enfin j'y retourne,
Je vous quitte, & vous pleure, amis, en vous quittant;
Mais en quelque lieu qu'on séjourne,
Quand on est vertueuse, on a le cœur content.

On n'a pas tout ce qu'on souhaite,
C'est des pauvres mortels le destin arrêté:
Ma conscience est satisfaite,
C'est le comble pour moi de la félicité.

De mon obscure destinée
Je ne vois ni les biens ni les maux à venir:

Mais miſérable ou fortunée,
J'aurai toujours de vous un tendre ſouvenir.

Jour & nuit du ſouverain être
J'implorerai pour vous la grace & les faveurs :
Mes prières pour votre maître
Comprendront avec lui ſes moindres ſerviteurs.

Joignez vos prières aux miennes,
Et qu'ainſi puiſſe-t-il être heureux à jamais !
Qu'ainſi lui-même, par les ſiennes,
Puiſſe-t-il du ſeigneur mériter les bienfaits.

Les grands, hélas ! ont tout à craindre :
Nous envions l'éclat dont ils ſont revêtus ;
Nous devrions plutôt les plaindre
Des écueils où leur rang expoſe leurs vertus.

Leurs richeſſes trop décevantes
Nourriſſent leurs défauts, augmentent leurs beſoins :
Leurs ſerviteurs & leurs ſervantes
Paroiſſent malheureux & le ſont beaucoup moins.

Servez le ſeigneur ſans contrainte,
Reſpectez votre maître, honorez vos parens :
Et puis, le cœur libre de crainte,
Vous ſerez plus heureux que ne ſont tous les grands.

J'honorai toujours père & mère,
Et ſi je puis ainſi les honorer toujours,
La grace de mon dieu, j'eſpère,
Ne manquera jamais de veiller ſur mes jours.

Mais malheur à moi si je cesse
De rendre à mes parens ce qu'exige sa loi!
Si je méprisois leur bassesse,
L'état le plus abject seroit trop beau pour moi.

Puissiez-vous, aidés par la grace,
Chacun dans votre état trouver l'art d'être heureux.
Et si dans votre cœur j'ai place
Pour votre Pamela formez les mêmes vœux.

Tout dépend de la providence,
Entre les mains de dieu mettons nos intérêts;
Et pleins de notre dépendance,
En pratiquant ses loix, attendons ses arrêts.

Pour vous cependant je soupire,
Je sais quels bons amis j'eus en vous dans ce lieu.
J'ai dit ce que je pouvois dire.
Adieu, mes cher amis; adieu, cent fois adieu.

Oh! quelle consolation inexprimable votre lettre m'a donnée, mon très-cher père! Vous demandez ce que *vous pouvez faire* pour moi! & qu'est-ce que vous ne *pouvez pas faire* pour votre enfant? Vous pouvez lui donner les conseils dont elle a eu, dont elle a encore, & dont elle aura toujours un si grand besoin: vous pouvez la confirmer dans la pratique de la vertu que vous lui avez enseignée dès son enfance: vous pouvez prier pour elle avec un cœur sincère & droit, qu'on ne rencontre point dans les palais des grands. Oh! que je languis de

me jeter à vos pieds, & de recevoir de votre propre bouche la bénédiction de parens si vertueux! Mais hélas! que mes espérances sont foibles à présent, en comparaison de ce qu'elles étoient lorsque j'ai fermé mon dernier paquet! Je crains que votre pauvre Pamela ne soit exposée à de nouveaux dangers & à de nouvelles épreuves. Mais j'espère qu'avec le secours de la grace de dieu, & par le moyen de vos bonnes prières, je serai enfin délivrée de toute ma misère; d'autant plus que je ne me la suis point attirée par ma vanité ni par ma présomption.

Mais il faut continuer ma triste histoire. Je compris que M. Williams étoit un peu fâché de mon impatience : ainsi je lui écrivis que je me tranquilliserois autant qu'il me seroit possible, & que je m'abandonnois entièrement à sa conduite, d'autant plus que mon père, de qui je lui fis les complimens, m'assuroit que mon maître alloit partir pour Londres; ce qu'il doit avoir appris de quelqu'un des domestiques, sans quoi il ne me l'auroit pas écrit.



SAMEDI & DIMANCHE.

M. WILLIAMS a été ici ces deux jours, comme de coutume; mais madame Jewkes l'a reçu assez froidement, & pour éviter tout soupçon, je les ai laissés ensemble, & suis montée dans mon cabinet, où je suis demeurée presque tout le tems qu'il a été ici. J'ai appris par elle qu'ils se sont querellés, & elle paroît tout-à-fait en colère contre lui : mais j'ai cru qu'il valoit mieux pour moi que je n'en prisse aucune connoissance. Il lui a dit qu'il ne viendroit guère ici, jusqu'à ce qu'il ait reçu réponse à la lettre qu'il a écrite à M. B..... Elle lui a répondu que le moins qu'il y viendroit, seroit le mieux. Le pauvre homme n'a pas gagné grand'chose par sa sincérité & sa franchise, & en faisant madame Jewkes sa confidente, comme elle s'en est vantée, en voulant que j'en fisse autant.

Je me persuade de plus en plus qu'il se brasse quelque mauvais dessein. Je commencerai à cacher mes écrits, & à être plus sur mes gardes que jamais. Madame Jewkes paroît attendre avec beaucoup d'impatience une réponse à la lettre qu'elle écrivit dernièrement à son maître.

Lundi & Mardi.

Le vingt-cinquième & le vingt-sixième jour de mon cruel esclavage.

Toujours quelque chose de plus étrange à écrire! Le messager est de retour, & maintenant tout est découvert. O misérable, infortunée Pamela! que deviendrai-je enfin? Jamais pauvre créature de mon âge n'a éprouvé de si étranges revers, & n'a été exposée à de si cruelles épreuves. Le messager a apporté deux lettres, l'une pour madame Jewkes, & l'autre pour moi. Mais les plus grands génies sont sujets à faire des méprises. Comme ces deux lettres étoient pliées & cachetées de même, mon maître s'est trompé sur les adresses: celle qui étoit pour moi, étoit adressée à madame Jewkes, & la sienne m'étoit adressée à moi: mais elles sont toutes deux abominables au souverain degré. Madame Jewkes m'apporta celle qui m'étoit adressée: Voici une lettre pour vous, me dit-elle; vous l'avez attendue long-tems, & enfin elle est arrivée. J'en ai reçu une aussi, & je la lirai après avoir fait quelques questions au messager. Elle descendit là-dessus. J'ouvris ma lettre, qui étoit adressée *à mademoiselle Pamela An-*

[illegible] ; elle commençoit par ces mots : *Madame Jev[illegible].* Cela me surprit & me fit [illegible] [illegible] par cette [illegible] [illegible] [illegible] d'un bout à l'autre cette lettre, [illegible] [illegible] contenu.

» *Madame Jev[illegible],*

» Ce que vous m'écrivez, m'a fait beaucoup de » peine. Sans doute que cette fille aimeroit » mieux se jetter à la tête du premier laquais qui se » présente, que de témoigner la moindre marque » de reconnoissance pour tous les bienfaits qu'elle » a reçus chez moi, & pour les faveurs dont je me » proposois encore de la combler. Je lui ferai sen- » tir bientôt les effets de mon ressentiment; & je » vous ordonne de redoubler vos soins & votre » attention pour empêcher qu'elle ne s'échappe. » Je vous envoie cette lettre par un homme fidèle, » qui m'a accompagné dans mes voyages : c'est un » homme en qui je puis me fier; il vous assistera » dans tout ce que vous lui commanderez. Car » cette artificieuse créature est capable de corrom- » pre une nation entière par son innocence appa- » rente & sa prétendue simplicité : & peut-être » qu'elle a déja gagné les domestiques qui sont » avec vous, comme elle avoit gagné tous ceux que » j'ai ici. Jean Arnold lui-même, en qui je me » fiois, & que je distinguois de tous les autres,

» s'est trouvé un exécrable traître, qui recevra la » récompense qu'il mérite.

» Pour ce qui regarde cet échappé du collège, » cet imprudent Williams, il n'est pas nécessaire » que je vous dise d'empêcher qu'il ne voye désor» mais cette jeune folle : car j'ai donné ordre à M. » Shorter, mon procureur, de le faire mettre in» cessamment en prison, pour quelque argent qu'il » me doit, mais que je ne lui aurois jamais rede» mandé, s'il s'étoit bien conduit. Je suis instruit » de toutes ses infames pratiques; je suis outré de » ce que vous m'écrivez de son intrigue avec cette » fille, & du projet qu'il avoit formé, & qu'il » avoue, pour faciliter son évasion, dans le tems » qu'il n'étoit point encore assuré que j'eusse de » mauvais desseins : & s'il avoit agi par un prin» cipe de piété & par un sentiment de compassion » pour l'innocence opprimée, comme il le pré» tend, il m'en auroit écrit à moi-même, comme » le devoir de sa charge, & l'amitié que j'avois » pour lui, l'y obligeoient. Mais que, charmé de » la beauté de cette idole, comme un dévot sen» suel, il ait formé le honteux dessein de favoriser » si indignement son évasion, (pour ne rien dire » de ce qu'il a fait pour me noircir dans l'esprit » de M. Darnford; ce que le chevalier lui-même » m'a écrit,) c'est une conduite qui, au lieu de » m'engager à lui donner un bénéfice, comme j'en

» avois le deſſein, m'oblige au contraire à le ruiner
» ſans reſſource.

» M. Colbrand, mon fidelle ſuiſſe, vous obéira
» ſans réſerve, ſi les autres domeſtiques refuſent
» de le faire.

» Quoiqu'elle nie d'avoir donné des eſpérances
» à ce malheureux, je ne ſaurois lui ajouter foi.
» Il eſt sûr que, malgré ſon innocence affectée
» & ſa prétendue modeſtie, elle auroit pris la fuite
» avec lui.

» Oui, elle ſe ſeroit évadée avec un homme
» qu'elle ne connoît que depuis deux jours, (&
» avec qui elle ne ſauroit même avoir été fort fa-
» milière, ſi vous vous êtes bien acquittée de votre
» devoir,) & cela dans un tems où je lui donnois
» les plus fortes aſſurances de la pureté de mes
» intentions.

» Je crois que je la hais maintenant de tout
» mon cœur; & quoique je ſois réſolu de ne lui
» rien faire moi-même, cependant pour ſatisfaire
» ma vengeance, & pour la punir du peu de cas
» qu'elle a fait de ma parole d'honneur & du mé-
» pris qu'elle a témoigné pour mon amour, je puis
» me réſoudre à lui faire ſouffrir *tout*, & même ce
» qu'elle *abhorre le plus ;* enſuite on pourra l'a-
» bandonner à ſon mauvais ſort. Et qu'elle aille
» dans les bois & dans les forêts, faire répéter aux
» échos ſes triſtes lamentations ſur la perte de cette

» innocence imaginaire, dont cette folle & romanesque créature fait tant de bruit. J'irai à Londres avec ma sœur Davers, & dès que je pourrai me débarrasser d'elle, ce qui sera peut-être dans trois semaines, je vous irai trouver, pour décider du sort de cette ingrate & mettre fin à toutes vos peines. En attendant, il faut que vous redoubliez vos soins; car cette innocente, comme je vous en ai souvent avertie, est pleine de stratagêmes. Je suis

» Votre ami ».

A peine eus-je fini la lecture de cette effrayante lettre, que madame Jewkes monta. Elle étoit extrêmement émue; car elle soupçonna la méprise, & que j'avois sa lettre. Elle me trouva effectivement l'ayant toute ouverte à la main, & prête à m'évanouir. Qu'aviez-vous à faire de lire ma lettre, dit-elle en me l'arrachant des mains? Vous voyez qu'il y a *madame Jewkes* au haut de la page, & la politesse auroit dû vous empêcher de lire plus avant. Ah! dis-je, n'insultez pas à mon affliction; vous serez bientôt délivrée de moi. C'en est trop! c'en est trop! je ne saurois supporter ceci sans mourir. Je me jetai sur un lit de repos dans mon cabinet, & me mis à pleurer amèrement. Elle fut lire sa lettre dans la chambre voisine, & rentrant un moment après: En vérité, dit-elle, c'est une

terrible lettre; j'en ſuis ſincèrement affligée. Je craignois bien que vous n'euſſiez pouſſé votre délicateſſe trop loin. Laiſſez-moi, laiſſez-moi, madame Jewkes, dis-je; je ne ſaurois parler. Pauvre fille, dit-elle! eh bien, je vous laiſſe; je remonterai tout à l'heure, & j'eſpère que je vous trouverai mieux : mais prenez votre lettre; adieu; cette mépriſe eſt terrible, en vérité. Elle ſortit, en mettant la lettre près de moi ſur le lit. Je n'eus pas la force de la lire d'abord. O homme dur & cruel! de quelles méchancetés n'es-tu pas capable, inexorable perſécuteur!

Dès que je fus un peu revenue de mon abattement, je me mis à réfléchir ſur les expreſſions de cette terrible lettre. Les termes de *folle*, d'*artificieuſe*, d'*idole*, parurent bien durs pour votre pauvre Pamela. Je me demandai à moi-même ſi je n'avois pas en effet commis quelque mauvaiſe action, & ſi je n'étois pas réellement une indigne créature? Mais lorſque je conſidérai que le pauvre Jean étoit découvert; lorſque je réfléchis ſur l'indigne action du chevalier Darnford, qui avoit été révéler ce que M. Williams lui avoit dit, ſur la vengeance que mon maître vouloit prendre de ce digne homme, à cauſe du ſervice qu'il avoit la bonté de me vouloir rendre, je retombai dans mon abattement; mais plus encore, lorſque je me rappelai ce redoutable Colbrand, & ce que mon maî-

tre vouloit me *faire souffrir :* alors je fus prête à étouffer, le cœur me manqua absolument. Dans trois semaines il viendra *décider mon sort ;* ah ! que ces paroles sont terribles ! Juste ciel, viens à mon secours ! frappe-moi de la foudre avant ce tems-là, ou fournis-moi le moyen d'échapper aux malheurs qui me menacent. O dieu ! pardonne-moi, si je pèche en faisant cette prière.

Enfin je pris la lettre qui étoit adressée à madame Jewkes, mais qui m'étoit destinée. Elle n'est guère moins effrayante que l'autre. Voici en quels termes durs elle est conçue.

« Vous avez bien fait, hardie, perverse, artifi-
» cieuse, & pourtant mal-avisée Pamela, de me
» convaincre, avant qu'il fût trop tard, du grand
» tort que j'ai eu de mettre mon affection dans un
» objet aussi indigne que vous. Je vous avois juré
» l'amour le plus honorable, vous croyant un exem-
» ple de modestie & d'innocence sans tache, &
» qu'il ne pouvoit point y avoir de dessein perfide
» caché sous une si belle apparence. Je vous con-
» nois maintenant, hypocrite que vous êtes ! Je
» vois que, quoique vous n'ayez pu avoir la moin-
» dre confiance en moi, qui vous suis connu de-
» puis plusieurs années, qui, par la bonté mal
» placée de ma mère, ai été, pour ainsi dire, élevé
» avec vous, & qui, dans la passion que j'ai pour
» vous, malgré tout mon orgueil, malgré la dif-

» férence de nos conditions, me suis abaissé d'une » manière dont j'ai honte maintenant; vous avez » pu cependant former une intrigue avec un homme » que vous ne connoissez que depuis peu de jours, » & vous résoudre à vous enfuir avec un malheu- » reux, que votre beau visage & vos artifices insi- » nuans ont pu charmer jusqu'à lui faire violer tous » les devoirs de l'honneur & de la reconnoissance » qu'il me doit; & cela dans un tems où tout le » bonheur de sa vie dépend de moi.

» Désormais, à cause de Pamela, dès que je » verrai un beau visage, je soupçonnerai qu'il ca- » che un cœur perfide; & quand j'entendrai parler » d'une fille qui fait grand bruit de sa vertu, je » croirai qu'elle trame quelque mauvais dessein. » Vous étiez résolue de n'avoir pas la moindre con- » fiance en moi, quoique je vous eusse engagé plu- » sieurs fois ma parole d'honneur, & cela de la » manière du monde la plus solemnelle. Il est vrai » que j'ai pu vous alarmer, en vous envoyant d'un » côté, pendant que vous espériez d'aller d'un au- » tre: cependant n'avois-je pas tâché de vous con- » vaincre de la pureté de mes intentions, en vous » promettant, quoiqu'avec beaucoup de répugnan- » ce, tant mon amour pour vous étoit grand, de » ne pas approcher, sans votre consentement, du » lieu où vous seriez? N'étoit-ce pas là une preuve » que je vous donnois volontairement de ma géné-

» rosité & de mes desseins honorables? Cependant » comment y avez-vous répondu? Le premier hom» me que vos charmes & vos adroites insinuations » ont pu enchanter, vous l'avez pratiqué, vous » l'avez gagné, (je puis même dire que vous l'avez » ruiné, comme l'ingrat ne l'apprendra que trop à » ses dépens,) & vous vous êtes jetée à sa tête. » Puis donc que vous n'avez voulu avoir aucune » confiance en moi, vous m'avez par-là dégagé de » ma parole; je ne vous dois plus rien, & dans » peu vous verrez combien vous avez eu tort de » traiter ainsi un homme qui pouvoit se dire au» paravant

» Votre très-affectionné & bon ami.

» Madame Jewkes a ses ordres sur votre sujet; » & si vous trouvez que votre sort soit maintenant » plus dur que vous ne l'aviez espéré, vous le sup» porterez d'autant plus aisément, que vous vous » l'êtes attiré vous-même, par votre imprudence & » votre folie ».

Ah! que je suis malheureuse! faut-il qu'on me croye artificieuse, hardie, ingrate, tandis que je n'ai d'autre dessein que de conserver mon innocence, & que ce n'a été que pour me défendre contre ses injustes attaques, que j'ai formé quelques projets, que son esprit plus inventif que le mien a su faire échouer?

Quand madame Jewkes revint dans mon cabinet, elle me trouva baignée de larmes. Elle me parut touchée de quelque compassion; & comme je compris bien que j'allois être désormais absolument sous sa puissance, & que si je l'irritois, je ne m'en trouverois que plus mal : Je vois bien maintenant, lui dis-je, que c'est en vain que je voudrois lutter contre ma mauvaise fortune & contre les artifices de mon maître : il faut que je me résigne à la volonté de dieu, & que je me prépare à souffrir tout ce qui pourra m'arriver de plus affreux. Mais vous voyez que ce pauvre M. Williams est perdu : je suis fâchée de tout mon cœur d'être la cause de son malheur. Hélas! le pauvre homme! que je le plains, de s'être attiré cette disgrace, & cela pour l'amour de moi! Mais je vous assure que je ne lui ai pas donné la moindre espérance, par rapport au mariage qu'il m'a proposé. Je ne crois pas qu'il me l'eût proposé, s'il n'avoit pas été persuadé que c'étoit le seul moyen de me sauver, sans risquer ma réputation : & je suis assurée que le principal motif qui l'a fait agir, c'est sa propre vertu, & la compassion dont il a été ému pour une pauvre fille opprimée. Quel autre dessein pouvoit-il avoir? Vous savez que je suis pauvre & destituée d'amis; la seule grace que j'aie à vous demander, c'est de lui faire savoir la colère où mon maître est contre lui, & le dessein qu'il

a formé, afin que ce pauvre homme prenne la fuite & ne soit pas mis en prison. Cela remplira également le but que mon maître se propose : car M. Williams sera alors aussi peu en état de me rendre service, que s'il étoit en prison.

Demandez-moi, répondit-elle, tout ce qu'il est en mon pouvoir de faire sans violer mon devoir, ni manquer à la confiance qu'on a en moi, & je vous l'accorderai; car je suis touchée de la situation où vous êtes l'un & l'autre : mais je vous assure que je n'entretiendrai aucun commerce avec lui, ni ne souffrirai que vous ayez la moindre correspondance ensemble. Je voulus lui parler d'un devoir bien plus important que celui dont elle parloit, de l'obligation où elle étoit de secourir l'innocence opprimée, & de ne pas faire tout ce qu'un injuste tyran exigeoit d'elle. Mais elle me commanda de me taire sur ce sujet, parce qu'il étoit inutile de vouloir l'engager à trahir son maître. Tout ce que j'ai à vous conseiller, ajouta-t-elle, c'est de vous tranquilliser, de renoncer à tous vos artifices pour tâcher de vous évader, & de faire en sorte que je sois votre amie, en ne me donnant aucune raison de me défier de vous : car, ajouta-t-elle, je fais gloire de ma fidélité envers mon maître. Il faut que vous & M. Williams ayez employé des artifices bien étranges, pour avoir été aussi loin qu'il l'a lui-même avoué, vu que vous

vous parler si autrement, à ce que je pensois. Il faut que je sois plus aimée que je ne l'ai été jusqu'ici.

Cela redoubla mon inquiétude : car je vis bien que j'allois être observée plus exactement que jamais.

Puisque, par une méprise étrange, j'ai découvert quelle doit être ma triste destinée, permettez-moi, dis-je, de lire encore une fois cette terrible lettre qu'on vous écrit, afin que je l'apprenne par cœur, & qu'elle serve à nourrir mon affliction : car c'est tout ce à quoi je pourrai penser désormais, & il faut que je me familiarise avec ma mauvaise fortune. Il faut donc aussi que je lise la vôtre, dit-elle. Je la lui donnai, & elle me prêta la sienne, que j'ai copiée, parce qu'elle me l'a permis : Je veux, dis-je, me préparer par-là à tout ce qui pourra m'arriver de plus affreux. Après l'avoir copiée, je l'attachai avec une épingle au chevet du lit de repos. Vous la verrez toujours là, dis-je, le visage mouillé de larmes.

Elle me dit qu'elle alloit descendre pour faire apprêter le souper, & elle voulut absolument que je lui tinsse compagnie à table. Je voulus m'en défendre ; mais elle prit un air d'autorité, qui fut cause que je n'osai pas refuser. Quand je fus descendue, elle me prit par la main, & me présenta au plus affreux monstre que j'aie vu de ma vie,

Voici, M. Colbrand, dit-elle, voici votre jolie pupille & la mienne ; tâchons de lui faire passer le tems aussi agréablement que nous pourrons. Il me salua en faisant une grimace étrange, & me dit en mauvais langage : *Vous l'être fort hireuse di l'être aimée di sti bel gentilshomme.* Je fus si effrayée en le voyant, que je pensai m'évanouir. Je vais vous faire son portrait, mes chers père & mère ; & supposé que vous lisiez jamais ceci, ce dont je doute fort maintenant, vous jugerez si je n'avois pas raison d'être effrayée, sur-tout puisque j'ignorois qu'il dût être là, & que je savois d'ailleurs l'odieux emploi dont il étoit chargé, je veux dire, celui de me garder plus étroitement.

C'est un géant plutôt qu'un homme : il est beaucoup plus grand que ce Henri Mawlidge que vous connoissez, & qui demeure dans votre voisinage. Il est maigre comme un squelette, il a les épaules extrêmement larges, & les mains.....! jamais je n'en ai vu de pareilles : de grands yeux hagards comme ceux de ce taureau qui m'a si fort effrayée ; ses sourcils lui couvrent presque les yeux : il a une mâchoire énorme, deux cicatrices sur le front, & une sur la joue : deux prodigieuses moustaches, & une bouche à faire peur ; de grosses lèvres, de longues dents jaunes, & un air refrogné. Il porte ses cheveux, qui sont longs, noirs & gras, & qu'il a coutume de tenir dans une grande bourse : il

porte une cravate de crèpe autour de son long cou, d'où l'on voit sortir un goître monstrueux. Du reste il étoit assez bien mis, & il avoit l'épée au côté, avec un nœud de ruban jadis rouge. Il porte des jarretières de cuir attachées sous les genoux, & il a le pied long, je pense, comme le bras.

Moi l'effrayer sli damoiselle, dit-il, & là-dessus il voulut se retirer; mais elle lui ordonna de rester. Je lui dis que comme elle savoit que j'avois pleuré, elle n'auroit pas dû m'appeler pour souper sans m'avertir que ce monsieur étoit-là. Je remontai bientôt dans mon cabinet, car le cœur me manqua tout le tems que je fus à table : je ne pouvois regarder cet homme sans horreur; & cette brutale créature, qui connoissoit en quelle détresse j'étois, même avant que cet homme fût venu, voulut sans doute me faire souper avec lui, afin d'augmenter encore ma terreur. Elle ne se trompa pas dans ses vûes; car dès que je fus montée, je ne pensai qu'à cet affreux personnage, & aux actions plus affreuses encore de mon maître; ils ne me parurent que trop faits l'un pour l'autre : & quand je fus endormie, je crus les voir venir tous deux au chevet de mon lit, avec le plus terrible dessein qui se puisse imaginer: je sautai du lit en dormant, & j'effrayai madame Jewkes; la peur m'ayant éveillée, je lui contai mon rêve, & la méchante créature ne fit qu'en rire, & me dit, que tout ce que je craignois n'étoit

qu'un ſonge, auſſi bien que celui que je venois de faire, & que quand tout ſeroit fini, je le trouverois ainſi.

Me voici à la fin du *MERCREDI*, le vingt-ſeptième jour de mes malheurs.

LE pauvre M. Williams eſt actuellement arrêté & conduit à *Stamford*, de ſorte que voilà toutes les eſpérances que j'avois conçues de ſa part, évanouies tout d'un coup. Le pauvre homme! Sa trop grande ſécurité & ſa franchiſe nous ont perdus l'un & l'autre. Je n'étois que trop perſuadée que nous ne devions pas perdre un ſeul moment; mais il étoit preſque fâché contre moi, & me croyoit trop impatiente; & puis ſa fatale confeſſion, & les déteſtables artifices de mon maître...! On devoit bien penſer, que celui qui juſques-là avoit conduit ſes criminels ſtratagêmes ſi adroitement qu'il étoit impoſſible de les éviter, ne ſe feroit conſcience de rien pour venir à bout de ſes deſſeins. Je crains bien que je ne l'éprouve avant qu'il ſoit long-tems.

Je viens d'inventer un ſtratagême, mais dont l'exécution eſt ſi difficile, qu'elle me décourage preſque, vu que je n'ai ni amis, ni argent, & que je ne connois point le chemin, ſuppoſé que je

pusse sortir d'ici. Mais que les taureaux, les lions, les ours, les tigres, &c, ce qui est plus effrayant encore, les hommes faux, trompeurs & perfides, se rencontrent en mon chemin, je ne saurois être dans un plus grand danger que celui où je suis actuellement; je ne me fie point à ce délai de trois semaines dont il parle dans sa lettre à madame Jewkes: car que sais-je si, maintenant qu'il est dans une si furieuse colère, & qu'il a déjà commencé par M. Williams à exercer sa vengeance, que sais-je s'il ne changera pas d'avis, & s'il ne viendra pas ici avant que d'aller à Londres.

Voici mon stratagême. Je tâcherai d'engager madame Jewkes à se coucher avant moi; ce qu'elle fait souvent, pendant que je me tiens enfermée dans mon cabinet: & comme elle dort fort profondément durant son premier somme, ce dont elle ne manque pas d'avertir en ronflant, si je puis seulement passer entre les deux barres de la fenêtre, (car vous savez que je suis fort mince, & je trouve que je puis y passer la tête) je me glisserai de-là sur le toit d'un cabinet qui avance dans le jardin; car de ma fenêtre à ce toit il n'y a guère plus de ma hauteur: & comme ce cabinet n'est pas fort exhaussé, je pourrai facilement me glisser de-là dans le jardin, & je sortirai par la porte de derrière, dont M. Williams m'a fourni une fausse clé. J'ai un autre artifice en tête. Juste ciel! fais réussir ce

dangereux, mais innocent artifice. Je me souviens d'avoir lu quelque part, qu'un fameux capitaine étant sur un vaisseau, & se voyant dans un danger éminent, se jeta dans la mer; & comme les ennemis lui tiroient des dards & des flêches, il ôta son vêtement, & nagea vers la terre, tandis que les ennemis percèrent de mille flêches son habit qu'ils prenoient pour lui; c'est ainsi qu'il se sauva, & échappa à leur fureur. Voici donc ce que je me propose de faire; je jetterai ma jupe & mon mouchoir de cou dans le vivier; car dès qu'on me trouvera à dire, on croira sans doute d'abord que je me serai noyée, & on m'ira chercher au vivier; on se confirmera dans cette pensée lorsqu'on y verra flotter ma jupe & mon mouchoir, de sorte qu'ils seront tous occupés à me chercher-là. Et comme on ne s'appercevra peut-être de ma fuite que le matin, je serai déjà bien loin avant qu'on songe à me poursuivre : car dès que j'aurai passé la porte, je courrai aussi vîte que je pourrai. Je m'abandonnerai donc à la providence divine, persuadée qu'elle conduira mes pas dans quelque lieu de sûreté, ou qu'elle me fera rencontrer quelque personne de probité, qui voudra bien me protéger. Car quelques maux que je puisse souffrir en m'enfuyant, je ne saurois tomber dans un plus grand danger, ni en de plus mauvaises mains, que celles où je suis à présent, ni avoir à appréhender de plus criminels desseins.

O mes chers parens ! ne vous effrayez point lorsque vous viendrez à lire ceci ! mais tout sera passé avant que vous puissiez le voir. Dieu veuille me conduire ! J'enterrerai mes écrits dans le jardin ; car si j'ai le malheur de ne pas pouvoir m'échapper, ou si l'on me retrouve, on me fouillera sans doute, & on me traitera cruellement. Je m'arrête ici, afin de m'aller préparer à exécuter mon projet. Et toi, ô dieu propice, protecteur de l'innocence opprimée, fais réussir ce dernier effort de ta pauvre servante ! que je puisse échapper aux piéges qu'on a si artificieusement dressés contre ma vertu, & que je ne puis éviter que par la fuite ! Et de quelque manière que tu disposes de moi, veuille bénir mes chers parens, & protéger le pauvre M. Williams ! Préserve-le d'une entière ruine ! car il étoit heureux avant qu'il eût fait connoissance avec moi.

Dans ce moment je viens d'entendre madame Jewkes, qui ayant bu un coup de trop, a avoué à cet horrible Colbrand, que c'est elle-même qui a fait voler le pauvre M. Williams, & qu'elle a employé pour cet effet le palefrenier & un autre valet d'écurie, dans le dessein de s'emparer de mes lettres qu'il avoit sur lui, & qu'ils ont pourtant heureusement manquées. Ils rient maintenant tous deux de cette triste histoire, ne songeant guère que je les entends. Oh ! que le cœur me

ſaigne ! Car de quoi ces malheureux ne ſont-ils pas capables ? Pouvez-vous me blâmer de ce que je tâche à me tirer de leurs mains, duſſé-je m'expoſer aux plus affreux dangers ?

Onze heures du ſoir.

Madame Jewkes eſt montée, & s'eſt miſe au lit ; elle m'a ordonné de ne pas demeurer long-tems dans mon cabinet. Oh ! qu'un profond ſommeil puiſſe ſaiſir cette brutale créature ! Jamais elle ne m'a paru ſi ivre, ce qui me fait eſpérer qu'elle ronflera bientôt. Je viens d'eſſayer encore, & je trouve que je puis paſſer la tête entre les deux barres de fer. Me voilà préparée à partir dès qu'elle ſera profondément endormie. Je vais cacheter tous mes écrits, & c'eſt à ta providence, ô dieu plein de bonté, que j'abandonne le reſte ! Encore une fois, dieu vous béniſſe tous deux, & nous faſſe la grace de nous rencontrer heureuſement, ſi ce n'eſt pas ici bas, au moins dans ſon royaume céleſte ! *Ainſi ſoit-il.*



JEUDI, VENDREDI, SAMEDI, DIMANCHE, les vingt-huitième, vingt-neuvième, trentième, & trente-unième jours de mon triste esclavage.

AH! quel malheur! car me voici encore ici; & tout va de mal en pis. O l'infortunée Pamela! Il ne me reste plus aucune espérance! J'échoue dans tous mes projets. Mais, ô mes chers parens! réjouissez-vous avec moi, même dans cet excès de mon malheur; car votre pauvre Pamela a échappé à un ennemi plus terrible mille fois qu'aucun de ceux qu'elle eût encore rencontrés, un ennemi auquel elle n'avoit jamais pensé, & auquel elle a eu beaucoup de peine à résister. Je veux dire la foiblesse & la présomption tout ensemble de son propre esprit, qui, si la grace de dieu ne l'avoit soutenue, l'auroient plongée dans un abîme éternel de misère.

Je continuerai ma triste histoire à mesure que j'en trouverai l'occasion. Car comme je suis maintenant plus étroitement gardée que jamais, je n'ai d'autre occupation que celle d'écrire, & de réfléchir sur mon triste sort: & jusques à hier au soir, j'ai été si foible, qu'il m'a été impossible de tenir la plume.

Je ne pris avec moi que deux chemises, deux mouchoirs & deux coiffures, qui étoient tout ce que ma poche pouvoit contenir. [illegible] comptois que j'aurois beaucoup à marcher, je ne voulus pas m'embarrasser d'un gros paquet: je pris aussi tout l'argent qui me restoit, & qui [illegible] toit qu'à cinq ou six [illegible] [illegible] partir, sans savoir où j'irois. [illegible] quoique ce ne fût pas sans difficulté [illegible] la peine à passer les grilles & [illegible] les barres de fer [illegible] étoit [illegible] toit [illegible] gris de [illegible] bas. Le [illegible] aussi [illegible] ne me [illegible] bien; [illegible] m'empêcha pas de [illegible] je fus dans le jardin, je [illegible] rosier, & je les couvris de terre [illegible] qu'ils y sont encore [illegible] vivier: [illegible] nêtre; il faisoit un gros brouillard [illegible] mais je n'en [illegible].

Quand je fus arrivée au vivier [illegible] jupe, mon mouchoir de cou, & une coiffure [illegible] un ruban, comme je me l'étois proposé [illegible] je courus à la porte, & [illegible]

le cœur me battoit d'une terrible force : c'étoit sans doute un présage de ce qui alloit m'arriver: car je trouvai, mais trop tard, que mon espérance étoit encore malheureusement trompée ; la méchante femme avoit fait changer la serrure, de sorte que ma clé ne me servit de rien : je tâchai plusieurs fois d'ouvrir la porte, mais inutilement, & je trouvai qu'on y avoit mis encore un cadenat. Je pensois alors me désespérer ; je tombai par terre dans une cruelle angoisse, & je fus pendant quelque tems incapable de me remuer. Enfin mes appréhensions ranimèrent mon courage ; je grimpai sur les gonds de la porte, & sur la serrure, & je parvins à mettre les mains sur le haut de la porte & enfin sur la muraille ; je ne croyois pas pouvoir grimper si bien. Mais hélas ! voici une nouvelle disgrace ; il n'y a pas moyen que la pauvre Pamela échappe; la muraille étoit vieille, & au moment que je m'élançai pour monter dessus, les briques auxquelles je me tenois se détachèrent ; je tombai tout de mon long par terre ; une brique qui tomba me donna un coup à la tête qui m'étourdit tout-à-fait : je m'écorchai les jambes, je me fis mal à la cheville du pied, & je rompis le talon d'un de mes souliers.

Je demeurai, je pense, cinq ou six minutes, couchée par terre, dans un pitoyable état ; & lorsque je voulus me lever, je pouvois à peine me

foutenir; je fentis que je m'étois meurtri la hanche & l'épaule gauche, & j'avois des douleurs par tout le corps; la tête me faifoit un mal terrible, & le fang couloit de la plaie que la brique m'avoit faite en tombant. Cependant, malgré tout ce que je fouffrois, je me traînai à quatre pattes pour chercher une échelle que je me fouvenois d'avoir vue dans le jardin il y avoit deux jours: mais je ne trouvai point d'échelle, & la muraille eft fort haute. Que deviendra maintenant la miférable Pamela, dis-je en moi-même? Je fouhaitai alors de tout mon cœur d'être encore dans mon cabinet; je me repentis de mon entreprife, je la condamnai comme téméraire, parce qu'elle n'avoit pas réuffi.

Dieu veuille me pardonner! Il me vint alors une affreufe penfée dans l'efprit; je tremble encore quand j'y fonge. En vérité, l'appréhenfion du terrible malheur que j'avois à craindre, me détermina prefque à faire une action qui m'auroit rendue miférable durant toute l'éternité. Oh! mes chers parens, pardonnez à votre pauvre fille: le défefpoir me faifit, je me traînai du côté du vivier; & dans quel deffein? j'en ai horreur maintenant; dans le deffein de m'y jeter, & de finir ainfi tous mes maux en ce monde: mais hélas! pour en fouffrir d'infiniment plus grands dans l'autre, fi la grace de dieu ne m'avoit retenue. Comme

j'ai résisté à cette tentation, (dieu en soit béni) je vous raconterai les combats que j'eus à soutenir contre moi-même dans cette triste occasion, afin de rendre gloire à la miséricorde de dieu, qui m'a empêchée de me plonger dans un abyme d'où il n'y a plus de retour.

Ce fut un bonheur pour moi, comme je l'ai reconnu dans la suite, d'être foible & blessée; car cela fut cause que je ne pus arriver si-tôt au vivier, de sorte que j'eus le tems de faire des réflexions, qui diminuèrent un peu l'impétuosité de mon désespoir, qui dans mon premier transport m'auroit peut-être engagée à me jeter dans l'eau sans réflexion, tant j'étois pénétrée de douleur en voyant qu'il m'étoit impossible de m'échapper, & tant je redoutois le cruel traitement que j'aurois à attendre de mes terribles geoliers. Mais comme ma foiblesse faisoit que je ne pouvois avancer que lentement, je fis quelques réflexions; la grace de dieu me lança un rayon de lumière pour éclairer mon esprit ténébreux, de sorte que, quand je fus venue proche du vivier, je m'assis sur le gazon, & je commençai à réfléchir sur ma triste situation: voici comment je raisonnai avec moi-même.

Arrête-toi un peu ici, Pamela, & avant que de te précipiter dans l'eau, considère un peu ton état; vois s'il n'y a pas encore quelqu'espérance, quelque moyen, sinon de sortir de cette abominable

maison, au moins d'échapper aux malheurs qui te menacent.

Je tâchai de rappeler dans mon esprit tout ce qui pouvoit me donner quelques espérances; mais je ne trouvai que des sujets de désespoir. Une méchante femme incapable de la moindre compassion; un nouvel assistant qui lui étoit venu dans la personne de ce terrible Colbrand; un maître plein de colère & de ressentiment, qui me haïssoit maintenant, & qui me menaçoit du plus affreux de tous les maux; je compris que, suivant toutes les apparences, je ne retrouverois plus l'occasion que j'avois alors de me délivrer de toutes leurs persécutions. Que te reste-t-il donc à faire, misérable créature, me dis-je à moi-même, si ce n'est de t'abandonner à la miséricorde de dieu, qui connoît ton innocence, & de te dérober à l'impitoyable méchanceté de ceux qui ont juré ta perte.

Je pensai alors (& cette pensée m'étoit sans doute suggérée par le démon, car elle me plut beaucoup, & fit une forte impression sur moi) que ces méchans, qui n'ont maintenant aucun remords de leur conduite, ni la moindre compassion pour moi, seroient touchés de quelque repentir lorsqu'ils verroient les tristes effets de leurs crimes. Oui, dis-je, quand ils contempleront le cadavre de l'infortunée Pamela, tiré de l'eau, & couché sur ce gazon, ils sentiront leur cœur déchiré par de

cruels remords, dont ils sont maintenant incapables ; mon maître, qui est à présent si en colère, oubliera alors tout son ressentiment, & dira : Ah ! c'est-là la pauvre, la malheureuse Pamela, que j'ai si injustement persécutée ; c'est moi qui suis la cause de sa mort. Je vois bien maintenant, dira-t-il, qu'elle préféroit sa vertu à la vie même, qu'elle n'étoit ni hypocrite, ni trompeuse, mais qu'elle étoit réellement cette créature innocente qu'elle prétendoit être; peut-être qu'alors il répandra quelques larmes sur le cadavre de sa servante qu'il a tant persécutée. Et quoique, pour cacher son propre crime, il publiera peut-être, que c'est l'amour que j'avois pour M. Williams, & le dépit de ne pouvoir pas l'épouser, qui m'ont jetée dans le désespoir, cependant il sera véritablement affligé dans son cœur, il me fera enterrer honorablement, & me garantira de l'infamie à laquelle on expose ceux qui se défont eux-mêmes. Tous les jeunes garçons & les jeunes filles du voisinage de mes chers parens déploreront le sort de la pauvre Pamela ; mais j'espère qu'on ne me fera pas le sujet de ballades ni d'élégies ; mais que pour l'amour de mon père & de ma mère, on me laissera bientôt tomber dans l'oubli.

Ces tristes pensées me plurent si fort, que je me levai une fois pour aller m'élancer dans l'eau ; mais j'étois si meurtrie, que je pouvois à peine me remuer.

remuer. Que vas-tu faire, misérable Paméla, dis-je? Et quoique tu ne voies que ténèbres & qu'obscurité autour de toi, sais-tu ce que la providence divine peut faire pour toi, lorsque tous les secours humains te manqueront? Oui, dis-je, le dieu tout-puissant ne m'auroit pas exposée à de si grandes afflictions, s'il ne m'avoit pas donné en même tems la force de les supporter, pourvu que je veuille en faire usage. Mon maître m'a déjà eue en son pouvoir, & j'ai échappé à ses mauvais desseins; qui sait si, tout irrité qu'il est, sa présence, que je crains si fort, ne sera pas plus avantageuse pour moi, que celle de ses émissaires persécuteurs, qui ne lui sont fidelles qu'à cause de l'argent qu'il leur donne, & qu'une longue habitude du crime a endurcis & rendus incapables de remords? Dieu peut toucher le cœur de mon maître dans un instant; & s'il ne le fait pas, je pourrai toujours m'ôter la vie par quelqu'autre moyen, quand il sera nécessaire.

Que sais-je encore si ces blessures mêmes, & ces meurtrissures que je me suis faites en voulant employer le seul moyen qui me fût permis pour me délivrer, ne me fourniront pas l'occasion de rendre mon ame sans crime à ce dieu de miséricorde de qui je la tiens, au lieu de vouloir imprudemment hâter la fin de mes jours?

D'ailleurs, qui est-ce qui t'a donné quelque

pouvoir sur ta propre vie, présomptueuse que tu es ? Es-tu en droit de la finir dès le moment que ton esprit borné ne te suggère aucun moyen de la conserver avec honneur ? Sais-tu quelles vues dieu peut avoir dans les épreuves auxquelles il t'expose ? Dois-tu mettre des bornes à la volonté de dieu, & dire : je veux souffrir jusques-là, & pas davantage ? Et oseras-tu dire, que si tes afflictions continuent, ou sont même augmentées, tu aimeras mieux mourir, que de les supporter ?

Cette action de désespoir, dis-je encore en moi-même, est un crime, qui, si je m'y abandonne, ne sera susceptible d'aucune repentance, & qui sera par conséquent irrémissible. Veux-tu donc, misérable, plonger ton corps & ton ame dans une misère éternelle, afin d'abréger des maux, qui, quelque terribles qu'ils soient, & quelque foible que tu penses être, ne sont que passagers ? Jusqu'ici, Pamela, tu as été l'innocente, la persécutée Pamela, veux-tu donc maintenant te rendre criminelle ? Et parce que des méchans te persécutent, veux-tu te révolter contre le dieu tout-puissant, & outrager sa grace & sa bonté, tandis qu'il peut encore changer toutes tes souffrances en bénédictions ? Qui sait, dis-je encore, si dieu qui voit tous les défauts secrets de mon cœur, ne m'a pas envoyé des épreuves pour me corriger, & pour m'obliger à me confier uniquement en sa grace &

en son secours, parce que j'avois peut-être tiré trop de vanité des projets que j'avois formés pour me délivrer, & que j'avois trop compté sur mes propres desseins ?

Mes pauvres & vertueux parens, pensai-je aussi, ont toujours persévéré dans la pratique de leurs devoirs, & se sont toujours soumis à la providence divine avec une parfaite résignation dans l'état le plus déplorable, au milieu de la pauvreté & de la misère; & malgré la persécution d'un monde ingrat & de leurs impitoyables créanciers, ils ont tâché de m'inspirer la même résignation par leur exemple & par leurs instructions : voudrois-je donc rendre tout cela inutile ? Voudrois-je, par cette action désespérée, faire descendre leurs cheveux blancs avec douleur au sépulcre ? ce qui arrivera infailliblement lorsqu'ils apprendront que leur chère fille, méprisant la grace de dieu, & se défiant de son secours, aura terni par sa dernière action une vie qui jusques-là avoit été l'objet de leur approbation & de leurs délices.

Que fais-tu donc ici, présomptueuse Pamela ? Quitte au plutôt ces dangereux bords, éloigne-toi incessamment de cette eau fatale, dont les tristes murmures durant cette tranquille nuit, semblent te reprocher ta témérité ? Ne tente pas la bonté divine sur ce gazon qui a été le témoin de tes criminels desseins; & pendant qu'il te reste encore

des forces, fuis la tentation, de peur que ton ennemi, que la grace de dieu & de bonnes réflexions ont maintenant repoussé, ne revienne à la charge avec une impétuosité à laquelle ta foiblesse ne te permettra peut-être pas de résister; & de peur qu'un moment fatal ne te fasse oublier ces grandes vérités, qui viennent d'effrayer ton esprit rebelle, & de lui inspirer la résignation à la volonté de ton souverain maître.

En disant cela en moi-même, je me levai; mais j'étois si incommodée du mal que je m'étois fait en tombant, & si pénétrée de froid par le brouillard qu'il faisoit, par l'humidité du gazon sur lequel je m'étois mise, & par les vapeurs qui s'élevoient du vivier, qui est fort grand, que j'eus beaucoup de peine à m'éloigner de cet endroit, auquel je ne pense maintenant qu'avec horreur. Je m'avançai lentement & en boîtant vers la maison, & je me réfugiai dans le coin d'un bâtiment détaché, où l'on tient du bois & du charbon pour l'usage de la famille. Là j'attendis que mes cruels geoliers me vinssent trouver pour m'enfermer plus étroitement, & me traiter plus rudement que jamais. Je me traînai derrière un monceau de bois, & je m'étendis par terre dans un terrible accablement, comme vous pouvez vous l'imaginer, & n'attendant que les plus grands malheurs.

Voilà, mes chers père & mère, à quoi aboutit

l'infructueuse entreprise de votre pauvre Pamela : & qui sait si, au cas que j'eusse pu sortir par la porte du jardin, j'aurois été dans un état plus heureux, étant sans argent, sans amis, & dans un lieu que je n'aurois point connu ? Mais ne blâmez pourtant pas trop votre pauvre fille ; & si vous voyez jamais ce misérable écrit, tout baigné & taché de mes larmes, que votre pitié vous empêche de me condamner. Mais je sais qu'elle vous en empêchera. Il faut que je m'arrête pour le présent : car hélas ! mes forces ne me permettent pas d'écrire aussi long-tems que je voudrois. J'ajouterai cependant que, quoique j'eusse été charmée de me pouvoir délivrer de mes cruels geoliers, & de mon méchant maître, & que j'en eusse béni dieu, j'ai encore plus de raison de le remercier de ce qu'il m'a soutenue contre un ennemi plus dangereux encore ; & cet ennemi, c'est *moi-même.*

Je vais continuer ma triste relation.

Madame Jewkes ne s'éveilla qu'à la pointe du jour ; & ne me trouvant pas dans le lit, elle m'appela ; mais comme personne ne lui répondit, elle se leva, & fut me chercher dans mon cabinet, puis sous le lit, puis dans un autre cabinet, enfin par-tout où elle crut que je pourrois m'être cachée : car comme elle trouva la porte de la chambre fermée comme elle l'avoit laissée, & qu'elle en avoit la clé attachée à son poignet, elle ne s'imagina pas

que je pouvois m'être échappée. Et quand même il m'auroit été possible de sortir de la chambre, je n'en aurois pas été plus avancée; car il y avoit encore trois ou quatre portes à passer, toutes barrées & fermées à clé, avant que d'arriver au jardin. De sorte que le seul moyen étoit de passer par la fenêtre, & même par cette seule fenêtre à cause du cabinet sur lequel elle donne; car toutes les autres sont trop hautes. Comme madame Jewkes ne me trouva point, elle fut extrêmement effrayée: elle appela sur le champ M. Colbrand & les deux servantes, qui ne couchoient pas loin de sa chambre; & comme elle trouva toutes les portes fermées, elle dit qu'il falloit que j'eusse été emmenée par un ange, comme saint Pierre fut tiré de prison. Je m'étonne qu'elle n'eût pas une plus mauvaise pensée.

Elle se mit à pleurer & à se désespérer, courant çà & là comme une folle; car elle ne songeoit guère que j'avois pu sortir par la fenêtre entre les deux barres de fer: & en vérité je ne crois pas que je pusse le faire une seconde fois. Enfin, trouvant la fenêtre ouverte, ils conclurent tous qu'il falloit que je me fusse échappée par-là; ils coururent tous au jardin, & virent les empreintes de mes pieds sur la bordure sur laquelle je m'étois glissée de dessus le toit du cabinet. Alors ils allèrent tous, c'est-à-dire, madame Jewkes, Colbrand & Nanon, à la porte

[illegible]

[illegible]

Madame [illegible]
leur commander [illegible]
préparer [illegible]
cette pauvre [illegible]
en le frappant à [illegible]

déplorant mon triste sort, mais sur-tout en disant: *Que deviendrons-nous tous? quel compte pourrons-nous rendre à notre maître?*

Pendant qu'ils étoient tous différemment occupés, les uns pleurant & se lamentant, les autres courant çà & là, Nanon vint chercher quelque chose dans le bâtiment où l'on tient le bois; j'étois-là, mais si foible, si abattue, & si roide par les meurtrissures que je m'étois faites en tombant, que je ne pouvois ni me lever, ni même me remuer. *Nanon*, *Nanon*, dis-je d'une voix basse; car je pouvois à peine parler. La pauvre créature fut terriblement effrayée; elle prit une grosse bûche pour m'assommer, me prenant pour un voleur, comme elle m'a dit depuis: mais je m'écriai le plus haut que je pus: *Nanon*, *Nanon*, pour l'amour de dieu, aidez-moi, car je ne saurois me lever, & tâchez de me conduire à madame Jewkes. O ciel! est-ce vous, mademoiselle Pamela, dit-elle? nous sommes tous presque morts d'affliction, nous allions vous chercher dans le vivier, croyant que vous vous étiez noyée, mais vous allez nous rendre la vie à tous.

Et sans me donner le moindre secours, elle courut au vivier, & amena toute la troupe avec elle à l'endroit où j'étois. La méchante Jewkes dit en entrant, où est-elle? La peste soit de cette sorcière avec tous ses sortilèges! Elle paiera cher ce tour-ci,

ſi je m'appelle Jewkes. En diſant cela, elle vint à moi, me prit rudement le bras, & le tira ſi fort qu'elle me fit jeter un cri; car c'étoit de ce côté que je m'étois meurtri l'épaule: la ſecouſſe qu'elle me donna me fit tomber ſur le viſage. O cruelle créature! dis-je, ſi vous ſaviez ce que j'ai ſouffert, vous auriez pitié de moi.

Colbrand lui-même parut touché. Fi, madame, dit-il, fi! vous voir qu'elle l'être preſque morte; n'eſt pas bon de traiter ſti dame ſi rudement. Le cocher Robert parut auſſi fort affligé, & dit en ſanglottant: Quelle triſte ſcène eſt ceci! Ne voyez-vous pas qu'elle a la tête toute enſanglantée, & qu'elle ne ſauroit ſe remuer? Maudits ſoient ſes artifices, dit l'horrible créature; elle m'a cauſé une frayeur mortelle. Comment diable êtes-vous venue ici? Oh! dis-je, ne me faites point de queſtions maintenant, mais ſouffrez que les ſervantes me portent dans ma priſon, & que j'y meure décemment & en paix; car en vérité je ne croyois pas avoir deux heures à vivre.

La plus qu'inhumaine, la tigreſſe dit: vous voudriez avoir M. Williams pour vous faire la prière, n'eſt-ce pas? Eh bien, eh bien, j'enverrai chercher mon maître dans ce moment; qu'il vienne vous garder lui-même; car je vous jure que je ne veux plus m'en charger; la tâche eſt trop difficile.

Les deux ſervantes me portèrent dans ma chambre ; & quand la créature vit combien j'étois mal, elle commença à s'adoucir un peu : chacun étoit ſurpris de ce qui s'étoit paſſé, & croyoit qu'il y avoit du ſortilège : pour moi, je n'avois ni la force, ni la volonté de le leur expliquer.

J'étois ſi foible d'abattement, de douleur & de fatigue, que quand je fus dans ma chambre, je tombai en foibleſſe : on me déshabilla, on me mit au lit, & madame Jewkes ordonna à Nanon de me baſſiner l'épaule, le bras & la cheville du pied avec de l'eau de vie de ſucre bien chaude. On me coupa un peu de cheveux ſur le derrière de la tête, qui étoit tout couvert de ſang caillé ; on le lava, & on y trouva une bleſſure aſſez longue, mais qui n'étoit pas profonde. Madame Jewkes y mit une emplâtre de ſa façon : car ſi cette femme a quelques bonnes qualités, c'eſt de ſavoir fournir un prompt & utile ſecours à ceux de la maiſon à qui il arrive quelqu'accident.

Je dormis enſuite aſſez profondément juſqu'à minuit, & je me trouvai paſſablement bien, quoique j'euſſe un peu de fièvre. Madame Jewkes ſe donna beaucoup de peine pour me remettre en état de ſubir de nouvelles épreuves, lorſque je croyois que tous mes malheurs alloient finir : mais la providence ne l'a pas jugé à propos.

Madame Jewkes voulut me faire lever à midi ;

mais j'étois si foible que je ne pus me tenir dans un fauteuil que jusqu'à ce qu'on eût fait mon lit ; je me recouchai, & on dit que j'eus quelques transports au cerveau dans l'après-dînée ; mais ayant assez bien dormi la nuit du jeudi, je me trouvai beaucoup mieux le vendredi ; & le samedi je me levai, & je mangeai un peu de soupe ; & ma fièvre étant passée, je fus assez bien rétablie le soir pour prier madame Jewkes de me permettre de me retirer seule dans mon cabinet. Elle y consentit, parce qu'on y avoit mis la veille de doubles barreaux de fer, & que je l'assurai que je renoncerois désormais à tous mes artifices, comme elle avoit coutume de les appeler. Mais elle m'engagea premièrement à lui raconter toute mon entreprise ; ce que je fis très-fidellement, sachant bien que cela ne pouvoit me nuire, & qu'il n'y avoit désormais rien qui pût contribuer à ma sûreté ni à ma délivrance. Elle parut s'étonner beaucoup de ma hardiesse & de ma résolution ; mais elle m'avoua franchement que j'aurois trouvé de grandes difficultés à m'échapper entièrement, parce qu'elle avoit une prise de corps contre moi de la part de mon maître qui est juge de paix dans ce comté, aussi bien que dans celui de Bedford : & que si je m'étois sauvée, elle m'auroit fait arrêter sous prétexte de vol en quelque lieu que j'eusse été.

O la profonde malice des hommes ! & que l'on

avoit pris de précautions pour me faire tomber dans le malheur que je crains ! En vérité, je ne crois pas mériter qu'on emploie tant d'artifices pour me perdre ! Ceci ne me confirme que trop ce qui m'avoit été insinué dans l'autre maison ; je veux dire que mon maître avoit juré qu'il vouloit m'avoir à quelque prix que ce fût. Juste ciel ! préserve-moi d'être jamais à lui dans le sens criminel qu'il attachoit à ces paroles en faisant cet horrible serment !

J'ajouterai que maintenant que cette femme voit que ma santé se rétablit si vîte, elle recommence à me maltraiter ; elle m'a ôté tout mon papier, à une seule feuille près, qu'elle veut que je lui montre, écrite ou non écrite, au moment qu'elle voudra la voir ; elle m'a aussi réduite à une seule plume : mais ma provision cachée me tient lieu de ce qu'elle m'a ôté. Elle se montre de plus en plus hargneuse & bourrue : elle me traite ironiquement de *madame Williams* & me donne tous les autres noms qu'elle croit pouvoir me chagriner.



DIMANCHE après midi.

MADAME Jewkes a jugé à propos de me faire prendre l'air pendant trois ou quatre heures cette après-dînée. Je me trouve beaucoup mieux; & je serois bien mieux encore, si je savois à quoi je suis destinée. Mais la santé est un bien que je dois à peine souhaiter, dans les circonstances où je me trouve, puisqu'elle ne serviroit qu'à me rendre plus propre à l'affreux malheur que j'appréhende incessamment; au lieu qu'un état foible & languissant exciteroit peut-être quelque compassion pour moi. Oh! que je crains l'arrivée de ce maître terrible & irrité, quoique je ne lui aie certainement fait aucun tort! Je viens d'apprendre dans ce moment qu'étant à la chasse, il y a quelques jours, il a pensé se noyer, en traversant une petite rivière. D'où vient que, malgré tous ses mauvais traitemens, je ne saurois le haïr? En vérité, je crois que je ne suis pas faite comme les autres filles. Il m'a certainement fait assez de mal pour m'obliger à le haïr; & cependant, lorsque j'ai appris le danger qu'il avoit couru, & qui étoit très-grand, je n'ai pas pu m'empêcher de me réjouir de tout mon cœur de ce qu'il en étoit échappé, quoique sa mort auroit mis fin à toutes mes

peines. O maître cruel & peu généreux! si vous saviez ceci, vous ne me persécuteriez pas comme vous faites! Mais il faut que je lui souhaite du bien, pour l'amour de feu ma bonne maîtresse. Oh! qu'il me paroîtroit un ange, s'il vouloit renoncer à ses desseins & réformer sa conduite!

Madame Jewkes m'a dit qu'on a chassé Jean Arnold, parce qu'on l'a surpris comme il écrivoit à M. Williams, & que M. Longman & M. Jonathan le sommelier ont encouru la disgrace de mon maître, parce qu'ils ont voulu lui parler en ma faveur. Madame Jervis elle-même est en danger d'être mise dehors. Ils s'étoient joints tous trois, pour intercéder pour moi; car on sait maintenant où je suis.

Avec la nouvelle du danger que mon maître a couru, madame Jewkes a reçu une lettre de lui; mais elle dit que ce qu'elle contient, est trop mauvais pour moi pour qu'elle puisse me le communiquer. Il faut que le contenu en soit bien mauvais en effet, s'il est pire que ce que j'ai déja vu.

L'horrible créature vient de me dire, comme un secret, qu'elle a lieu de croire que mon maître a trouvé un moyen pour lever tous mes scrupules: c'est de me faire épouser cet affreux Colbrand, & de m'acheter de lui le jour des noces pour une somme d'argent. A-t-on jamais oui rien de semblable? Elle dit qu'il sera alors de mon devoit

d'obéir à mon mari, & que, pour punir M. Williams, on le forcera de nous épouser; & que, quand mon maître aura payé le suisse, & que j'aurai été livrée entre ses mains, le suisse s'en retournera chez lui, où il a déja une femme & des enfans. Car, dit madame Jewkes, c'est la coutume de ces gens-là d'épouser une femme dans chaque pays où ils se trouvent.

Tout ceci n'est sans doute qu'un affreux & ridicule roman : mais tout abominable qu'il est, il servira peut-être à faire exécuter quelque mauvais dessein que l'on trame. Que mon pauvre esprit est agité d'étranges inquiétudes ! Peut-être qu'on se propose quelque faux mariage, dans le dessein de me perdre. Mais un mari peut-il vendre sa femme, sans qu'elle y consente ? un pareil marché seroit-il valable ?

LUNDI, MARDI, MERCREDI.

Les trente-deuxième, trente-troisième & trente-quatrième jours de mon emprisonnement.

IL ne s'est rien passé durant ces trois jours, que des disputes entre madame Jewkes & moi. Elle me maltraite de plus en plus. Je la fâchai hier, parce que, comme elle se servoit d'expressions

obſcènes, je lui dis qu'elle tenoit un langage qui convenoit plus à une infame proſtituée de Londres qu'à une femme qui ſervoit un homme de diſtinction. Elle croit qu'à cauſe de ce reproche, elle ne ſauroit me traiter aſſez mal : elle jure & tempête comme un grenadier, & peut à peine s'empêcher de me battre. Vous pouvez croire qu'il faut que les expreſſions dont elle s'eſt ſervie ſoient bien affreuſes, pour m'avoir engagée à lui faire un reproche ſi dur. En vérité, on ne ſauroit les répéter : elle eſt la honte de ſon ſexe; elle me tourne en ridicule, & ſe rit des idées que j'ai de la vertu. L'impudente oſe me dire que j'ornerai bien le lit de mon maître, avec les idées fantaſtiques que j'ai, & d'autres choſes ſemblables. Croyez-vous que cela ſe puiſſe ſupporter ? Cependant elle en dit bien plus; elle parle d'une manière tout-à-fait abominable. Oh! dans quelles mains infames ſuis-je tombée!

Je me ſuis rappelé à cette occaſion le pſeaume 137 dont je vous ai parlé dans le paquet que M. Williams vous a envoyé. Voici comment j'ai accommodé ce pſeaume à l'état où je me trouve.

I.

Etant aſſiſe au manoir horrifique
De Belton-hall, plorois mélancolique,
Me déſolant de ma détention :
Et au milieu de l'habitation,

Où

Où de regret eſpandis tant de larmes,
Seulette un jour penſois à mes alarmes.

II.

Lors celle-là que l'on fit ma geolière,
Inſolemment ſa pauvre priſonnière
Vint requerir de pſalmes lui chanter.
Las! de quel front oſes-tu m'exciter
(Dis-je en mon cœur) à chanter la louange
De notre dieu dans ce ſéjour étrange!

III.

Or toutefois, puiſſe oublier ma drette
L'art de ſonner de la douce épinette,
Si d'aller droit ne ſais me ſouvenir!
Ma langue puiſſe à mon palais tenir,
Si je m'oublie, & jamais aye joie
Tant que premier ma délivrance voie!

IV.

Mais donc, Seigneur, en ta mémoire imprime
L'horrible *Jouks* (*) qui voudroit dans le crime
Faire tomber ta pauvre Pamela.
Souvienne-toi comme elle a dit : *Voilà*
Bien des façons! puis, d'un ton de diableſſe,
A bas, à bas, ces grands airs de ſageſſe.

(*) *C'eſt ainſi que ce nom ſe prononce en anglois, quoiqu'on écrive* Jewkes, *qui n'eſt pourtant que d'une ſyllabe.*

V.

Auſſi ſeras, impudente ennemie,
Ains non pàs moi, couverte d'infamie;
Et pour ton bien ce mal t'arrivera.
O bienheureux le mortel qui viendra,
En me tirant de ta patte effroyable,
Te tirer toi de la griffe du diable ?

JEUDI.

J'AI maintenant toutes les raiſons du monde d'appréhender que mon maître ne ſoit bientôt ici; car tous les domeſtiques ſont occupés à ranger la maiſon, & l'on nettoie une écurie & une remiſe dont on ne s'étoit pas ſervi il y a long-tems. J'ai demandé à madame Jewkes ſi mon maître venoit; mais elle n'a point ſatisfait à ma queſtion, & elle daigne à peine me répondre, lorſque je lui demandé quelque choſe. Je m'imagine quelquefois qu'elle prend ces airs de hauteur & de dédain, & qu'elle me maltraite de toutes manières, dans le deſſein de me faire ſouhaiter ce que je redoute plus que toute choſe, je veux dire, l'arrivée de mon maître. Il dit qu'il m'aime! S'il avoit le moindre égard pour moi, il n'auroit garde de m'abandonner comme il fait au pouvoir de cette méchante créa-

ture; & s'il vient ici, que deviendra la promesse qu'il m'a faite, de ne me point voir sans mon consentement? Mais *il ne me doit plus rien*, me dit-il dans sa lettre; & pourquoi? Parce que je veux conserver ma vertu. Il est vrai qu'il dit aussi qu'*il me hait parfaitement*. Il est clair que cela n'est que trop vrai; autrement il ne me laisseroit pas à la merci de cette femme, &, ce qui est pis encore, en proie à mes cruelles appréhensions.

VENDREDI, le trente-sixième jour de mon emprisonnement.

HIER après-midi, trouvant la porte ouverte, je pris la liberté de me promener devant la maison, rêvant à mon triste sort. Je me trouvai, sans y penser, au bout de la grande allée d'ormes, & je m'assis là sur l'herbe, roulant dans mon esprit le triste sujet qui m'occupe continuellement. J'apperçus bientôt une troupe de gens, hommes & femmes, qui venoient à moi de la maison, en courant de toutes leurs forces, & qui paroissoient fort effrayés. Je ne sus d'abord qu'en penser; mais lorsqu'ils furent proche de moi, je compris qu'ils étoient dans de cruelles alarmes, s'imaginant que je m'étois évadée. Il y avoit d'abord le terrible Colbrand, qui faisoit des enjambées presque de deux aunes cha-

cune; ensuite un des palefreniers, celui qui avoit volé le pauvre M. Williams: j'apperçus après cela Nanon, qui étoit presque hors d'haleine, & puis la cuisinière, & enfin madame Jewkes, qui venoit en *cannetant*, aussi vîte qu'elle pouvoit, & en pestant terriblement contre moi. Colbrand me dit: *Oh! que vous l'avre effrayé nous tous!* Il se mit derrière moi, de peur que je ne prisse la fuite, à ce que je m'imagine.

Je me tins tranquille, pour leur faire voir que je n'avois pas la moindre envie de m'enfuir: car outre le peu d'apparence qu'il y avoit de réussir, le triste succès de ma dernière entreprise m'avoit guérie tout-à-fait de l'envie d'en former désormais aucune. Lorsque madame Jewkes fut assez proche de moi pour que je pusse l'entendre, je trouvai qu'elle étoit dans une furieuse colère, & qu'elle déclamoit terriblement contre mes entreprises. Vous n'avez aucun sujet, lui dis-je, d'être si fort irritée. Je me suis assise ici pour quelques minutes, sans le moindre dessein de m'enfuir, ni seulement d'aller plus loin; & je me proposois de rentrer, dès qu'il commenceroit à faire obscur. Elle n'en voulut rien croire; mais la barbare me donna un grand coup avec son terrible poing, & je crois qu'elle m'auroit assommée, si Colbrand ne se fût mis entre deux, en l'assurant qu'il m'avoit trouvée assise tranquillement, sans que je parusse avoir la moindre envie de m'en-

fuir. Cela ne la persuada pas : elle ordonna aux deux servantes de me prendre chacune par un bras, de me conduire dans la maison, & de me faire monter dans ma chambre, où je suis demeurée depuis sans souliers. C'est en vain que j'ai voulu l'assurer que je n'avois aucun dessein, comme en effet je n'en avois point ; elle ne veut point ajouter foi à ce que je dis ; & hier au soir elle a voulu que je couchasse entr'elle & Nanon. Je vois qu'elle est résolue de se servir de ce prétexte de ma prétendue fuite, pour me maltraiter de plus en plus, & pour justifier la conduite qu'elle tient à mon égard. Et en vérité, ses mauvais traitemens, joints à la crainte que j'ai de quelque chose de plus affreux encore, font que je suis tout-à-fait lasse de la vie.

Elle sort d'avec moi dans ce moment, & m'a rendu mes souliers, me commandant en même tems, d'un air impérieux, de m'habiller & de mettre un des habits qui sont dans la valise, & que je n'ai pas vus depuis long-tems : elle veut que je sois prête entre trois & quatre heures, parce qu'elle attend la visite des deux filles de miladi Darnford, qui viennent exprès pour me voir. Là-dessus elle m'a donné la clé de la valise : mais je ne lui obéirai point ; je lui ai dit que je ne voulois pas être mise en spectacle, ni voir ces demoiselles. Elle m'a dit que je m'en trouverois plus mal : mais comment cela se peut-il ?

Il est cinq heures du soir.

LES jeunes dames n'arrivent point, de sorte que je m'imagine.... Mais je crois entendre leur carrosse ; je vais regarder par la fenêtre, mais je ne descendrai point pour les voir : j'y suis résolue.

O ciel ! ô ciel ! que deviendrai-je ? c'est mon maître qui vient d'arriver dans son magnifique carrosse : en vérité c'est lui. Que ferai-je ? où me cacherai-je ? oh ! priez dieu pour moi : mais hélas ! vous ne sauriez voir ceci. C'est à présent, ô dieu des miséricordes, qu'il faut que tu viennes à mon secours, si c'est ton bon plaisir.

Sept heures du soir.

Quoique je craigne de le voir, je suis pourtant surprise de ne l'avoir point encore vu. Sans doute que l'on trame quelque chose contre moi, & qu'il attend qu'elle lui ait conté toutes ses histoires. Je puis à peine écrire ; & cependant je ne puis pas m'en empêcher, n'ayant point d'autre occupation. Mais je ne saurois tenir la plume : que ces caractères sont tremblans, & ces lignes courbes ! il faut que je quitte, jusqu'à ce que j'aie la main plus ferme. Pourquoi faut-il que ceux qui sont innocens tremblent ainsi, tandis que ceux qui sont coupables peuvent conserver toute la tranquillité de leur esprit ?

SAMEDI.

JE vais vous faire le récit de ce qui s'est passé hier au soir; car jusqu'à ce moment je n'ai eu ni la force, ni l'occasion d'écrire.

Cette indigne créature retint mon maître jusqu'à sept heures & demie, & il étoit arrivé à cinq. J'entendis sa voix comme il montoit l'escalier; il ordonnoit qu'on lui fît bouillir un poulet pour son souper.

Il monta dans ma chambre, & m'aborda d'un air sévère & majestueux; car il peut prendre un air très-majestueux quand il lui plaît. Obstinée Pamela, dit-il en entrant, ingrate fugitive, (ce fut sa première salutation,) vous faites bien, n'est-ce pas, de me causer tant de peine & tant de chagrin? Je ne pouvois parler; mais je me jetai par terre, & je me cachai le visage, prête à mourir de douleur & de crainte. Vous avez raison de cacher votre visage & d'avoir honte de me regarder, hardie & indigne créature que vous êtes. Je pleurois & sanglotois, sans pouvoir dire un mot. Il me laissa par terre, & fut appeler madame Jewkes. Tenez, lui dit-il, relevez cet *ange qui est tombé.*

Oui, je la croyois autrefois innocente comme un ange de lumière, mais maintenant je ne saurois

la souffrir. La petite hypocrite ne se prosterne ainsi que dans l'espérance de profiter de la foiblesse que j'ai pour elle, & d'exciter ma compassion : elle s'attend que je la releverai moi-même ; mais je ne la toucherai pas. Non, dit ce cruel ; qu'un homme comme M. Williams se laisse surprendre à ses artifices : je la connois à présent ; elle est prête à se livrer au premier sot qui se laissera prendre à ses charmes.

Je soupirai comme si mon cœur alloit se fendre. Madame Jewkes m'aida à me tenir sur mes genoux ; car je tremblois si fort, qu'il m'étoit impossible de me tenir debout. Allons, mademoiselle Pamela, me dit-elle, apprenez à connoître votre meilleur ami ; confessez l'indignité de votre conduite, & demandez pardon à monsieur de toutes vos fautes. J'étois sur le point de m'évanouir, & mon maître dit : Elle entend parfaitement son métier, je vous en assure ; & il y a dix contre un à parier que dans un moment elle fera semblant de tomber en foiblesse.

Ce discours me perçoit le cœur ; mais je ne pouvois parler encore, je levois seulement les yeux au ciel. A la fin je fis un effort, & je dis : Dieu vous le pardonne, monsieur. Il parut être dans une furieuse colère : il se promena dans la chambre, jetant de tems en tems l'œil sur moi, comme s'il avoit voulu dire quelque chose ; mais il se retint.

Enfin il dit à madame Jewkes : Lorsqu'elle aura fini cette première scène, je la reverrai peut-être, & elle saura bientôt à quoi elle doit s'attendre.

Là-dessus il sortit de la chambre : j'étois presque morte de douleur. Ah ! dis-je, il faut sans doute que je sois la plus méchante créature qui ait jamais vécu. Pas tout-à-fait, dit madame Jewkes ; mais je suis bien aise que vous commenciez à reconnoître vos fautes : il n'y a rien de tel que de s'humilier. Allons, je serai votre amie & j'intercéderai pour vous, si vous voulez me promettre que vous serez désormais plus obéissante. Venez, venez, dit cette insolente, tout pourra être raccommodé avant demain matin, si vous ne faites pas la sotte. Retirez-vous, abominable que vous êtes, lui dis-je, & n'augmentez pas mon affliction, par votre inexorable cruauté & votre méchanceté sans exemple.

Elle me poussa avec colère, & se retira fort irritée. Elle fut rapporter à mon maître ce que j'avois dit, mais en le brodant à sa manière ; & elle ajouta que j'avois une fierté qu'il ne falloit plus supporter.

Je me couchai par terre, sans avoir la force de me relever. Quand neuf heures sonnèrent, la méchante créature revint, & me dit : Il faut que vous descendiez pour aller trouver mon maître, s'il vous plaît, s'entend, ma fière demoiselle. Je suis si foible, dis-je, que je ne crois pas pouvoir me

tenir debout. Eh bien, reprit-elle, je vous enverrai M. Colbrand, qui vous portera en bas.

Je me levai là-dessus du mieux que je pus, & je descendis l'escalier en tremblant comme la feuille. Madame Jewkes marcha devant moi. En entrant dans la salle, j'y vis un nouveau valet qui servoit mon maître, au lieu de Jean, & qui se retira dès qu'il m'apperçut. Et pour le dire en passant, mon maître a aussi un nouveau cocher; ce qui me fait croire que Robert de Bedfordshire a été aussi chassé à mon occasion.

Je m'étois proposé, me dit mon maître, de vous faire asseoir à table avec moi, lorsque je n'aurois pas compagnie : mais puisque je vois que vous ne sauriez oublier votre basse naissance, & que vous préférez mes domestiques à moi, je vous ai fait descendre pour me servir pendant que je suis à souper, & pour causer un peu avec vous; car je suis résolu de perdre le moins de tems avec vous que je pourrai.

Monsieur, lui dis-je, ce m'est beaucoup d'honneur de vous servir, & je me flatte que je n'oublierai jamais ma naissance. Je fus obligée de me tenir derrière sa chaise, afin de m'appuyer; car je ne pouvois me soutenir. Versez-moi, me dit-il, un verre de ce *Bourgogne*. Je voulus le faire; mais la main me trembloit si fort, que je ne pus tenir la soucoupe sur laquelle j'avois mis le verre, & je

répandis une partie du vin. Madame Jewkes le versa pour moi, & je portai la soucoupe des deux mains, du mieux que je pus. Je la présentai à mon maître, en lui faisant une profonde révérence. Il prit le verre en me disant : Tenez-vous derrière moi, que je ne vous voie point.

Vous dites donc, madame Jewkes, dit-il en s'adressant à elle, que Pamela est toujours fort triste & qu'elle ne mange rien. Oui, monsieur, répondit-elle : ce qu'elle mange, suffit à peine pour l'empêcher de mourir de faim. Et elle pleure toujours, dites-vous, reprit-il ? Oui, répondit-elle, elle est toujours pleurante, tantôt d'une chose, tantôt d'une autre. Ah ! dit-il, ces jeunes créatures vivent de leurs larmes ; leur obstination leur sert de viande & de breuvage. Cependant il me semble qu'elle n'a jamais eu meilleur visage. Il faut sans doute que ce cher M. Williams, & les petits & indignes complots qu'elle a dressés lui aient entretenu la vie & la santé ; car la malice, l'amour & la contradiction sont les alimens naturels des femmes.

J'étois obligée d'entendre tout cela sans oser ouvrir la bouche ; & en vérité j'avois le cœur trop gros pour parler.

Vous dites aussi, ajouta-t-il, qu'encore hier au soir elle avoit formé un nouveau projet pour s'évader ? Elle le nie, dit madame Jewkes ; mais cela avoit tout l'air d'un projet. Je vous assure au

moins qu'elle m'a furieusement alarmée. Je suis bien aise de tout mon cœur que vous soyez venu; & j'espère que, quelles que soient vos intentions sur son sujet, vous ne tarderez pas long-tems à les exécuter; car je vous assure que vous aurez de la peine à la tenir; elle vous échappera comme une anguille.

Monsieur, lui dis-je, en me jetant à ses pieds & en embrassant ses genoux, sans savoir ce que je faisois, ayez pitié de moi, & daignez écouter ce que j'ai à vous dire sur la manière dont cette méchante femme me traite....

Il eut la cruauté de m'interrompre en disant: Je suis persuadé qu'elle n'a fait que son devoir; tout ce que vous pouvez dire contre madame Jewkes ne servira de rien. Si vous êtes encore ici à plaider votre cause, petite hypocrite, c'est à ses soins que j'en suis redevable; si elle avoit été moins vigilante, vous seriez maintenant avec le ministre. Méchante fille, d'avoir engagé cet homme à se perdre lui-même, & cela précisément dans un tems où j'étois sur le point de le rendre heureux pour toute sa vie!

Je me levai là-dessus; mais je dis avec un profond soupir: j'ai fait, monsieur, j'ai fait: c'est un étrange tribunal que celui devant lequel j'ai à plaider! Il est semblable à celui devant lequel plaida la brebis de la fable, lorsqu'elle eut le

loup pour accusateur, & le vautour pour juge.

Voyez-vous, madame Jewkes, dit-il? vous êtes le loup, & moi je suis le vautour; & ce pauvre & innocent agneau plaide sa cause devant nous! Oh! que vous ne savez pas combien cette innocente a de lecture, & combien elle sait mettre à profit ses réflexions! elle a infiniment d'esprit lorsqu'elle a envie d'étaler son innocence romanesque aux dépens de la réputation d'autrui.

Ah! monsieur, dit cette méchante créature pour l'irriter encore plus, tout ceci n'est rien au prix des noms qu'elle me donne. Je suis une Jezabel, une prostituée de Londres, & que sais-je encore? Mais je ne dois pas m'offenser de ces injures, puisque je vois que c'est sa coutume de maltraiter ainsi les gens, & qu'elle ose bien vous appeler un vautour.

Je dis là-dessus, que je n'avois eu aucun dessein de comparer mon maître.... J'allois continuer, mais il m'interrompit en disant. Taisez-vous, ne babillez pas tant. Non, dit madame Jewkes, cela ne vous convient pas, je vous en assure.

Eh bien, dis-je, puisqu'il ne m'est pas permis de parler, je garderai le silence; mais il y a un juste juge qui connoît tous les secrets des cœurs; c'est à lui que j'en appelle.

Remarquez bien ceci, dit-il, cette douce, cette charitable créature va par ses prières faire

defcendre le feu du ciel fur nous. Oh! je vous affure, qu'elle peut nous maudire de tout fon cœur, & cela avec toute la débonnaireté chrétienne. Allons, infolente, donnez-moi encore un verre de vin.

Je le fis auffi bien qu'il me fut poffible, mais je pleurois fi amèrement, qu'il me dit: Je m'imagine que vous me ferez boire quelques-unes de vos larmes avec ce vin.

Quand il eut foupé, il fe leva, & me dit: C'eft un grand bonheur pour vous que vous puiffiez ainfi, quand vous le voulez, faire verfer des torrens de larmes à ces yeux parlans, fans qu'ils perdent rien de leur brillant. Je m'imagine que quelqu'un vous a dit que vous n'êtes jamais plus belle, que lorfque vous pleurez. Avez-vous jamais vu, dit-il à madame Jewkes, qui pendant tout ce tems-là fe tenoit dans un coin de la falle, avez-vous jamais vu une créature plus charmante que celle-ci? Doit-on s'étonner que je m'abaiffe jufqu'à prendre intérêt à fa perfonne? Voyez, ajouta-t-il en prenant un verre de vin dans une main, & en me tournant de l'autre, quelle taille! quelle gorge, quelle main! quel teint de lys & de rofes! mais qui peut décrire la malice & l'artifice qu'elle cache dans fon cœur? Il n'eft pas furprenant que le pauvre miniftre ait été infatué d'elle. Je le blâme moins que je ne la blâme, elle; car qui pouvoit

s'attendre à tant d'artifice dans une si jeune enchanteresse ?

Je fus à l'autre bout de la salle, cachant mon visage du côté de la muraille, &, malgré tout ce que je pouvois faire pour m'empêcher de pleurer, je sanglottois jusqu'à perdre presque la respiration. Je suis surpris, madame Jewkes, dit-il, de ce que vous m'apprenez au sujet de la méprise de ces lettres. Mais vous voyez que je ne crains pas que tout le monde lise ce que j'écris. Je n'entretiens point de correspondance secrète, je ne révèle point les secrets qui parviennent à ma connoissance, & je ne gagne point les gens pour porter mes lettres, contre ce qu'exigent d'eux leur devoir & leur conscience.

Venez ici, friponne, me dit-il, vous & moi avons un terrible compte à régler ensemble. Pourquoi ne venez-vous pas lorsque je vous le commande ? Fi, mademoiselle Pamela, dit madame Jewkes; quoi! vous ne bougez pas, lorsque votre maître vous appelle! Qui sait s'il n'aura pas la bonté de vous pardonner ?

Il vint à moi, car je n'avois pas la force de bouger: il mit son bras autour de mon cou, & voulut me baiser. Vous voyez, madame Jewkes, dit-il; si ce n'étoit l'idée de ce méchant prêtre, je crois en vérité que j'aurois la foiblesse de pardonner à cette petite intrigante, & d'en [illegible]
délices,

Oh! dit cette indigne flatteuse, que vous avez de bonté, monsieur, & que vous êtes facile à pardonner! Allons, ajouta cette abandonnée créature, j'espère que vous la prendrez en affection, & que dès ce soir vous lui en donnerez des preuves; & je ne doute pas que demain matin elle ne connoisse son devoir.

Peut-on voir rien de plus abominable, sur-tout de la part d'une femme? J'étois outrée; mais la douleur & l'indignation m'empêchèrent de parler: tout ce que je pus faire, ce fut d'adresser au ciel une exclamation entrecoupée de sanglots, le priant de protéger mon innocence. Mais ils ne firent que s'en moquer. Y eut-il jamais une pauvre créature réduite a de plus grandes extrémités?

Non, dit-il, comme s'il venoit de considérer en lui-même s'il me pardonneroit ou non, je ne saurois lui pardonner. Elle m'a causé trop de trouble: elle m'a déshonoré tant dans ma maison, que dans le public; elle a corrompu tous mes domestiques de Bedforshire; elle a méprisé les offres honorables que je lui ai faites; & elle a voulu s'enfuir avec cet ingrat *prestolet*. Sans doute que je ne dois point lui pardonner tout ceci. Cependant, malgré toute cette colère affectée, il me baisa encore, & voulut me mettre la main dans le sein. Je me débattis, & je m'écriai que je mourrois plutôt que de souffrir une pareille indignité. Considérez, Pamela, dit-il d'un

d'un ton menaçant, considérez où vous êtes, & ne faites pas la folle : autrement votre sort sera plus terrible encore que vous ne le pensez. Mais, dit-il à madame Jewkes, conduisez-la en haut ; je lui enverrai quelques propositions par écrit ; réfléchissez-y, Pamela, ajouta-t-il, & faites-moi tenir votre réponse demain matin. Je vous donne ce tems-là pour vous déterminer : mais soyez persuadée que, ce terme expiré, votre sentence sera prononcée sans appel. Je montai donc dans ma chambre, & je m'abandonnai à mon affliction, dans l'attente de ce qu'il avoit à me proposer. J'étois bien aise cependant d'avoir encore une nuit de répit.

Il ne m'envoya pourtant rien ; & sur le minuit madame Jewkes & Nanon montèrent pour coucher avec moi, comme la nuit précédente. Je voulus me mettre au lit toute habillée ; ce qui les fit murmurer beaucoup, & madame Jewkes en particulier déclama fort contre moi. En vérité, j'avois envie de ne me point coucher du tout ; aussi bien ne dormis-je que peu, craignant que madame Jewkes ne fît entrer mon maître. Elle ne fit pendant long-tems que le louer, & blâmer ma conduite ; mais je ne lui répondis que le moins que je pus.

M. le chevalier Simon *le Babillard*, je veux dire Darnford, doit dîner aujourd'hui avec mon

maître. Il lui avoit envoyé faire des complimens sur son arrivée dans la province. J'apprends que ce vieux chevalier a grande envie de me voir, & je m'imagine qu'on m'enverra chercher pour se moquer de moi, comme on fit de Samson. Mais je suis ici, & il faut que je souffre tout.

SAMEDI à midi.

MON maître vient de m'envoyer par madame Jewkes les propositions que vous allez voir. Voilà donc à quoi aboutissent tous ses desseins honnêtes, & ses vues honorables ! c'est de faire de moi sa maîtresse, ou plutôt une indigne prostituée. Mais je me flatte, mes chers parens, que j'en abhorrerai toujours la pensée. Vous verrez cependant qu'elles tendent à une chose en particulier, que j'aurois voulu pouvoir exécuter, si j'avois pu le faire sans renoncer à ma vertu : je veux dire, à vous rendre heureux & contens. J'ai répondu à ses offres d'une manière que vous approuverez sans doute ; & je suis préparée à tout ce qui pourra m'arriver de plus affreux. Car je crains qu'on ne mette désormais tout en œuvre pour me perdre ; & si le peu de force que j'ai ne me permet pas de me défendre, je serai au moins innocente devant dieu, puisque je ne consentirai jamais au crime ; & c'est à dieu qu'il

faut que je laisse le soin de venger tout le mal qu'on me fait, dans le tems & de la manière qu'il jugera à propos. Je mettrai à côté de chacune de ses propositions la réponse que j'y ai faite, & quoique j'aye tout à craindre, j'espère pourtant encore que la providence divine m'assistera. Mais si j'ai le malheur de retourner chez vous, ruinée & perdue de réputation, sans oser vous regarder en face, je me flatte cependant que vous aurez pitié de votre pauvre Pamela, & que vous tâcherez de la consoler pour lui faire passer doucement le peu de jours qui lui resteront, car je ne saurois survivre long-tems à mon déshonneur. Et vous pouvez être assurés que, si je suis malheureuse, au moins je ne serai pas coupable.

« A mademoiselle
» PAMELA ANDREWS.

» *Voici des* ARTICLES *que vous devez* » *peser bien sérieusement : répondez-y par* » *écrit, afin que je prenne ma dernière résolution suivant ce que* » *vous me répondrez.* » *Souvenez-vous seulement que je ne veux*

Ceci est ma RÉPONSE.

Pardonnez, mon cher monsieur, à votre pauvre servante le courage & la fermeté qu'elle va témoigner dans sa réponse à vos ARTICLES. *Ne s'exprimer pas avec chaleur & avec indignation sur un sujet comme celui dont il s'agit,*

» point que l'on m'amu-
» ſe, & que votre réponſe
» décidera abſolument
» de votre ſort, ſans que
» je vous faſſe de nou-
» veaux reproches, ni
» que je prenne plus de
» peine à vous perſua-
» der.

ſeroit ſe rendre coupable à un point que j'abhorre du fond de mon cœur. Je ne vous amuſerai point ; je ne répondrai point comme une perſonne irréſolue ; car je n'ai pas beſoin d'un moment de réflexion. Voici donc la RÉPONSE *que je vous fais, quelles qu'en puiſſent être les conſéquences.*

» I. Si vous pouvez me
» convaincre que ce
» haïſſable preſtolet n'a
» reçu aucune eſpérance
» de votre part dans la
» déclaration qu'il a oſé
» vous faire, & que vous
» n'avez aucune inclina-
» tion pour lui, préféra-
» blement à moi, je vous
» fais les propoſitions
» ſuivantes, que j'accom-
» plirai ponctuellement,
» & avec fidélité.

I. Pour ce qui eſt du premier article, il me convient, peut-être, monſieur, (afin de ne pas mériter dans votre eſprit les épithètes honteuſes de *hardie*, d'*artificieuſe*, & d'autres ſemblables) il me convient, dis-je, de déclarer que je n'ai jamais donné la moindre eſpérance à M. Williams, par rapport à ce que vous inſi-

mez. Je crois que le principal motif qui l'a fait agir étoit le devoir de sa charge; c'est ce qui l'a engagé à vouloir secourir une personne affligée, malgré tout ce que son intérêt particulier pouvoit exiger de lui. Vous pouvez me croire, monsieur, lorsque je vous assure, que je ne connois pas un seul homme que je puisse seulement d'égaler; & que le seul que je pourrois trouver plus que tout autre, est précisément celui qui cherche à me témoigner [illegible] jamais.

» II. Je vous ferai d'abord présent de cinq » cens guinées, pour votre propre usage, dont » vous disposerez comme » vous le jugerez à pro-

II. Pour vous récompenser présentement, je vous [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible]

[illegible]

» pos. Je les mettrai en-
» tre les mains de la per-
» ſonne que vous vou-
» drez me nommer, &
» je n'attendrai aucune
» faveur de vous, que
» premièrement vous ne
» ſoyez aſſurée de la poſ-
» ſeſſion de ces guinées.

Puiſſe le dieu tout-puiſſant m'abandonner, lorſque je le regarderai comme tel, & lorſque, pour en gagner, je renoncerai à cette bienheureuſe eſpérance, qui ſera ma conſolation dans un tems où des millions d'or ne ſauroient procurer un ſeul moment de repos, quand on réfléchit ſur une vie paſſée dans le crime.

» III. Je vous céderai
» auſſi ſur le champ une
» terre, que j'ai achetée
» depuis peu dans le
» comté de Kent, & qui
» rapporte deux cens cin-
» quante livres ſterling
» par an, tous frais payés.
» La propriété de cette
» terre vous ſera cédée
» en plein, pour toute
» votre vie, & pour la
» vie des enfans que vous

III. Je rejette, monſieur, votre troiſième propoſition pour la même raiſon; & je ſuis fâchée que vous puiſſiez vous imaginer que mes pauvres, mais vertueux parens, vouluſſent y entrer, ou ſe charger de prendre ſoin d'un bien, qui ſeroit dû à la proſtitution de leur fille. Pardonnez, monſieur, la

» pourrez avoir : votre » père en sera mis en » possession sur le champ, » pour la garder en votre » nom : le soin qu'il en » prendra lui fournira de » quoi vivre agréable- » ment ; car je lui don- » nerai aussi cinquante » livres sterling par an » durant sa vie, & celle » de votre mère ; & si » cette terre ne rapporte » pas deux cens cinquan- » te livres sterling clair & » net, je suppléerai à ce » qui manquera à cette » somme.

vivacité avec laquelle je m'exprime sur ce sujet : mais vous ne connoissez pas ces pauvres gens, mes chers père & mère, si vous ne croyez pas qu'ils aimeroient mieux mourir de faim & périr de misère sur un fumier, plutôt que d'accepter tous les trésors du monde, à des conditions si lâches & si honteuses. Je n'ose pas dire tout ce que mon cœur me suggère dans cette triste occasion. Mais en vérité, monsieur, vous ne les connoissez pas ; & j'espère que, par la grace de dieu, les horreurs de la mort, dût-elle paroître sous la forme la plus hideuse, ne me feront jamais faire rien qui soit indigne d'une fille qui appartient à de si honnêtes gens.

» IV. J'étendrai aussi
» mes bienfaits sur ceux
» de vos parens ou alliés
» que vous en croirez
» dignes, ou pour qui
» vous avez de l'amitié.

IV. Je prends la liberté, monsieur, de répondre à votre quatrième proposition, comme à la troisième. Si j'ai quelques parens qui aient besoin de la faveur des grands, puissent-ils ne l'obtenir jamais, s'ils sont capables de la désirer à des conditions si honteuses.

» V. J'ordonnerai en-
» core qu'on vous envoye
» des échantillons des
» plus magnifiques étof-
» fes : vous en choisirez
» de quoi vous faire qua-
» tre riches robes com-
» plettes, afin que vous
» puissiez paroître avec
» honneur, comme si
» vous étiez ma femme.
» Je vous donnerai deux
» bagues de diamans,
» deux paires de boucles
» d'oreilles, un collier

V. De beaux habits ne me conviennent pas, monsieur, & je n'ai pas l'ambition d'en porter ; je tire plus de gloire de ma pauvreté & de ma bassesse, que je n'en tirerois des habits les plus somptueux. Croyez-moi, monsieur, ces choses-là conviennent moins à l'humble Pamela née dans la bassesse, que les haillons dont votre bonne mère m'a tirée. Mon-

» de diamans que ma » mère avoit acheté pour » en faire présent à ma- » demoiselle Tomlins, » si le mariage qu'on » avoit proposé entre » elle & moi avoit eu » lieu. Je vous ferai » d'autres présens enco- » re, si je me trouve » content de votre con- » duite & de votre affec- » tion pour moi.

bagues, monsieur, votre collier, vos boucles d'oreilles siéront mieux à quelque dame de qualité qu'à moi. La perte de mon plus précieux joyau, je veux dire de ma vertu, seroit bien pauvrement récompensée par les bijoux que vous m'offrez. Que pourrois-je penser, lorsque je verrois ces bagues à mes doigts, ce collier à mon cou, ces boucles à mes oreilles, si ce n'est que tout cela seroit le prix de ma chasteté, & que je ne serois ornée ainsi extérieurement que parce que j'aurois perdu le seul ornement réel de mon sexe?

» VI. Comprenez par- » là, Pamela, le cas que » je fais du consente- » ment volontaire d'une

VI. Je sais, monsieur, par une triste expérience, que je suis en votre pouvoir: je sais que la résis-

» personne que j'ai déjà
» actuellement en mon
» pouvoir, & qui, si elle
» n'accepte pas mes of-
» fres, trouvera enfin
» que je n'ai pas pris
» tant de peine, & que
» je n'ai pas risqué ma
» réputation, sans être
» résolu de satisfaire ma
» passion pour vous, à
» quelque prix que ce
» soit, & sans faire au-
» cune condition avec
» vous, si vous refusez
» celles que je vous pro-
» pose.

tance que je puis faire, ne sera que foible, & que peut-être elle ne me servira de rien. Je crains que votre *volonté* de me perdre ne soit égale à votre *pouvoir*. Cepen-pendant je puis vous assurer, monsieur, que je ne ferai jamais un sacrifice volontaire de ma vertu. Tout ce que je pourrai sera peu de chose; mais je le ferai pour vous convaincre que vos offres ne me détermineront jamais à consentir à ma ruine: & si je ne puis pas résister à la violence, j'espère que, par la grace de dieu, je n'aurai pas à me reprocher de n'avoir pas fait tout ce qui étoit en mon pouvoir pour éviter mon déshonneur; & je puis en conscience appeler à témoin le grand dieu

qui eſt mon ſeul refuge & mon unique protecteur: il ſait que ma volonté n'aura pas eu la moindre part dans mon malheur.

» VII. Vous ſerez » maîtreſſe de ma per» ſonne & de tout mon » bien auſſi abſolument » que ſi la ridicule céré» monie avoit été célé» brée. Tous mes do» meſtiques ſeront les » vôtres, & vous en choi» ſirez deux en particu» lier pour vous ſervir, » ſans que je me mêle » jamais de leur com» mander rien. Et ſi » votre conduite eſt telle » que j'aie lieu d'en être » content, peut-être » pourrai-je me réſoudre » à vous épouſer après » que nous aurons vécu » un an enſemble; (je

VII. Je n'ai jamais oſé porter mes vues ſi loin que de déſirer ſeulement ce que vous inſinuez dans votre ſeptième article. Et c'eſt ce qui m'a engagée à employer, quoiqu'inutilement, tous ces petits artifices, pour me délivrer de la priſon où vous me tenez, quoique vous m'euſſiez promis d'en agir honorablement avec moi. Je ſavois très-bien que votre qualité ne vous permettroit jamais de vous abaiſſer juſqu'à penſer ſérieuſement à épouſer une pauvre & mépriſable créature comme moi.

» ne veux pourtant pas » m'y engager) : car si » l'amour que j'ai pour » vous croît tous les » jours, comme il a fait » depuis plusieurs mois, » il me sera impossible » de vous rien refuser. » Considérez donc, Pamela, » qu'il est maintenant » en votre pouvoir de m'obliger à des » conditions qui procureront » votre propre » bonheur & celui de » tous vos parens. Mais » après ce jour tout sera » fini, & fini sans retour : » vous éprouverez tout » ce que vous paroissez » craindre, sans qu'il » vous en revienne le » moindre avantage.

» Je vous prie donc » de bien peser tout, & » d'accepter les offres

Tout ce que je désire, c'est de retourner avec mon innocence à la bassesse dans laquelle je suis née. Qu'ai-je fait, monsieur, pour mériter que vous me le refusiez ? Car quoique je puisse assurer avec vérité que je n'avois pas le moindre dessein d'épouser votre chapelain ; cependant, afin de sauver ma vertu, j'aurois pris la fuite avec le moindre de vos domestiques, si j'avois cru qu'il eût pu me conduire sûrement à ma chère pauvreté. Je me souviens, monsieur, de vous avoir ouï dire un jour d'un certain grand capitaine, que, puisqu'il pouvoit se résoudre à vivre de lentilles, il n'étoit pas surprenant qu'il refusât les présens que les plus puissans

» que je vous fais, & je » m'appliquerai tout d'a- » bord à vous en assurer » l'exécution. Si vous » connoissez vos vérita- » bles intérêts, vous me » témoignerez votre re- » connoissance, & de » mon côté je vous par- » donnerai tout ce qui » s'est passé ».

monarques vouloient lui faire pour le corrompre. Je me flatte aussi que, puisque je puis vivre contente dans la plus grande misère, je ne me résoudrai jamais à vendre ma vertu, fût-ce pour gagner toutes les richesses des Indes. Lorsque je deviendrai vaine, & que je prendrai plaisir à porter de magnifiques habits, & à vivre dans le luxe, (ce qui, j'espère, n'arrivera jamais) qu'alors je puisse faire consister mon souverain bien dans ces ridicules babioles, & leur sacrifier les ornemens plus solides d'une bonne réputation & d'une chasteté inviolable.

Et sur ce que vous dites que vous pourrez m'épouser au bout d'un an, pourvu que je continue à me bien conduire à votre égard, permettez-moi de répondre, monsieur, que ceci fait moins d'im-

pression sur moi, s'il est possible, que tout le reste de vos propositions. Car, si j'ai maintenant encore quelque mérite à vos yeux, il s'évanouira entièrement dès le moment que j'accepterai vos offres: & je serois si éloignée de m'attendre à cet honneur, que je m'en déclarerois moi-même absolument indigne. Que diroit-on dans le monde, monsieur, si vous épousiez une fille que vous auriez entretenue? Si un gentilhomme de votre qualité s'abaissoit jusqu'à épouser, non-seulement une Pamela de basse extraction, mais même une infame prostituée? Quelque peu que je connoisse le monde, je ne saurois, monsieur, me laisser prendre à un appât si grossier.

J'avoue que c'est quelque chose de bien affreux pour moi, pauvre, foible, sans amis & sans appui, comme je suis, de me voir absolument en votre pouvoir. Mais permettez-moi, monsieur, de vous prier, comme j'écris ceci, à genoux, de bien peser tout avant que de vous résoudre à me perdre. Jusqu'ici, monsieur, vous vous êtes avancé à grands pas vers le plus affreux de tous les crimes: mais vous ne l'avez pas encore achevé. Lorsqu'une fois vous l'aurez commis, rien ne pourra le rappeler. Quel sera alors votre triomphe? Quelle gloire vous reviendra-t-il d'avoir vaincu un si foible ennemi? Laissez-moi seulement jouir de ma pauvreté avec honneur, c'est toute la grace que je

vous demandez. Si je vous [illegible], je prierai Dieu pour vous tous les momens de ma vie [illegible] Mais si vous en continuez, pensez avant qu'il soit trop tard, quels reproches [illegible] vous éprouverez dans votre conscience [illegible] de votre mort, lorsque vous [illegible] que vous aurez ruiné une pauvre créature [illegible] que vous aurez peut-être rendu malheureuse [illegible] qui ne tiroit gloire d'autre chose que de sa vertu. Quelle joie, quelle [illegible] ne goûterez-vous pas au contraire [illegible] dans ce terrible moment vous vous sentirez [illegible] de ce crime affreux [illegible] que votre conscience vous rendra témoignage que vous vous êtes laissé toucher aux ardentes prières d'une infortunée; que les [illegible] vous ont engagé à conserver votre propre vertu, & à lui laisser conserver la sienne. Que le Dieu tout-puissant, de qui la [illegible] vous a empêché depuis peu de [illegible] dans les [illegible] que je me flatte que j'aurai lieu de [illegible] & de vous féliciter, que le Dieu tout-puissant [illegible], touche votre cœur, & vous préserve de ce crime, & moi d'une entiere ruine. C'est entre ses mains que je remets ma cause; & si je puis échapper à cet affreux malheur, je lui en donnerai toute la gloire, & je le prierai jour & nuit pour vous. Je suis,

Monsieur,

Votre très-affligée, pauvre & désolée servante.

Je copiai ceci pour vous le communiquer, mes chers parens, si jamais je suis si heureuse que de vous revoir ; & je me flatte que vous approuverez ma conduite. Le soir, quand M. le chevalier Darnford fut parti, mon maître me fit descendre. Eh bien, dit-il, avez-vous examiné mes offres ? Oui, monsieur, répondis-je, & voici ma réponse, mais souffrez que je ne vous la voye point lire. Est-ce votre modestie, dit-il, ou votre obstination qui vous fait souhaiter que je ne la lise point devant vous !

Je voulus me retirer ; mais il me dit : ne me fuyez pas, je ne lirai point votre réponse tant que vous serez ici. Mais dites-moi, Pamela, si vous acceptez mes offres ou non. Monsieur, dis-je, vous le verrez bientôt ; mais ne me tenez pas ainsi : car il m'avoit pris la main. Y avez-vous bien réfléchi avant que de répondre, reprit-il ? Oui, monsieur, dis-je. Mais, ajouta-t-il, si vous croyez que cette réponse ne puisse pas me plaire, reprenez-la, ma chère, & réfléchissez-y de nouveau ; car si c'est-là votre dernière réponse, & qu'elle ne me plaise pas, vous êtes perdue sans ressource ; car je ne veux pas m'abaisser jusqu'à prier là où je puis commander. Je crains, à votre air, que votre réponse ne soit pas satisfaisante ; & souffrez que je vous dise que je ne veux point essuyer de refus. Si les conditions que je vous propose ne vous paroissent pas assez

avantageuses ;

avantageuses, je vous donnerai jusqu'aux deux tiers de mon bien, car, ajouta-t-il en faisant un serment, je ne saurois vivre sans vous, & puisque les choses ont éte si loin, je suis determiné à ne point vivre sans vous. Là-dessus il me prit entre ses bras; ce qui m'effraya prodigieusement: & il me donna deux ou trois baisers.

Je m'échappai enfin, & je montai dans ma chambre, pénétrée d'inquietude & de crainte.

Une heure après, il appela madame Jewkes; je compris qu'il étoit dans une furieuse colere, & cela uniquement à cause de moi. J'entendis madame Jewkes lui dire, que c'étoit sa propre faute [illegible] s'il avoit un peu de resolution, il feroit bientôt cesser mon [illegible] lui dit [illegible] pleines d'[illegible] coucher [illegible] mon [illegible] enfin.

[illegible]

S[illegible] par madame Jewkes [illegible] vous trois [illegible] deux ou [illegible] à la

chambre de mon maître, dont la porte étoit ouverte; je ne saurois aller-là, dis-je. Allons, reprit-elle, ne faites pas la sotte; il ne vous arrivera aucun mal. Non, dis-je, quand je devrois mourir, e ne veux point y aller. Je l'entendis, lui, qui lisoit : Qu'elle vienne, autrement elle s'en repen-:ra; je ne saurois me résoudre à lui parler moi-ıême. Non, dis-je, je ne puis point l'aller trouver, c je remontai dans mon cabinet, attendant à tout ıoment qu'on viendroit m'en tirer par force.

Mais madame Jewkes monta quelques momens près, & me recommanda de me coucher au plutôt. Non, dis-je, je suis résolue de ne me point coucher cette nuit. Je vous y obligerai bien, dit cette impérieuse créature; Nanon & moi vous déshabillerons. Je savois que ni prières, ni larmes ne pouvoient toucher cette méchante femme; je lui dis : je suis sûre que vous ferez entrer mon maître, & je serai perdue. Vous en seriez bien plus mal, n'est-ce pas, répondit-elle? Mais je vous assure qu'il est trop irrité pour se familiariser avec vous, & vous pouvez compter qu'on disposera de vous d'une autre manière; c'est ce que je puis vous dire pour votre consolation. J'espère qu'un mari saura se faire obéir, quoiqu'un autre ne le puisse. Il n'y a point de mari au monde, répondis-je, qui puisse me forcer à faire rien d'injuste ni de honteux. C'est ce qu'on éprouvera bientôt, dit-elle : & Nanon étant

entrée là-dessus : Quoi ! dis-je, faut-il que je couche encore avec deux personnes durant la chaleur qu'il fait ? Oui, dit-elle, vous coucherez avec deux personnes de votre sexe, jusqu'à ce que vous puissiez avoir un bon compagnon au lieu de nous deux. Madame Jewkes, lui dis-je, je vous prie de ne me point parler d'une maniere indécente ; [illegible] que vous allez encore commencer à me faire ; mais peut-être que cela m'obligera à vous dire [illegible] dureté ; car, après les mauvaises actions, [illegible] rien de plus criminel que les mauvaises paroles [illegible] n'en prononceroit point, si l'on n'avoit pas le cœur corrompu. Couchez-vous, petite [illegible] sans doute que vous êtes d'une [illegible] pareille. En vérité, répondis-je, [illegible] coucher : quel mal cela vous fera-t-il, [illegible] nuit dans ce fauteuil ? Nanon, [illegible] ma jeune demoiselle ; si elle ne veut pas [illegible] permettre, je viendrai vous aider ; & si [illegible] pouvons pas en venir à bout toutes deux, [illegible] mon maître pour nous assister ; ce seroit [illegible] un emploi qui conviendroit mieux à M. Colbrand qu'à lui. Vous êtes bien cruelle, lui dis-je. [illegible] sais, répondit-elle ; je suis une prostituée, [illegible] Jezabel. Ah ! dis-je, vous avez fait un bel [illegible] d'aller rapporter ces fadaises à mon maître [illegible] ne lui disiez-vous aussi que vous m'aviez [illegible] Non, mon petit agneau, reprit-elle, [illegible]

avois pas oui prononcer ce mot depuis long-tems,) je vous laissois ce soin ; & vous alliez le dire, si le *vautour* n'avoit pris le parti du *loup*, & ordonné à l'innocent agneau de se taire. Je ne me soucie point de vos railleries, madame Jewkes, lui dis-je; mais quoique je ne puisse trouver maintenant ni justice, ni grace, & qu'on ne veuille point écouter ma justification, il viendra peut-être un tems où l'on m'entendra, & où le sentiment de vos crimes vous ôtera la parole. Oui, petite arrogante, dit-elle, & le vautour aussi perdra la parole. Il faudra donc que nous soyons tous deux muets. Cela sera joli, mon petit agneau. Alors vous aurez tout le tems de parler seule. Oh! qu'il sera beau entendre ce joli petit agneau répéter continuellement les mots d'*innocence*, de *vertu*, & d'*honneur*, jusqu'à ce que le procès soit fini! Vous êtes bien vicieuse, lui dis-je; mais si vous pensiez le moins du monde à l'autre vie, vous ne parleriez pas comme vous faites. Je ne m'en étonne point. Cela fait voir en quelles mains je suis tombée. Sans doute, répondit-elle; mais je vous prie de vous déshabiller, & de vous coucher; autrement je crois que votre *innocence* ne vous empêchera pas de tomber en de plus mauvaises mains encore. Je me coucherai, lui dis-je, si vous voulez me permettre de tenir moi-même les clés de la chambre; mais non autrement, si je puis m'en empêcher. Oui, dit-elle, & puis vous formerez

de nouveaux projets, de nouveaux ſtratagêmes pour vous enfuir. Non, je vous aſſure, repris-je; j'ai renoncé à tous mes ſtratagêmes. Je vous prie de me donner les clés, & je me coucherai. Elle vint à moi, & me prit dans ſes terribles bras, comme ſi je n'euſſe été qu'un paquet de plumes. Je fais ceci, dit-elle, pour vous montrer combien ſeroit foible la réſiſtance que vous pourriez faire contre moi, ſi je voulois me ſervir de toute ma force. Ainſi, mon petit *agneau*, ne dites pas à votre *loup*, que vous ne voulez point vous coucher: là-deſſus elle me remit ſur ma chaiſe, & me donna un petit coup ſur le cou. Ah! tu es en vérité une jolie créature, mais ſi obſtinée & ſi vaine, que ſi tes forces répondoient à ton orgueil, tu nous emporterois tous ſur tes épaules, & la maiſon encore par-deſſus le marché. Mais je vous ordonne de vous déshabiller.

Je vois bien, dis-je, que mes malheurs ne font qu'exciter votre gaieté, & vous engagent encore à me tourner en ridicule. Mais je vous *aimerai*, ſi vous voulez me faire le plaiſir de me donner les clés des portes de la chambre. Etes-vous sûre que vous m'aimerez, dit-elle? Parlez en conſcience. Vous ne devriez pas, repris-je, me preſſer ſi fort là-deſſus; & vous ne le feriez pas, ſi vous n'étiez pas perſuadée que vous ne m'avez donné que trop de ſujets de ne vous pas aimer: mais je vous aimerai autant que je pourrai. Je ne voudrois

pas dire un menſonge de propos délibéré. Si je vous aſſurois que je vous aimerai de tout mon cœur, ſans doute que vous ne me croiriez pas, après la manière dure & cruelle dont vous m'avez traitée. Voilà qui eſt ſincère, je l'avoue, dit-elle; mais, Nanon, ajouta-t-elle, déchauſſez mademoiſelle. N'en faites rien, je vous en prie, lui dis-je; je me coucherai tout à l'heure, puiſqu'il le faut abſolument.

J'entrai là-deſſus dans mon cabinet pour quelques momens, & je me mis à écrire ceci. Mais comme elle me preſſoit fort, je fus obligée de m'aller coucher; je gardai pourtant une partie de mes jupes, comme j'avois fait la nuit précédente. Madame Jewkes me permit de garder les clés de la chambre: car il y a une double porte, & deux ferrures. Je dormis un peu cette nuit, n'ayant pas fermé l'œil les deux ou trois dernières nuits.

Je ne ſaurois m'imaginer ce que madame Jewkes prétend: mais comme Nanon vouloit parler une fois ou deux, elle l'a rabrouée, & lui a dit: Je vous défends d'ouvrir la bouche devant moi, petite ſouillon; & ſi Pamela vous fait quelques queſtions, ne lui répondez pas un mot pendant que je ſuis ici. C'eſt une femme impérieuſe, qui ſe fait craindre de tous les domeſtiques: ç'a été toujours là ſon caractère. Oh! qu'il eſt bien différent en tout de celui de la bonne madame Jervis!

DIMANCHE matin.

IL m'eſt venu une penſée un peu ſingulière dans l'eſprit : mon deſſein, quoiqu'un peu hardi, n'avoit rien de criminel. Voyant que mon maître s'habilloit pour aller à l'égliſe, & que le carroſſe étoit prêt, je ſuis entrée dans mon cabinet, & me ſuis miſe à écrire ces deux billets.

On recommande inſtamment aux prières de cette aſſemblée un gentilhomme d'honneur & de mérite, mais qui eſt expoſé à une violente tentation, ayant deſſein d'employer ſon grand pouvoir pour ruiner une pauvre & infortunée créature.

Une pauvre fille affligée ſe recommande aux prières de l'égliſe, pour demander à dieu qu'il conſerve ſa vertu & ſon innocence.

Madame Jewkes monta comme j'écrivois ces billets. Toujours à écrire, dit-elle en entrant! Elle voulut abſolument voir ce que c'étoit ; & ſur le champ, malgré tout ce que je pus lui dire, elle porta les deux billets à mon maître, qui les lut, & dit à madame Jewkes : Allez dire à Paméla qu'elle verra bientôt comment ſes prières auront été avancées : elle eſt bien hardie ; mais [illegible]

[illegible]

fusé toutes mes offres, je ne tarderai pas à lui faire rendre compte de tout. Il sortit là-dessus, & je le regardai par la fenêtre. Il étoit parfaitement bien mis, & en vérité, c'est un très-bel homme. Quel dommage que son cœur ne réponde pas à cet extérieur aimable! Pourquoi ne puis-je pas le haïr? Mais que ceci ne vous inquiète point; il est impossible que je l'aime; ses vices le rendent affreux à mes yeux.

Mon maître a envoyé dire qu'il ne viendra point dîner au logis, & je m'imagine qu'il dînera chez M. le chevalier Damford. Je suis fort inquiète au sujet du pauvre M. Williams. Madame Jewkes dit qu'il est encore en prison, & qu'il prend son malheur fort à cœur. Comme il se l'est attiré pour l'amour de moi, cela m'afflige extrêmement. Mon maître veut en être payé, & cela est bien dur. Il est vrai que M. Williams a reçu cent cinquante livres sterling de lui; mais il regardoit cela comme un salaire qu'il lui donnoit, pour les trois ans durant lesquels il a été son chapelain. Mais il n'y a point eu d'accord entr'eux, & M. Williams se fioit entièrement à la bonté de son patron. Ce digne ministre en a sans doute agi bien généreusement avec moi, puisqu'il s'est exposé volontairement au ressentiment de mon maître, uniquement pour délivrer l'innocence opprimée. J'espere qu'il en sera dignement récompensé avec le tems. Hélas! pour

moi, je n'ose pas intercéder en sa faveur : je ne serois qu'exciter de plus en plus la jalousie de mon persécuteur ; & d'ailleurs, je n'ai pas assez de crédit pour me délivrer moi-même.

DIMANCHE au soir.

MADAME Jewkes a reçu un billet de mon maître. Je ne sais ce qu'il lui marque ; mais le carrosse est revenu sans lui. Comme elle ne me veut rien dire, il est inutile de lui faire des questions. Je crains si fort de nouveaux complots & de nouveaux artifices, que je ne sais que faire. Tout m'est suspect ; car maintenant qu'on a voué ma ruine, que puis-je attendre ? On entreprendra sans doute ce qu'il y a de plus affreux. Tout ce que je puis faire, c'est d'adresser mes prières à dieu pour implorer sa protection. S'il faut que je souffre, puissé je au moins ne pas survivre long tems à la perte de mon honneur ! seulement, que je n'abrége pas mes jours d'une maniere criminelle !

Cette femme a laissé le billet de mon maître sur la table dans notre chambre, & je m'y suis renfermée pour le copier. Vous jugerez par ma main tremblante dans quelle inquiétude je suis. Je souhaite que le pauvre M. Williams soit relâché, à quelque prix que ce soit : mais cette lettre me

fend le cœur. Cependant j'ai encore, grace à dieu, un jour de répit.

« Madame JEWKES,

» On m'a tant sollicité sur l'affaire de M. Williams, que je pars cette après-dînée pour Stamford dans le carrosse de M. Darnford, avec le ministre Péters, qui intercède pour son confrère. Je ne serai de retour que demain au soir, & peut-être pas même alors. Quant à votre pupille, je suis extrêmement irrité contr'elle. Elle a laissé écouler le tems que je lui avois accordé; & quand même elle voudroit à présent signer les articles que je lui ai proposés, il est désormais trop tard. Je découvrirai peut-être quelque chose par le moyen de M. Williams, & à mon retour je ferai éprouver à cette ingrate que tous ses charmes enchanteurs ne sauroient lui faire éviter le sort qui l'attend. Mais qu'elle ne sache rien de ceci, de peur que cela ne l'engage à exercer son esprit inventif, pour trouver quelque nouveau stratagême. Ayez soin de ne passer pas la nuit avec elle, sans avoir avec vous une autre personne pour vous assister, de peur qu'elle ne soit assez téméraire pour tâcher de s'échapper une seconde fois par la fenêtre : car je la redemanderai de vos mains. Je suis

» Votre, » &c.

Après avoir copié cette lettre, je la remis à l'endroit où je l'avois trouvée. Je l'avois à peine posée sur la table, que madame Jervis est remontée, étant dans une grande inquiétude, & craignant que je n'eusse vu ce billet. Mais comme j'étois dans mon cabinet, & que la lettre étoit sur la table où elle l'avoit laissée, elle n'a rien soupçonné. Ah! dit-elle, j'appréhendois que vous n'eussiez vu cette lettre de mon maître, que j'ai eu la négligence de laisser sur la table. Je n'ai point vu de lettre, lui dis-je. Comment, reprit-elle, vous n'avez pas sans doute [illegible]. Je vous assure, lui ai-je répondu, que dans la [illegible] je me trouve, je [illegible] qu'elle étoit là. Permettez-moi, je vous prie, de la voir. Je souhaite beaucoup de bien à M. Williams, a-t-elle dit : j'apprends que mon maître est allé pour s'accommoder avec lui, ce qui est une grande preuve de sa bonté. Il a certainement le cœur excellent, & il est toujours prêt à pardonner. Comment, lui ai-je dit, comme s'il [illegible] de cette affaire, comment peut-il s'accommoder avec M. Williams, n'étant pas à Stamford? Il y est, m'a-t-elle répondu, car M. Peters intercède pour lui, & il est allé à Stamford avec mon maître, qui ne sera pas de retour ce soir [illegible] nous n'avons rien à faire, [illegible] de bonne heure de nous aller coucher. Tant mieux, ai-je dit la-

dessus : j'espère donc que je dormirai bien cette nuit. Vous pourriez dormir bien toutes les nuits, a-t-elle répondu, si vos ridicules frayeurs ne vous en empêchoient pas. Vous craignez vos amis, lors même qu'ils ne vous approchent pas. Cela est vrai, ai-je dit ; car je n'en ai point ici.

MARDI au soir.

DÉSORMAIS plus les apparences me paroîtront favorables, & plus je soupçonnerai de mauvais desseins. Oh ! votre pauvre fille ! que n'a-t-elle pas souffert depuis qu'elle vous écrivit dimanche au soir ! la plus cruelle épreuve ! le plus affreux danger ! Oh ! le corps me frissonne, en voulant vous rendre compte de ce qui s'est passé durant ce funeste intervalle ! Car, mes chers parens, ne serez-vous pas trop effrayés, & ne ressentirez-vous pas une trop vive douleur, lorsque je vous dirai que ce prétendu voyage de Stamford n'étoit qu'un abominable prétexte ? Car mon maître revint secrètement à la maison, & peu s'en est fallu qu'il n'ait accompli son détestable projet & ruiné pour jamais votre pauvre fille ; & cela, par un artifice dont je ne me doutois pas le moins du monde. Et vous verrez de quelle manière indigne & honteuse

cette infame créature, madame Jewkes, s'est conduite.

Je finis ma dernière, en vous apprenant combien j'étois contente de voir que ma vertu avoit au moins encore une nuit de répit. Mais j'avois moins de sujet que jamais de me réjouir, comme vous pouvez vous l'imaginer par ce que j'ai déja dit. Je vais vous raconter du mieux que je pourrai la suite de ma triste histoire.

La servante Nanon est sujète à boire un peu trop, lorsqu'elle peut trouver quelque liqueur forte. Madame Jewkes laissa, sans doute à dessein, une bouteille d'eau-de-vie sur une table, & la pauvre Nanon en but plus qu'il ne lui en falloit. Quand elle vint mettre la nape, madame Jewkes la gronda d'importance : car elle a trop de défauts elle-même pour souffrir patiemment que les autres en aient. Elle la chassa de la salle à manger ; & quand nous eûmes soupé, elle lui ordonna d'aller [illegible] avant que nous fussions nous coucher.

La pauvre fille monta dans notre chambre [illegible] murmurant.

Environ deux heures après, c'est à dire, vers les onze heures, nous montâmes, madame Jewkes & moi, pour nous aller coucher ; & je me réjouissois dans l'espérance de bien dormir. Nous fermâmes les deux portes à clé, & nous vîmes la pauvre Nanon, à ce que je croyois, dormant profondé-

ment sur un fauteuil dans un coin obscur de la chambre, & ayant son tablier sur sa tête. Je dis *Nanon, à ce que je croyois;* mais, ô horreur! c'étoit mon abominable maître, qui s'étoit ainsi déguisé, comme vous l'apprendrez bientôt. Voilà, dit madame Jewkes, cette vilaine ivrognesse profondément endormie dans un fauteuil, au lieu d'être au lit: je savois bien qu'elle s'en étoit donné au cœur-joie. Je vais l'éveiller, dis-je. Non, non, reprit-elle, nous serons mieux sans elle. Sans doute, répondis-je; mais ne s'enrhumera-t-elle pas?

Je compte, dit madame Jewkes, que vous n'avez point à écrire ce soir. Non, répliquai-je, & je me coucherai en même-tems que vous. Je ne comprends pas, dit-elle, où vous trouvez de quoi tant écrire; il faut sans doute que vous ayez plus de commodités pour cela, & plus de papier que je ne vous en sais. J'avois dessein de vous fouiller, si mon maître n'étoit pas venu; car j'ai apperçu une coupe de porcelaine, dans laquelle il y a un peu d'encre; ce qui m'a donné des soupçons: mais puisqu'il est venu, qu'il prenne garde à vous lui-même, s'il veut; & si vous le trompez, ce sera sa propre faute.

Pendant qu'elle parloit ainsi, nous nous déshabillions, & je poussai un profond soupir. De quoi soupirez-vous, dit-elle? C'est, répondis-je, que je réfléchis sur la triste vie que je mène, & que je

considère combien mon sort est cruel. Je suis [illegible] suadée qu'une voleuse est plus heureuse que [illegible] si vous exceptez le sentiment de son crime : [illegible] crois que je regarderois comme une [illegible] veur d'être pendue tout d'un coup, [illegible] de vivre continuellement dans de cruelles [illegible] hensions. Comme je n'étois point [illegible] je me trouvai en train de jaser, je [illegible] récit de mon histoire, comme j'avois [illegible] en présence de madame Jervis.

Mes pauvres & vertueux parens [illegible] pris soin de m'inspirer de bons principes [illegible] ce que j'eusse atteint l'âge de douze ans [illegible] enseigné à préférer la pauvreté [illegible] la vertu, à tout l'éclat des richesses [illegible] deur, lorsqu'il faut y arriver par [illegible] confirmé leurs leçons par leur propre exemple [illegible] depuis quelques années, ils ont été [illegible] pauvres, mais en même tems si vertueux, que [illegible] probité a passé en proverbe dans leur village, [illegible] où l'on dit de celui qu'on veut louer : *Il est aussi vertueux que le bon-homme Andrews.*

Ensuite ma chère & ma bonne maîtresse prit de l'amitié pour moi : elle me promit qu'elle feroit ma fortune, si je voulois répondre aux soins qu'elle prendroit de mon éducation. Elle me fit apprendre à chanter, à danser & à jouer du clavecin, afin de l'amuser dans ses heures perdues. Elle me fit aussi

apprendre à faire toutes sortes de beaux ouvrages à l'aiguille. Au milieu de tout cela, elle me répétoit continuellement cette leçon : *Ma bonne Pamela, soyez vertueuse, & ne vous familiarisez point avec les hommes.* Je me flatte que j'ai suivi sa leçon; & cependant tous les hommes m'aimoient & me respectoient, je puis le dire moi-même, puisque cela est vrai à la lettre; & ils étoient prêts à me rendre tous les services possibles, comme si j'eusse été demoiselle.

Mais qu'est-il arrivé ensuite? Il a plu à dieu de retirer à soi ma bonne maîtresse, & mon maître a pris sa place. Mais quelles leçons a-t-il voulu me donner? Elles reviennent précisément à ceci : *Pamela, ne soyez point vertueuse.*

De sorte qu'après avoir vécu pendant seize ans dans la vertu & avec honneur, lorsque je suis parvenue à connoître la différence du bien & du mal, il faut que je renonce tout d'un coup à la vertu, à cette innocence où j'ai vécu pendant seize ans, & de laquelle, après la grace de dieu, je suis redevable aux leçons & aux exemples de mes parens & de ma maîtresse : il faut que je m'abandonne au crime, & que dans un moment de tems je devienne la plus indigne de toutes les créatures. Et cela, pour quelle récompense? Pour une paire de boucles d'oreilles, pour un collier, & pour une bague de diamans, qui ne me conviendroient en aucune manière; pour quelques

quelques beaux habits que je ne ſaurois porter ſans me faire moquer de moi & montrer au doigt, ſurtout lorſqu'on ſauroit à quelles infames conditions j'aurois acquis tout cela. Il eſt vrai que je devois recevoir auſſi un bon nombre de guinées, je ne me ſouviens pas combien : car quand il y en auroit eu dix fois davantage, je n'en aurois pas fait tant de cas que des ſix guinées que j'avois gagnées avec honneur, & que vous m'avez eſcamotées, madame Jewkes.

Oui ; mais je devois avoir auſſi je ne ſais combien de livres ſterling de rente durant ma vie ; & le bon de l'affaire étoit que mon honnête-homme de père devoit être le fermier de ſa fille, qui ſe ſeroit ainſi abandonnée & proſtituée. A ces conditions, mon maître auroit bien voulu me pardonner toutes mes fautes, tant il eſt bon, vertueux, & facile à faire grace.

Je lui en ai beaucoup d'obligation ſans doute : mais quelles ſont donc ces grandes & terribles fautes qu'il voudroit bien me pardonner ? Les voici : c'eſt de vouloir ſuivre les bonnes leçons qu'on m'a données, & de refuſer d'en apprendre une toute oppoſée à celles-là ; c'eſt de n'être pas contente qu'on m'ait indignement enlevée pour me perdre ; c'eſt d'avoir employé tout ce que je puis avoir d'eſprit pour tâcher de me tirer du danger où je ſuis, & de ſauver mon innocence.

Et puis il s'est avisé une fois d'être jaloux du pauvre Jean, quoiqu'il sût fort bien que ce valet étoit sa créature, & qu'il l'aidoit à me tromper.

Après cela, il s'est mis en colère contre cet honnête ecclésiastique M. Williams; & ce maître si bon, si compatissant, l'a fait mettre en prison; & pourquoi ? parce qu'étant ministre & ayant de la piété, il a eu la crainte de dieu devant les yeux, & qu'il étoit prêt à sacrifier ses propres intérêts pour assister une pauvre créature opprimée.

Mais il faut que je sois une fille hardie, effrontée, impudente, & que sais-je encore, parce que j'ose fuir un malheur certain, & que je cherche à m'échapper de la prison où l'on me retient injustement : il faut que ce soit dans le dessein d'épouser ce ministre; rien n'est plus certain, suivant mon maître. Hélas! M. Williams n'auroit pas fait une grande fortune, si j'avois consenti à l'épouser. Mais vous savez, & lui aussi, que je n'avois pas dessein d'épouser qui que ce fût : tout ce que je souhaitois, c'étoit de me retirer chez mes pauvres parens, & de jouir de ma liberté, sans être ainsi injustement emprisonnée. Et on n'auroit pas osé en agir ainsi avec moi, si je n'étois pas une pauvre fille destituée d'amis, & qui n'ai personne qui puisse me faire rendre justice.

Voilà mon histoire en peu de mots. Je suis certainement bien malheureuse : & pourquoi faut-il

que je le ſois ? C'eſt parce que mon maître apperçoit quelque choſe en moi qui lui plaît, & que je ne veux pas conſentir à ma ruine. C'eſt pourquoi il faut que je ſois ruinée, & je le ſerai ; c'eſt toute la raiſon qu'il peut alléguer.

Madame Jewkes me laiſſa cauſer ainſi tant qu'il me plut, ſans m'interrompre une ſeule fois. Je me déshabillois cependant, & je dis à madame Jewkes : Il faut que j'aille regarder dans les deux cabinets ; car, quoique mon maître ſoit bien loin, je ſuis ſoupçonneuſe depuis l'affaire du cabinet, qui arriva dans l'autre maiſon. J'ai auſſi bonne envie d'éveiller cette pauvre fille. N'en faites rien, dit-elle, je vous le défends : je ſuis fort en colère contr'elle ; mais elle n'attrappera aucun mal où elle eſt, & ſi elle s'éveille, elle pourra fort bien venir ſe coucher, puiſqu'il y a une chandelle dans la cheminée. Je regardai donc dans les deux cabinets, & je me mis à genoux dans le mien, ſuivant ma coutume, pour faire ma prière. J'étois toute déshabillée, & je tenois mes jupes à la main. En rentrant, je paſſai proche de cette pauvre dormeuſe, à ce que je croyois : car, hélas ! je ne penſois guère que ce fût mon maître, mon méchant maître, qui s'étoit déguiſé en mettant la robe & la jupe de Nanon, & qui avoit le tablier de cette fille ſur ſa tête & ſur ſes épaules. A quelles baſſeſſes, à quelles indignités les ſuppôts du démon

ne se portent-ils pas, par son instigation, afin d'exécuter leurs abominables projets?

Madame Jewkes étoit déja couchée, & s'étoit mise du côté de la ruelle, suivant sa coutume. Je me mis aussi près d'elle que je pus, afin de laisser de la place pour Nanon. Où sont les clés, madame Jewkes, lui dis-je? je ne crains pourtant pas beaucoup pour cette nuit. Les voici attachées à mon poignet, dit cette méchante femme: mettez votre bras sous le mien, & vous les trouverez. Je le fis, & cette abominable, qui avoit ses vues, me tint la main dans la sienne.

En moins d'un quart-d'heure je dis: Voilà Nanon qui s'éveille; car je l'entends remuer. Dormons, dit madame Jewkes; elle saura bien venir se coucher lorsqu'elle sera tout-à-fait éveillée. La pauvre fille! repris-je, elle aura sans doute un grand mal de tête demain, pour s'être ainsi enivrée. Taisez-vous & dormez, me répondit-elle, vous m'empêchez de dormir; je ne vous ai jamais vue si fort en humeur de jaser. Ne me grondez point, dis-je; je n'ai plus qu'une chose à vous demander. Croyez-vous que Nanon ait pu m'entendre, lorsque j'ai parlé des propositions de mon maître? Non, dit-elle, car elle dormoit profondément. J'en suis bien aise, repris-je, parce que je ne voudrois pas ternir la réputation de mon maître dans l'esprit de ses moindres domestiques: car pour vous, vous n'igno-

riez pas les belles propoſitions qu'il m'a faites. C'étoient, dit-elle, des propoſitions très-avantageuſes, & il faut que vous ſoyez folle pour les avoir rejetées; mais dormons. Je me tus donc, & la prétendue Nanon parut s'éveiller tout-à-fait. Oh! le lâche, l'infame! quel complot! quel affreux complot n'avoit-il pas formé! Madame Jewkes, l'abominable créature dit : Nanon, êtes-vous donc éveillée enfin? venez vous coucher, je vous prie; car mademoiſelle Pamela eſt en humeur de jaſer, & ne s'endormira pas ſi-tôt.

Là-deſſus la prétendue fille s'approcha du lit, s'aſſit ſur une chaiſe, & commença à ſe déshabiller; & le rideau qui étoit fermé, m'empêcha de la voir. Pauvre fille, dis-je, vous avez ſans doute grand mal à la tête : comment vous trouvez-vous? Elle ne me répondit pas un mot. Ne ſavez-vous pas, me dit l'exécrable & artificieuſe Jewkes, que je lui ai défendu de vous parler en ma préſence? Sans doute qu'elle avoit déjà formé ce complot, lorſqu'elle lui avoit fait cette défenſe le ſoir précédent.

Il me ſembloit entendre que cette prétendue fille reſpiroit avec beaucoup de difficulté, & qu'elle étoit fort oppreſſée. En vérité, madame Jewkes, dis-je, cette pauvre fille ſe trouve mal. Qu'avez-vous, Nanon, ajoutai-je? Mais elle ne me répondit point encore.

Enfin (j'ai horreur de le raconter) cette fausse fille se mit au lit, & trembloit comme la feuille. Et moi, pauvre folle que j'étois, j'en avois grand-pitié. Mais ce barbare avoit bien raison de trembler, vu l'affreux & infame projet qu'il avoit formé.

Quelles expressions trouverai-je, ma chère mère, (car il ne faudroit pas que mon père vît cet endroit odieux de mon récit,) quelles expressions trouverai-je pour décrire ce qui s'est passé & la confusion où je suis? Ce méchant me prit le bras gauche, qu'il mit autour de son cou, pendant que l'infame Jewkes me tenoit le bras droit; & puis il m'embrassa. Cette fille est folle, dis-je: que prétendez-vous, impudente, croyant toujours que c'étoit Nanon? Mais il me désabusa bientôt, en me baisant avec une ardeur terrible, & en me faisant entendre une voix qui me parut un coup de tonnerre. Voici, Pamela, dit-il, le tems auquel vous devez compter avec moi, comme je vous en ai menacée. Je jetai un cri si affreux, qu'on n'en a jamais entendu de pareil. Mais il n'y avoit personne qui pût me secourir. On me tenoit les deux mains, comme je l'ai dit. J'étois dans la plus cruelle angoisse qui se puisse concevoir. Méchant, infame, dis-je! abominable femme! O dieu! ô dieu! délivre-moi cette fois, cette fois seulement; tire-moi du péril où je suis, ou fais-moi expirer sur le champ! Et puis je me mis encore à crier de toute ma force.

Pamela, me dit-il, je ne veux vous dire qu'un mot; écoutez-moi un ſeul moment: vous voyez que juſqu'ici je n'ai rien entrepris contre vous. N'eſt-ce rien, dis-je, que d'être ici dans le lit, & de me tenir les deux mains à vous deux? Je n'écouterai rien, à moins que vous ne ſortiez du lit à l'inſtant, & que vous n'emmeniez cette abominable créature avec vous.

Monſieur, dit-elle, (ô l'infame! qui eſt la honte de ſon ſexe,) vous perdez du tems; ne vous amuſez pas à la bagatelle; elle ne ſauroit crier plus haut qu'elle n'a fait: elle ſera plus tranquille dès que ſon ſort ſera décidé.

Taiſez-vous, lui dit-il. Il faut que je vous diſe un mot, Pamela. Vous voyez que vous êtes abſolument en mon pouvoir; vous ne ſauriez m'echapper, ni vous défendre. Cependant, je ne vous ai point encore touchée; mais ſi vous ne voulez pas accepter les offres que je vous ai faites, je ne perdrai pas cette occaſion; ſi vous les acceptez, je vous laiſſerai, & me retirerai.

Oh! monſieur, répondis-je, laiſſez-moi, laiſſez-moi ſeulement, & je ferai tout ce que je pourrai. Jurez-moi donc, reprit-il, que vous accepterez mes offres; & là-deſſus, car tout ce qu'il diſoit n'étoit qu'une abominable feinte, il me mit la main ſur le ſein. La ſituation violente où j'étois, la crainte & la terreur dont j'étois ſaiſie, me firent tomber en

foiblesse : je perdis entièrement connoissance, & la sueur froide où ils me virent tous deux, leur fit croire que j'étois morte. Je fus fort long-tems avant que de reprendre mes esprits; & tout ce dont je me souviens, c'est que quand on m'eut fait un peu revenir, je vis madame Jewkes habillée & assise d'un côté du lit, & lui de l'autre, en robe de chambre & en pantouffles.

Votre pauvre Pamela ne sauroit répondre des libertés qu'on a prises aveo elle pendant qu'elle étoit dans ce déplorable état de mort. Lorsque je les apperçus, je me levai sur mon séant, sans considérer les bienséances, & sans songer que je n'avois rien autour du cou. Mon maître voulut m'appaiser, en me témoignant quelque pitié; mais je lui mis la main sur la bouche : Oh! dis-je, ne m'apprenez point ce que j'ai souffert durant mon évanouissement. Je tins des discours égarés, sans savoir ce que je disois; car j'avois presque perdu l'esprit.

Il me déclara le plus solemnellement du monde, & avec les plus terribles imprécations contre lui-même, qu'il n'avoit pas commis la moindre indécence; qu'il avoit été fort effrayé de l'état où il m'avoit vue; qu'il renonceroit à ses entreprises; qu'il souhaitoit seulement de me voir tranquille; & que, dès que je le serois, il me quitteroit sur le champ, & iroit se coucher dans son propre lit.

Eh bien, monſieur, lui dis-je, pour me prouver que vous parlez ſincérement, emmenez donc auſſi cette méchante créature, cette infame Jewkes.

Quoi, monſieur, dit cette abominable! une petite pamoiſon vous fera-t-elle perdre une auſſi belle occaſion? Je croyois que vous connoiſſiez un peu mieux le ſexe. Vous voyez que la voilà maintenant tout à fait revenue.

Voilà tout ce que j'entendis; peut-être qu'elle en dit davantage; mais je m'évanouis encore à ces paroles, & par la terreur que mon maître m'inſpira de nouveau, en voulant m'embraſſer. Lorſque je revins à moi, je le vis aſſis encore auprès de mon lit, & j'apperçus Nanon qui tenoit une bouteille d'eau de la reine d'Hongrie, qu'elle m'avoit fait ſentir; mais madame Jewkes n'étoit plus là.

Mon maître me dit, en me prenant la main: Je vous jure, ma chère Pamela, que je vous laiſſerai dès le moment que je verrai que vous êtes mieux & appaiſée. Nanon qui eſt-là, ſait & vous dira dans quelle inquiétude j'ai été pour vous. Je prends dieu à témoin, que je n'ai commis aucune indécence. Et comme j'ai compris que la préſence de madame Jewkes vous fait beaucoup de peine, je l'ai envoyée coucher dans le lit de la ſervante, & Nanon couchera avec vous cette nuit. Promettez-moi ſeulement que vous vous tranquilliſerez, & je

m'en irai. Mais, dis-je, Nanon ne me tiendra-t-elle pas aussi les mains ? & ne vous laissera-t-elle pas rentrer ? Je vous jure, reprit-il, que je ne reviendrai pas cette nuit. Nanon, ajouta-t-il, déshabillez-vous, & couchez-vous, & faites tous vos efforts pour consoler un peu cette chère fille. Allons, Pamela, me dit-il, donnez-moi la main, dites que vous me pardonnez, & je vous laisserai reposer. Je lui présentai une main tremblante, & il daigna la baiser. Dieu vous pardonne, monsieur, lui dis-je, s'il est vrai que vous ayez été sage pendant que j'étois évanouie, & si vous êtes résolu de tenir votre promesse. Il se retira d'un air qui me parut témoigner sa repentance, & Nanon ferma les portes, & m'en apporta les clés.

Voilà, mes chers parens, la plus terrible de toutes les épreuves. Je tremble encore lorsque j'y pense, & je n'ose pas m'en rappeler toutes les effrayantes circonstances. Je me flatte qu'il n'a commis aucune indécence, comme il m'en a assurée solemnellement ; mais j'ai lieu de bénir dieu, qui, en me faisant perdre l'usage de mes sens, m'a mise par-là en état de conserver mon innocence ; & qui, lorsque toutes mes forces ne m'auroient servi de rien, a voulu être glorifié dans ma foiblesse.

Je me trouvai si foible lundi, que je gardai le lit. Mon maître me témoigna beaucoup de ten-

dresse; je me flatte qu'il est sérieusement fâché de son entreprise, & qu'il n'y retournera plus; il ne me le promet pourtant pas.

Il vint le matin dès qu'il entendit ouvrir les portes. Je commençai à craindre; mais il s'arrêta à quelque distance du lit, & dit: Je n'approcherai pas, plutôt que de vous causer la moindre crainte. Monsieur, lui dis-je, tout ce que j'ai à vous demander, c'est que vous teniez votre promesse, & que vous ayez pitié de moi. Il s'assît sur le bord du lit, & me demanda avec un air de bonté, comment je me portois: il me pria de me tranquilliser, & me dit que j'avois encore l'air un peu égaré. Je vous prie, mon cher monsieur, lui dis-je, que je ne voye point cette infame Jewkes, je ne saurois plus la souffrir. Elle n'approchera pas de vous de tout le jour, me répondit-il, si vous voulez me promettre que vous vous tranquilliserez. Je tâcherai de le faire, repris-je; il me pressa la main fort tendrement, & se retira. Quel heureux changement ceci ne montre-t-il pas? Oh! puisse-t-il être durable! Mais hélas! il semble que mon maître n'ait fait que changer ses manières d'agir, & je crains qu'il n'ait toujours les mêmes desseins criminels.

Mardi matin mon maître m'envoya dire vers les dix heures de l'aller trouver dans la salle. Quand je fus entrée, il me dit: Approchez-vous de moi,

Pamela; il me prit la main, en me disant: vous paroissez vous bien porter à présent, j'en suis charmé. Mais, ma petite friponne, vous m'avez terriblement effrayé dimanche au soir. Ah! dis-je, ne me parlez pas de cet affreux soir. Et en vérité le seul souvenir de ce qui s'étoit passé me fit fondre en larmes, & je détournai la tête afin de cacher mes pleurs.

Ayez quelque confiance en moi, reprit-il, je sais ce que veulent dire ces yèux charmans; il n'est pas nécessaire que vous vous expliquiez plus clairement: car je vous assure que dès que je vous vis pâlir, & qu'une sueur froide humectoit votre aimable visage, madame Jewkes & moi sortîmes du lit; je mis ma robe de chambre, & elle fut chercher une bouteille d'eau de la reine d'Hongrie, & nous fîmes tout ce que nous pûmes pour vous faire revenir: toute ma passion se changea en inquiétude sur votre rétablissement; car je ne crois pas vous avoir jamais vue dans un si long & si terrible évanouissement; car celui où je vous avois vue une fois auparavant, n'étoit rien en comparaison de celui-ci, & nous craignîmes de ne pouvoir jamais vous faire revenir. C'étoit peut-être un effet de ma sottise, & de l'ignorance où j'étois de ce que peuvent celles de votre sexe, lorsqu'elles veulent sérieusement se défendre contre les entreprises des hommes. Mais afin que vous

ayez l'esprit entièrement tranquille, je vous assure que tout ce que je vous ai fait, (& ce n'a été assurément rien qui ne fût très-innocent,) je l'ai fait avant que vous fussiez tombée en foiblesse.

Cela même, monsieur, dis-je, étoit très-criminel, & il est sûr que vous aviez le plus affreux dessein. Lorsque je vous dis la vérité sur un point, reprit-il, vous devez me croire sur le reste : je vous déclare, qu'à l'exception de cet aimable sein, j'ignore d'ailleurs de quel sexe vous êtes ; mais j'avoue que j'ai eu ce que vous appelez un affreux dessein. Et quoique je ne voudrois pas vous alarmer trop maintenant, je puis maudire ma foiblesse & ma folie, qui me forcent à vous avouer que je vous aime passionnément, & que je ne saurois vivre sans vous. Mais si je puis me vaincre moi-même, & être le maître de mes résolutions, je n'emploierai jamais plus la force pour vous obliger à satisfaire mes désirs. Monsieur, lui dis-je, vous pouvez aisément être le maître de vos résolutions, si vous voulez me permettre de vous quitter, & d'aller trouver mes pauvres parens ; c'est la seule grace que je vous demande.

C'est une folie que d'en parler seulement, reprit-il ; il ne faut point que vous vous en alliez, & vous ne vous en irez point : & si j'étois sûr que vous ne songerez point à vous échapper, on vous traiteroit mieux, & l'on vous rendroit votre

emprisonnement moins fâcheux. Mais, monsieur, dis-je, à quel dessein faut-il que je demeure ici? vous-même vous paroissez douter si vous pourrez persévérer dans la bonne résolution que vous avez prise maintenant. Et pensez-vous que si je restois, tandis qu'il seroit en mon pouvoir de m'en aller, & de mettre ma vertu en sûreté, cela ne signifieroit pas, ou que je compte trop sur mes propres forces, ou que je suis bien aise de m'exposer à la tentation d'être ruinée? Cela ne marqueroit-il pas que ce n'est pas sérieusement que je souhaite d'être hors de danger? Et puis combien de tems faut-il que je reste? & dans quelle vue? Quelle idée se formera-t-on de moi dans le monde? Cela seul ne me condamneroit-il point, quand même il ne se passeroit ensuite rien que d'innocent? Vous m'avouerez, monsieur, que si une bonne réputation est quelque chose d'estimable, on ne doit pas s'exposer à la censure du public lorsqu'on peut l'éviter.

Ce n'étoit point, dit-il, pour parler sur ce sujet que je vous ai envoyée chercher à présent; j'ai deux autres propositions à vous faire: la première, c'est que vous me promettiez que pendant quinze jours au moins, vous ne tâcherez point de vous en aller sans mon consentement exprès: j'attens cela de vous pour l'amour de vous-même, afin que je puisse vous donner un peu plus de

liberté. La seconde, c'est que vous voyiez madame Jewkes, & que vous lui pardonniez: elle prend votre ressentiment fort à cœur, & elle croit que, comme toute sa faute consiste à avoir obéi à mes ordres, il seroit bien dur qu'elle fût sacrifiée à votre ressentiment.

Par rapport à votre première proposition, monsieur, répondis-je, elle me paroît bien dure pour les raisons que je vous ai déja alléguées; & pour la seconde, vu l'infame conduite de cette femme, qui n'a pas même fait difficulté de vous inciter à me perdre, lorsque votre bonté sembloit reprendre le dessus, & que vous paroissiez avoir quelque compassion de moi; votre seconde proposition, dis-je, me paroît encore plus dure que la première. Cependant, pour vous témoigner combien je suis disposée à obéir à vos ordres, lorsque je puis le faire sans crime, (vous savez, mes chers parens, qu'il m'étoit permis de me faire un mérite de ma complaisance, puisqu'un refus ne m'auroit servi de rien,) je veux bien consentir à vos deux propositions, & à tout ce que vous voudrez m'ordonner, pourvu que je puisse m'y soumettre sans perdre mon honneur.

Voilà qui est bien, ma bonne fille, dit-il, & il me baisa. Vous agissez prudemment, & vous témoignez par-là que vous ne voulez pas vous

[illegible] que j'ai pour vous. Cette complaisance [illegible] peut-être plus avan[illegible]

Il appela [illegible] madame Jervis, & lorsqu'elle fut entrée, il lui parla de cette manière : Je vous suis obligé, madame Jervis, des soins que vous avez pris, & de la fidélité avec laquelle vous m'avez servi ; mais j'avoue que Pamela ne sauroit vous être obligée de même, parce que le service auquel je vous ai employée, ne lui a pas été aussi agréable que je l'aurois souhaité : ainsi votre devoir est-il moins de tâcher à lui plaire, qu'à m'obéir. Cependant, je vous puis assurer que dès la première ouverture que je lui en ai faite, elle a bien voulu, pour la première fois, m'obliger jusqu'à consentir de se réconcilier avec vous ; &, si elle ne m'en donne point de sujet, peut-être que je ne vous emploierai plus dans une chose qui lui déplaît si fort. Tenez-vous donc encore pour quelques jours compagnie à table & au lit ; & prenez garde que Pamela n'envoie ni lettre, ni message hors de la maison, & qu'elle n'entretienne commerce avec personne, sans que j'en sois averti, principalement avec M. Williams. Du reste, témoignez à cette chère fille tout le respect qui est dû à une personne qu'il faut que j'aime, pourvu qu'elle s'en rende digne, comme

je

je me flatte qu'elle le fera; & qu'elle ne ſoit point maltraitée, ni gênée au-delà de ce qui eſt abſolument néceſſaire. Cependant, vos ſoins vigilans ne doivent point encore ceſſer: ſouvenez-vous que vous ne devez point me déſobliger pour lui faire plaiſir; & que je ne veux, ni ne puis me ſéparer d'elle.

Madame Jewkes parut fort chagrine; & on auroit dit, à ſon air, qu'elle auroit ſouhaité de me rendre ſervice, s'il eût été en ſon pouvoir.

J'eus le courage alors de dire un mot en faveur de M. Williams: mais mon maître ſe mit en colère contre moi, & me dit qu'il ne ſauroit ſupporter de m'entendre prononcer ce nom; de ſorte que je fus obligée de me taire pour lors ſur ce ſujet.

Cependant mes papiers, que j'avois cachés ſous un roſier, y étoient encore. Je demandai la permiſſion de vous envoyer une lettre: mon maître me l'accorda, mais à condition que je la lui fiſſe lire auparavant. Cela ne m'accommodoit point; je vous aurois pourtant écrit une lettre, qui eût pu lui être communiquée, ſi j'avois cru être entièrement hors de danger. Mais je ne ſuis pas encore ſi heureuſe; car mon maître ſemble vouloir déſormais employer une autre méthode pour me perdre: je le crains d'autant plus, que peut-être il ſe ſervira de quelqu'occaſion favorable, pour joindre la

violence à la bonté qu'il affecte maintenant, & pour me surprendre lorsque je serai moins préparée à me défendre: car à présent il me traite de la manière du monde la plus obligeante, & me parle de son amour sans se contraindre: il ne fait pas même scrupule de me baiser, quand il peut, & il appelle cela une liberté innocente: cependant cette liberté ne me plaît point, principalement vu l'ardeur qu'il témoigne. Car lorsqu'un maître se donne ces libertés avec une servante, cela ne signifie rien de bon, & ne doit que trop alarmer une fille vertueuse.

MERCREDI matin.

JE vois qu'on m'observe toujours fort étroitement, & qu'on me soupçonne encore; je voudrois être chez vous: mais il ne faut pas y penser au moins de quinze jours; je n'agrée point ces quinze jours, je crains qu'ils ne soient dangereux pour moi.

Mon maître vient de m'envoyer chercher pour faire un tour de jardin avec lui. Mais ses manières ne me plaisent point: car pendant que nous nous promenions, il m'a toujours tenue embrassée, & m'a dit mille douceurs, qui m'auroient pu rendre vaine, si je n'avois pas connu bien clairement quelles sont ses vues. Après avoir fait quelques

tours, il m'a conduite dans un petit cabinet de verdure, tout au bout du jardin: ce qui m'a en vérité fait craindre quelque deſſein: car il me fatiguoit avec ſes douceurs, & m'a fait aſſeoir ſur ſes genoux, me baiſant ſi ſouvent, qu'à la fin je lui ai dit: Je n'aime point du tout à être ici, monſieur, & je vous aſſure que vous m'alarmez. Ce qui augmentoit mes craintes, c'eſt un mot que je lui avois oui dire à madame Jewkes, & qu'il ne croyoit pas que j'euſſe entendu. Ce mot m'eſt toujours reſté dans l'eſprit depuis; & ſi je n'en ai rien dit encore, c'eſt que je n'ai pas trouvé l'occaſion d'en parler.

Ce mot fut dit avant ma dernière & terrible épreuve: je m'imagine que madame Jewkes l'encourageoit à exécuter ſes criminels deſſeins; car je n'entendis point ce qu'elle diſoit; mais j'en juge par ſa réponſe. J'eſſayerai encore une fois, lui dit-il; mais j'ai mal commencé: car je vois que la terreur que je lui ai inſpirée, ne fait qu'augmenter ſa froideur. C'eſt une charmante fille, & peut-être qu'elle pourra ſe laiſſer toucher par la douceur. J'aurois dû l'échauffer par l'amour, au lieu de la glacer par la crainte.

Ne faut-il pas qu'il ſoit bien méchant pour parler ainſi? En vérité, je rougis en écrivant ceci; mais j'eſpère que dieu, qui m'a délivrée de la patte du lion & de l'ours, je veux dire, de la violence de

mon maître & de madame Jewkes, me protégera aussi contre cette autre ennemie que j'ai ; je veux dire, moi-même, & ma propre foiblesse, afin que je *ne viole point les commandemens du dieu vivant*.

Ce mot donc, que j'avois oui dire à mon maître, me venant dans l'esprit, je crus que je ne pouvois jamais être trop sur mes gardes, principalement lorsqu'il prenoit de si grandes libertés. Car il me faisoit de bouche des protestations d'honneur, tandis que ses actions les démentoient au même moment. Je l'ai donc prié instamment de me permettre de me retirer. Et si je n'avois pas témoigné, que je ne faisois aucun cas de tout ce qu'il disoit, & que j'étois résolue de ne pas demeurer dans ce cabinet, s'il m'étoit possible, je ne sais jusqu'où il se seroit émancipé ; car je fus obligée de me mettre à genoux pour le prier de me laisser aller.

Enfin il est sorti du cabinet avec moi en me parlant toujours de son honneur & de son amour. Oui, oui, monsieur, lui ai-je dit, votre honneur consiste à me faire perdre le mien, & votre amour tend à me ruiner ; je ne le vois que trop clairement. C'est pourquoi je ne veux plus me promener avec vous. Savez-vous, m'a-t-il demandé là-dessus, à qui vous parlez, & où vous êtes ?

Vous jugez bien que je n'avois que trop de raisons de me défier de ses desseins : c'est pourquoi

je lui ai répondu : Pour ce qui est de savoir où je suis, je ne le sais que trop, monsieur, je sais qu'il n'y a pas une ame ici qui puisse, ou qui veuille prendre mon parti. Vous me demandez aussi si je sais qui vous êtes. Permettez-moi de vous demander à mon tour quelle réponse vous voudriez que je fisse à cette question ?

Et quelle réponse voudriez-vous me faire, a-t-il dit ? Elle ne feroit, repris-je, que vous mettre en colère ; de sorte que je m'en trouverai encore plus mal, s'il est possible. Non, dit-il, je ne me fâcherai point. Eh bien donc ! répliquai-je, vous ne sauriez être le fils de feu ma bonne maîtresse ; car elle m'aimoit, & m'a enseigné la vertu. Vous ne sauriez être mon maître : car un maître ne s'abaisse pas jusqu'à se conduire envers une pauvre servante, comme vous faites envers moi.

Il mit son bras autour de mon cou, ce qui me fâcha encore plus, & me rendit plus hardie à lui parler. Qui suis-je donc, dit-il ? Vous êtes Lucifer, dis-je dans une grande colère, & en me débattant, vous êtes Lucifer en personne, qui a pris la figure de mon maître ; autrement vous ne me traiteriez pas comme vous faites. Ce sont-là de trop grandes libertés que vous prenez, dit-il d'un air fort fâché ; je vous prie, pour l'amour de vous-même, de ne plus parler ainsi ; car si vous passez les bornes de la

bienséance avec moi, je ne garderai plus de mesures avec vous.

Je m'enfuis de lui ; mais il me cria, revenez quand on vous le commande. Sachant donc que tous les endroits étoient également dangereux pour moi, & qu'il n'y avoit personne de qui je pusse attendre du secours, je revins sur mes pas, & le voyant en colère, je joignis les deux mains, & lui dis en pleurant : Je vous prie, monsieur, de me pardonner. Non, reprit-il, dites plutôt, *je vous prie, Lucifer, de me pardonner.* Puisque vous me prenez pour un démon, comment pouvez-vous espérer quelque faveur de moi ? Ne devez-vous pas plutôt vous attendre au plus mauvais traitement ? Vous m'attribuez un caractère odieux, Pamela ; & me blâmerez-vous, si j'agis d'une manière conforme à ce caractère ?

Je vous prie, monsieur, dis-je, de me pardonner : je suis véritablement fâchée de ma hardiesse. Mais en vérité, vous ne me traitez pas comme il convient à un gentilhomme. Et comment puis-je exprimer mon ressentiment, s'il faut que je pèse toutes mes paroles, pendant que vous en agissez d'une manière si indécente ?

Petite précieuse, dit-il, quelle indécence ai-je commise ? Il faut que j'aye été fou dimanche au soir de n'avoir pas exécuté mon projet. Alors votre langue licencieuse n'auroit pas donné les noms les

plus odieux à quelques petites libertés, qui témoignent tout ensemble, & mon amour, & ma folie. Mais retirez-vous, ajouta-t-il en me prenant la main, & me la jetant loin de lui; allez apprendre à témoigner plus de prudence & plus d'esprit. Je renoncerai à la sotte affection que j'ai pour vous, & reprendrai ma liberté. Retirez-vous, dit-il encore une fois, avec un air plein de hauteur.

En vérité, monsieur, dis-je, je ne saurois me retirer que vous ne m'ayez pardonné; je vous en prie à genoux. Je suis sérieusement fâchée de ma hardiesse: mais je vois où vous en voulez venir: vous cherchez à me gagner peu à peu; vous voulez m'accoutumer par degrés aux libertés que vous prenez avec moi: tantôt vous me menacez; tantôt vous me cajolez. Et si je ne vous témoignois pas mon ressentiment lorsque vous me traitez avec indécence, ne me perdrois-je pas peu à peu. Et si je ne marquois pas toute l'indignation possible contre les moindres démarches qui peuvent tendre à ce que j'appréhende plus que la mort, ne seroit-ce pas montrer que je puis souffrir tout de votre part? N'avez-vous pas, pour ainsi dire, avoué vous-même que vous vouliez me perdre? M'avez-vous fait espérer seulement une fois, que vous renonceriez à vos desseins? Comment puis-je donc, monsieur, m'empêcher de témoigner de l'horreur pour tout ce qui peut me conduire à

perte ? Que me reste-t-il que des paroles ? & quelles paroles puis-je employer, sinon celles qui expriment avec plus de force combien j'abhorre du plus profond de mon cœur toute entreprise contre ma vertu ? Mettez-vous à ma place, monsieur ; jugez pour moi, & me pardonnez.

Que je vous pardonne ! dit-il ; quoi ! tandis que vous ne vous repentez point ! Tandis que vous avez la hardiesse de justifier votre faute ! Que ne dites-vous que vous ne m'offenserez plus ? Je tâcherai, monsieur, répondis-je, de me conduire envers vous avec tout le respect que je vous dois. Mais en vérité vous aurez la bonté de m'excuser, si je dis que, lorsque vous vous oubliez jusqu'à commettre des indécences envers moi, & qu'il ne me reste que des paroles pour en témoigner mon ressentiment, je ne saurois vous promettre que je n'employerai pas les expressions les plus fortes que mon esprit affligé & inquiet pourra me suggérer. Vos regards les plus sévères & les plus irrités ne m'effrayeront point lorsqu'il s'agira de ma vertu.

De quoi donc, reprit-il, demandez-vous pardon ? Où est la promesse de votre *amendement*, pour laquelle il faut que je vous pardonne ? En vérité, monsieur, dis-je, j'avoue qu'il faut que cela dépende absolument de la manière dont vous me traiterez. Je souffrirai avec patience toutes les peines que vous voudrez m'infliger, & la mort même, afin

de vous témoigner mon obéissance sur tout autre article. Mais je ne saurois être tranquille, je ne saurois être obéissante, lorsque ma vertu est en danger. Ce seroit me rendre actuellement criminelle.

Il dit là-dessus, qu'il n'avoit jamais vu de sa vie une sotte comme moi: il se promena quelques momens à côté de moi sans dire un mot, & parut fâché: enfin il rentra dans la maison en me commandant de l'aller trouver au jardin après qu'il auroit dîné. De sorte qu'ayant un peu de tems, je me suis mise à écrire ceci.

MERCREDI au soir.

MES très-chers parens, si je ne suis pas destinée plus sûrement que jamais à être perdue, j'ai maintenant plus de consolation que je n'en ai connu de ma vie. Je suis plus proche de mon bonheur ou de mon malheur que je n'ai encore été. Dieu me préserve de malheur, si c'est sa volonté! J'ai à vous ouvrir une scène qui excitera tout ensemble vos espérances & vos craintes, comme elle a fait par rapport à moi: voici ce que c'est.

Dès que mon maître eut dîné, il alla faire un tour dans ses écuries pour voir son haras. En revenant il ouvrit la porte de la salle où madame

Jewkes & moi étions à dîner. Lorsqu'il entra, nous nous levâmes toutes deux; mais il nous ordonna de nous asseoir, & me dit: Voyons, Pamela, si vous avez bon appétit. En vérité, dit madame Jewkes, elle ne mange presque rien. Pardonnez moi, dis-je, je mange assez bien, vu l'état où je suis. Vu l'état où vous êtes? dit mon maître; ne parlez pas ainsi, ma jolie enfant: en disant cela il me donna un petit coup sur la joue. Je rougis; mais j'étois pourtant bien aise de le voir de si bonne humeur. Je ne savois quelle contenance tenir en me voyant assise devant lui. Je sais, Pamela, dit-il, que vous savez très-bien découper; c'est ce que ma mère avoit coutume de dire. Monsieur, répondis-je, ma maîtresse a toujours eu beaucoup de bonté pour moi à tous égards; elle vouloit que je fisse les honneurs de sa table, lorsqu'elle n'avoit avec elle que quelques amies particulières. Découpez-moi ce poulet, me dit-il; & quand je l'eus fait, il prit un couteau & une fourchette, & mit une aile de ce poulet sur mon assiette, en me disant: que je vous voye manger ce morceau. Oh! monsieur, dis je, j'ai déjà mangé une aile, & je ne saurois manger tant. Il faut, reprit-il, que vous mangiez cela pour l'amour de moi; je veux vous apprendre à manger de bon appétit. Je mangeai donc cette aile; mais j'étois toute confuse de cette bonté qu'il me témoignoit d'un air si libre & si dégagé, & auquel

j'étois si peu accoutumée. Mais vous ne sauriez vous représenter l'air qu'avoit alors madame Jewkes. Elle me regardoit avec une gravité & un respect tout extraordinaires, me traitant de *mademoiselle*, je vous en assure, & me pressant de manger un morceau de tarte.

Mon maître fit quelques tours dans la salle d'un air pensif, que je ne lui avois jamais apperçu. Enfin il sortit en me disant : Je vais au jardin ; vous savez, Pamela, ce que je vous ai dit ce matin. Je me levai & lui fis la révérence, en disant que j'allois le suivre. Faites-le, ma bonne fille, reprit-il.

Je vois bien, dit madame Jewkes, comment les choses tourneront. Oh ! *mademoiselle*, (c'est le titre qu'elle me donna encore) je suis sûre que vous allez être notre maîtresse ; & je prévois bien ce que je deviendrai alors. Ah ! madame Jewkes, répondis-je, le plus haut point de mon ambition, c'est de conserver ma vertu ; & je me flatte qu'aucune tentation ne me forcera jamais à y renoncer.

Quoique je n'eusse pas sujet d'être contente de la manière dont mon maître m'avoit traitée avant dîner, je me hâtai cependant de le suivre au jardin. Je le trouvai qui se promenoit le long de ce vivier, qui, faute du secours de la grace de dieu, & par un effet d'un désespoir criminel, avoit failli à me devenir fatal, & dont la vue depuis ce tems-là me

cause toujours du trouble & des remords. C'eſt le long de ce vivier, & proche de l'endroit où j'eus ce terrible combat avec moi-même, que j'ai commencé à concevoir quelques eſpérances, à moins que je ne me trompe encore malheureuſement. Je regarde cette circonſtance comme un bon augure; & je me flatte que le dieu tout-puiſſant a voulu faire connoître par-là à votre pauvre fille, combien je fus ſage de mettre ma confiance en lui, & de ne me pas plonger dans un malheur certain, parce que ma ruine paroiſſoit inévitable à un eſprit borné comme le mien.

Mon maître eut la bonté de me dire : Eh bien, Pamela, je ſuis charmé que vous ſoyez venue de vous-même : donnez-moi la main. Je le fis, & il la preſſa tendrement, en me regardant fixement. A la fin il me dit : Je veux avoir à préſent une converſation ſérieuſe avec vous.

Vous avez beaucoup d'eſprit & beaucoup de jugement, au-deſſus de votre âge, & même, à ce qui me ſemble, au-delà de ce qu'on auroit lieu d'attendre, vu le peu d'occaſions que vous avez eu de cultiver votre eſprit. Vous avez le cœur ouvert, franc, & généreux : vous êtes ſi aimable, que vous ſurpaſſez à mes yeux toutes les perſonnes de votre ſexe. Toutes vos excellentes qualités m'ont inſpiré tant d'amour pour vous, que, comme je vous l'ai dit ſouvent, je ne ſaurois vivre ſans vous. Je

partagerois avec plaisir tout mon bien avec vous, pour vous posséder aux conditions que je vous ai proposées : mais vous les avez rejetées absolument ; & quoique vous l'ayez fait avec assez de hauteur, ç'a été cependant d'une manière qui fait que je vous admire davantage. Votre joli petit babil de dimanche au soir, en présence de madame Jewkes, étoit si innocent, si naturel, & si simple, qu'il avoit déjà à moitié désarmé ma résolution avant que j'approchasse de votre lit. Je vous vois si attachée à votre vertu, si déterminée à la défendre jusqu'à la dernière extrémité, que, quoique je me fusse flatté de vous trouver plus commode, il faut pourtant que j'avoue que votre constance n'a fait qu'augmenter mon amour. Et maintenant que vous dirai-je de plus, Pamela ? Quoique vous soyez partie intéressée, je veux vous demander conseil à vous-même, sans prétendre cependant vous ériger en juge de qui je ne puisse pas appeler.

Vous savez que je ne suis pas tout à fait scélérat : jusqu'à présent je n'ai point encore commis de crime fort énorme, ni fort infame. Celui de vous avoir renfermée & persécutée paroîtra peut-être le plus grand, au moins aux yeux de ceux qui sont véritablement innocens. Si j'avois été disposé à me livrer entièrement à ma passion, je l'aurois déjà satisfaite, & je ne vous aurois pas témoigné des remords & une compassion, qui vous

ont ſauvée plus d'une fois, lorſque vous étiez entièrement en mon pouvoir; & vous êtes actuellement une vierge auſſi pure, que lorſque vous êtes venue chez moi.

Mais que puis-je faire? Conſidérez la vanité des gens de ma condition: je ne ſaurois me réſoudre à me marier, même avec une perſonne d'un rang égal ou ſupérieur au mien; j'ai refuſé pluſieurs propoſitions que l'on m'a faites. Comment pourrois-je donc ſonger à vous épouſer, vu la grande diſtance qu'il y a entre nous, & l'opinion qu'on auroit de moi dans le monde? Cependant il faut que je vous poſsède. Je ne ſaurois ſouffrir qu'un autre ait dans votre cœur la place à laquelle je prétends; la ſeule penſée m'en fait frémir: & c'eſt cela même qui m'a fait haïr le nom de Williams, & qui m'a engagé à le traiter d'une manière bien oppoſée à mon caractère.

Maintenant, Pamela, jugez pour moi; & puiſque je vous ai déclaré ſincérement ma penſée, & que je vois à vos yeux, à votre rougeur & à cette aimable confuſion que j'apperçois ſur votre viſage, que vous avez quelque choſe d'important à me dire, parlez avec franchiſe & avec candeur; dites-moi naïvement ce qu'il faut que je faſſe, ce que vous voudriez que je fiſſe.

Il m'eſt impoſſible d'exprimer les agitations que produiſit dans mon cœur cette déclaration ſi peu

[illegible]
quelque [illegible]
[illegible]
[illegible] pour [illegible]
[illegible]
que j'avois [illegible]
[illegible]
à peine [illegible]
épargnez [illegible]
épargnez la pauvre Pamela [illegible]
& faites [illegible]
qu'il faut [illegible]
qu'il faut que vous [illegible]
seulement [illegible] si vous ne
croyez [illegible]
[illegible]
parens. Je vous promettrai [illegible] que je
ne m'engagerai pour [illegible]

Il [illegible] sur une [illegible] & [illegible]
positive à la question, [illegible]
Puisqu'il faut absolument, [illegible] que je vous
dise mon sentiment, je crois que vous devez avoir
égard à ce que le monde pensera, & que vous ne
devez rien faire qui soit indigne de votre naissance
& de votre rang. Et si vous avez réellement
quelqu'affection pour la pauvre Pamela, un peu
de tems, l'absence, & la connoissance des personnes
de mon sexe plus distinguées que moi vous mettront

en état de ſurmonter un attachement ſi indigne de vous. C'eſt-là, monſieur, le meilleur conſeil que je puiſſe vous donner.

Charmante fille! aimable Pamela, dit-il, (avec une ardeur qui ne m'avoit jamais paru ſi agréable,) cette preuve de votre générosité répond à tout le reſte de votre conduite. Mais dites-moi plus préciſément ce que vous me conſeillez de faire.

Oh! monſieur, lui dis-je, ne vous prévalez pas de ma crédulité, ni de ces momens de foibleſſe: mais ſi j'étois la plus grande dame du pays, au lieu de la pauvre & mépriſable Pamela, je voudrois, je pourrois vous dire..... mais je ne ſaurois en dire davantage.

O mes chers père & mère! je ſais que vous ſerez maintenant inquiets pour moi; car je ſuis en peine moi-même. Je crains de ne m'appercevoir que trop à préſent pourquoi, malgré tous ſes mauvais traitemens & malgré toutes mes affreuſes appréhenſions, je ne pouvois le haïr. Soyez aſſurés pourtant qu'avec le ſecours de la grace de dieu, je ne ferai rien qui ſoit indigne de votre Pamela; & ſi je trouve qu'il ſoit encore capable de me tromper, & que la conduite qu'il tient maintenant ne ſoit deſtinée qu'à m'en impoſer, je croirai qu'il n'y a rien au monde de ſi odieux & de ſi infame; rien de ſi déſeſpérément artificieux & trompeur que le cœur de l'homme. Mais il dit, (& je me flatte qu'il

qu'il dit vrai,) qu'il n'est pas le plus grand scélérat de son sexe. Il le seroit, s'il ne me témoignoit quelque bonté que dans le dessein de me perdre plus sûrement.

Il eut la générosité de dire : Je veux vous épargner la confusion de vous expliquer plus clairement; mais je me flatte que vous pourrez m'aimer préférablement à tout autre homme; & qu'il n'y en a point au monde qui ait quelque part dans votre affection. Car je suis fort jaloux de ce que j'aime; & si je croyois qu'il y eût au fond de votre cœur quelque pensée secrète en faveur d'un autre, quand même elle ne seroit pas encore parvenue à être un désir formel, je ne me pardonnerois jamais de continuer à vous aimer, & je ne vous pardonnerois point de ne m'avoir pas découvert franchement cette pensée secrète.

Comme j'étois toujours à genoux sur la pente du gazon proche du vivier, il s'assit sur l'herbe près de moi, & me prit entre ses bras en disant : Pourquoi ma Pamela hésite-t-elle? Ne pouvez-vous pas me répondre avec vérité, & pourtant d'une manière qui soit conforme à mes désirs? Si vous ne le pouvez pas, parlez, & je vous le pardonnerai.

O mon cher monsieur, lui dis-je, ce n'est point-là ce qui m'empêche de parler, je vous en assure. Mais il me vient dans l'esprit un mot terrible que vous dites l'autre jour à madame

Jewkes, ne croyant pas que je vous entendiſſe : & c'eſt ce qui me fait craindre que je ne ſois maintenant plus en danger que je ne l'ai été de ma vie.

Vous ne m'avez jamais trouvé menteur, dit-il, trop craintive & trop timide Pamela. Je ne ſaurois répondre du tems que durera la diſpoſition où je ſuis maintenant ; ma vanité combat fortement au-dedans de moi contre mon amour, je vous en aſſure : ſi vous me ſoupçonnez, je ne ſaurois vous obliger à avoir de la confiance en moi ; mais je puis vous aſſurer qu'à préſent je vous ai parlé avec toute la ſincérité poſſible. J'attends que vous en faſſiez autant, & que vous répondiez directement à ma queſtion.

Monſieur, dis-je, je trouve que je ne me connois pas moi-même ; & votre queſtion eſt d'une telle nature, qu'avant que d'y répondre, il faut que je vous diſe ce que j'ai entendu, & que je ſache ce que vous voudrez bien dire là-deſſus. Autrement la réponſe que j'ai à faire à votre queſtion pourroit me conduire à ma perte, en découvrant une foibleſſe dont je me croyois incapable.

Eh bien, reprit-il, dites-moi ce que vous avez entendu ; car en ne répondant pas directement à ma queſtion, vous mettez mon ame à la torture, & la moitié des peines que j'ai priſes avec vous auroit mis entre mes bras la plus belle femme d'Angleterre.

Oh! monsieur, repondis-je, ma vertu m'est aussi chère que si j'étois de la première qualité; & mes soupçons (lesquels, comme vous le savez, n'étoient que trop bien fondés,) m'ont rendue importune. Mais je vais vous dire ce que j'ai entendu, & qui m'a causé beaucoup d'inquiétude.

Vous disiez à madame Jewkes que vous aviez mal commencé en voulant me gagner par la terreur; vous parliez du tort que vous aviez de me glacer par la crainte; vous vous en souvenez bien; & vous dites que désormais vous changeriez de conduite, & que vous vouliez me toucher par la douceur, & m'échauffer par l'amour: ce furent vos expressions.

Je ne crains pas, monsieur, que si la grace de dieu continue à me soutenir, aucune faveur, aucune bonté de votre part me fasse jamais oublier ce que je dois à ma vertu. Mais je trouve, monsieur, que ces actes de bonté pourront me rendre plus misérable que je n'ai pu l'être par la terreur. Car je suis naturellement si franche, & j'ai le cœur fait d'une certaine manière, que je ne saurois souhaiter d'être ingrate: & si l'on m'enseignoit une leçon que je n'ai point encore apprise, avec quelle douleur ne descendrois-je pas au sépulcre, en pensant que je ne saurois haïr celui qui m'a ruinée; & en songeant qu'au jour du jugement je serois obligée de comparoître comme

d'un pauvre malheureux que je voudrois qu'il fût en mon pouvoir de sauver ?

Excellente fille, s'écria-t-il ! quelle pensée est-ce-là ! En vérité, Pamela, vous vous surpassez vous-même. Vous venez de me donner une idée qui sera long-tems fixe dans mon esprit. Mais, dites-moi, ma chère, quelle est cette leçon que vous n'avez point encore apprise, & que vous craignez si fort d'apprendre ?

Il n'est pas nécessaire que je le dise, monsieur, répondis-je ; si vous voulez avoir la bonté de m'en épargner la confusion. Mais pour vous satisfaire sur la question à laquelle vous paroissez prendre un si grand intérêt, je vous dirai que je ne connois pas un seul homme au monde que je souhaite d'épouser, ou auquel j'aye jamais pensé avec une pareille espérance. J'avois si bien accoutumé mon cœur à aimer la pauvreté, que tout ce que je souhaitois étoit de retourner chez les meilleurs, quoique les plus pauvres de tous les parens, & de m'employer chez eux à servir dieu & à les consoler ; & vous ne savez pas, monsieur, combien vous trompâtes mes espérances en me faisant conduire ici, & en faisant ainsi évanouir tous les innocens plaisirs que je me proposois de goûter.

Je puis donc me flatter, dit-il, que ni ce ministre, ni aucun autre homme n'a été le motif secret qui vous a fait refuser constamment

mes offres? En vérité, monsieur, dis-je, vous le pouvez. Et je réponds à ce que vous m'avez fait l'honneur de me demander, que mon cœur ne forme pas l'ombre même d'un souhait, & n'a pas la moindre pensée en faveur de quelqu'homme que ce soit.

Mais, reprit-il, (car je suis extrêmement jaloux, ce qui prouve l'amour que j'ai pour vous,) n'avez-vous pas fait espérer à M. Williams que vous l'épouseriez! Non certainement, monsieur, repris-je, bien loin de là. Mais ne l'auriez-vous pas épousé, dit-il en m'interrompant, si vous aviez pu vous échapper par son moyen. J'avois résolu le contraire, repris-je; il le savoit, & le pauvre homme.... Je vous défends, dit-il, de prononcer un seul mot en sa faveur. Si vous le nommez avec bonté, vous exciterez dans mon cœur une tempête, dont la violence s'étendra jusqu'à vous.

J'ai fait, monsieur, dis-je, j'ai fait. Non, reprit-il, *n'ayez point fait*, apprenez-moi tout. Si vous avez la moindre amitié pour lui, dites le; car tout finiroit très-mal pour vous, pour lui, & pour moi, si je trouvois que vous m'eussiez caché le moindre secret de votre cœur sur un sujet si délicat, & qui me touche de si près.

Monsieur, répondis-je, si je vous ai jamais donné sujet de me croire sincère.... Dites donc,

reprit-il en m'interrompant avec ardeur, & en prenant mes deux mains dans les siennes; dites que maintenant en la présence de dieu, vous déclarez solemnellement que vous n'avez pas la moindre affection secrète pour M. Williams, ni pour quelqu'autre homme que ce soit.

Je le déclare, monsieur, dis-je, je n'en ai point; ainsi dieu me bénisse & préserve mon innocence. Je vous crois, Pamela, reprit-il, & avec le tems je pourrai mieux souffrir d'entendre prononcer le nom de cet homme. Et si je puis me persuader que vous n'êtes pas prévenue en faveur d'un autre, ma propre vanité m'assure que je ne dois pas craindre d'obtenir une place dans votre estime, préférablement à tout autre. Cependant ma vanité est vivement blessée de voir que, connoissant ce jeune étourdi depuis si peu de tems, vous ayez pu vous résoudre si aisément à vous enfuir avec lui.

O mon cher monsieur! dis-je, si vous voulez me permettre de vous dire une seule chose, dût-elle m'exposer à toute votre indignation, je vous raconterai toute la vérité, quelque peu de nécessité, quelqu'imprudence même qu'il y ait peut-être à le faire.

Ma vertu (car pauvre & de basse naissance comme je suis, il ne m'appartient pas de dire, mon honneur) étoit en danger. Je ne voyois aucun moyen de me garantir de vos entreprises. Vous

aviez fait voir [illegible]
on pensé [illegible]
préférer [illegible]
je n'avois pas [illegible]
trouvé le moyen [illegible]
en faveur de [illegible]
sieur, c'est [illegible]
prêter son [illegible]
m'échapper [illegible]
sonnes de [illegible]
afin que je [illegible]
détermina... [illegible]
chez monsieur [illegible]
vérité. Je [illegible]
& à milady [illegible]
ministre [illegible]
par-tout. [illegible]
que je pourrois [illegible]
de l'épouser [illegible]
que je pus [illegible]
de dieu.

A présent [illegible]
l'interrompit, [illegible]
sur la bouche, [illegible]
je prenois. Je vous [illegible]
vous fâchez pas [illegible]
voulois ajouter seulement [illegible]
meurer ici pour être [illegible]

tête du plus pauvre de tous les mendians, pourvu que je l'eusse cru honnête-homme. Et je me flatte que si vous pesez bien tout, vous me pardonnerez, & que vous ne me croirez plus une fille hardie & effrontée, comme il vous a plu de m'appeler.

Souffrez que je vous dise, reprit-il, que même par ce dernier discours, qui fait voir la sincérité & la bonté de votre cœur, plutôt que votre prudence, vous ne m'avez pas fait beaucoup de plaisir. Cependant il faut que je vous aime, malgré que j'en aie; & cela me chagrine assez. Mais dites-moi, Pamela, car maintenant ma première question revient, puisque vous estimez tant votre honneur & votre vertu; puisque toute entreprise contre l'un & l'autre vous est si odieuse; & puisqu'il est sûr que j'ai tâché plusieurs fois d'y porter atteinte, croyez-vous qu'il vous soit possible de m'aimer préférablement à tout autre homme?

Ah! monsieur, lui dis-je, voilà mes doutes qui reviennent : je crains que vous ne me traitiez avec tant de bonté, que pour vous prévaloir ensuite de ma crédulité & de ma foiblesse.

Toujours incrédule & soupçonneuse, dit-il! ne pouvez-vous donc pas vous fier à moi, au moins vu les dispositions où je suis à présent? Ne pouvez-vous pas vous persuader que ce que je viens de vous dire est sincère & sans aucun mauvais dessein, quel que je puisse être à votre égard à *l'avenir*?

Hélas ! monsieur, repris-je, que puis-je vous dire ? J'en ai déja dit trop, & je tremble d'avoir [illegible]. Ne m'ordonnez pas de vous dire comment je pourrois.... Alors je me tournai honteuse ; mon visage étoit tout en feu, & pour cacher ma confusion, je m'appuyai sur son épaule.

Il m'embrassa avec une ardeur [illegible] en disant : Cachez votre cher visage dans mon sein, mon aimable Paméla, vos innocentes [illegible] me charment. Mais dites-moi, comment .... [illegible]

Si vous voulez, dis-je, [illegible] votre pauvre servante & l'épargner, je [illegible] assez : sinon je suis perdue .... [illegible] source.

J'espere, dit-il, que je serai toujours [illegible] disposition où je suis à présent [illegible] franchement que [illegible] rant ces deux [illegible] vous, que je n'en ai trouvé [illegible] criminels que mon cœur [illegible] posséder aux conditions que [illegible] crire. Vous devez prier Dieu [illegible] tretienne dans ces bonnes dispositions [illegible] que vos prieres me feront [illegible] mes tentations.

Cette bonté qu'il me témoignoit [illegible] agréable, qu'elle surmonta toute ma [illegible] me jetai à ses pieds, & j'embrassai ses genoux [illegible]

disant : Votre pauvre servante ne sauroit, mon cher monsieur, exprimer le plaisir que lui causent vos paroles si pleines de douceur. Je ne serai que trop récompensée de toutes mes souffrances, si vous persévérez dans ces sentimens de bonté. Dieu le veuille, pour le salut de votre ame aussi bien que de la mienne. Oh ! que je serois heureuse, si...

Il m'arrêta en disant : Mais, ma chère, que faut-il que nous fassions à l'égard du monde & des censures du public ? En vérité, je ne saurois vous épouser.

Ces paroles me frappèrent de nouveau comme un coup de foudre. Cependant je repris bientôt mes esprits, & je lui dis avec courage : Je vous assure, monsieur, que je n'ai pas la vanité d'aspirer à un si grand honneur. Si je puis obtenir la permission de retourner en paix & en sûreté chez mes pauvres parens, pour prier dieu pour vous, c'est à présent tout ce que je souhaite. Ce sera un grand plaisir pour moi, après toutes mes craintes & tous les dangers que j'ai courus. Et si je connois bien mon propre cœur, je souhaiterai que vous soyez heureux dans la possession d'une épouse d'un rang proportionné au vôtre. Je me réjouirai de tout ce qui pourra contribuer au bonheur du cher & aimable fils de feu ma très-bonne maîtresse.

Eh bien, Pamela, dit-il, cette conversation a été plus loin que je ne me le proposois d'abord. A

ce compte ; vous voyez que vous ne devez pas craindre de vous confier à moi : c'est moi qui dois me défier de moi-même lorsque je suis avec vous. Mais avant que d'en dire davantage, je veux examiner un peu, & tâcher de réduire mon cœur trop fier encore. Jusques-là, que cette conversation soit regardée comme une chose non avenue. Permettez-moi de vous dire seulement que plus vous prendrez de confiance en moi, & plus vous m'obligerez. Vos doutes & vos soupçons ne serviront qu'à en faire naître chez moi. Après avoir parlé de cette manière ambigue, il me baisa, mais d'un air plus sérieux, à ce qu'il me sembla, qu'il n'avoit fait auparavant. Il me prit par la main, & me conduisit à la maison ; mais il me parut avoir un air sombre & pensif, comme s'il se repentoit déjà de la bonté qu'il m'avoit témoignée.

Que ferai-je ? comment me conduirai-je, si tout cela n'est qu'artifice & dissimulation ? Oh ! dans quelle perplexité me jettent mes cruelles défiances ! S'il me trompe & s'il est perfide, j'en ai sans doute dit trop, & beaucoup trop. Dans la crainte où j'en suis, je suis prête à mordre ma langue qui a été trop prompte ; ou plutôt à me percer ce cœur trop franc & trop sincère, qui m'a inspiré tout ce que j'ai dit. Mais il faut certainement que mon maître ait été sincère au moins pendant qu'il me parloit. Il est impossible qu'il ait pu si bien dissimuler ; ou,

s'il l'a pu, oh! que *le cœur de l'homme est désespérément malin!* Où auroit-il pu apprendre cet art abominable? Il faut qu'il soit naturel à tout son sexe. Mais pourquoi cette téméraire censure? Appaisez-vous, tumultes orageux de mon esprit troublé! N'ai-je pas un père, qui est un homme, un homme qui ne sait ce que c'est qu'artifice, qui ne voudroit pas pour tous les biens du monde commettre la moindre injustice, qui ne sait ce que c'est que tromper ou opprimer personne, fût-ce pour gagner un empire? Comment donc puis-je penser que les artifices soient naturels à ceux de son sexe? Ne dois-je pas aussi me flatter que le fils de ma bonne maîtresse ne sauroit être le plus méchant des hommes? S'il l'est, que le sort de cette excellente femme, qui l'a porté dans son sein, doit être triste? Mais que le sort de Pamela, qui est tombée en de si mauvaises mains, doit être plus déplorable encore! Cependant je me confierai en dieu, & j'espérerai que tout tournera mieux que je ne m'y attends; & lasse d'écrire, je vais quitter la plume pour quelque tems.



JEUDI matin.

IL étoit à peine jour, qu'on frappa avec empressement à la porte de notre chambre. Qui est-là, dit la Jewkes? Ouvrez, madame Jewkes, répondit mon maître. J'eus beau la prier de n'en rien faire; elle ne m'écouta pas. Au moins, laissez-moi m'habiller en hâte auparavant; & en disant cela je me collois contr'elle de toute ma force. Mais mon maître frappant toujours, elle m'échappa. Epouvantée, & hors de moi-même, je m'entortillai dans les couvertures. Quoi! dit-il en entrant, Pamela s'alarme de la sorte, après ce qui s'est passé hier entre nous! Eh! monsieur, monsieur, m'écriai-je, je crains bien que mes prières n'aient pas été exaucées. De grace, mon cher monsieur, considérez ... Cessez vos craintes frivoles, me dit-il en s'asseyant à côté du lit: je n'ai qu'un mot ou deux à vous dire, & je pars.

Hier, après que vous vous fûtes retirée dans votre chambre, on vint m'inviter à un bal, qui se fait ce soir à Stamford, à l'occasion d'une noce; je m'en vais voir le chevalier S**, son épouse, & ses filles; car c'est un de leurs parens qui se marie: de sorte que je ne serai pas au logis d'ici à samedi. C'est pourquoi, je viens vous avertir en présence

de Pamela, ajouta-t-il en s'adressant à madame Jewkes, qu'elle ne doit pas être surprise, si on la tient de plus court pendant ce tems-là, qu'elle ne l'a été depuis trois ou quatre jours, & si personne ne peut la voir, ni lui rendre aucune lettre; car on a vu quelqu'un épier ce logis, & demander de ses nouvelles; & je sais de bonne part, que madame Jervis, ou monsieur Longman, a écrit une lettre, qu'on cherche à lui faire tenir. Je vous dirai, ajouta-t-il en me regardant, que j'ai donné ordre à Longman de faire ses comptes, & que, depuis que je suis ici, j'ai renvoyé Jonathan & madame Jervis, ne pouvant plus supporter leur conduite. Ils nous ont brouillés tellement, ma sœur Davers & moi, que nous le sommes peut-être pour jamais. Je vous saurai donc bon gré, Pamela, si, pendant mon absence, vous vous renfermez la plus grande partie de ce tems dans votre chambre, pour épargner à madame Jewkes des soins & des inquiétudes, qu'elle mérite d'autant moins, que vous savez qu'elle n'agit que par mes ordres.

Hélas! dis-je, monsieur, j'ai peur que ces bonnes gens ne me doivent leur disgrace! Je suis bien de votre opinion, ajouta-t-il d'un ton ironique, & jamais honnête fille de votre sorte n'eut le talent de mettre mieux en rumeur une grande famille; certes.... mais je brise là-dessus. Vous savez l'une & l'autre mes intentions, & vous en

connoiſſez en partie les motifs. J'ajouterai ſeulement, que j'ai reçu de ma ſœur une lettre d'un ſtyle auquel je ne m'attendois pas. Pamela, continua-t-il, nous n'avons ni vous ni moi ſujet de l'en remercier, comme vous l'apprendrez peut-être à mon retour. Je vais en carroſſe, dit-il tout de ſuite à la Jewkes, parce que je dois prendre miladi Darnford, une de ſes filles, & la nièce de monſieur Péters. Le chevalier ira dans ſa berline avec ſon autre fille : ainſi, ayez ſoin de bien fermer toutes les portes, de n'y laiſſer aller perſonne ſans vous, & de n'aller prendre l'air dans aucun des carroſſes ; entendez-vous, madame Jewkes ? J'aurai grand ſoin, dit celle-ci, d'exécuter les ordres que vous me donnez.

Je l'aſſurai que je ne donnerois aucune peine à la Jewkes, que je me tiendrois aſſez conſtamment dans ma chambre ; & pour vous montrer, ajoutai-je, que je ne demande qu'à vous obéir, & quand cela ſe peut, je n'irai pas même au jardin ſans elle. Mais je commence à craindre.... De nouveaux complots, ſans doute, dit-il en m'interrompant, & de nouvelles inventions, n'eſt-ce pas ? En vérité, ajouta-t-il, vous n'en eûtes jamais moins de raiſon ; & je vous dis la pure vérité, car je m'en vais réellement, & de ce pas, à Stamford, pour le ſujet que je viens de mentionner. Ainſi, Pamela, donnez-moi votre main & un baiſer, & fouette, cocher.

Je n'osai le refuser. Dieu veuille être votre guide en quelqu'endroit que vous alliez, lui dis-je! mais je suis au désespoir de ce que vous m'apprenez de vos domestiques. Les pauvres gens!

Quand il eut passé la porte, il dit quelques mots tout bas à la Jewkes, que j'entendis lui répondre: *Comptez, monsieur, sur mes soins, & sur ma vigilance.*

Il monta en carrosse, comme il nous l'avoit dit; son ajustement étoit magnifique, & sembloit confirmer ses paroles: mais, en vérité, on avoit usé avec moi de tant de supercheries & de mauvais tours, que je ne savois qu'en penser. La pauvre madame Jervis me tient bien au cœur. Voilà donc le ministre Williams, le malheureux Jean, la bonne madame Jervis, monsieur Longman, & monsieur Jonathan congédiés pour l'amour de moi! Il est vrai que monsieur Longman est riche, & doit pour cette raison en avoir moins d'inquiétude: mais je sais qu'il en aura du chagrin. Pour le pauvre Jonathan, c'est un bon vieux domestique qui en mourra de douleur. Malheureuse que je suis! de combien de désastres ne suis-je pas la cause? Ou plutôt mon maître, dont les manières à mon égard ont engagé tant de mes meilleurs amis à encourir sa disgrace pour l'amour de moi.

Tout ceci m'abat cruellement: s'il m'aimoit avec sincérité, il me semble qu'il ne devroit pas

être

être si fâché contre ses domestiques, de ce qu'ils en font autant.... Que faut-il que j'en pense?

VENDREDI au soir.

J'AI retiré mes papiers de dessous le rosier, de peur que le jardinier, que j'ai vu bêcher assez près de-là, ne vînt à les trouver.

Comme nous regardions hier, madame Jewkes & moi, au travers de la porte de fer qui est en face des ormes, une espèce de bohémienne vint à nous, & nous dit: Mesdames, si vous voulez me donner quelques restes de votre table, je vous dirai votre bonne-aventure. Faisons-nous-la dire, madame Jewkes, m'écriai-je. Je n'aime pas ces sortes de gens, reprit-elle; cependant, voyons ce qu'elle nous apprendra. Je ne saurois vous aller chercher à manger, répondit la Jewkes; mais je vous donnerai quelqu'argent: & comme Nanon sortoit dans ce moment: Nanon, lui cria-t-elle, allez chercher du pain & quelque morceau de viande froide, & l'on vous dira votre bonne aventure.

Vous croirez peut-être, que, comme plusieurs choses que je vous ai écrites, c'est ici une pure bagatelle, qui ne mérite pas d'être mise sur le papier. Mais observez, je vous prie, qu'elle m'a

fait découvrir un complot affreux fait contre moi. Bon dieu! que dois-je penser du méchant, du mille fois méchant homme qui l'a conçu? C'est à présent que je vais le haïr de tout mon cœur; & je disois bien vrai.

Comme nous étions en dedans, & la bohémienne en dehors de la porte de fer, qui étoit bien fermée, madame Jewkes n'entra jamais en soupçon sur le compte de cette femme, & lui donna sa main à travers les barreaux. Celle-ci, après avoir marmoté dessus la main de la Jewkes une kirielle de mots baroques, lui dit: Vraiment, madame, vous vous marierez bientôt, je vous en réponds. Cela ne déplut point à la Jewkes, qui, secouant ses larges côtés à force de rire, dit: Je suis bien aise d'apprendre cela. Pendant tout ce tems-là la bohémienne me regardoit attentivement, en femme qui avoit quelque vue: & il me vint tout de suite dans l'esprit, pensant à la grande précaution dont usoit mon maître, que cette créature pourroit bien être chargée de tâcher de me faire tenir une lettre. Je résolus donc d'examiner tous ses mouvemens. Quel mari aurai-je, dit encore madame Jewkes à la bohémienne? Un homme plus jeune que vous, reprit celle-ci, & qui sera le meilleur mari du monde. J'en suis bien aise, dit la Jewkes en riant derechef. Allons, mademoiselle, continua-t-elle en s'adressant à moi, voyons ce qu'on vous prédira.

La bohémienne [illegible] de moi, & prenant ma main : [illegible] je saurois vous [illegible] apprendre : votre main est [illegible] belle & si blanche qu'il n'y a pas [illegible] appercevoir les linéamens ; mais [illegible] & tirant de [illegible] arrachant une petite touffe d'herbe, j'ai un moyen pour cela [illegible] la main avec [illegible] touffe [illegible] présent, dit-elle, je vois [illegible] à merveille.

Madame Jewkes, qui épioit de près [illegible] mouvement, prit l'herbe [illegible] main, & la considera attentivement [illegible] qu'elle ne recelât quelque chose. Voici [illegible] la bohémienne, la ligne de Jupiter [illegible] ligne de vie, & Mars... Que vous [illegible] tour d'un cœur & comme [illegible] femme : Ah, ma jolie demoiselle, vous devez [illegible] prendre garde à vous ; car on vous attrape [illegible] je vous en donne ma parole. A ce que je puis voir, vous ne serez jamais mariée & vous mourrez de votre premiere couche. Peste soit de la coquine ! dis-je aussitôt, je voudrois que tu n'eusses jamais mis le pied ici.

Ceci ne me plaît pas, dit madame Jewkes en marmotant : il pourroit bien y avoir-là quelque fourbe : rentrez sur l'instant, mademoiselle Pamela. Aussi ferai-je, madame Jewkes, lui dis-je ; j'ai de

la bonne aventure plus que je n'en voulois; & là-dessus je rentrai.

La bohémienne auroit bien voulu m'en dire un peu plus; ce qui fit que madame Jewkes la soupçonna encore davantage. Elle la menaça, & celle-ci gagna au pied, après avoir prédit à Nanon qu'elle seroit noyée.

Cette aventure nous frappa tous; nous allâmes voir, une heure après, si la bohémienne rodoit encore autour du logis; & prîmes pour cet effet M. Colbrand pour notre garde. En regardant à travers les barreaux de la porte de fer, il apperçut un homme qui alloit & venoit vers le milieu de l'allée; ce qui remplit encore madame Jewkes de nouveaux soupçons. Abordons ce drôle-là vous & moi, dit-elle à M. Colbrand, & voyons qui l'a mis-là en sentinelle: & vous, Nanon, restez à la porte avec mademoiselle.

Là-dessus ils ouvrirent la porte, & marchèrent vers l'homme en question. Pour moi qui devinois que, si la bohémienne avoit été mise en œuvre, elle avoit infailliblement voulu me faire entendre quelque chose par la touffe d'herbe, je jetai mes yeux du côté où elle l'avoit arrachée, & il me parut qu'elle avoit détaché plus d'herbe de la terre qu'elle n'en avoit employé à me frotter la main. Je ne doutai plus alors qu'il n'y eût-là quelque chose pour moi. Je m'approchai de l'endroit, & me tenant

[illegible]

[illegible]

Je mourois d'[illegible]

quand [illegible]

me [illegible]

n'est pas [illegible]

ses gardes [illegible]

nues de [illegible]

du dessein dans la [illegible]

s'il y en avoit, vous [illegible]

coup. Cela est bien vrai, [illegible]

il en faut remercier ma vigilance, & [illegible]

comme une bonne fille, [illegible] quand

je vous ai parlé.

Je volai à mon cabinet, & j'ouvris la lettre. La main m'en parut déguisée, & l'orthographe assez mauvaise. Elle contenoit ce qui suit:

« On s'est déja avisé de mille stratagêmes pour » vous informer du danger que vous courez; mais » aucun d'eux n'a réussi. Vos amis espèrent qu'il » n'est point encore trop tard pour vous donner cet » avis, s'il peut parvenir jusqu'à vous. Votre maître » est absolument résolu de vous perdre; & comme » il désespère d'y réussir par aucun autre moyen, il » veut, en affectant un redoublement de tendresse » & d'égards pour vous, vous faire croire qu'il » vous épousera. Bientôt vous verrez arriver pour » cet effet un ministre, qui n'est qu'un fripon de » procureur sans pratique, un fourbe, qu'il a loué » pour en faire le personnage. Il a la face large, » très-marquée de petite-vérole, & l'air d'un grand » débauché. Prenez donc garde à vous; fiez-vous » à l'avis qu'on vous donne: vous n'avez peut-être » eu déjà que trop de raisons de vous convaincre » qu'il est fondé. Il vous vient de votre zélé ser- » viteur,

» QUELQU'UN ».

Que dirons-nous présentement, mes chers parens, que dirons-nous de mon maître, de cet homme vraiment diabolique? Où trouverai-je des termes, bon dieu! pour exprimer l'excès de ma

cœur, [illegible]

haïr. Que [illegible]

ame! [illegible]

même avec [illegible]

plus de [illegible]

que [illegible]

pour [illegible]

en [illegible]

par [illegible]

bition [illegible]

quelle [illegible]

quand [illegible]

perdue [illegible]

d'une [illegible]

& plus [illegible]

supporter [illegible]

même [illegible]

& que [illegible]

homme [illegible]

trait montre assez qu'il ne lâchera jamais prise qu'après m'avoir perdue. O trop malheureuse Pamela!

SAMEDI, à une heure après midi.

MON maître est de retour au logis, & a certainement été où il disoit qu'il iroit. Une fois dans sa vie il a dit la vérité, & sa sortie n'a l'air d'aucun mauvais tour. Sans doute qu'il compte sur son indigne mariage supposé. Il a amené ici un gentilhomme qui doit dîner avec lui; de sorte que je ne l'ai pas encore vu.

Deux heures après midi.

Je suis dans la plus grande tristesse, & n'en ai que trop de raisons; car il n'y a qu'un instant que la Jewkes, tandis que j'étois dans mon cabinet occupée à considérer le paquet que j'avois caché sous le rosier, pour voir s'il n'étoit point endommagé après y avoir été si long-tems, est venue me surprendre brusquement, & s'en est saisie. Il paroît qu'elle m'avoit épiée par le trou de la serrure.

Que ferai-je à présent, bon dieu? car il verra tout ce que j'ai pensé à part moi sur son compte, & en vérité tous mes secrets. La négligente créature que je suis! je mérite bien d'en être punie.

Vous savez que, par le moyen de M. Williams, j'ai eu le bonheur de vous envoyer tous mes papiers, jusqu'au samedi dix-septième jour de ma détention inclusivement: mais ceux dont je lamente la perte, contiennent tout ce qui m'est arrivé depuis ce tems-là jusqu'au mercredi vingt-sept jour de mon desastre. Comme il peut arriver que vous ne les voyez jamais, je vais en deux mots vous en dire le contenu.

Ils renferment « un détail des artifices de ma-
» dame Jewkes, pour me persuader de consentir à
» épouser M. Williams. Mon refus, & l'instante
» prière que je vous fais de ne pas favoriser ses re-
» cherches. La manière indigne dont il a été volé.
» La visite que lui rend la Jewkes, qui par-là
» découvre tous ses secrets. La grande envie que
» j'eus de m'enfuir pendant son absence, comment
» mes craintes [illegible] m'empêchèrent de l'exé-
» cuter. Que j'ai été à la porte de derrière. Que
» madame Jewkes avoit écrit à mon maître tous
» les secrets qu'elle avoit extorqués de M. Wil-
» liams; les [illegible] entre lui & moi à ce sujet.
» La continuation de ma correspondance avec
» M. Williams, par le moyen des tuiles, com-
» mencée dans le paquet que vous avez. Mes
» reproches à M. Williams, de ce qu'il avoit
» ouvert son cœur à la Jewkes. Sa réponse, où il
» menace de faire connoître mon maître, si celui-ci

» l'a trompé ; & où il parle de la manière dont
» Jean Arnold s'est entendu avec lui, & d'une
» lettre que ledit Jean a envoyée, & qui paroît
» avoir été interceptée. Notre correspondance con-
» tinuée par le moyen d'un de ses amis de
» Gainsborough ; & comment il devoit se pourvoir
» de deux chevaux, dont un pour moi, & l'autre
» pour lui. Les aveux faits à madame Jewkes par
» M. Williams, & mon refus d'écouter ses propo-
» sitions. Une lettre pressante de moi à lui, pour
» le solliciter de hâter mon évasion avant l'arrivée
» de mon maître, avec la réponse à demi en colère
» qu'il me fait. La bonne lettre que vous, mon
» cher père, me faites tenir par le moyen de
» M. Williams, où vous semblez souhaiter que je
» l'écoute, quoique vous m'en laissiez toujours la
» maîtresse, & où par bonheur vous paroissez vous
» appercevoir de mon éloignement pour le mariage.
» Mon désir ardent d'être avec vous. Ma réponse
» en substance à M. Williams, où je lui montre
» plus de patience, &c. Une lettre foudroyante de
» mon maître à la Jewkes, adressée à moi par
» méprise, & une de lui à moi adressée à elle par
» une méprise semblable, avec les réflexions que je
» fais sans me gêner sur le compte de l'un & de
» l'autre. Mon inquiétude sur ce que M. Williams
» avoit donné dans le panneau, & étoit un homme
» perdu. Détail de la manière dont la Jewkes

tre. Je vois bien à présent, me dit-elle, pourquoi vous affectiez tant d'être seule, & pourquoi vous écriviez du matin jusqu'au soir. Je suis bien heureuse d'avoir trouvé ces papiers; car j'ai cent & cent fois cherché des écritures dans tous les coins où je m'imaginois qu'il pouvoit y en avoir, & jusqu'ici je l'ai fait inutilement. Je compte, dit-elle, qu'ils ne contiennent rien que chacun ne puisse voir: car, ajouta-t-elle, vous savez que vous êtes l'innocence même. Insolente créature, repris-je avec indignation! je sais certainement que vous n'êtes qu'iniquité: vous pouvez faire de votre pis; car je ne saurois me prêter aucun secours à moi-même, & je vois bien que je n'ai nulle pitié à attendre de vous.

Mon maître arrivant dans ce moment, elle est descendue pour lui parler, & lui a donné mes papiers sur l'escalier. Vraiment! monsieur, lui dit-elle, vous m'assuriez toujours que mademoiselle Pamela étoit une grande écrivaine; mais voici la première fois que j'ai mis la main sur aucune chose qu'elle ait écrite. Là-dessus il a pris les papiers, & est redescendu dans la salle, sans venir me voir. Pour moi, moitié à cause de l'affaire de la bohémienne, & moitié à cause de celle-ci, je n'ai jamais songé à descendre pour dîner. La Jewkes a encore dit cet article à mon maître; ce qui me fait supposer qu'il montera dans ma chambre, dès que la compagnie sera partie.

S A M E [illegible]

MON maître [illegible]
jovial que je ne m' [illegible]
paroît que nous [illegible]
vous vous rendez [illegible]
Trahison. [illegible]
dit-il, ou du moins [illegible]
êtes fertile en stratagêmes. [illegible]
lus.

Si cela est, monsieur, [illegible]
sement, vous ferez une action [illegible]
de ne les pas lire [illegible]
écrits, me dit-il? A mon pere, monsieur [illegible]
le voyez bien sans doute [illegible]
n'en ai pas encore lu trois lignes. [illegible]
monsieur, ne les lisez pas, & rendez-les-moi. [illegible]
dit-il, ce que je n'ai garde de faire [illegible]
rement je ne les aye lus. Vous [illegible]
répliquai-je, un assez mauvais [illegible]
aux lettres que j'avois coutume [illegible]
quelque tems; il étoit, à mon avis, [illegible]
vous, d'imaginer de vous en saisir par [illegible]
traître Jean Arnold. Un homme [illegible]
devroit-il jamais s'embarrasser de ce [illegible]
pauvre fille qui le sert? Oui, dit-il, il faut abso[illegible]

ment que je m'embarrasse de ce qu'écrit un domestique tel que ma Pamela.

Votre Pamela ! pensai-je en moi-même : & alors le mariage supposé me revint dans l'esprit, ou plutôt il ne m'en est jamais sorti, depuis l'affaire de la bohémienne. Mais, ajouta-t-il, il y a donc dans ces papiers quelque chose que vous ne voudriez pas que je visse ? Sans doute, monsieur, qu'il y en a ; ce qu'on écrit à son père & à sa mère n'est pas pour tout le monde. Aussi ne suis-je pas tout le monde, reprit-il.

Les lettres que j'ai vues par le moyen de Jean, n'étoient pas à votre désavantage, je vous en réponds ; car elles m'ont donné une très-haute opinion de votre esprit & de votre innocence. Si je ne vous avois pas aimée, pensez-vous que je me fusse donné tant de peine pour vos lettres ?

Hélas ! monsieur, lui dis-je, voilà effectivement bien de quoi m'enorgueillir ! Mes lettres vous ont donné une si haute opinion de mon innocence, que vous en avez pris la résolution de me perdre. Quel bien m'en est-il revenu, je vous prie, à moi qui ai été détenue prisonnière, & en bute à mille mauvais procédés de votre part & de celle de votre femme de charge ?

Comment donc, Pamela, me dit-il d'un ton un peu sérieux, est-ce-là le traitement dont vous récompensez ma bonté pour vous dans le jardin ? Il

ne quadre guère avec la conduite & la douceur que vous m'y montrâtes, & qui me rendit enchanté de vous. Vous ne devriez pas me donner ſujet de penſer que vous ſerez d'autant plus inſultante envers moi, que vous me trouverez plus indulgent envers vous. Ah! monſieur, lui dis-je, votre propre cœur & vos deſſeins vous ſont bien mieux connus, que vous ne voudriez que je le cruſſe. Mais je crains à préſent de vous avoir parlé alors trop à cœur ouvert; je crois que vous perſiſtez toujours dans la réſolution de me perdre, & que vous n'avez que changé la forme de votre mauvais procédé.

Quand je vous répète, me dit-il d'un ton un peu fâché, que vous ne ſauriez m'obliger davantage, qu'en me donnant une part dans votre confiance, je ſuis bien aiſe de vous avertir que vos ſoupçons ridicules & obſtinés ſont à mes yeux les plus grandes fautes dont vous puiſſiez vous rendre coupable. Mais, ajouta-t-il, j'en trouverai peut-être la cauſe dans les papiers que voici; car je ne doute pas que vous n'ayez été ſincère avec vos parens. Vous commencez à vous rendre ſuſpecte à mes yeux: car, à vous parler franchement, il eſt impoſſible, fille indomptable que vous êtes, que demeurant froide & inſenſible, après ce qui s'eſt paſſé en dernier lieu dans le jardin, vous ne ſoyez prévenue en faveur de quelqu'autre: & je vous avertis encore, que, ſi je viens à le découvrir, les

ſuites en ſeront ſi funeſtes, que vous en frémirez depuis la tête juſqu'aux pieds.

Comme il ſe retiroit en colère : Un mot, de grace, lui dis-je, monſieur, un ſeul mot avant que vous les liſiez, puiſque vous y êtes réſolu : au nom de dieu, ayez quelqu'indulgence pour toutes les réflexions choquantes que vous y trouverez ſur votre conduite à mon égard; & reſſouvenez-vous ſeulement qu'elles n'ont pas été écrites pour que vous les viſſiez; & que celle qui les a miſes ſur le papier, eſt une pauvre fille traitée avec la dernière rigueur, qui en les exprimant, étoit dans une appréhenſion continuelle de recevoir de vous le plus cruel affront qu'elle pût jamais eſſuyer.

Si c'eſt-là tout, dit-il, & que je n'y découvre rien d'une autre nature, qu'il ne me ſoit pas poſſible de pardonner, vous n'avez nulle raiſon de vous inquiéter; car j'ai déjà eſſuyé de votre part dans vos précédentes lettres autant de réflexions impertinentes qu'il y avoit de lignes; & vous ſavez cependant que je ne vous en ai jamais fait de reproche. Je ne ſerois pas fâché néanmoins que vous euſſiez été un peu moins libérale d'épithètes, & moins prête à prendre de ces ſortes de libertés.

Eh bien, monſieur, lui dis-je, puiſque vous voulez les lire, liſez-les donc : après tout, je n'ai point à craindre que vous y démêliez la moindre diſſimulation, ou que vous m'y ſurpreniez dans

quelque

quelque [illegible] [illegible] quoique je ne me ressouvienne [illegible] je [illegible] cependant [illegible] l'art de [illegible] je vous prie de vous [illegible] que [illegible] que de [illegible] & de l'injustice [illegible] vous devez par [illegible] j'avois [illegible]

Ne [illegible] aussi favorablement [illegible] vous n'avez [illegible] & la-dessus [illegible].

Le soir, [illegible] de descendre [illegible] Eh bien! [illegible] à la main, [illegible] J'espère, [illegible] juge équitable. [illegible] souhaiter aussi qu'il [illegible] je ne sais pas trop ce que vous demandez.

J'entends que vous répondiez [illegible] sans obscurité à chacune des questions que je vous ferai. En premier lieu, vous [illegible] d'amour entre vous & Williams. [illegible] monsieur, m'écriai-je. Eh bien, dit il, appellez les comme il vous plaira ; mais je vous déclare que,

malgré toute l'indulgence que vous m'avez demandée, elles ne sont pas tout à fait de mon goût. Y voyez-vous, lui dis-je, que j'écoute ses propositions, ou ne l'y voyez-vous pas? Il est vrai, reprit-il, que vous le refusez en apparence; mais ce n'est que comme toutes celles de votre sexe en agissent avec nous, pour nous rendre plus ardens à les poursuivre.

Fort bien, monsieur, lui dis-je; voilà votre commentaire; mais il ne paroît rien de tel dans le texte. Bien répondu! dit-il; où diable en as-tu tant appris à ton âge? Je vois encore, ajouta-t-il, par vos papiers, que vous avez une mémoire à qui rien n'échappe, mademoiselle. Hélas! monsieur, lui dis-je, mes foibles talens, si j'en ai, ne servent qu'à me rendre plus misérable: & pour ma mémoire, elle n'est bonne qu'à me tourmenter, en imprimant dans mon esprit des choses que je voudrois qui n'eussent jamais eu lieu, ou que je souhaiterois d'en effacer pour toujours.

Fort bien, dit-il, c'en est assez sur cet article. Mais puisque vous avez tenu un journal si exact de tout ce qui vous est arrivé, où sont les détails antérieurs à ceux que j'ai en main? Mon père les a, repris-je. Par le moyen de qui, ajouta-t-il? De M. Williams, lui répliquai-je d'un ton ferme. Bien répondu encore, me dit-il. Mais ne sauriez-vous pas un moyen de me les faire voir? Cela seroit fort

joli, répondis-je : je voudrois au [illegible] pas dérober ceux-ci à votre connoissance. Il [illegible] que je les voye, Pamela, ou je ne [illegible] content; car je veux savoir comment [illegible] de lettres a commencé entre William [illegible] je les vois, & qu'ils répondent à [illegible] me promettent, vous ne vous en [illegible] mieux.

Je puis, lui dis-je, vous rendre [illegible] fidelle de la manière dont [illegible] mencé, puisque j'ai eu la [illegible] premiers pas. Cela ne me satisfait point [illegible] car, quelque frivole que la chose puisse [illegible] paroître, elle m'est, à moi, [illegible] importance. Monsieur, [illegible] me permettre d'aller [illegible] les enverrai par [illegible] charger de me les [illegible] ironiquement. [illegible] si vous les [illegible] que vous vous [illegible] voyage : & je vous [illegible]

Je crois [illegible] vous avez [illegible] trahison [illegible] lance de vous [illegible] bien voir [illegible] n'insisterez pas [illegible]

ment quel avantage je retirerai de ma complaisance pour vous à cet égard.

Il faut vous en rapporter à ma probité. Mais, dites-moi, Pamela, ajouta mon rusé maître, puisque j'ai vu ces lettres-ci, ne m'auriez-vous pas montré les autres, si vous les aviez eues en main ?

N'étant point en garde contre la conséquence qu'il cherchoit à tirer de ma réponse; oui, lui dis-je, monsieur, je crois en vérité que je vous les aurois montrées, si vous me l'aviez ordonné. Et bien donc, Pamela, reprit-il, comme je suis assuré que vous avez trouvé le moyen de continuer votre journal, je vous prie, avant que vos précédentes lettres puissent venir, de me montrer la suite de celles-ci. Eh ! monsieur, monsieur, lui dis-je, est-ce ainsi que vous m'attrappez ? il faut en vérité que vous m'excusiez pour cette fois.

Allons, reprit-il, la main sur la conscience, n'avez-vous pas continué votre journal jusqu'à présent ? De grace, monsieur, ne me le demandez pas. J'insiste absolument sur votre réponse, ajouta-t-il. Eh bien donc, monsieur, répliquai-je, cela est vrai; car je ne saurois vous mentir. Voilà ce qui s'appelle une bonne fille, me dit-il : j'aime la sincérité de toute mon ame. C'est apparemment dans autrui, lui répliquai-je ? Bravo ! s'écria-t-il encore; je vous permets d'avoir un peu d'esprit à

[illegible]

Comme [illegible]

[illegible]

Or [illegible]

si vous n'y aviez pas donné lieu ; & vous sçavez, monsieur, que la cause va toujours devant l'effet.

D'accord, Pamela, me dit-il ; voilà la plus jolie logique du monde. Pourquoi diable allons-nous à l'école, nous autres hommes ? Si notre esprit égaloit celui des femmes, nous épargnerions bien du tems & de la peine pour notre éducation : car la nature apprend à votre sexe, ce que le nôtre a bien de la peine à attrapper à force de travail & d'étude. Aussi faut-il avouer que toutes les femmes ne sont pas des Pamela.

Vous vous délectez à railler votre pauvre domestique, lui dis-je.

Je pense même, ajouta-t-il, que si vous avez de l'esprit, la moitié du mérite m'en appartient aussi ; car l'innocent exercice que je lui ai donné, a certainement aiguisé votre invention.

S'il avoit été à mon choix de me passer de cet exercice, qu'il vous plaît, lui dis-je, d'appeller innocent, j'eusse été ravie de demeurer la stupidité même. Oui, reprit-il ; mais à ce compte, je ne vous aurois pas tant aimée que je fais. Mais, à ce compte aussi, répliquai-je, j'aurois été contente, heureuse, & hors de danger. Peut-être que oui, peut-être que non, ajouta-t-il ; & peut-être aussi la femme de quelque grossier valet de charrue.

Eh bien, lui dis-je, j'aurois en récompense été contente & sans reproche ; & cela vaut mieux que

l'être princesse dans l'état opposé. [illegible]
que non, me dit-il : car si vous [illegible]
petit minois-là, quelqu'un de [illegible]
renard vous auroit déterré[illegible]
idées romanesques, qui [illegible]
pas été si fortement en [illegible]
il auroit été plus heureux [illegible]
reur, que je ne l'[illegible]
J'espere, monsieur, [illegible]
mieux inspirée.

Fort bien, [illegible]
papiers qui sont [illegible]
il faut que [illegible]
il ne le faut [illegible]
fait le [illegible]
toutes vos [illegible]
stratagême[illegible]
& qu'il [illegible]
fraude [illegible]
Je n'[illegible]
louer [illegible]
non [illegible]
sur [illegible]
d'[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
ains [illegible]

vous, je demandai un peu de tout cela au bon M. Longman, qui m'en donna une ample provision. Oui, oui, dit-il, c'est sans doute le bon M. Longman ! Tous vos confédérés sont bons depuis le premier jusqu'au dernier : mais, ceux de mes domestiques qui ont fait leur devoir, & qui ont obéi à mes ordres, sont peints par vous de la couleur dont on peint les diables; & pourquoi non ? Je le suis bien aussi, moi.

J'espère, lui dis-je, que vous ne vous mettrez pas en colère; mais, excepté vous, pensez-vous, monsieur, qu'ils soient peints de couleurs qu'ils ne méritent pas, ou plus noires que leur procédé à mon égard ?

Vous dites *excepté moi*, Pamela ; mais, cet *excepté* n'est-il point un pur compliment, que vous me faites à cause que je suis présent, & que vous êtes en ma puissance ? Allons, la vérité ! Mon cher monsieur, lui dis-je, j'espère que vous m'excuserez : mais il me semble que je pourrois vous demander, s'il seroit possible que vous eussiez cette pensée, si un petit reste de conscience ne vous disoit pas que vous n'y avez que trop donné lieu ?

Il me baisa pour toute réponse, & me dit : il faut bien de deux choses l'une, ou que je vous baise, ou que je me fâche ; car vous êtes bien impertinente, ma chère Pamela ! Mais avec votre sorcier de babil, & votre coquine d'effronterie, je ne veux pas perdre

de vue ma question. Où avez-vous caché votre papier, votre encre, & vos plumes ?

Partie dans un endroit, partie dans un autre, lui dis-je, afin d'en avoir toujours de reste, au cas qu'on en trouvât quelque part. Voilà une brave fille, me dit-il ; je vous aime pour votre charmante véracité. Dites-moi présentement où vous cachez ce que vous avez écrit, votre journal impertinent ? Monsieur, lui dis-je, je vous demande mille excuses pour cet article. Fort bien, reprit-il : mais des mille je ne vous en accorderai pas une ; car enfin, je suis résolu de tout voir, & de tout savoir. Cela est bien dur, monsieur, lui répliquai-je ; mais il faut absolument que je vous dise que vous ne les verrez pas, si je puis l'empêcher.

Nous avions été debout presque tout ce tems ; mais il s'assit pour lors, & me prenant les deux mains ; c'est bien dit en effet, si vous pouvez l'empêcher, ma chère Pamela ; mais c'est ce que je ne vous permettrai pas d'empêcher. Dites-moi, sont-ils dans votre poche ? Non, monsieur, lui dis-je avec un battement de cœur terrible. Je sais, ajouta-t-il, que pour tout l'or du monde, vous ne me diriez pas un mensonge à brûle-pourpoint : mais pour des équivoques ! jamais jésuite ne s'en acquitta mieux que vous. Répondez-moi donc ; sont-ils dans quelqu'une de vos poches ? Non, monsieur. Ne sont-ils pas autour de votre busc ?

Non, repris-je : mais, de grace, monſieur, plus de queſtions : car me le demandaſſiez-vous un ſiècle, je ne vous le dirai pas.

Oh! ajouta-t-il, nous avons un remède pour cela : je puis faire comme on fait dans les pays étrangers. Quand les criminels s'obſtinent à nier, on leur donne la torture juſqu'à ce qu'ils jaſent. Eh! monſieur, m'écriai-je, y a-t-il de la générosité & de la juſtice à ce que vous dites? Je ne ſuis point coupable, & je ne confeſſerai rien.

Mon enfant, me dit-il, vous ne ſeriez pas la millième perſonne innocente qu'on auroit miſe à la torture : mais, dites-moi ſeulement où ſont vos papiers, & par-là vous éviterez la queſtion, comme les étrangers l'appellent.

La torture n'eſt pas en uſage en Angleterre, lui dis-je ; & j'eſpère, monſieur, que vous n'en amenerez pas la mode. C'eſt parler comme un livre, répliqua mon méchant maître : mais je puis vous nommer une autre punition, qui vaut bien celle de la queſtion. Quand un criminel ne veut pas parler, parmi nous autres anglois, nous le mettons en preſſe juſqu'à ce qu'il meure, ou qu'il dégoiſe. Ainſi, Pamela, c'eſt un ſupplice qui ne peut vous manquer, ſi vous ne parlez clair.

Cela eſt bien cruel & bien barbare, m'écriai-je les larmes aux yeux! N'importe, reprit-il, je n'en reſſemble que mieux à votre lucifer, que vous di-

fée qui avoit pris ma forme. Après les horribles choſes que je vous ai faites, ſelon vous, il n'y a pas tant de quoi vous récrier ſur ceci; ce n'eſt tout au plus que laine du même drap.

Mais, monſieur, lui dis-je, mourant de peur qu'il n'eût dans l'idée qu'ils étoient ſur moi, ſi vous voulez être obéi dans une choſe auſſi injuſte, quoiqu'aſſurément ce ſoit la tyrannie même, ſouffrez donc que j'aille vous les chercher, & que je les reliſe encore; & je vous en laiſſerai voir le contenu, juſqu'à la fin de la triſte hiſtoire qui fait ceux que vous avez.

Je veux les voir tous, reprit-il, même ce qui regarde le tems préſent, ſi vous en êtes venue juſques-là; ou du moins ce qui eſt compris dans l'eſpace de cette ſemaine. Laiſſez-moi donc monter là-haut, lui dis-je, & voir ce que j'ai écrit, & juſqu'à quel jour il faut que je vous en montre: car vous n'exigerez pas, je l'eſpère, que je vous en laiſſe voir juſqu'au moindre iota. C'eſt encore ce qui vous trompe, reprit-il: mais dites-moi, Pamela, & ſur-tout ne biaiſez pas, ſont-ils *là-haut?* Ici mon battement de cœur redoubla; il vit ma confuſion. La vérité ſur toutes choſes, me dit-il encore. Eh bien donc, monſieur, puiſqu'il le faut, je vous avouerai que j'en ai caché quelquefois ſous de la terre sèche dans le jardin, quelquefois dans un endroit, quelquefois dans un autre; & ceux

mêmes que vous avez en main, ont été plusieurs jours sous un rosier. Artificieuse coquine, me dit-il ! qu'est-ce que tout cela fait à ma question ? Sont-ils sur vous ? Si vous m'obligez, lui dis-je, à les tirer de la cachette où je les tiens, derrière le lambris, ne me regarderez-vous point ? Autre ruse, reprit-il ! est-ce là répondre à ma question ? J'ai visité là-haut jusqu'au moindre recoin de votre cabinet pour les trouver, mais inutilement ; ainsi je veux savoir où ils sont. Or, dit-il, j'ai en tête qu'ils sont sur vous. Jamais de ma vie je ne déshabillai fille ; mais je vais commencer par dépouiller ma jolie Pamela, & j'espère que je n'irai pas loin, avant que de les trouver.

Je ne veux pas être traitée de la sorte, m'écriai-je en pleurant amèrement ! De grace, monsieur, considérez, (car il commençoit à détacher mon mouchoir de cou,) au nom de dieu, lui dis-je, faites réflexion..... De grace, Pamela, reprit-il sur le même ton, faites réflexion que je veux absolument voir ces papiers-là. Mais peut-être, ajouta-t-il, en faisant semblant de se baisser, qu'ils sont attachés autour de vos genoux avec vos jarretières. Quelle bassesse & quelle méchanceté inouies ! Que voulez-vous que je fasse, lui dis-je en me jetant à ses genoux ? que puis-je faire de mieux ? si vous voulez, j'irai là-haut & vous les apporterai. Vous me les apporterez, reprit-il ? sur votre honneur ? sans

en rien ôter, ou ſans en rien détourner, pas même juſqu'au moindre chiffon? Je le ferai, en vérité. Sur votre honneur? Oui, ſur mon honneur, monſieur; & il me laiſſa monter toute en pleurs, le cœur outré de me voir traitée ſi cruellement. En uſa-t-on jamais avec quelqu'un comme il fait avec moi?

Je me retirai dans mon cabinet, & m'aſſis triſtement, ne pouvant digérer l'idée de livrer ainſi mes papiers. D'ailleurs, il falloit en quelque ſorte me déshabiller tout-à-fait; ce qui m'engagea à lui écrire en ces termes.

« Monſieur,

» Je ſais qu'il ne me ſervira de rien d'en venir » aux reproches avec un homme auſſi abſolu que » vous. Vous vous ſervez avec toute la cruauté ima- » ginable du pouvoir que vous avez ſi injuſtement » uſurpé ſur moi : mais qui vous a dit, monſieur, » que je n'ai pas aſſez de courage pour faire une » action qui vous pénétreroit du regret de m'avoir » traitée comme vous faites? C'eſt un procédé que » je ſupporte à peine, auſſi bien que l'idée de ce » que je pourrai endurer encore. Mais, graces à » dieu, de plus grandes conſidérations me retien- » nent. Quoi qu'il en ſoit, je vous tiendrai pa- » role, ſi vous inſiſtez après avoir lu ceci. Mais, » monſieur, permettez-moi de vous prier de m'ac- » corder un répit juſqu'à demain matin, afin que

» je puisse les parcourir, & voir quelles armes je » vous mets entre les mains contre moi. Alors je » vous donnerai mes papiers, sans la moindre altération, addition ou diminution. J'oserai cependant vous prier encore de m'en dispenser. Si vous » n'y consentez pas, je ne vous demande que de » me les laisser jusqu'à demain matin. Mais si vous » me l'accordez, je le regarderai (tant est grande » votre dureté à mon égard !) comme une faveur » dont je vous serai très-obligée ».

Je jugeai bien que je ne serois pas long-tems sans avoir de ses nouvelles. Et en effet, il envoya la Jewkes me demander ce que je lui avois promis. Je la chargeai de lui rendre ce billet. Sa réponse fut qu'il falloit absolument que je lui tinsse parole, s'il m'accordoit jusqu'au lendemain matin; mais qu'aussi il exigeoit que je lui portasse mes papiers, sans les lui faire redemander.

J'ôtai ma jupe de dessous, & en décousis mes papiers avec le plus grand crève-cœur du monde. Il y en avoit un tas; & comme il pouvoit arriver que je ne les revisse jamais, je me résolus de vous en écrire les sujets en quatre mots.

Ils commencent d'abord par un détail de la manière dont j'essayai de m'évader par la fenêtre. « J'y marque ensuite comment je jetai ma jupe & » mon mouchoir dans l'étang; ma cruelle surprise, » en trouvant la serrure de la porte de derrière

» changée. Comment, en essayant d'escalader la » porte, je tombai par terre, & fus cruellement » meurtrie par les briques qui tombèrent sur moi » en se détachant. Comment je fus assez malheu- » reuse, voyant qu'il n'y avoit pas moyen d'échap- » per, & redoutant le cruel traitement qui m'at- » tendoit, d'avoir la pensée de me jeter dans l'eau. » Mes tristes réflexions là-dessus. Comment la » Jewkes me traita à cette occasion, quand elle » m'eut retrouvée. Comment mon maître pensa se » noyer en chassant. Mon inquiétude sur le danger » qu'il avoit couru, malgré sa conduite à mon » égard. Les rapports pleins de noirceur, par les- » quels la Jewkes voulut m'effrayer, en m'insinuant » que je serois mariée à un vilain suisse, qui, le » jour même des nôces, devoit me vendre à mon » maître. Les indignes discours qu'elle me tint, » en véritable prostituée. Mes craintes à la vue des » préparatifs qu'on fit pour la venue de mon maî- » tre. Leurs craintes mal fondées, que je méditois » de nouveau mon évasion, quoique je n'en eusse » pas la pensée ; & les mauvais traitemens que j'es- » suiai de leur part à cette occasion. La redoutable » arrivée de mon maître ; ses duretés excessives & » les insultes de la Jewkes. Ses soupçons sur M. » Williams & moi. Avec quelle indignité la Jew- » kes le sollicitoit au crime ». Je mis dans un pa- quet à part tous les papiers qui viennent jusques-là,

espérant qu'il s'en contenteroit. Mais dans la crainte que non, je mis dans un autre paquet les papiers suivans, savoir :

« Une copie des propositions qu'il me fait, de » me donner un tas d'or, de beaux habits, des bi» joux & une terre de je ne sais combien de revenu; » & cinquante livres sterling par an pour toute » votre vie, mes chers parens, à condition que je » serai sa maîtresse, insinuant que peut-être il m'é» pousera au bout de l'an; le tout d'une bassesse » exécrable, avec des menaces, en cas de refus, » de me perdre sans m'en donner de récompense. » Une copie de ma réponse, où je refuse le tout » avec une juste horreur, & où je finis par implorer » sa bonté & sa pitié en ma faveur, de la plus tou» chante manière qu'il m'est possible. Détail de ses » accès de colère, & des infames avis que la Jew» kes lui donne à ce sujet. Ses efforts pour me faire » venir dans sa chambre, & mon refus d'y entrer. » Un tas de pauvretés & de menus caquets de l'in» digne Jewkes à moi, où elle est aussi méchante » qu'insultante. Deux billets que j'écris, comme » pour les envoyer à l'église, pour prier pour sa » conversion & ma délivrance. Madame Jewkes me » les arrache, & les lui montre officieusement. » L'aveu que je vous fais que, malgré sa conduite, » je ne saurois le haïr. Mes inquiétudes sur le » compte de M. Williams. Une invention abomi-

» nable

» table de mon maître pour me perdre, en demeu-
» rant déguisé dans ma chambre sous les habits de
» la servante qui couchoit avec la Jewkes & moi.
» Combien je l'échappai belle (j'en frémis encore
» quand j'y pense !) en tombant évanouie coup sur
» coup. Comment il parut touché du danger où
» j'étois, & s'abstint d'exécuter son horrible dessein,
» m'assurant qu'il ne commettroit pas la moindre
» indécence. Comment je fus malade un ou deux
» jours-après, & ses manières obligeantes. Com-
» ment il m'engagea à pardonner à la Jewkes.
» Comment, après tant de bontés apparentes, il
» voulut en agir incivilement avec moi, & com-
» ment je l'évitai. Comment je lui en marquai
» mon ressentiment. Je vous dirai ensuite com-
» bien il étoit bon & civil à mon égard, ses
» louanges sur ma conduite, & les grandes
» espérances qu'il me faisoit après cela concernant
» de sa conversion sincère. De la grande im-
» pression que cela avoit faite sur moi, & comment
» je commençai à me défier de ma propre foiblesse,
» & de l'estime que je lui témoignois, après avoir
» été si maltraitée. Son absurde jalousie sur le
» compte de M. Williams, & comment je levai
» ses doutes. Comment, après m'avoir fait espérer
» qu'il porteroit sa bonté pour moi au suprême
» degré, il me fit déchoir tout à coup de mes
» espérances, & me quitta brusquement & avec froi-

» deur. Mes réflexions ſur cette nouvelle épreuve ».

Voilà la ſubſtance de ce qui s'eſt paſſé depuis le jeudi vingtième, juſqu'au mercredi quarante-unième jour de ma détention. J'étois réſolue de m'en tenir-là, quoi qu'il pût arriver : car il ne me reſte que le détail de ce qui s'eſt paſſé jeudi, vendredi, & ſamedi. Jeudi il partit pour aller à un bal à Stamford ; vendredi arriva l'hiſtoire de la bohémienne ; & ſamedi, qui eſt aujourd'hui, il eſt revenu de Stamford : & en vérité, s'il faut qu'il voye tout, je n'aurai guère le cœur d'écrire davantage.

Voilà donc deux paquets de papiers prêts à lui être délivrés demain matin. Il eſt bien vrai que je me ſuis donné carrière, & je ne l'ai pas épargné dans mes lettres : mais comme je n'ai rien écrit qui ne ſoit vrai, il ne peut s'en prendre qu'à lui-même ; je voudrois auſſi bien pour l'amour de lui que de moi, qu'il eût mérité un meilleur témoignage de ma part. Quoique je ne ſache pas ſi jamais vous verrez ce que j'écris, je veux vous dire encore que je vais, avant de me coucher, prier dieu pour vous, comme je n'y manque jamais, & comme je ſais que vous le faites toujours pour moi. Adieu, mes chers parens : bon ſoir.



DIMANCHE *matin*.

JE n'oubliai pas ce qu'il m'avoit dit, de ne le point obliger à me demander encore mes papiers ; & comme il en falloit venir-là, bon gré, mal-gré, je crus que je pouvois bien le faire d'une manière qui le convainquît que je ne voulois pas le désobliger à dessein ; quoique cela me parût encore d'assez dure digestion. J'avois donc mes deux paquets de lettres tout prêts ; & comme il n'alloit pas au sermon du matin, il chargea la Jewkes de me dire qu'il étoit descendu dans le jardin.

Je sentis que c'étoit un avertissement d'aller le trouver, & j'y allai : car comment m'empêcher de lui obéir à la baguette ? Cela me fait pourtant grand mal au cœur, tout mon maître qu'il est : mais je suis si totalement en son pouvoir, que je ne gagnerois rien à l'aigrir ; & si je lui manquois de complaisance dans les bagatelles, mes refus dans les choses importantes en auroient moins de poids. Je descendis donc dans le jardin. Comme il se promenoit dans une allée, j'en enfilai une autre, pour ne lui pas paroître non plus trop hardie.

Il me devina d'abord : Pensez-vous, dit-il, que je vous prierai de vous approcher ? Monsieur, lui dis-je, en traversant l'allée pour le joindre, je ne

savois pas si, au bon jour d'aujourd'hui, je n'interromprois point vos méditations.

Avez-vous bien cru cela du fond du cœur, reprit-il? Je ne doute pas, monsieur, lui dis-je, que vous n'ayez quelquefois de bonnes pensées, quoiqu'elles ne roulent pas sur mon compte. Je voudrois pour beaucoup, ajouta-t-il, ne penser pas si avantageusement de vous que je le fais. Mais où sont les papiers? Je jurerois bien que vous les aviez hier sur vous; car vous dites dans ceux que j'ai, que vous voulez enterrer vos écritures dans le jardin, de peur d'être visitée au cas que vous ne puissiez pas vous évader. Cela me donnoit le plus beau prétexte du monde de vous visiter, & je me suis reproché toute la nuit de ne vous avoir pas déshabillée pièce à pièce, jusqu'à ce que je les eusse trouvés. Oh! fi, monsieur, lui dis-je; ne m'effrayez pas davantage de l'idée que vous ayez jamais pensé cela tout de bon.

Vraiment! ajouta-t-il, je compte que vous ne les avez pas-là: car j'aimerois bien mieux avoir à les chercher moi-même, je vous en réponds.

Ce langage ne me plaisoit nullement; & ne trouvant pas à propos de le relever: j'espère, lui dis-je en lui livrant mes papiers, que vous m'en dispenserez.

Ne badinons point, me dit-il: où sont-ils? Il me semble que j'ai été bien bon hier au soir, de

condeſcendre à vos fantaiſies comme je le fis. Malheur à vous, ſi vous y avez rien ajouté ou diminué, & ſi vous n'avez pas tenu étroitement votre promeſſe! En vérité, monſieur, lui dis-je, je n'en ai ôté ni n'y ai ajouté rien. Voilà le paquet qui reprend la ſuite de mon malheureux projet d'évaſion & des horribles conſéquences qui ont penſé s'enſuivre. Il embraſſe juſqu'aux injurieux articles que vous m'envoyâtes par écrit; & comme vous ſavez tout ce qui m'eſt arrivé depuis, j'eſpère que vous vous en contenterez.

Il alloit parler; mais pour le détourner de la penſée de m'en demander davantage: je vous prie, lui dis-je, de lire les choſes avec des diſpoſitions favorables, au cas que ma plume ſe ſoit donné un peu trop de liberté.

Il me ſemble, dit-il en ſouriant, que vous devriez admirer ma patience, & être ſurpriſe de la bonté avec laquelle je veux bien lire des choſes où je ſuis ſi peu ménagé par une péronelle comme vous. J'ai été vraiment ſurpriſe, lui dis-je, que vous puſſiez ſouhaiter de voir mes impertinentes paperaſſes; & j'en ai conclu que c'étoit un très-bon ou un très-mauvais ſigne. Et quel eſt votre bon ſigne, me dit-il? Que cela peut à la fin produire un heureux effet ſur votre eſprit, lui répliquai-je, & vous mettre dans des diſpoſitions qui me ſoient favorables, en vous montrant juſqu'où va ma ſincérité,

Et le mauvais ſigne, ajouta-t-il ? Que ſi vous pouvez lire tranquillement, & ſans en être touché, mes réflexions & mes obſervations ſur le traitement que j'éprouve de votre part, j'en dois augurer que votre cœur eſt la cruauté même, & qu'il l'eſt de propos délibéré. De grace, monſieur, ajoutai-je, ne ſoyez pas fâché de la hardieſſe avec laquelle je vous dis ſi librement ma penſée. Peut-être, dit-il, vous êtes-vous moins trompée ſur votre mauvais ſigne que ſur le reſte. A dieu ne plaiſe ! répliquai-je.

Là-deſſus je tirai mes papiers. Les voilà, lui dis-je : mais ſi vous vouliez bien me les rendre ſans les décacheter, cela ſeroit vraiment généreux; je le regarderois comme une grande faveur, & comme un préſage excellent.

Voilà, reprit-il, le cas que je fais de votre préſage : & tout de ſuite il rompit le cachet, & ouvrit les papiers. J'en ſuis au déſeſpoir, lui dis-je très-ſérieuſement, & en m'en allant. Où courez-vous ſi vîte, s'écria-t-il ? Monſieur, repris-je, je me retirois, pour vous donner le tems de les lire, ſi vous le trouvez à propos. Vous en avez davantage, me dit-il en les mettant dans ſa poche. Oui, monſieur, répondis-je ; mais vous ſavez auſſi bien que moi tout ce qu'ils contiennent. Mais, ajouta-t-il, je ne ſais pas comment vous repréſentez les choſes ; ainſi donnez-les-moi, ſi vous n'avez envie d'être viſitée.

Je ne faurois demeurer, m'écriai-je avec vivacité, si vous ne faites trève à ce vilain mot-là. Mais aussi pourquoi m'en donner sujet, reprit-il? Où sont les autres papiers? Cruel homme que vous êtes, lui dis-je! Hé bien! les voilà, puisqu'il le faut absolument: & là-dessus je tirai de ma poche & lui donnai le second paquet cacheté, avec cette étiquette: *Depuis les articles injurieux, & les cruels attentats, jusqu'au jeudi quarante-deuxieme jour de ma détention.* C'est apparemment jeudi dernier, reprit-il: Oui, monsieur; mais, ajoutai je, puisque vous vous mettez sur le pied de vouloir lire ce que j'écris, je trouverai quelqu'autre moyen de passer mon tems: car je ne saurois écrire avec la même liberté, ni n'aurai jamais le front de mettre sur le papier ce qui ne pourra être lu que de vous, & non de ceux que je voulois instruire du triste détail de ce qui m'arrive ici.

Oui, dit-il, j'entends sur-tout que vous continuiez à écrire: & je vous donne bien ma parole que, dans les dispositions où je suis, voici les derniers de vos papiers que je demanderai; à moins qu'il n'arrive quelque chose d'extraordinaire. Et je vous dirai encore, ajouta-t-il, que si vous faites venir ceux qui sont chez votre père, & me les laissez voir, il y a cent contre un que je vous rendrai le tout. Ainsi je vous prie de le faire.

Ceci m'encourage un peu à continuer de grif-

fonner : mais, au pis-aller, je veux, lorfque mes papiers feront de quelque volume, trouver, s'il fe peut, un moyen de les cacher, afin de pouvoir lui protefter que je ne les ai pas fur moi ; ce qu'auparavant je ne pouvois pas faire avec vérité, & qui redoubloit fon envie de voir s'ils n'étoient pas fur moi : envie qui m'avoit expofée à fouffrir d'horribles indécences.

Il me mena donc au bord de l'étang, s'affit fur le talut, & me fit affeoir auprès de lui. Allons, dit-il, voici la fcène d'une partie du projet d'évafion que vous aviez formé, & le lieu où vous eûtes l'artifice de laiffer fur l'eau quelques-unes de vos hardes ; je veux jeter un coup-d'œil fur cet endroit de votre récit. Permettez-moi donc de me promener à quelque diftance, lui dis-je ; car je n'en faurois fupporter l'idée. Ne vous éloignez pas, reprit-il ; & il fe mit à lire.

A ce que je puis fuppofer, quand il en fut à l'endroit où je parlois de la chûte des briques fur moi, il fe leva, marcha vers la porte, confidéra l'endroit de la muraille que j'avois rompu, & qui n'étoit pas encore réparé, revint vers moi toujours lifant, & fans s'interrompre prit ma main, & la mit fous fon bras.

Vraiment ! dit-il, mon enfant, voilà un récit fort touchant. C'étoit un vrai coup de défefpoir, & fi vous fuffiez alors fortie, vous auriez pu courir de

grands risques; car il vous falloit aller par des chemins très-solitaires; & j'avois pris des mesures si justes, que de quelque côté que vous fussiez allée, vous seriez revenue entre mes mains.

Vous voyez, monsieur, lui dis-je, les risques que j'ai préférés au malheur d'être déshonorée; & j'espère que vous voudrez bien juger par-là de la sincérité avec laquelle je vous ai toujours dit que mon honneur m'étoit plus cher que la vie. Romanesque fille! ajouta-t-il en continuant de lire.

Il me parut fort sérieux à la lecture de mes réflexions sur le malheur auquel dieu m'avoit fait la grace d'échapper. Et quand il en vint à mes raisonnemens sur ma résolution de me jeter dans l'eau: promenez-vous devant doucement, me dit-il avec une si grande émotion qu'il tourna son visage de l'autre côté pour me la dérober. Je me félicitai de ce bon signe, & commençai à n'avoir plus tant de regret qu'il vit cette triste partie de mon histoire.

Quand il eut lu mes réflexions, & mes actions de graces, de ce que j'étois échappée à moi-même, il mit les papiers dans sa poche, & me prenant dans ses bras: O ma chère fille! me dit-il, votre triste récit, & les aimables réflexions qu'il vous fait faire, m'ont touché sensiblement. J'aurois été vraiment misérable, si vous aviez exécuté votre dessein; je vois qu'on vous a traitée avec trop de

rigueur ; & c'eſt le plus grand des miracles, que vous ayez pu réſiſter à tout ce que ce fatal moment vous inſpira.

Ma chère Pamela ! ajouta-t-il en me ſerrant tendrement, je dirai préſentement comme vous : éloignons-nous de ce malheureux étang ; je ne pourrois à l'avenir le regarder qu'avec peine, en penſant combien peu il s'en eſt fallu qu'il n'ait été fatal à ce que j'aime. Je voulois, dit-il, vous amener à mes fins par la terreur, ne pouvant en venir à bout par l'amour ; & je vois que madame Jewkes ne m'a que trop bien obéi ; puiſque la crainte de revenir chez moi, après avoir manqué votre coup, fut ſi grande, que votre courage y put à peine réſiſter ; & que vous pensâtes, pour éviter le traitement que vous redoutiez, prendre un parti qui vous auroit été ſi fatal.

Ah ! monſieur, lui dis-je, je ne ſaurois jamais aſſez bénir mes parens, & la mémoire de ma chère maîtreſſe, votre digne mère, pour les ſentimens de religion dans leſquels ils m'ont élevée ; car ſans cela, & ſans la grace de dieu, j'aurois, en plus d'une occaſion, fait des choſes au moins fort approchantes du déſeſpoir : & j'ai ceſſé de m'étonner comment de miſérables créatures, qui n'ont pas la crainte de dieu devant leurs yeux, & qui ſe livrent au découragement, viennent à ſe précipiter dans un abîme de perdition.

Allons, dit-il, ma chère, baiſez-moi, & dites que vous me pardonnez de vous avoir expoſée à tant de dangers, & laiſſée en proie à de ſi grandes angoiſſes. Si je demeure dans la diſpoſition où je ſuis, & ſi ces anciens papiers que je veux voir, & ceux que j'ai dans ma poche, ne me donnent aucun ſujet de changer de ſentiment, je tâcherai de défier le monde & ſes cenſures, & de récompenſer ma chère Pamela, ſi ma vie entière y peut ſuffire, de tant de cruels traitemens que je lui ai fait éprouver.

Tout ceci paroiſſoit le mieux du monde; mais vous verrez de quelle étrange façon la chance tourna entièrement: car le mariage ſuppoſé me revenant alors dans l'eſprit: Monſieur, lui dis-je, la pauvre Pamela eſt à cent lieues de mériter un ſi grand honneur; il ne feroit que lui attirer l'envie univerſelle, & à vous du déshonneur. Ayez donc la bonté, monſieur, de me permettre de retourner chez mes pauvres parens; c'eſt l'unique faveur que j'aye à vous demander.

Je le vis alors dans la plus terrible colère. Opiniâtre & mal-adroite Pamela, me dit-il! eſt-ce ainſi que vous répondez à mes bontés, & choiſiſſez-vous exprès les momens où une paſſion aveugle me rend indulgent, pour me marquer du mépris? Otez-vous de devant mes yeux; & apprenez à vous comporter auſſi bien dans le tems où l'eſpérance

vous rit, que dans un état de détresse; alors, & non plutôt, je pourrai daigner penser que vous soyez au monde.

J'étois saisie de frayeur, & j'allois parler; mais il frappa du pied, & me dit en fureur: Otez-vous d'ici, & au plus vîte: je ne saurois supporter une extravagance si romanesque & si stupide.

Un mot, m'écriai-je, de grace, un seul mot! Mais il me tourna le dos dans la plus grande colère, & enfila une autre allée. Je me retirai, le cœur navré, dans la crainte d'avoir mal pris mon tems; au moment qu'il paroissoit si disposé à relâcher de sa rigueur. Mais si, comme je le craignois, ce n'étoit-là qu'une de ses ruses, pour amener sur le tapis le mariage supposé, (car assurément il est pêtri de stratagêmes & d'artifices) il me semble que je n'étois point trop à blâmer.

Dans cette idée, je me rendis à mon cabinet, & j'écrivis toutes ces circonstances, tandis qu'il se promenoit à droite & à gauche en attendant le dîner. Il est à présent à table, pensif, chagrin & de mauvaise humeur, à ce que dit la Jewkes, qui me demande ce que je puis lui avoir fait. Me voilà derechef épouvantée de l'idée de le voir. Hélas! mes terreurs ne finiront-elles jamais!

[illegible]

Il est plus [illegible]
qu'on [illegible]
voyage. [illegible]
voudrois [illegible]

Mais, [illegible]
je vous [illegible]
d'un rang [illegible]
doit pas [illegible]
en [illegible]
condition [illegible]
tems, [illegible]
homme. [illegible]
par [illegible]
n'osoit [illegible]
enfans; [illegible]
diction, [illegible]
qui [illegible]
volontes. [illegible]
rang. [illegible]
naissance [illegible]
voir, [illegible]
ceux de [illegible]

En [illegible]
tout ceci : [illegible]
part, [illegible]
Fort bien, [illegible]

ſortir d'ici ? La belle demande, reprit-elle ! & chez vous, chez votre père & votre mère. Seroit-il bien poſſible ? Non, non, lui dis-je, je ne ſaurois croire que je ſois aſſez heureuſe. Aſſurément, il y a encore quelque mauvais deſſein ſur le tapis : cela ne ſauroit être autrement. Quoi ! dis-je à la Jewkes, ſe pourroit-il qu'il eût déterré, pour mes péchés, une femme de charge plus mauvaiſe que vous ? Elle étoit outrée de colère, comme vous pouvez bien le penſer : mais je ſais qu'elle ne ſauroit être pire qu'elle eſt.

Elle monta une ſeconde fois dans ma chambre : Hé bien, dit-elle, êtes-vous prête ? Bon dieu ! m'écriai-je, que vous êtes preſſée ! Il n'y a pas encore un quart-d'heure que vous m'en avez appris la première nouvelle : calmez-vous, je ſerai prête dans un clin-d'œil ; car je n'ai pas grand équipage à emporter, & les bons amis dont je dois prendre congé dans cette maiſon ne m'y retiendront pas long-tems. J'étois pourtant aſſez ſotte pour ne pouvoir m'empêcher de pleurer. De grace, lui dis-je, deſcendez un inſtant, & demandez ſi je ne puis pas ravoir mes papiers.

Enfin, me voilà prête, & je n'attends que la réponſe qu'elle doit m'apporter ; ainſi je vais ſerrer dans mon ſein le peu d'écritures qui me reſte.

Je ne ſais que penſer, ni quel jugement porter

ſur tout ceci ; mais je ne croirai jamais être avec vous, que quand je me verrai à vos genoux, vous demandant à l'un & à l'autre votre bénédiction. Je ſuis pourtant chagrine de l'extrême colère où il eſt contre moi. Que lui ai-je donc dit de ſi provoquant ?

J'apperçois déjà la berline, les chevaux y ſont, & le terrible Colbrand eſt prêt à monter à cheval. Où tout cela aboutira-t-il ?

LUNDI.

DE vous dire quel ſera le réſultat de ce qui m'arrive, c'eſt ce que je ne ſaurois faire. Mais me voici actuellement dans un pauvre petit village, preſque tout ſemblable au vôtre ; j'en demanderai le nom tantôt. Robert m'aſſure qu'il a ordre de me porter chez vous, mes chers parens. Oh ! s'il diſoit vrai ! s'il ne me trompoit pas une ſeconde fois ! Mais comme je n'ai autre choſe à faire, & que je ſuis sûre de ne pas fermer l'œil, ſi je vais ce ſoir au lit, je veux paſſer mon tems à écrire, & reprendre mon hiſtoire où je l'ai quittée, c'eſt-à-dire, à dimanche après-midi.

Madame Jewkes monta dans ma chambre, pour me rendre cette réponſe ſur mes papiers : Mon maître dit qu'il ne veut pas les lire encore, de

peur d'y trouver rien qui le touche au point de lui faire changer de résolution. Mais s'il trouve qu'ils vaillent la peine de les parcourir, il vous les renverra après chez votre père. Voici, ajouta-t-elle, les guinées que je vous ai empruntées; car nous avons tous fini avec vous, à ce que je vois.

Vous repentez vous, me dit-elle, en me voyant verser quelques larmes? De quoi, lui dis-je? Je ne sais pas, reprit-elle; mais vous lui avez sans doute lâché de vos traits de raillerie ordinaires; autrement il ne seroit pas si fâché. Oh! ajouta-t-elle en levant la main, tu as de la fierté; dieu sait! mais j'espère à présent que tu en rabattras. Je l'espère aussi, madame Jewkes.

Eh bien, ajoutai-je tout de suite, me voilà prête. Je vais, dit-elle en levant le chassis de ma fenêtre, appeler Robert pour qu'il prenne votre porte-manteau; soldat & bagage, tout décampe: je suis ravie que vous vous en alliez. De vous répondre, lui dis-je, ce seroient paroles bien mal employées; mais, continuai-je en lui faisant une profonde révérence, je vous rends mille graces des politesses pleines de vertu dont vous m'avez accablée: adieu; je ne veux ni porte-manteau, ni rien de plus que ce que j'ai apporté dans mon mouchoir, avec ce que j'ai sur moi. Car j'avois pendant tout le tems de ma détention, porté les habits que je m'étois achetés, quoique mon maître eût

vu[illegible] souvent [illegible] & [illegible] événement, [illegible] du papier [illegible] & des plumes.

Je descendis, & comme je passois devant la salle, la Jewkes y entra. N'avez-vous rien à dire à la fille avant qu'elle s'en aille, dit elle à mon maître? Quoique je ne le visse pas, je lui entendis faire cette réponse : Qui vous a dit de l'appeler ainsi la fille, madame Jewkes ? Je suis le seul ici qui ait lieu de se plaindre d'elle.

Je vous demande mille pardons, reprit l'infâme ; mais, si j'étois à votre place, après tout le [illegible] qu'elle vous a donné, elle ne s'en iroit pas sans payer le droit de sortie. Je vous ai déjà dit de [illegible] plus me tenir ce langage, répondit mon maître. Quoi ! après les preuves que j'ai [illegible] ce qu'elle estime, [illegible] privez ? Non, [illegible] l'entêtée qu'elle [illegible] honneur, & [illegible]

J'étois [illegible] que j'ouvris la [illegible] faisois, & au [illegible] la porte, & [illegible] mon cher [illegible] mille fois [illegible] manquer [illegible] prenez pour [illegible]

père & ma mère en feront autant ; & je prierai aussi pour vous, pauvre abandonnée que vous êtes, ajoutai-je en m'adressant à la Jewkes.

Il me tourna le dos, entra dans son cabinet, & ferma la porte sur lui. La précaution étoit assez inutile ; je n'avois garde de m'en approcher de plus près. Certes, je ne lui avois rien dit de si terrible, ni qui dût m'attirer son indignation jusqu'à ce point-là.

Croiriez-vous bien que je quittois cette maison à regret ? Je ne sais ce qui me tenoit ; mais je sentois quelque chose de si singulier ! Mon cœur étoit si engourdi ! je me demandois à moi-même ce que j'avois. Aussi, ce qui m'arrivoit étoit si fort contre toute apparence, que je crois que mon mal venoit de-là. Je me trouve pourtant encore toute je ne sais comment. Seroit-il bien possible que je ressemblasse à ces anciens israëlites pleins de murmures, qui regrettoient les oignons d'Egypte, après y avoir enduré l'esclavage le plus cruel ? O mon cœur ! mon indomptable cœur ! je t'empêcherai bien de te livrer à de si étranges mouvemens, si je puis me revoir avec mes chers père & mère ; & si je m'apperçois que tu nourrisses des sentimens que tu devrois rejeter, sois assuré que je te rendrai plus humble, si une étroite abstinence, la prière, & la mortification peuvent y contribuer.

Cependant, ce dernier trait de sa bonté m'a

touchée trop sensiblement : je voudrois presque ne l'avoir point entendu ; & pourtant il me semble que j'en suis bien aise ; car je devrois, pour l'amour de lui-même, me réjouir d'avoir à en penser tout le bien possible.

Je montai donc dans la berline, ce même carrosse qui m'avoit amenée. Eh bien, monsieur Robert, dis-je au cocher, me voilà derechef en campagne, le vrai jouet des grands & de la fortune : je compte que vous avez vos ordres. Oui, mademoiselle, me répondit-il. De grace, ne me traitez point de mademoiselle, lui dis-je, & ne vous tenez pas ainsi le chapeau bas en parlant à une personne comme moi. Quand mon maître ne m'auroit pas ordonné d'avoir beaucoup de respect pour vous, je ne laisserois pas de vous en marquer autant qu'il m'est possible, ajouta-t-il. Vous avez bien de la bonté, lui dis-je, le cœur plein de ce que je venois d'entendre.

M. Colbrand monta à cheval avec des pistolets aux arçons, & vint à moi, aussi le chapeau bas, dès que je fus dans le carrosse. Quoi ! lui dis-je, monsieur, venez-vous avec moi ? Je vous accompagnerai une partie du chemin, me dit-il, pour empêcher qu'il ne vous arrive aucun mal. Je prie que vous le faites aussi par [illegible], monsieur Colbrand, lui dis-je.

Je n'avois [illegible]

loin avec mon mouchoir, ni dont il me fallût prendre congé : de ſorte que je m'abandonnai à mes rêveries, ſans autre compagnie que mon bizarre cœur, que je n'avois jamais trouvé ſi étrange, ni ſi rétif.

Le carroſſe partit enfin ; & quand je fus au bout de l'allée d'ormes, dans le grand chemin, j'avois peine à m'imaginer que tout ce qui m'arrivoit n'étoit pas un ſonge. Peu d'heures auparavant je m'étois vue preſque dans les bras de mon maître, qui m'avoit dit mille choſes obligeantes, & avoit pris une part très-généreuſe aux maux qu'il m'avoit fait ſouffrir : je ne fais que lâcher une parole inconſidérée, & le voilà outré de colère contre moi : il me chaſſe de chez lui ſans autre forme de procès ; toute ſa tendreſſe ſe convertit en haine ; & au moment que je vous écris, je ſuis à pluſieurs milles de chez lui. Mais, ſi je vais vous retrouver, j'eſpère que tout ira bien derechef.

Bon dieu ! les étranges créatures que ſont les hommes, ou plutôt les gentilshommes ! car, quoique la pauvreté ait toujours été votre partage, vous, ma chère & digne bonne mère, & mon père, avez toujours fait & faites encore le bonheur l'un de l'autre. C'eſt pourtant une ſatisfaction pour moi de ce qu'il a eu la bonté de ne pas permettre à la Jewkes de parler mal de moi, & qu'il a dédaigné de ſuivre le conſeil odieux & indigne que cette

femme lui donnoit. Oh ! que cette misérable doit avoir l'ame noire ! Vraiment ce n'est plus à moi de tant parler contre les hommes : car mon maître, tout méchant que je l'ai cru, ne l'est pas la moitié tant que cette femme-là. Il faut, en vérité, qu'elle soit athée, n'est-ce pas ?

Nous ne pûmes gagner plus loin que le misérable petit trou où nous sommes ; car il commençoit à faire nuit, & Robert ne s'étant pas dépêché comme il auroit pu le faire, il fut obligé de mal auberger ses chevaux.

M. Colbrand est fort civil à mon égard aussi bien que Robert. Je vois qu'il a attaché mon porte-manteau derrière le carrosse. Je ne l'en avois pas prié ; mais puisqu'il l'a fait, je n'arriverai pas tout à fait les mains vides.

Je vois bien que mon maître se défait entièrement de moi. C'est le soldat & le bagage qui décampent de compagnie, comme dit la Jewkes. En vérité, mon histoire fourniroit matière à un roman assez surprenant, si elle étoit contée comme il faut.

M. Robert vient de monter dans ce moment pour me prier de manger un morceau. Je l'ai remercié, & lui ai dit que je ne pouvois rien prendre. Je l'ai prié d'appeler M. Colbrand, qui est venu : mais ni l'un ni l'autre n'a voulu s'asseoir, ni mettre son chapeau. C'est bien se moquer d'une

pauvre fille comme moi. Je leur ai demandé s'ils avoient la liberté de me dire au juste ce qu'ils avoient ordre de faire de ma personne; ajoutant que, s'ils ne le pouvoient, je ne les en prierois pas. Ils m'ont dit tous deux que Robert avoit ordre de me mener chez mon père; que M. Colbrand devoit me quitter quand j'en serois à dix milles, & prendre la route de l'autre maison de campagne, pour y attendre mon maître. Ils m'ont parlé l'un & l'autre avec tant d'assurances de sincérité, qu'il faut bien que je les croye.

Quand Robert est descendu, l'autre m'a dit qu'il avoit une lettre à me donner le lendemain à midi, quand nous serions à la dînée chez les parens de la Jewkes, où nous devions nous arrêter. Ne puis-je pas vous prier, lui dis-je, de me la laisser voir ce soir? Il a paru me refuser avec tant de répugnance, que j'espère d'en obtenir tantôt ce que je souhaite.

Enfin, mes très-chers père & mère, j'ai, à force de promesses d'être discrette, & de ne faire aucun usage de la lettre en question, obtenu de la voir. J'essayerai de l'ouvrir sans rompre le cachet, & j'en prendrai copie tantôt; car Robert va & vient sans cesse, y ayant ici à peine aucun endroit où l'on puisse être long-tems seule. Voici la lettre:

« Quand on vous rendra cette lettre, vous vous » serez déjà considérablement rapprochée de la

» [illegible]
» [illegible]
» [illegible]
» [illegible]
» [illegible]
» Quoi [illegible]
» [illegible]
» [illegible] plus ici [illegible] pas voulu que vous
» restassiez chez moi une heure de plus qu'il n'étoit
» nécessaire, après la préférence peu généreuse que
» vous avez donnée à un autre sur moi, dans un
» tems où j'étois porté à passer par-dessus toute
» considération, pour vous rechercher dans des
» vues honorables. Je me suis convaincu que la
» chance avoit absolument tourné contre moi, &
» que j'avois plus à craindre de votre part, que
» vous de la mienne, puisque j'étois sur le point de
» prendre la résolution de défier toutes les censures
» du monde, & de vous épouser.

» Je vous ferai l'aveu d'une autre vérité ; c'est
» que, si je ne m'étois pas séparé de vous comme
» j'ai fait, & que je vous eusse permis de rester
» jusqu'à ce que j'eusse lu votre journal, plein de
» réflexions sans doute, & jusqu'à ce que vous
» m'eussiez ensorcelé par les séduisantes raisons que
» vous savez si bien alléguer en votre faveur, il
» étoit à craindre que je ne tinsse mal la résolution
» que j'avois prise. Voilà, sans déguisement, la

» raison qui m'a déterminé à ne vous voir ni ne
» vous entendre; car je ne connois que trop bien
» ma foiblesse à votre égard.

» Mais je la vaincrai cette foiblesse. J'espère
» même l'avoir déjà fait, en réfléchissant combien
» j'ai été sur le point de la payer cher. Je ne vous
» écris que pour vous dire, que je souhaite de tout
» mon cœur que vous soyez heureuse ; quoique
» vous ayez causé tant de désordres dans ma maison.
» Je ne puis cependant m'empêcher d'ajouter, que
» je ne serois point fâché que vous ne pensassiez
» pas trop tôt à vous marier, & sur-tout que vous
» n'épousassiez point ce maudit Williams. Mais
» qu'est-ce que tout cela me fait à présent ? Ma
» foiblesse m'oblige seulement à vous dire, que
» comme je vous avois déjà regardée comme ma
» femme, & que vous vous êtes sitôt délivrée de
» votre premier mari, j'espère que vous ne refuserez
» pas à ma mémoire une bienséance que les plus
» communes personnes observent, & que vous ferez
» à mes cendres le compliment (& ce sera sans
» doute un pur compliment) d'attendre une année
» avant que de songer à vous engager une seconde
» fois.

» Vos papiers vous seront fidellement rendus :
» je paye si cher la curiosité que j'ai eue de les
» lire, par la tendresse dont ils m'ont pénétré le
» cœur pour vous, que vous ne vous trouveriez que

» trop bien vengée, si vous saviez [illegible]
» coûté.

» Je ne voulois écrire que quelques [illegible]
» ma lettre est déjà longue. [illegible]
» m'efforcer de remettre [illegible]
» esprit égaré, & de rappeler [illegible]
» assez à faire de remettre [illegible]
» dans ma famille, & de [illegible]
» vous avez faites à sa [illegible]
» dirai que, quoique je vous [illegible]
» jamais pardonner [illegible]
» tiques : il faut [illegible]
» tombe sur quelqu'un [illegible]

» Je ne doute [illegible]
» de ne parler [illegible]
» nécessaire pour [illegible]
» cas-là, je veux [illegible]
» jusqu'à [illegible]
» suis [illegible]

» [illegible]
» [illegible]

[illegible]

mettent mon ame à la torture. Il paroît que toute cette vilaine histoire de la bohémienne, n'étoit qu'un conte dont on nous a amusés l'un & l'autre, & qui m'a perdue entièrement : car, si j'ai senti ci-devant avec chagrin, que mon cœur étoit trop prévenu pour lui, aujourd'hui je me sens vaincue ; pardonnez à la pauvre Pamela ; oui, je me sens absolument vaincue par tant de franchise, de tendresse & de générosité. C'étoient-là les qualités que je craignois auparavant de ne pas trouver en lui ; & cette seule crainte me tenoit sur la réserve. Cependant, je n'avois nul sujet de m'attendre à ce bonheur. Aussi faut-il que je vous avoue, que je ne pourrai jamais penser à aucun autre homme du monde qu'à lui. Quelle présomption ! me direz-vous, & vous aurez raison ; mais l'amour ne dépend pas de la volonté : l'amour, ai-je dit ! Bon dieu ! j'espère que non ; ou que du moins il n'aura pas fait assez de progrès pour me rendre fort inquiète ; car je ne sais ni comment il est venu, ni quand il a commencé ; mais, il s'est insensiblement saisi de mon cœur, & a eu toutes les apparences de l'amour, avant que je susse ce que c'étoit.

Je voudrois, puisqu'il est trop tard, & que mon sort est enfin décidé, n'avoir jamais lu cette lettre, ni ne l'avoir jamais entendu prendre mon parti contre l'indigne Jewkes ; car alors je me serois félicitée d'avoir évité si heureusement les pièges

qu'il tendoit à ma vertu : mais à présent ma pauvre ame est entièrement bouleversée, & je ne lui ai échappé, que pour en être plus sa prisonnière.

Mais j'espère que tout ira pour le mieux, & qu'à l'aide de vos avis & de vos prières j'aurai la force de surmonter cette foiblesse. Ah! n'en doutez point, mon cher maître, je demeurerai plus d'un an dans un véritable veuvage, & comptez que ce ne sera pas un simple compliment que je ferai à vos cendres. O le délicieux mot! qu'il est doux! qu'il est touchant! qu'il est tendre! que ne suis-je née duchesse, pour lui en marquer ma gratitude? Mais quand je serois née telle, il ne m'en auroit pas été moins impossible de satisfaire à une obligation, que je serois morte à la peine de payer, & que je n'aurois jamais pu remplir par des siècles du plus fidelle amour, & de la plus tendre soumission.

Pardonnez, de grace, à votre pauvre fille. Je suis au désespoir de me trouver si sensible à ce qu'il m'arrive aujourd'hui, & de me voir en proie à toute la foiblesse de mon sexe déjà foible par lui-même, & de ma jeunesse; à une sensibilité, qu'aucune de mes semblables n'a encore éprouvée, & trop forte pour que j'y puisse résister. Ma résignation à la volonté de dieu, & le fruit que je pourrai retirer de vos bons avis & de vos bons

emples, me mettront en état de surmonter une rude épreuve.

O mon cœur, mon perfide cœur! pourquoi me trahissois-tu de la sorte, sans me laisser pressentir les maux que tu t'apprêtois à me faire? Pourquoi te livrer en aveugle à un ennemi impitoyable, sans jamais me consulter un instant? Mais tu en souffriras le premier, & le plus cruellement; & tu le mériteras bien. O le plus traître de tous les cœurs! tu t'abandonnes lâchement, sans réserve, & sans en être sollicité: mais à qui cèdes-tu avec tant de foiblesse? à un homme qui m'a traitée impitoyablement; & tu ne le fais qu'après avoir si vigoureusement résisté aux attaques les plus violentes, les plus ouvertes, & par conséquent les plus dangereuses.

Après tout, il faut ou vous cacher ma foiblesse, ou rayer cet article de ma lettre. C'est à quoi je veux penser, quand je serai au logis.

Ce DIMANCHE *à onze heures du matin.*

NOUS venons de mettre le pied dans l'auberge tenue par les parens de la Jewkes. L'hôtesse, pour premier compliment, m'a demandé avec beaucou d'impudence comment je trouvois leur monsieu dacieuse & insolente femme que vous êtes,

[illegible]

[illegible]

Ce [illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

moi-même ? Colbrand m'a quittée, & est revenu comme un éclair m'apporter une lettre à mon adresse, dans laquelle il y en avoit une pour lui-même. Cela m'a paru singulier & m'a jetée dans un tremblement universel. J'ai fermé la porte, & j'ai eu la satisfaction, ô chose inouie! de trouver que la lettre contenoit les agréables nouvelles que voici :

« Je vois bien, ma chère Pamela, que c'est en » vain que je bataille contre ma tendresse pour » vous. Après votre départ, je n'ai pu résister à » l'envie de m'occuper de la lecture de votre » journal. Mais quand j'y ai vu les manières cruelles » de la Jewkes à votre égard, après les tentations » affreuses où elle vous avoit déjà exposée, & les » blessures que vous vous étiez faites; mais sur-tout » votre inquiétude généreuse pour moi, en appre» nant le danger éminent que j'avois couru de me » noyer, dans un tems où ma mort eût été votre » délivrance, & où je vous avois comme mise » dans la nécessité de la souhaiter; quand j'y ai vu » l'aveu charmant que vous faites dans un autre » endroit, de l'impossibilité où vous vous sentez » de me haïr, malgré les duretés que vous avez » essuyées de ma part, aveu que vous faites avec tant » de douceur, de candeur & de naïveté, que j'ose » en augurer que vous pourrez venir à m'aimer » un jour, sans compter les autres endroits tou» chans de votre admirable journal, j'ai commencé

» à me repentir de m'être séparé de vous.
» Mais dieu m'est témoin que ce repentir n'a eu
» pour motif rien de ce que vous appelez vues
» illégitimes : c'est absolument le contraire. Mon
» regret empruntoit de nouvelles forces de la
» manière dont vous m'avez quitté. Oh! que je
» me rappelle avec plaisir tous les sons de cette
» mélodieuse voix qui prioit pour moi à votre
» départ, & qui me remercioit des réprimandes
» que je faisois à la Jewkes : les douces inflexions
» en frappent encore mes oreilles. J'allai bien me
» coucher, mais je ne dormis pas ; je me levai sur
» les deux heures, & j'ordonnai à Thomas de seller
» un de mes meilleurs chevaux, tandis que je vous
» écrirois cette lettre, & de partir au plus vîte pour
» vous devancer.

» Permettez-moi, ma chère Pamela, de vous
» prier de faire tourner bride à Robert pour vous
» ramener ici, au moment que vous recevrez cette
» lettre. Je serois moi-même monté à cheval, pour
» avoir le plaisir de vous accompagner dans le
» carrosse ; mais je suis vraiment indisposé ; c'est, je
» crois, du chagrin de m'être séparé comme j'ai
» fait de celle qui est le seul délice de mon ame :
» oui, je sens à présent que vous l'êtes, & que vous
» le serez à jamais, en dépit de l'orgueil de mon
» cœur.

» Vous ne sauriez vous imaginer combien je me

ouverai obligé envers vous, si vous avez la bonté
e revenir. Cependant si vous ne voulez pas me
avoriser jusques-là, vous ne serez gênée en rien,
comme vous pouvez le voir par l'incluse, que
j'adresse à Colbrand, & que je n'ai point cachetée
» afin que vous puissiez la lire. Mais, ma chère
» enfant, épargnez-moi la confusion de vous suivre
» chez votre père; car il faudra bien que j'en
» vienne-là, si vous continuez à vous éloigner,
» puisque je ne saurois vivre un seul jour sans
» vous.

» Si vous êtes la généreuse Pamela que je
» m'imagine, (car jusqu'ici vous n'avez été que
» bonté quand je méritois le contraire,) montrez-
» moi par cette nouvelle preuve, un nouveau degré
» d'excellence dans votre caractère: montrez-moi
» que vous pouvez pardonner à celui qui vous
» chérit plus que lui-même; montrez-moi que
» vous n'êtes pas prévenue pour un autre. Une
» faveur de plus, ma chère Pamela, & je suis
» après cela toute reconnoissance: c'est de dépêcher
» M. Colbrand à votre père, avec une lettre pour
» l'assurer que tout se terminera heureusement, &
» pour le prier de vous envoyer chez moi les lettres
» que vous avez trouvé le moyen de lui faire tenir
» par la voie de M. Williams. Quand vous aurez
» ainsi répondu à tous mes orgueilleux & peut-être
» pointilleux doutes, il ne me restera plus qu'à
» vou

» vous rendre heureux, en me le rendant moi-» même. Car il faut, quoi qu'il arrive, que je ſois » entièrement & uniquement à vous ».

Ce Lundi, ſur les trois heures du matin.

Oh ! comme mon cœur s'épanouit ! comme je le ſens palpiter ! Il me ſemble qu'il veuille ſe plaindre à moi, des reproches que je viens de lui faire, de ce qu'il s'eſt livré au plaiſir d'aimer un homme auſſi charmant. Ne vas pas non plus être trop crédule, ô mon tendre cœur ! Ce que nous ſouhaitons, nous le croyons aiſément. Ce mariage ſuppoſé n'eſt pas encore bien prouvé faux : madame Jewkes, l'infâme madame Jewkes, peut encore travailler ſur l'eſprit de ſon maître : l'orgueil de ſon rang & de ſon cœur peut ſe réveiller ; & un homme qui en ſi peu de tems a pu m'aimer premièrement, puis me haïr, puis me bannir de chez lui, & me chaſſer honteuſement, & qui à préſent m'envoie chercher de nouveau, & m'invite à revenir dans des termes ſi affectueux, un tel homme peut encore chanceler, & te tromper. Je ne te tiens donc pas encore pour innocent, ô trop facile cœur, qui crois ſi promptement ce que tu ſouhaites ; tu chancelles & palpites ; mais je t'avertis d'être mieux ſur tes gardes que tu ne l'as été en dernier lieu, & de ne pas me faire céder implicitement & en aveugle aux mouvemens

flatteurs & séduisans que tu me fais sentir. Voilà les beaux discours que j'ai tenus à mon cœur, qui, tout le tems de ce dialogue, n'a été autre chose que Pamela elle-même.

J'ai ensuite ouvert la lettre adressée à M. Colbrand. Elle contient ce qui suit :

« Monsieur COLBRAND,

» Je suis assuré que vous excuserez la peine que
» je vous donne. J'ai, pour de bonnes raisons,
» changé de sentiment, & demandé en grace à
» mademoiselle Andrews de revenir au moment que
» Thomas vous aura atteint. J'espère qu'en consi-
» dération des motifs que je lui en allègue, elle
» aura la bonté de m'obliger. Mais si elle refuse
» de le faire, dites à Robert de suivre les ordres
» qu'il a, & de la conduire chez ses parens. Si elle
» a la bonté de revenir, en ce cas ; elle vous
» donnera peut-être une lettre adressée à son père,
» pour le prier de vous remettre quelques papiers
» pour elle, lesquels vous voudrez bien lui apporter
» ici, si la chose a lieu. Et au cas qu'elle ne veuille
» pas vous charger de ladite lettre, vous reviendrez
» ici avec elle, si elle veut bien m'accorder une si
» grande faveur ; & cela, avec autant de diligence
» que sa santé & sa sûreté pourront le permettre :
» car je ne suis rien moins qu'en bon état. J'espère

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

Il [illegible]

[illegible]

à Robert de me ramener bon gré, malgré. Et n'est-ce pas-là un procédé tout différent du précédent? Si je le désoblige en cette occasion, n'aurai-je pas l'air d'être, comme il dit, prévenue en faveur d'un autre? Ne sera-ce pas en apparence une sotte vanité de femme, de me faire suivre par lui chez mon père, comme si je voulois avoir ma revanche & le maltraiter à mon tour? Tout bien considéré, il faut le satisfaire: s'il en abuse après cela, son lâche cœur en sera doublement condamnable: mon sort sera pourtant bien cruel de voir ma crédulité paroître aussi blâmable, qu'elle aura en effet l'air de l'être. Car le monde, le sage monde, n'a jamais tort, & ne manque jamais de juger sur l'événement. Si mon maître me maltraite, ma confiance pour lui sera censurée: sinon j'aurai infailliblement fait merveille. De savoir comment mes censeurs se conduiroient à ma place, avant que l'événement les eût justifiés, ou condamnés, c'est-là précisément la question.

D'un autre côté, je n'ai point dans l'idée qu'on doive obliger à demi; je crois que quand on a à faire les choses, il faut les faire de bonne grace: ainsi je vous ai écrit selon les désirs de mon maître, pour vous assurer que je vois les choses dans un point de vue plus beau que jamais, & j'espère que tout aura une heureuse issue: je vous y prie de m'envoyer par M. Thomas, valet de chambre de

[illegible]

J'étois étonnée de l'entendre parler de la forte; car j'avois toujours eu soin de ne point commettre mon maître, ni même la méchante Jewkes, devant les bas domestiques. Je doute fort néanmoins que Robert eût tenu ce discours, s'il n'avoit pas compris par la commission de Thomas, & conclu de ma résolution pour le retour, que j'avois tout lieu de me fier à son maître; tant l'amour-propre est en possession du cœur des pauvres humains, qu'ils sont toujours prêts à changer avec la fortune !

Nous fûmes bientôt attelés, & je partis pour retourner d'où j'étois venue, dans l'espérance que je n'aurois pas lieu de m'en repentir.

Robert nous fit aller à toute bride; & quand nous arrivâmes à la petite bicoque où j'avois couché le dimanche au soir, il rafraîchit ses chevaux, & me dit que, si ce n'étoit pas trop de fatigue pour moi, il tâcheroit de gagner le logis avec le lever de la lune, parce qu'il n'y avoit entre le lieu où nous étions, & le village voisin de celui où nous allions, aucune auberge où l'on pût passer la nuit. Mais le cheval de M. Colbrand étant presque rendu, les mit en doute de ce qu'ils avoient à faire. Je leur dis donc, n'aimant pas à coucher sur une route, que si la chose étoit faisable, j'espérois pouvoir m'en tirer assez bien, & que M. Colbrand pourroit, au cas que son cheval vînt à lui manquer tout à fait, le laisser dans quelque maison, &

entrer dans le carrosse. Ceci leur plut à tous deux, & à environ douze milles du logis, M. Colbrand laissa son cheval, ôta ses éperons, ses pistolets, &c. &, non sans m'en faire mille excuses, entra en grande cérémonie dans le carrosse. Je n'en fus que mieux à mon aise ; car j'étois presque brisée à force de secousses, & d'avoir fait tant de milles en si peu d'heures. Néanmoins, malgré toute notre diligence, il étoit onze heures du soir quand nous arrivâmes au village voisin de la maison de mon maître. Les chevaux commençoient à n'en pouvoir plus, aussi bien que Robert ; mais je lui dis que ce seroit dommage de nous arrêter n'ayant plus que trois milles à faire.

Nous gagnâmes la porte du logis vers une heure après minuit. Tout étoit déjà couché. Un des palefreniers courut demander les clés à madame Jewkes, & vint nous ouvrir. Les chevaux pouvoient à peine se traîner jusqu'à l'écurie ; & moi je tombai en descendant de carrosse, & crus avoir perdu l'usage de mes membres.

Madame Jewkes descendit empaquetée dans ses hardes, & leva les mains & les yeux au ciel, de surprise de me voir de retour : mais elle parut bien plus occupée du soin des chevaux que de moi. Pendant ce tems-là, les deux servantes descendirent, & je me traînai de mon mieux jusques dans la maison.

Mon maître, à ce que j'appris, avoit été fort mal; il avoit paſſé la plus grande partie du jour ſur ſon lit, & Abraham, qui avoit ſuccédé à Jean, veilloit auprès de lui. Comme il dormoit profondément, il n'entendit ni le carroſſe, ni le bruit que nous faiſions; car ſa chambre eſt de l'autre côté de la maiſon, & donne ſur le jardin. Madame Jewkes me dit qu'il s'étoit plaint de la fièvre, & qu'il avoit été ſaigné. Elle ordonna très-prudemment à Abraham, de ne lui pas dire à ſon réveil que j'étois de retour, de peur de le ſurprendre, & d'augmenter ſa fièvre: elle défendit même de me nommer devant lui, juſqu'à ce qu'elle lui en fît elle-même l'ouverture ſur le matin, quand elle auroit vu l'état où il étoit.

J'allai donc me coucher avec madame Jewkes, après qu'elle m'eût fait boire près d'une demi-pinte de vin brûlé, aſſaiſonné d'épices qui le rendoient fort cordial. Il me parut admirablement reſtaurant, & me jeta dans un ſommeil que je n'avois guère eſpéré.

Fin du Tome premier.





